

LETTRES ÉCRITES D'AMÉRIQUE

par

GUSTAVE DE BEAUMONT

et

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

(1831 – 1832)

Avant-propos par Benoît Malbranche



INSTITUT COPPET

LETTRES
ÉCRITES D'AMÉRIQUE

par

GUSTAVE DE BEAUMONT

et

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

(1831—1832)

Avant-propos par Benoît Malbranche

Paris, 2025
Institut Coppet

AVANT-PROPOS

Le voyage américain d'Alexis de Tocqueville (1805-1859) et de Gustave de Beaumont (1802-1866) a été à l'origine de deux des œuvres les plus importantes de l'histoire de la pensée politique occidentale, en plus du travail spécial sur les prisons, qui leur valut en commun le prix Montyon. Dans les deux parties successives de son classique, *De la Démocratie en Amérique* (1835 et 1840), d'abord, A. de Tocqueville exposa les conditions de fonctionnement des sociétés libres, et ce sur des bases entièrement repensées, fort de ses observations de terrain et des réflexions auxquelles elles l'avaient conduit. G. de Beaumont, quant à lui, dans *Marie ou l'esclavage aux États-Unis* (1835), exprima avec chaleur la haine que le spectacle de la destruction en cours des Indiens d'Amérique et de l'abaissement des Noirs même émancipés inspirait nécessairement aux porteurs de l'humanisme libéral, hérité des Lumières.

Ce voyage déterminant qui s'étala sur neuf mois, entre mai 1831 et février 1832, est heureusement bien documenté. Dans des lettres familiales envoyées très régulièrement, les deux amis ont livré naïvement toutes leurs impressions, tour à tour admiratives et critiques, légères et philosophiques, drôles et mélancoliques...

Il est difficile de comprendre pourquoi, jusqu'à aujourd'hui, ces lettres n'avaient jamais fait l'objet d'une publication commune. Vivant une seule et même expérience, Tocqueville et Beaumont sont deux témoins que toute personne souhaitant comprendre ce que ce voyage de 1831-1832 signifie et a provoqué, doit nécessairement entendre. Aussi, en entreprenant la publication, nous n'avons pas seulement voulu donner à lire des textes parfois difficilement accessibles, même en France, mais plus encore, réunir un corpus qui est essentiellement indivisible.

Benoît Malbranche
Institut Coppet

LETTRES ÉCRITES D'AMÉRIQUE

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE.

25 avril 1831.

À bord du vaisseau *Le Havre*.

Mon petit père,

Je suis parti du Havre le 2 avril, comme je vous l'avais annoncé. Nous devions sortir du port à midi ; mais quelques détails nous ayant retardés d'une ou deux heures, la marée s'est trouvée trop basse et notre navire, qui déjà avait fait quelques pas, s'est enfoncé dans un banc de sable, d'où il n'a été tiré que le soir à minuit au retour de la marée. En deux jours, nous sommes sortis de la Manche, poussés par un bon vent d'Est (nous faisons plus de 9 lieues à l'heure). C'est là, jusqu'à présent, la partie la plus heureuse de notre navigation. Il est très important d'être hors du voisinage des côtes et nous nous en sommes éloignés sans aucun accident avec une promptitude assez rare. Depuis ce temps, le vent ne nous a pas été aussi constamment favorable ; malheureusement, il nous a été quelquefois tout à fait contraire. Cependant nous n'avons pas à nous plaindre : nous avons déjà fait 800 lieues ; et, à moins d'une fortune ennemie, nous arriverons probablement à New York dans huit ou dix jours. Nous avons encore à faire 350 lieues ; nous sommes dans ce moment fort près du banc de Terre-Neuve entre le cinquantième degré de longitude et le quarante et unième degré de latitude ; chaque jour, le capitaine du vaisseau nous montre sur sa carte de géographie l'endroit où nous sommes ; il le sait à l'aide d'une opération astronomique que je ne vous expliquerai pas, attendu que je ne me rends pas bien compte. Quoique je ne sache pas quand nous arriverons, je vous écris pour causer un peu avec vous. Vous concevez facilement que j'en ai besoin : plus on s'éloigne de ceux qu'on aime, plus on sent le lien par lequel

on leur est attaché. Que de tristes pensées a fait naître dans mon esprit l'aspect de ce vide immense placé entre le ciel et la mer !

Quel affreux désert a tout à coup succédé pour moi aux lieux où j'avais une patrie, une famille et des amis ! Et pour-quoi fuir mon pays ? Que vais-je faire sur une terre étrangère ? Le ciel ne nous donne que quelques années de vie, on compte presque les jours de la jeunesse et ce sont ceux que je vais consacrer aux hasards d'une vie aventureuse ? Qu'est-ce que je cherche ? N'est-ce point une chimère que je poursuis ?

Dans combien de rêveries me jette sans cesse le spectacle de la mer ! Ces vagues, tour à tour agitées et calmes, hautes, puis abaissées, et dont le sommet brillant jette un éclat qui s'efface aussitôt, ne présentent-elles pas l'histoire tout entière de l'homme, tantôt jouissant de la paix de l'âme, tantôt livré à toute la puissance de ses passions, aujourd'hui sublime et le jour suivant déchu de sa grandeur, jetant pendant le cours d'une vie orageuse quelques éclairs de lumière qui disparaissent aussi vite qu'ils ont brillé !

Je n'en finirais point sur ce chapitre, si je ne craignais de tomber dans le genre philosophique qui n'est pas précisément le genre épistolaire et si je ne courrais le risque, en vous parlant de mes réflexions *atlantiques*, de répéter ce qu'on trouve écrit dans tous les livres sur ce sujet.

Pour en venir à quelque chose de fort intéressant, quoique vulgaire, je vous dirai que l'art de la navigation est tellement perfectionné qu'on voit deux cents personnes réunies sur un vaisseau traverser l'Océan sans qu'aucune d'elles éprouve un véritable sentiment de crainte. Il n'y a pas eu, je pense, un seul cri arraché à la peur et pourtant nous avons avec nous beaucoup de femmes qui peut-être ne verraient pas sans cris leur voiture dans une ornière... En général, on en est quitte pour le mal de mer. Je suis *fort aise* de vous apprendre que je ne l'ai pas eu un seul instant ; j'ai été à cet égard tout à fait privilégié, car tout le monde en a été plus ou moins souffrant ; Tocqueville n'a eu de mauvais que les deux premiers jours, mais quelques personnes ont été horriblement malades, entre autres une femme grosse, qui a eu la folie de s'embarquer

dans cet état : nous avons cru pendant plusieurs jours qu'elle ne s'en tirerait pas.

Je vous parle de mes compagnons de voyage et vous ne savez pas encore quels ils sont. C'est un point sur lequel il faut absolument que je vous dise quelques mots. Nous avons avec nous des gens appartenant à tous les pays : une famille française, une famille suisse, des Anglais, des Américains, des Espagnols. Ce sont, en général, des personnes aimables et dont la société n'est qu'agréable. En fait de compatriotes, nous avons rencontré le fils du général Schérer, fameux par les batailles qu'il a perdues en Italie, avant que Bonaparte vînt le remplacer. C'est un fort bon enfant dont le seul défaut est d'être laid et blasé sur tout : il s'ennuyait fort en France et poursuit le plaisir en Amérique où il risque beaucoup de ne pas le trouver.

Comme Français, il y a encore dans le genre grotesque un commis voyageur dont le masque est assez curieux : il est de Saint-Malo et vend du vin ; hors le vin de Bourgogne qui est sa partie et la Marseillaise qui est sa romance favorite, il ne connaît point de salut. Il se nomme M. Dourat ; il vante beaucoup les sentiments nationaux et les vins de *sa patrie* : du reste il est l'expression exacte d'une classe assez nombreuse en France, pétrie de présomption et d'orgueil, ennemie jurée de toutes les supériorités sociales, et qu'on rencontre dans les auberges à toutes les tables d'hôte. Sortez cet homme-là de ses haines politiques et de son vin de Bourgogne, c'est le meilleur garçon de la terre... Toutefois nous avons peu de relations avec lui.

Il y a dans notre société des hommes vraiment distingués : nous avons entre autres un Anglais qui a été membre de la Chambre des Communes d'Angleterre et qui joint à une instruction très variée un caractère parfaitement honorable. Il trouve très belle la mission dont nous sommes chargés et fait tous ses efforts pour contribuer à nous la rendre facile.

Le besoin le plus urgent pour nous dans ce moment est de bien parler l'anglais. Ce brave homme dont je vous parlais, et qui se nomme M. Palmert, ne perd pas une occasion de nous donner des conseils utiles et de nous reprendre quand nous

faisons des fautes. En général, nous ne parlons qu'anglais, les Anglais et les Américains étant en majorité dans le paquebot. Quoique déjà je fusse en état de demander du pain en me servant de cette langue, je sens maintenant la différence qu'il y a entre la connaissance superficielle d'un langage étranger et son étude approfondie. Il est pour nous de la dernière importance de savoir l'anglais sur le bout de notre doigt, d'en comprendre l'idiome, d'en sentir toutes les finesses et d'apprécier toutes les nuances des expressions ; sans cela, nous ne pourrions jamais faire sûrement nos observations, car nous ne serons pas sûrs de comprendre ce qu'on nous dira. Aussi notre esprit est à la torture afin d'arriver au but que nous nous proposons.

Il y a encore dans le bâtiment une jeune Américaine fort aimable et bien gracieuse, Miss Edwards, qui nous est fort utile pour cet objet et qui fort régulièrement nous donne notre leçon d'anglais : cette leçon consiste ordinairement dans de longues conversations plus ou moins insignifiantes, pendant lesquelles elle corrige toutes les erreurs et toutes les fautes que nous commettons. Malgré ses dix-huit ans, sa fraîcheur, sa gentillesse et tous les charmes de sa personne, nos relations sont toutes *fraternelles* ; et je me sers d'une expression juste, car elle est vraiment pour moi comme une sœur : elle n'a pas la moindre coquetterie, ce qui n'est pas sans mérite, car elle est vraiment jolie et très spirituelle. Les autres Américains qui sont avec nous sont généralement fort bien, particulièrement la famille *Scarmehorn* dont je ne vous promets pas de bien écrire le nom que je n'ai pu encore retenir exactement.

Nous trouvons dans tout le monde une grande bienveillance et on nous traite avec une véritable distinction : chacun vient au-devant de nous pour nous proposer de nous être utile en quelque chose. Comme nous nous occupons, le temps passe fort vite. Tous ceux qui nous entourent ne sont pas dans la même position que nous et la plupart s'ennuient à périr.

Voici comment nous remplissons nos journées :

À 5 heures et demie, nous sommes réveillés par un charivari infernal qui domine et le bruit de la mer et le sifflement du vent, je veux parler du réveil-matin de Jules, trésor inap-

préciable pour nous et dont, chaque jour, nous sentons davantage le bienfait. On se lève tant bien que mal au milieu du balancement du vaisseau, c'est-à-dire, en termes de marine, malgré le tangage et le roulis, qui sont cause que, de temps en temps, on se cogne la tête et le coude en s'habillant dans une étroite cabine. Nous travaillons jusqu'à 9 heures ; alors nous sommes interrompus par la cloche du déjeuner. Chacun vient prendre place à la table commune et on se met à manger, sans trop s'inquiéter des verres qui se cassent, des bouteilles qui tombent, des sauces qui se renversent, etc. Nous avons du pain frais tous les jours, du vin excellent, Bordeaux, Madère à discrétion et souvent du vin de Champagne. Notre cuisine aussi serait bonne si nous avions un bon cuisinier ; mais il est si mauvais qu'il gâte tout ce qu'il touche. Cependant nous vivons ordinairement de canards, de poulets, de dindes qui voyagent avec nous et dont chaque jour nous voyons diminuer le nombre. J'ai oublié de vous dire que, parmi nos compagnons de voyage, se trouvent une vache, des moutons, un âne... tout cela du reste, à l'exception de Mylord Aliboron, arrive à propos à l'article *déjeuner*, car ces animaux figureront tour à tour sur notre table.

Après le déjeuner, on monte ordinairement sur le pont. Les oisifs y restent même toute la journée à faire des observations sur la pluie et le beau temps. Moins embarrassés qu'eux pour tuer le temps, nous reprenons à 11 heures nos travaux. Dans ce moment, nous faisons une traduction d'un ouvrage anglais publié sur les prisons d'Amérique et qu'il importe tellement au gouvernement français de connaître que notre traduction pourra lui paraître intéressante. Nous la lui donnerons au retour. Comme un pareil travail est assez ennuyeux de sa nature, nous l'entremêlons de lectures qui sont fort intéressantes pour nous et dont l'utilité est encore plus grande. Nous avons lu déjà l'histoire complète des États-Unis. Maintenant nous faisons à toute force de l'économie politique avec l'ouvrage de Jean-Baptiste Say. Cette étude a pour nous un attrait extrême et c'est pour nous un véritable bonheur lorsque, enfermés dans notre petite cellule, nous mettons nos idées en commun et poursuivons de bonne foi la recherche de

la vérité. Tocqueville est un homme vraiment distingué ; il a une grande élévation dans les idées et une grande noblesse d'âme. Plus je le connais et plus je l'aime. Voilà nos existences accolées l'une à l'autre ; il est évident que nos destinées sont et seront toujours communes. C'est un lien qui rend l'amitié plus vive et plus étroite. Nous méditons de grands projets : d'abord nous accomplirons le mieux que nous pourrons la mission qui nous a été donnée, c'est un devoir rigoureux et que nous devons remplir consciencieusement ; mais, tout en faisant du système pénitentiaire, nous verrons l'Amérique ; en visitant ses prisons, nous visiterons ses habitants, ses villes, ses institutions, ses mœurs ; nous connaîtrons le mécanisme de son gouvernement républicain. Ce gouvernement n'est point connu en Europe. On en parle sans cesse, pour en faire de fausses comparaisons avec des pays qui ne lui ressemblent en rien. Ne serait-ce pas un bon livre que celui qui donnerait une idée exacte du peuple américain, exposerait largement son histoire, peindrait à grands traits son caractère, analyserait son état social et rectifierait tant d'opinions qui sont erronées sur ce point ? Que pensez-vous, mon petit père, de ce sujet ? ¹ Dites-moi, je vous prie, votre sentiment à cet égard.

Pour en revenir à l'emploi de la journée, vous saurez qu'à 3 heures on dîne. Je ne parle que des grands repas ; comme presque tout le monde est inoccupé, il y a beaucoup de gens qui mangent toute la journée. Après le dîner, la promenade recommence ; quand le vaisseau est très agité, les promeneurs se heurtent plus ou moins contre les angles qu'ils rencontrent. Si la mer est calme et le ciel pur, on peut rester longtemps sans s'ennuyer en contemplation du beau spectacle qu'on a sous les yeux.

¹ « Excepté pour une dizaine de personnes à Paris », confie aussi Alexis de Tocqueville, « qui ne se laissent pas absolument absorber par la politique du jour, l'Amérique est aussi inconnue que le Japon ; ou plutôt on en parle précisément comme Montesquieu du Japon. On fait dire et faire aux Américains, en l'honneur des vrais principes, une foule de choses dont les pauvres gens sont bien innocents, je vous assure. » (Lettre du 8 novembre 1831 : *Œuv. compl.*, t. XVII, vol. 1, p. 138)

On ne se lasse point de l'admirer. Il nous est arrivé plusieurs fois de célébrer ces beaux jours d'une manière folle et bruyante : d'abord on m'a fait jouer un concerto de flûte qui a été (soit dit en passant) fort admiré par les Anglais, ennemis jurés de toute harmonie musicale ; une idée en amène une autre et le concert a été suivi de contredanses ; j'ai fait l'orchestre et, montant sur une chaise, j'ai dirigé le bal à merveille : pantalon, pastourelle, poule, galop, valse tout cela s'est succédé avec une extrême rapidité.

En général, il règne dans nos divertissements la gaieté la plus franche ; chacun y met du sien ; la plus grande intimité s'établit bientôt, c'est comme un voyage en diligence. Il y a cependant cette différence qu'étant plus nombreux que dans l'intérieur d'une voiture publique, on a moins besoin les uns des autres ; en revanche aussi, l'on est bien plus longtemps ensemble.

À 9 heures, on soupe, c'est-à-dire qu'on prend le thé. Je ne prends jamais aucune part à ce repas, parce que je n'ai point l'habitude de manger le soir. Cependant comme l'usage du souper et du thé est général en Amérique et que rien n'est plus désagréable quand on est quelque part que de ne pas faire comme tout le monde, je crois que je prendrai le parti de me soumettre à la coutume.

Ordinairement, dans le moment où, le soir, on se met à table, Tocqueville et moi, nous nous couchons. Nous nous endormons au bruit des fourchettes et des cuillers, et, lorsque déjà nous avons un œil fermé, nous pouvons encore voir de l'autre toutes les personnes qui mangent à côté de nous et qui peuvent aussi très facilement nous apercevoir (si cela leur plaît) à travers les faibles obstacles qui nous dérobent à leurs yeux.

Tantôt nous dormons, tantôt nous ne dormons pas. Ce dernier cas est le plus fréquent : on est quelquefois si ballotté qu'il est impossible de fermer l'œil. Heureux quand une secousse violente et imprévue ne vous jette pas hors de votre lit ! Ceci ne m'est pas encore arrivé, mais peu s'en est fallu.

Je crois que j'ai passé en revue les vingt-quatre heures du jour et de la nuit. Je ne vous ai pourtant pas tout dit. Car,

pendant la nuit, on rêve. Que de songes ont agité mon sommeil ! Ce sont presque tous de doux souvenirs qui rendent le réveil plus amer. Il est cruel, quand on a passé deux ou trois heures à Beaumont-la-Chartre, de se retrouver au milieu de l'Océan. Je sais bien que les rêves ne sont que des illusions ; mais le chagrin d'une illusion détruite est réel. Maintenant toutes mes pensées n'ont qu'un but et toutes mes espérances se portent sur le même point : je songe sans cesse au jour où je recevrai des nouvelles de France.

Ce jour, que j'attends avec une impatience que je ne puis vous peindre, se fera peut-être attendre bien longtemps : en effet rien n'est plus incertain que le succès des traversées ; en général on ne reste guère plus de quarante à quarante-cinq jours ; cependant il n'est pas rare qu'on soit beaucoup plus longtemps en route. Il y a dans notre bâtiment un jeune homme qui a été une fois soixante-six jours. Il a fait le voyage huit fois et n'a jamais mis moins de quarante-six jours, presque toujours plus. Il est bon que vous notiez ce fait et que vous vous en souveniez, si par hasard vous étiez un temps plus long que de coutume sans recevoir de mes nouvelles. Vous jugez d'après cela que vous auriez tort d'être inquiets.

Je ne vous renouvellerai pas la prière de m'écrire le plus souvent possible. Cela va sans dire, quand je dis *vous*, j'entends parler de maman, de *vous*, mon petit père, d'Eugénie, de Jules, et d'Achille : ce sont eux qui, réunis, forment un être moral qui me représente Beaumont-la-Chartre. Quand j'écris à l'un de vous, je crois écrire à tous ; mais aussi quand l'un m'écrit, c'est de tous que je recevrai une lettre. Si je comprends sous *la raison sociale Beaumont-la-Chartre et compagnie* toutes les personnes dont je viens de parler, il ne faut pas que les habitants de Gallerande et du Guillet croient que je juge leurs habitations indignes de donner leur nom à la société qui s'y trouve ; mais, malgré leurs mérites, le château de La Borde en a un supérieur à tous, celui de réunir tout le monde.

Pour en revenir à mon objet, je disais que je voudrais bien recevoir souvent des lettres remplies de détails ; je ne voudrais pas que maman se cassât la tête à m'écrire, mais tout ce que je lui demande c'est de mettre un petit mot dans vos lettres

ou dans celle d'Achille. Ce dernier aura bien du temps pour causer avec moi et si on se disputait à qui ne m'écrira pas, il est condamné par la nature des choses à supporter le fardeau ; malgré cette nécessité de sa position, je déclare que je lui saurai autant de gré de son *action obligée* que si elle était libre et je lui promets toute la reconnaissance qu'on doit à un véritable bienfait. L'essentiel est que les diverses personnes composant *l'être moral* dont j'ai parlé s'entendent entre elles pour m'écrire à peu près (si cela est possible) chacune à leur tour. Il faut pour cela qu'elles ne comptent pas à tort les unes sur les autres. Je les supplie donc de prendre entre elles les arrangements les plus convenables pour éviter le mal que je crains. Je promets comme encouragement aux amitiés paresseuses, de jolis petits oiseaux américains, des coquillages des îles, des curiosités indiennes, en un mot toutes sortes de charmantes choses à ceux qui *se conduiront bien* et dont je serai satisfait. Je ne cesserai pourtant pas d'aimer ceux qui s'ennuieraient d'un correspondant aussi exigeant.

Je viens de vous vanter les oiseaux d'Amérique, ce n'est pas seulement au Jardin des Plantes que j'ai pu juger de leur beauté : l'autre jour, un charmant petit oiseau bleu, gros comme un moineau, et qu'on suppose appartenir au sud de l'Amérique septentrionale, est venu se poser sur notre vaisseau ; il était accablé de fatigue et affamé ; nous l'avons pris sans peine et mis en cage. Quelle eût été notre joie, si, comme Christophe Colomb poursuivant une terre inconnue, nous avions jugé de son voisinage par l'aspect d'un de ses habitants !

Je vous parlais au commencement de ma lettre des réflexions et des rêveries dans lesquelles plus d'une fois je me suis vu plongé. Il y a une circonstance qui a contribué à me jeter dans les méditations : la veille de mon départ, j'ai dîné avec Théodore, Cécile et toute la famille ; Cécile, après m'avoir fait cadeau d'un très joli portefeuille de poche, m'a remis un petit paquet cacheté sur lequel était écrit : *À Gustave embarqué*. Il y avait donc impossibilité de savoir ce que c'était avant d'être monté sur le vaisseau. Comme vous le pensez bien, mon premier soin, après notre départ, a été d'ouvrir le petit paquet. Il contenait deux petits volumes renfermant des

pensées morales et religieuses pour chaque jour de l'année ; il y a dans ce livre d'excellentes choses, il élève l'âme et la porte au bien.

Il arrive souvent dans la vie qu'on s'arrange moins d'un livre qui amuse que de celui qui console. Mais je ne puis m'empêcher d'en vouloir à Cécile pour la manière dont elle me l'a donné. Il est évident qu'elle ne l'a ainsi cacheté que dans la persuasion où elle était que je ne l'emportais pas si je savais que c'était un livre de piété. Le moyen qu'elle a pris, s'il était nécessaire, est certes très ingénieux, mais il faut convenir qu'il suppose peu de confiance de sa part dans mes sentiments religieux. En vérité, je suis moins mauvais qu'elle ne croit. Malheureusement ce n'est pas mon opinion sur ce point qui fera celle des autres ; et, quand les personnes qui nous entourent nous jugent d'une certaine manière, en bien ou en mal, presque toujours nous avons à nous imputer d'avoir agi de sorte à leur donner cette opinion.

Les Théodore m'ont promis de m'écrire et certes je leur écrirai aussi ; ne manquez pas cependant de me donner de leurs nouvelles quand vous en aurez, ainsi que des autres personnes de la famille que nous aimons, par exemple les Eugène, etc.

Nous allons bientôt commencer une vie extrêmement active. J'espère bien cependant que j'aurai assez de temps pour vous écrire tous les quinze jours, c'est-à-dire immédiatement avant le départ de chaque paquebot. Si cependant nos occupations, qui parfois seront très multipliées, nous empêchaient d'écrire à notre aise, j'ai fait avec Tocqueville l'arrangement suivant : quelque chose qui arrive, l'un de nous *écrira* à sa famille et en même temps il adressera deux lignes à la famille de l'autre, pour faire savoir qu'on se porte bien. Ainsi, quand ce sera mon tour d'écrire, je ferai d'abord une lettre pour vous, puis j'adresserai deux mots à Monsieur de Tocqueville père pour lui donner des nouvelles de son fils. Tocqueville en fera autant à l'occasion.

Il faut que je fasse aux correspondants une observation générale : ordinairement quand on reçoit une lettre on éprouve un penchant naturel qui porte à répondre aux choses dont il

est question dans cette lettre ; ce système est tout à fait vicieux quand la réponse ne doit arriver que deux mois après la lettre. Exemple : je vous entretiens dans cette épître de mes sensations pendant la traversée, de mes compagnons de voyage, d'un bal sur le pont, de Miss Edwards, etc. Toutes ces choses, intéressantes pour moi dans ce moment, intéressantes pour vous (comme je ne veux pas en douter), seront pour moi de l'histoire ancienne dans deux mois et si, selon la coutume, vous m'en reparliez dans votre réponse vous rempliriez votre lettre de choses indifférentes au lieu d'y mettre des détails relatifs à ce qui se passe parmi vous et dont les moindres auront pour moi mille fois plus d'intérêt.

Il n'en sera pas ainsi lorsqu'il m'arrivera de vous parler d'objets sur lesquels je vous demanderai votre avis qui, pour m'arriver tard, n'en sera pas moins précieux.

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE.

26 avril 1831.

À bord du vaisseau *Le Havre*.

C'est à vous, ma chère Maman, que je veux écrire la première. Mon intention était de le faire à mon arrivée à New York, mais je n'ai pas le courage d'attendre si longtemps. D'ailleurs, l'occasion est favorable : le vent, qui nous pousse rapidement, agite si peu le vaisseau que je n'écirai peut-être pas plus mal qu'à l'ordinaire. Je voudrais vous faire une grande lettre, mais je ne sais pas précisément par où commencer. Sans qu'il me soit arrivé d'événement depuis notre séparation, il me semble cependant que j'ai des millions de choses à vous dire. Je suivrai donc le chemin le plus court, qui est de prendre les choses au plus haut, et de vous les raconter comme elles me viendront.

Papa vous aura dit comment et à quelle heure il s'est séparé de nous au Havre. Mais, ce qu'il n'a pu vous apprendre, c'est la tristesse que nous avons éprouvée après son départ. Jamais, pour ma part, je ne me suis senti le cœur si serré. Son départ et celui de mes frères brisaient pour un temps le lien

qui m'attachait encore à vous tous et à la France ; et je doute qu'aucune ville d'Amérique me paraisse jamais aussi étrangère et aussi déserte que l'est devenue tout à coup la ville du Havre. Après avoir péniblement tué trois grandes heures, nous avons gagné notre bâtiment. Le bruit général était que nous resterions six jours au Havre. Je vous laisse à penser quel plaisir nous éprouvions en recevant de pareilles nouvelles. Nous nous jetâmes cependant sur nos lits, et nous nous endormîmes faute de mieux. À minuit et demi, j'entendis quelque bruit sur le pont et, y étant monté, je m'aperçus que nous voguions à pleines voiles. La lanterne de la jetée scintillait encore à l'horizon. Du reste, la nuit me cachait la terre, et depuis lors je n'en ai plus eu de connaissance. J'espère cependant qu'elle existe encore quelque part ; car, pour mon compte, je déclare que je ne suis point d'avis de vivre ainsi longtemps sur l'eau. Quoi qu'il en soit, je finis par redescendre et me rendormir dans l'attente du mal de mer. Pendant deux jours, je fus malade et triste ; Beaumont bien portant et gai comme à son ordinaire : c'était l'ordre naturel des événements. Le troisième jour je pris quelque intérêt aux choses de ce monde et, le quatrième, j'étais guéri. En somme, j'ai été un des moins incommodés. Ce n'est véritablement que le sixième jour que nous avons fait connaissance les uns avec les autres. Chacun a fini par sortir de son trou. C'était, je vous jure, un bel assemblage de figures pâles, jaunes et vertes ; il y avait de quoi faire toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je voudrais vous faire un peu connaître les habitants de notre petit monde ; mais, pour vous parler de tous, la chose est impossible ; car vous savez qu'indépendamment d'une vache et d'un âne nous nous trouvons ici cent quatre-vingt-une personnes, ni plus ni moins ; à savoir : trente dans la chambre, treize à l'entrepont, cent vingt à la proue et dix-huit matelots. Voilà mon compte. Je ne vous parlerai donc que de quelques-uns des habitants de la chambre ; c'est comme qui dirait la bonne compagnie, l'aristocratie du vaisseau. Dans la cabine qui nous précède se trouve un grand propriétaire anglais, M. Palmer ; il a été membre de la Chambre des communes. C'est un vieillard instruit et plein de bonté, qui nous a pris en affec-

tion et nous a fourni d'utiles renseignements et d'excellents avis. C'est la meilleure pièce de notre assortiment. Son compagnon de chambre est le membre le plus bouffon de l'assemblée ; non pas qu'il veuille nous faire rire vraiment ; c'est, au contraire, un très sérieux personnage ; mais il nous amuse malgré lui. Ce n'est ni plus ni moins qu'un commis voyageur français qui ne sait parler que vins (il est marchand de vin) ou politique ; et quelle politique ! bon Dieu ! tout ce qu'un sot peut en savoir après avoir lu *Le Constitutionnel*. Son emphase nous fait mourir de rire. Il n'appelle jamais la France que « Ma patrie », et dit, par exemple : « Je vais en Amérique pour vendre les vins de ma patrie. » Chacun a bientôt fini par le laisser seul dans son coin. Il s'en venge en buvant tous les jours une de ses bouteilles, sans en offrir à personne. Le voisin de gauche est M. Schérer. Nous avons été trois jours avant de vouloir lui parler tant sa figure est heureuse ; maintenant nous sommes liés comme les trois doigts de la main... À la figure près, qui en tout pays doit passer pour une fichue figure, c'est un excellent diable. Son tort est de ressembler exactement à mille êtres insignifiants qui battent le pavé de Paris. Au total nous sommes très contents de l'avoir, il parle le français très couramment, ne pense ni bien ni mal et est fort aisé à vivre. Je n'en finirais jamais si je vous faisais le portrait de chacun ; vous saurez seulement que l'Arche de Noé ne renfermait point des animaux plus divers. Nous avons un Espagnol, une famille entière française, femme et enfants, deux Américains, une dame suisse et ses enfants. Tout cela, sans être remarquablement aimable, est cependant d'un commerce facile et bienveillant. Pour notre compte, nous n'avons qu'à nous louer de chacun d'eux ; d'ailleurs, en mer, si l'on ne veut se battre, il faut être les meilleurs amis du monde. Il n'y a pas de milieu. Vous ne pouvez pas vous figurer, ma chère Maman, quelle drôle de vie on mène dans cette grande diligence qu'on appelle un vaisseau ! L'obligation de vivre les uns sur les autres et de se voir toujours entre les deux yeux établit un sans-gêne et une liberté dont on n'a pas d'idée sur la terre ferme. Ici chacun agit au milieu de la foule comme s'il était seul ; les uns lisent à haute voix, d'autres jouent, d'autres

chantent ; il y en a qui écrivent, comme moi, par exemple, en ce moment, pendant qu'à côté un voisin soupe. Chacun boit, rit, mange ou pleure, selon que l'idée lui en vient. Nos chambres sont si étroites qu'on en sort pour s'habiller, et excepté de mettre ostensiblement sa culotte, je ne sais quelle partie de la toilette ne se fait point à la face d'Israël. En un mot, nous vivons sur la place publique comme les Anciens. C'est ici le vrai pays de la liberté ; mais elle ne peut s'exercer qu'entre quatre planches. Voilà le mal. Aussi la plupart de nos compagnons passent-ils la plus grande partie de leur temps de la manière la plus misérable ; c'est ce qu'on peut appeler distiller l'ennui goutte à goutte comme un alambic. Pour nous, nous n'en avons point été atteints. Autant que la mer le permet, nous suivons nos habitudes de terre. Nous nous levons avant le jour, travaillons jusqu'au déjeuner, qui est à neuf heures ; à midi, nous recommençons jusqu'au dîner. Après dîner, nous causons anglais avec ceux ou celles qui veulent bien nous écouter, et à neuf heures nous nous couchons pour recommencer. Il ne faut pas croire cependant que nous manquions absolument de distractions extérieures ; tout est relatif dans ce monde. Ces religieuses couraient après les ponts. Nous en sommes là précisément. Un nuage à l'horizon nous occupe, un changement de manœuvre nous intéresse vivement. L'autre jour on a aperçu un tonneau dans la mer, ce fut un mouvement général ; on apporta des pistolets ; nous fîmes dessus un feu d'enfer, c'est moi qui eus l'honneur de le percer. C'est la journée du tonneau. Un autre jour une lame emporta la casquette de Schérer à la mer, c'est un événement que nous ne saurions oublier de sitôt. Mais c'est sans contre-dit ce matin qu'est arrivé le fait le plus mémorable. Un charmant petit oiseau bleu de ciel a été apporté, à demi mort, par un coup de vent, dans nos cordages. Nous n'en avons point de cette espèce en Europe, et nos Américains l'ont reconnu sur-le-champ pour un oiseau de leur pays. Vous ne pouvez vous figurer quelle joie nous a causée le petit animal, qui semblait envoyé tout exprès pour nous annoncer l'approche des terres. On l'a pris et il est en cage. Il y a huit jours, la mer était presque immobile ; nous marchions cependant, mais sans

qu'il semblât faire un souffle de vent : c'était une délicieuse soirée de printemps. On proposa de danser ; Beaumont alla chercher sa flûte et nous sautâmes le plus gaiement du monde. C'était un bal en règle. Si vous voulez savoir où était en ce moment la salle de danse, il faut chercher sur la carte le point de section que forme le quarante-deuxième degré de latitude avec le trente-quatrième degré de longitude ! C'est là, ou aux environs, que se trouve la place. Il faut que l'homme soit un animal bien insouciant du lendemain pour pouvoir cabrioler ainsi, avec un abîme sans fond sous les pieds, la mort à droite, à gauche, en arrière et en avant, et rien que la calotte du ciel sur sa tête. Après tout, n'en est-il pas de même à peu près dans le salon le mieux bâti du faubourg Saint-Germain ? Et puis, on s'accoutume à tout. Je vous assure que je ne cherche plus les terres à l'horizon comme le premier jour ; je m'habitue déjà à ne voir autour de moi qu'une espèce de cercle plus ou moins borné sur lequel courent de gros nuages. Nous avons eu cependant deux ou trois fois de beaux spectacles dont un peintre eût bien voulu être témoin. Un soir, entre autres, la mer s'est mise à étinceler comme la machine électrique. La nuit était très noire, et la proue du bâtiment, en fendait l'eau, faisait jaillir à vingt pas à l'entour une écume de feu. Pour mieux voir, j'ai été me placer sur le mât de l'avant, qu'on nomme le beaupré. De là je voyais à quelque distance la proue qui avait l'air de s'élancer sur moi avec les vagues étincelantes qu'elle refoulait devant elle ; c'était un spectacle plus admirable et plus sublime que je ne puis le peindre. La solitude du milieu de l'océan a quelque chose de formidable à voir. ¹ Pendant les dix premiers jours de notre route, on signalait des voiles à chaque instant ; de grands oiseaux nous suivaient constamment et souvent venaient se percher sur nos mâts ; la mer était pleine de poissons. Mais à partir du trentième degré de longitude environ, les vaisseaux, les oiseaux et les poissons ont disparu ; l'aspect de l'Océan est

¹ « La solitude et la monotonie de l'Océan finissent par peser sur l'imagination et ôter à l'âme une partie de son ressort », dit encore A. de Tocqueville. (Lettre à Ernest de Chabrol du 18 mai 1831 : *Œuvres complètes*, éd. Gallimard, t. XVII, vol. 1, p. 75.)

devenu morne ; mais sa monotonie était encore plus imposante qu'ennuyeuse.

À l'approche du banc de Terre-Neuve, nous avons éprouvé deux coups de vent assez forts, un entre autres qui a duré trente-six heures sans interruption. C'était à peu près la même représentation que sur la mer de Sicile avec cette différence notable que nous ne courions pas le moindre danger et que notre gros vaisseau brisait les plus hautes vagues sans craindre un instant d'en être renversé.

Le danger le plus réel qu'on eût à courir en pareille circonstance était celui de se casser une jambe ou un bras en tombant. Vous ne pouvez pas vous figurer, ma chère Maman, à quel point les efforts continuels qu'on est obligé de faire ici pour se tenir en équilibre finissent par être pénibles ; j'imagine qu'il me fallait venir dans un vaisseau pour connaître tous les inconvénients des distractions. Vous ne pouvez faire le moindre voyage à la lune sans vous réveiller là un pied en l'air, et puis vous allez toujours tout droit jusqu'à ce que vous rencontriez la muraille. À table on jette son verre à la tête de son vis-à-vis. Les domestiques vous versent proprement un plat de sauce contre la nuque et le col de la chemise.

On s'accoutume encore à tout cela avec le temps. Les trente personnes qui sont autour de la table finissent par prendre un mouvement régulier et on se salue réciproquement le plus joliment du monde. D'ailleurs on ne souffre vraiment de cet état de choses que par les très gros temps.

Mais nous en sommes restés, je crois, au banc de Terre-Neuve. C'est là qu'on commence à revoir des oiseaux et des poissons, un entre autres qu'on nomme un galère. C'est un petit poisson qui sort de l'eau des membranes transparentes à l'aide desquelles, dit-on, il se dirige suivant le vent. Cet effet électrique dont je vous parlais plus haut est aussi produit par des millions de petits poissons, gros comme la tête d'une épingle, et qui ont les mêmes propriétés à peu près que les vers luisants. Après les poissons et les oiseaux sont venues les herbes marines. Ce sont elles en grande partie qui ont fait découvrir, dit-on, l'Amérique en annonçant l'approche des terres aux premiers marins qui ont traversé l'Océan.

Aujourd'hui, 4 mai, jour où je reprends ma lettre, nous nous trouvons au soixante-sixième degré de longitude. Il ne nous reste plus qu'environ cent trente lieues à faire pour arriver à New York. Ce n'est rien si nous avons bon vent ; mais nous pouvons mettre encore huit jours à y arriver. Cependant voilà déjà trente-deux jours que nous sommes en mer ! Une grande partie de nos provisions fraîches sont épuisées, et on ne nous donne déjà plus le sucre que par rations. Malgré tout, vous me croirez, j'espère, quand je vous assurerai que je désire bien moins arriver à New York pour toucher la terre que pour recevoir des nouvelles d'Europe. Le paquebot du Havre du 15 mai ne sera pas arrivé sans doute ; mais d'autres vaisseaux partis de France ou d'Angleterre huit ou dix jours après nous le seront peut-être, et par eux nous saurons des nouvelles. Quant à vos lettres à tous, ma chère Maman, après le plaisir de vous revoir, je n'en conçois pas de plus grand que celui de les lire.

Le 9 mai

Hier soir, le premier cri de « Terre ! » s'est fait entendre ; mais il fallait une lunette pour apercevoir le rivage. Aujourd'hui, le soleil en se levant vient de nous découvrir Long Island. Nous approchons rapidement de la côte ; déjà on aperçoit du gazon et des arbres en feuilles. C'est un délicieux spectacle. Je vous quitte pour m'aller joindre à tous ceux qui se réjouissent sur le pont : la mer n'incommode personne aujourd'hui.

G. DE BEAUMONT À SA MÈRE.

8 mai 1831.

À bord du *Havre*.

Je vous écris à la hâte, ma chère maman, voici dans quelle position : notre vaisseau n'est plus qu'à quarante et quelques lieues de New York ; tout annonce que nous arriverons demain à notre destination ; il est probable que ce soir ou demain matin au plus tard, nous rencontrerons le paquebot

de New York à Liverpool, lequel part ordinairement le 8. Si nous nous croisons avec lui de manière à nous rencontrer, les deux bâtiments s'arrêteront un instant et nous comptons donner au vaisseau anglais nos lettres pour la France. Nous avons à bord un brave Anglais qui nous a proposé de mettre nos lettres dans celle qu'il a écrite à sa femme ; cette dernière mettra ensuite nos lettres à la poste d'Angleterre, après les avoir affranchies, ce qui est nécessaire pour qu'elles arrivent. Comme je pense qu'il vous tarde de recevoir des nouvelles, je n'ai pas hésité à accepter son obligeante proposition. Je calcule que, par ce moyen, vous entendrez parler de moi au moins huit jours plus tôt que par tout autre voie. Du reste, je ne vous donnerai aucun détail dans ce moment. Je vous écris à bâtons rompus. Ne prévoyant point ce qui arrive, j'avais préparé une grande lettre que je devais mettre à la poste à New York. Je la ferai partir en effet par la première occasion qui se trouvera, probablement le 15 de ce mois. Mais je n'ai pas osé proposer à l'Anglais de la faire parvenir, parce que les ports de lettres en Angleterre sont horriblement chers ; et, comme il ne veut pas que je lui paie cette dépense, je dois agir avec réserve. Quoi qu'il en soit, vous saurez dès à présent que, Tocqueville et moi, nous nous portons à merveille ; que, si notre traversée a été un peu longue, elle a été on ne peut plus heureuse sous tous les autres rapports ; que, pour passer notre temps le plus agréablement et le plus utilement possible, nous nous sommes occupés de travaux graves dont nous nous sommes souvent distraits en pensant à la France, à nos familles, à nos amis. Avec de pareils souvenirs, on ne s'ennuie jamais, mais on souffre quelquefois. Au milieu de toutes nos pensées, s'il en est une toute agréable, c'est l'idée que nous ne sommes pas oubliés de ceux que nous aimons. Comme je vois arriver la fin de mon papier, je veux qu'il m'en reste assez pour vous dire, ma chère mère, combien je serais heureux si nous pouvions revenir plus tôt que nous ne le pensions d'abord. Il faut aussi que je vous embrasse de tout mon cœur et que je vous prie de distribuer mille tendresses de ma part à ceux qui vous entourent. Dites à papa et à Achille qu'ils recevront incessamment chacun une autre lettre.

Adieu, ma chère mère, maintenant je ne forme plus qu'un vœu : c'est de recevoir une lettre qui me donne de vos nouvelles et m'apprenne que vous êtes heureux en France.

A. DE TOCQUEVILLE À SON PÈRE.

8 mai 1831.

À bord du *Havre*.

Le paquebot qui va de New York à Liverpool est en vue. Un de nos compagnons de voyage m'offre de faire passer une lettre par l'Angleterre. Elle vous arrivera beaucoup plus tôt qu'en passant par le paquebot du Havre ; je profite donc de cette occasion, mon cher Papa, pour vous donner de mes nouvelles. Le temps qui me presse et la crainte de faire payer un gros port de lettre à notre obligeant compagnon me forcent de ne vous dire que bien peu de chose ; mais ce sera assez, je pense, pour vous causer un grand plaisir. Je me porte à merveille : mon estomac supporte on ne saurait mieux la nourriture de bord qui, cependant, à tout prendre, est très malsaine. Notre traversée a été mêlée de bon et de mauvais : le commencement en a été remarquablement favorable, le milieu assez orageux, ensuite des vents contraires nous ont retenus. Aujourd'hui enfin nous touchons New York, nous n'en sommes plus séparés que par un degré et le vent est excellent, la mer superbe. Notre temps s'est passé fort bien ; nos compagnons nous ont tous témoigné une extrême bienveillance et le travail a très bien rempli le temps que nous ne passions pas avec eux. En somme donc, notre voyage a été long, mais très heureux. Dieu veuille que le premier paquebot de France m'apporte des nouvelles favorables. Vous nous occupez sans cesse. Je n'avais pas besoin de cette absence pour savoir combien je vous aimais tous, mais j'ignorais ce que peut faire souffrir une longue privation de nouvelles, quand il s'agit de vous. Le papier me force de finir. J'ai fait une longue lettre pour Maman, que le premier paquebot du Havre lui portera. Adieu donc ; je ne puis vous dire à quel point je suis ému de toutes les idées que me rappellent ce peu de mots que j'écris.

Adieu, mon cher Papa. Je vous embrasse du fond de mon cœur ainsi que Maman, Bébé, mes frères et sœurs. Que Dieu veuille que vous vous portiez tous bien au moment où vous recevrez cette lettre. Faites mettre bien vite celle de Beaumont à la poste.

G. DE BEAUMONT À SA MÈRE.

New York, 14 mai 1831.

Lorsque le 8 mai je vous ai écrit, ma chère mère, à bord du *Havre*, nous croyions tous que nous arriverions le lendemain : un vent favorable enflait nos voiles ; le 9 au matin, nous étions à peine à 20 lieues de New York en face de Sandy Hook. Tout à coup, le vent a changé : il est devenu contraire et très violent ; après avoir été fortement ballottés, après avoir couru des bordées *en sens contraire*, c'est-à-dire après avoir fait beaucoup de chemin à droite et à gauche sans avancer, nos vivres et toutes nos provisions étant épuisés et le temps ne nous donnant aucune espérance de devenir meilleur, le capitaine a pris le parti de nous diriger vers Newport : c'est une ville des États-Unis située dans le Rhode Island. Nous y sommes arrivés le soir après avoir côtoyé Long Island, Block Island et le Connecticut.

L'aspect des côtes nous causait, je vous assure, une grande joie. La terre que nous voyions n'avait rien de remarquable ; ces premières terres ont presque l'air d'un pays sauvage et inhabité. Elles ne présentent d'ailleurs à l'œil aucun site pittoresque. Elles ont peu d'élévation, sont plates et uniformes. Mais, lorsque, après quarante jours de mer, on revoit la terre, on lui trouve une beauté, un charme, qui sont tout à fait indépendants des accidents de la nature. Quand nous sommes arrivés dans le port de Newport, il était déjà à peu près nuit ; Tocqueville et moi, nous nous sommes bien vite fait conduire dans un canot à terre ; en touchant du pied le sol, nous avons éprouvé un sentiment de joie qui nous était inconnu. Du reste, on est si habitué au mouvement du vaisseau, quand on est resté longtemps dessus, que, lorsque l'on se retrouve sur la terre, on croit qu'elle remue aussi. Il semble qu'on voit en

mouvement tous les objets dont on est entouré et on est moins solide sur ses jambes que dans le vaisseau. Quelques-uns de nos compagnons de route sont venus nous rejoindre dans la ville et nous étions tous si contents que nous nous embrassions les uns les autres.

Dès le lendemain matin 10 mai, de très bonne heure, nous sommes allés demander au collecteur (receveur de l'impôt des douanes) la permission de débarquer nos effets ; cette demande nous a été accordée. On nous a fait jurer sur la Bible que nous n'avions rien de sujet aux droits et moyennant une légère rétribution d'un dollar (5,30 fr.) nous avons obtenu le permis de la douane. Du reste, on n'a visité nos malles qu'avec fort peu d'attention et il paraît qu'en cela les douaniers de Newport ne ressemblent nullement aux douaniers français. Cette formalité étant remplie, nous nous sommes promenés dans la ville. Elle a 16 000 habitants, un port magnifique, nouvellement fortifié, de petites maisons qu'on dirait taillées sur le modèle de la cuisine de Beaumont-la-Chartre, mais dont la propreté est telle qu'elles ressemblent à une décoration d'opéra ; elles sont toutes peintes. Il y a aussi une église dont le clocher est d'une architecture assez remarquable ; je l'ai croqué sur l'album de Jules. On nous avait dit que les femmes de Newport étaient remarquables par leur beauté ; nous les avons trouvées toutes d'une laideur extraordinaire. La population nouvelle que nous avons vue n'a aucun caractère original : ce n'est ni anglais ni français ni allemand ; c'est un mélange de toutes les nations. Ce peuple est tout commerçant : dans la petite ville de Newport, il y a quatre ou cinq banques. Il en est de même dans toutes les villes de l'Union.

J'oubliais de vous dire une circonstance très intéressante de notre descente à Newport. Mais comment rendrais-je mes idées sur ce point ? Je suis vraiment embarrassé, parce qu'il n'y a point de marronniers comme les nôtres en Amérique. Qu'il me suffise de dire que Tocqueville, Schérer et moi, étions de la partie et que nous avons beaucoup ri (se peut-il qu'un semblable détail se trouve mêlé à des détails si intéressants et si graves ?).

À 3 heures, nous sommes montés dans un vaisseau à vapeur, immense maison pouvant contenir jusqu'à huit cents et mille passagers, pour lesquels il y a un nombre suffisant de lits. Nous n'étions que cent cinquante. Nous avons fait en dix-sept heures les 60 lieues de Newport à New York.

Ce petit voyage a été rempli d'intérêt et de circonstances presque tragiques. D'abord il y a quelque chose de prodigieux dans la navigation d'un tel bâtiment et surtout dans les moyens qu'on emploie pour le conduire. Nous avons traversé l'une des côtes les plus pittoresques des États-Unis, c'est celle de la gauche du Sound, qui se trouve entre Long Island et le Connecticut et le commencement de l'État de New York (je vous donne ces détails pour le cas où vous auriez sous les yeux une carte des États-Unis). Les deux rives du Sound sont couvertes de rochers au milieu desquels on voit les plus jolies maisons de campagne qu'on puisse imaginer. Ainsi on parcourt une immense étendue d'eau, mais qui cependant n'est pas assez grande pour qu'on ne puisse pas distinguer de chaque côté tout ce qui se trouve sur le rivage. En approchant de New York, les rives se rapprochent ; et alors on voit mieux les détails du tableau que d'abord on ne voyait qu'en grand : toutes ces maisons de campagne sont de véritables bonbonnières ; elles sont environnées d'arbres de tout genre qui croissent à merveille au milieu des rocs ; on voit à chaque instant de grandes baies qui s'avancent dans les terres et qui forment les sites les plus pittoresques. Nous étions dans une véritable admiration : nous avons sans doute d'aussi belles choses en France, mais nous n'en avons pas de même nature. Ce qui surtout nous a frappés, c'est le mouvement imprimé à ce tableau majestueux par l'immense quantité de vaisseaux, de bricks, de gondoles et de barques de toutes grandeurs qui se croisent en tous sens. Car vous saurez, qu'en donnant à leurs voiles une certaine disposition, deux vaisseaux trouvent le moyen d'aller avec le même vent dans deux directions tout à fait opposées.

Nous sommes arrivés le 12 au matin à New York. Nous étions bien fatigués. Nous sommes entrés dans une espèce d'hôtel appelée Boarding House. Ce n'est autre chose qu'une

pension où l'on nous a présentés et où nous sommes très bien. Cela ne nous coûte pas trop cher. Après cela, nous nous sommes couchés, quoique en plein jour. Nous étions si fatigués, si heurtés, si meurtris, qu'un bon lit nous a semblé la plus délicieuse de toutes les choses. Nous nous sommes couchés à 4 heures et le lendemain à 8 heures nous étions encore dans notre lit.

Je ne vous parlerai pas de la ville de New York, je ne la connais pas encore. Nous sommes logés dans le plus joli quartier qui n'est pas très beau. Je n'en suis guère sorti que pour faire quelques visites à des personnes qui logent fort près de notre demeure. Tout le monde ici nous accable de politesses et de prévenances ; c'est à qui nous fera bon accueil et nous rendra service. Nous avons mille lettres de recommandation dont nous pourrions nous passer entièrement, tant on vient au-devant de nos désirs ; nous serons obligés bientôt de défendre notre porte. Notre arrivée en Amérique *a fait sensation*. Nous sommes dans tous les journaux américains.

Je vous donnerai dans ma première lettre les détails de notre position actuelle. Je veux restreindre cette lettre, que je désire vous faire parvenir par l'Angleterre. Le paquebot de Liverpool part le 16 de ce mois, tandis que le paquebot pour Le Havre ne partira que le 20. Je vais joindre ces quatre pages à ma petite lettre du 8 mai que je ne vous ai point envoyée de la manière que j'avais supposée, parce que nous n'avons point rencontré le paquebot de Liverpool ainsi que nous l'espérions. Je ne vous enverrai pas moins mes autres lettres par le paquebot de France du 20, pour qu'elles contiennent des détails de notre traversée qui peut-être vous intéresseront. Dites-moi donc laquelle des deux lettres arrivera la première...

A. DE TOCQUEVILLE À SON PÈRE. New York, 14 mai 1831.

La lettre ci-jointe n'a pu partir par le paquebot de Liverpool qui ne nous a point abordés. Cependant, je tiens à ce qu'elle aille par la voie de l'Angleterre. Peut-être de cette manière vous arrivera-t-elle quelques jours plus tôt. D'ailleurs,

c'est une chance que vous avez de plus pour recevoir nos premières nouvelles.

Je suis tourmenté de l'idée que vous vous inquiétez et cette pensée empoisonne le sentiment de bien-être que nous éprouvons ici. Nous avons calculé que vous resteriez près de trois mois sans entendre parler de nous. Je connais assez, mon cher Papa, votre imagination lorsqu'il s'agit de notre sûreté pour ne pas craindre que ce temps ne vous paraisse terriblement long. Il l'est plus en effet qu'il ne devrait l'être. D'abord notre voyage a duré plus de temps qu'on ne s'y attendait, ensuite la ligne des paquebots a été changée ; à partir de ce mois-ci, ils partent tous les dix jours. Or, nous sommes précisément arrivés ici le 11, le lendemain du départ du dernier ; maintenant, il nous faut attendre jusqu'au 20. J'aurais bien voulu que ce changement eut lieu plus tard, mais nous sommes bien heureux qu'il ait eu lieu. Des nouvelles de France et surtout de nos familles voilà ce qui va être pour nous le premier de tous les besoins : songez que nous ne sommes point habitués à être séparés de chez nous par un semblable espace, que l'état de la France centuple encore cette inquiétude, qu'enfin nous vivons au milieu de gens qui nous sont entièrement étrangers et avec lesquels nous n'avons aucun point de contact, excepté ce qui touche des matières sérieuses et arides.

Nous vivons donc plus avec vous, malgré les quinze cents lieues qui nous séparent, qu'avec les Américains que nous voyons tous les jours. Grâce donc, ne nous privez pas de cette ressource, écrivez-nous par tous les paquebots de longues lettres bien véridiques et bien détaillées. De notre côté, nous serons aussi exacts que possible. Mais rappelez-vous bien, je vous en prie, mon cher Papa, deux choses.

La première, c'est que rien n'est plus incertain que le passage d'un vaisseau ; l'un met vingt jours, l'autre cinquante. Nous sommes revenus avec un Américain qui, l'année dernière, a mis soixante-six jours pour aller du Havre à New York.

Secondement, les Postes de ce pays-ci sont très rapides, mais très peu sûres. C'est ce que nous répétait encore notre

consul hier. Lors donc que nous serons dans l'intérieur, si une lettre se perd ou éprouve un retard, vous voilà privés de nouvelles pour quinze ou vingt jours, peut-être plus.

Je vous supplie donc de ne pas vous inquiéter sans motif. Je vous donne ma parole d'honneur que tout ce que je viens de vous dire est la plus exacte vérité. Cette lettre n'est destinée qu'à vous donner signe de vie, tous les détails se trouvent dans une énorme lettre que le paquebot du Havre apportera à Maman. Ce que je veux vous dire seulement, c'est que nous nous portons à merveille, que nous sommes parfaitement établis et reçus partout à bras ouverts.

Voilà un bulletin qui vous plaira, j'espère. Adieu, mon bon père, je vous embrasse du meilleur de mon cœur ainsi que Maman, Bébé, frères et sœurs.

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE. New York, 14 mai 1831.

Je ne m'attendais guère, ma chère Maman, lorsque nous étions à la vue de Long Island, à ce qui allait nous arriver. En montant sur le pont, je m'aperçus que le vent qui soufflait de l'est depuis le matin tournait à l'ouest. Une heure après, il devint violent et contraire ; il fallut se mettre à courir des bordées, c'est-à-dire à aller en zigzag, sans avancer. Dans la matinée, le vent d'ouest fit ce que les marins appellent s'établir, en d'autres termes le temps prit une tournure de stabilité qui annonçait une durée de plusieurs jours. Or nous avions des malades à bord, et nos vivres frais finissaient, le bois même et la farine commençaient à diminuer d'une manière inquiétante. Tous les passagers se réunirent donc pour demander au capitaine qu'on gagnât, à l'aide du vent d'ouest, la petite ville de Newport qui est située à soixante lieues au nord de New York. Le capitaine y consentit et le 9 à huit heures du soir nous jetâmes l'ancre dans le havre extérieur de Newport. Un canot de pêcheur vint bientôt nous y reconnaître. Nous étions si heureux de nous trouver à terre que tout ce qui était jeunes gens et le capitaine lui-même s'embarquèrent immédiatement dans le canot et, une demi-heure

après, nous arrivâmes, non sans avoir le derrière un peu mouillé, au quai de Newport. Jamais, je crois, on ne vit des gens si contents d'être au monde ; nous sautâmes sur la terre et y fîmes chacun plus de douze gambades avant de nous établir solidement sur nos jambes. De ce pas nous allâmes dans une auberge, où le capitaine nous donna à souper. Ce que je trouvais le mieux pour ma part dans ce repas ce fut, ce qui n'a aucun mérite à vos yeux, de l'eau. La nôtre n'était plus potable depuis quelques jours (il faut vous dire, à propos de cela, que le capitaine, excellent homme et bon marin, avait horriblement mal fait les provisions et que rien n'était moins confortable que notre vaisseau). Pour en revenir à notre histoire, nous soupâmes donc à estomac renversé (mes compagnons du moins). Après quoi nous nous rappelâmes la *galanterie française* et, ayant acheté un très grand nombre de provisions fraîches, nous nous embarquâmes et nous arrivâmes à minuit au bâtiment. Personne ne s'était couché, on descendit en triomphe au salon des dames les provisions que nous apportions ; et nous nous remîmes à souper ; je vous prie de croire que quand je dis que nous soupâmes je ne parle pour moi que de la partie intellectuelle du souper.

Le lendemain, nous allâmes visiter la ville qui nous parut fort jolie ; il est vrai que nous n'étions pas difficiles. C'est un assemblage de petites maisons grandes comme des cages à poulets, mais d'une propreté qui fait plaisir à voir et dont nous n'avons pas d'idée en France. Du reste les habitants ne diffèrent que fort peu à l'extérieur des Français. Ils sont mis de même, et leurs physionomies sont si variées qu'on aurait peine à dire de quels peuples ils ont pris les traits. Je crois qu'il en doit être ainsi dans tous les États-Unis.

Après avoir savouré pendant trois heures le plaisir d'être à terre nous nous embarquâmes sur un immense vaisseau à vapeur qui, descendant de Providence, se rendait à New York. Il est impossible de se faire une idée de l'intérieur de cette immense machine. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle contient trois grands salons, deux pour les hommes, un pour les femmes, où quatre cents, cinq cents et souvent huit cents personnes mangent et couchent commodément. Vous pouvez

juger de la rapidité de leur marche, puisque, malgré la mer et le vent contraire, nous fîmes en dix-huit heures les soixante lieues qui nous séparaient de New York.

Toute cette côte d'Amérique est basse et peu pittoresque. Dans ce pays, couvert de forêts impénétrables il y a deux siècles, on a peine à apercevoir un arbre. La terre cependant nous bordait des deux côtés, car nous passions entre Long Island et les rivages du Connecticut. Au lever du soleil, nous nous approchâmes de New York, en en prenant par conséquent le port à revers. Je ne sais si l'aspect peu séduisant du pays que nous avions déjà vu et nos trente-cinq jours de mer nous faisaient illusion, mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous fîmes des cris d'admiration en apercevant les environs de la ville. Imaginez-vous les rivages les plus heureusement découpés, des pentes couvertes de gazon et d'arbres en fleurs qui descendent jusqu'à la mer ; et plus que tout cela, une multitude incroyable de maisons de campagne, grandes comme des bonbonnières, mais d'un travail aussi soigné. Ajoutez à cela, si vous pouvez, une mer couverte de voiles, et vous aurez l'entrée de New York du côté du Sound.

J'ai été si frappé de ce que ces petites maisons devaient avoir de commode et du bon effet qu'elles produisaient dans le paysage que je tâcherai d'avoir le dessin ou le plan d'une ou deux des plus jolies ; peut-être Émilie en profiterait-elle pour Nacqueville. Je sais déjà qu'elles ne sont pas chères ; nous n'avons rien de semblable en France.

Je vais tâcher d'abrégé un peu, car si je me mets à dire chaque chose par le menu, je vous enverrai un in-quarto.

Nous voilà donc à New York : l'aspect de la ville est bizarre pour un Français et peu agréable. On ne voit ni un dôme, ni un clocher ni un grand édifice ; de manière qu'on se croit toujours dans un faubourg. Dans l'intérieur, la ville est bâtie en briques : ce qui lui donne un aspect fort monotone. Il n'y a aux maisons ni corniches, ni balustrades, ni porte cochère ; les rues sont très mal pavées, mais il y a dans toutes des trottoirs pour les piétons...

Nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer un logement parce que dans cette saison les étrangers abon-

dent et que nous voulions trouver une pension et non une auberge. Enfin nous trouvâmes à nous établir à merveille dans la rue la plus à la mode, qu'on appelle Broadway. Par un hasard que nous bénissons tous les jours, M. Palmer, cet Anglais dont je vous ai parlé en commençant ma lettre, avait déjà choisi son logement dans la même maison. L'amitié qui le liait à nous pendant la traversée et surtout l'intérêt qu'il prend au résultat de notre voyage le portent à nous rendre tous les services qui sont en son pouvoir et il nous a déjà été extrêmement utile. Au reste, et c'est là le plus beau de notre histoire, vous ne vous faites pas une idée des facilités et des agréments que nous trouvons dans ce pays-ci pour remplir notre mission. Tous les Américains de toutes les classes semblent rivaliser entre eux à qui nous sera plus utile ou plus agréable. Il est vrai que les journaux, qui s'occupent de tout, ont annoncé notre arrivée et exprimé l'espérance que nous trouverions partout une assistance active. Il en résulte que toutes les portes nous sont ouvertes et que partout nous recevons l'accueil le plus flatteur. Moi qui ai toujours en voyage habité des diligences ou des auberges, je trouve que cette nouvelle manière d'opérer est fort agréable. Une grande difficulté que nous avons rencontrée dès notre sortie de France, et qui commence à être maintenant surmontée, c'est la langue. Nous nous figurions savoir l'anglais, à Paris ; nous ressemblions en cela aux gens qui se croient savants en sortant du collège ; nous n'avons pas tardé à nous détromper : nous avions seulement ce qu'il fallait pour l'apprendre vite. Dans le vaisseau nous avons fait des efforts incroyables ; sur le pont il nous est arrivé de traduire de l'anglais au milieu d'une tempête qui nous permettait à peine d'écrire. Malheureusement nous avions sur le bâtiment trop de monde parlant français. Cependant nous avons fait de grands progrès. Mais, arrivés ici, il a bien fallu renoncer tout à fait à notre langue : personne ne la parle. Nous ne nous exprimons donc qu'en anglais. C'est souvent une pitié de nous entendre ; mais enfin nous nous faisons comprendre et nous entendons tout. On nous assure que nous finirons par parler remarquablement bien. Ce sera alors une excellente acquisition que nous aurons

faite ; l'utilité que nous retirons déjà me fait sentir la folie de ceux qui voyagent, comme monsieur de Belisle, chez des peuples auxquels ils ne peuvent parler ; autant vaudrait se promener dans sa chambre en fermant les volets de ses fenêtres.¹

Vous désirez sans doute, ma chère Maman, savoir quel est notre genre de vie actuel ? Le voici. Nous nous levons entre cinq et six, et nous travaillons jusqu'à huit ; à huit heures, la cloche annonce le déjeuner. Tout le monde s'y rend ponctuellement. Après quoi nous sortons pour visiter quelques établissements ou nous aboucher avec quelques hommes intéressants à entendre. Nous revenons dîner à trois heures ; à cinq, nous rentrons ordinairement chez nous pour mettre nos notes en ordre jusqu'à sept, heure à laquelle nous allons dans le monde prendre le thé. Ce genre de vie est fort agréable, et je le crois très sain ; mais il confond toutes nos habitudes. Ainsi nous avons été tout étonnés le premier jour, de voir les femmes venir déjeuner, à huit heures du matin, avec une mine très soignée qu'elles gardent jusqu'au soir. Il en est de même, nous dit-on, dans toutes les maisons particulières. On fait très convenablement visite à une dame à neuf heures du matin.

L'absence de vin dans nos repas nous a paru dans le commencement fort incommode, et nous ne pouvons concevoir la multitude de choses qu'on parvient à se fourrer ici dans l'estomac. Vous savez qu'indépendamment du déjeuner, du dîner et du thé, avec lequel les Américains mangent du jambon, ils font encore un souper très copieux et souvent un goûter. Voilà jusqu'à présent la seule supériorité incontestable que je leur reconnaisse sur nous. Mais eux s'en croient bien d'autres : les gens ici me paraissent puants d'orgueil national ; il perce à travers toute leur politesse.

¹ Bientôt les deux amis se débrouilleront, « parlant mal la langue, mais la comprenant assez bien pour que peu de choses nous échappent » (Lettre d'A. de Tocqueville du 9 juin 1831 : *Œuv. compl.*, t. XVII, vol. 1, p. 90.)

Dimanche 15

Je reprends ma lettre, ma chère Maman, au retour d'une grand-messe que nous venons d'entendre à une église catholique qui est située à cinq minutes de chez nous. J'avais pris avec moi le petit livre que Bébé m'a donné et je vous assure que j'ai bien pensé pendant la messe à vous tous, à lui et à vous, ma chère Maman. Je ne puis vous dire quel singulier effet on éprouve quand on retrouve si loin de chez soi toutes les cérémonies religieuses dont on a été témoin depuis son enfance. Je me suis cru si bien en France pendant un moment que j'adressai la parole en français à mes voisins ; mais tous les assistants étaient américains. L'église, qui est grande, était pleine au dernier point et le recueillement plus profond que dans les églises de France. On nous a fait sur la grâce un bon sermon en anglais. Nous avons été charmés en découvrant que nous comprenions à merveille tout ce que disait le prêtre. Après la messe nous avons été pour rendre visite à l'évêque ; malheureusement il se trouve en Europe maintenant, mais nous avons appris que son grand vicaire, monsieur l'abbé Powers, était un homme plein de bonté et d'amabilité qui nous recevrait à merveille. Nous avons été chez lui inutilement, nous y retournerons demain.

Au reste, l'établissement des catholiques à New York est fort considérable. Ils ont cinq églises et plus de vingt mille fidèles. J'ai entendu dire à des Américains que le nombre des prosélytes était très grand. Il augmente aussi dans les différentes provinces de l'Union et je ne serais pas étonné que la religion qui est si attaquée en Europe ne fit dans ce pays-ci de grandes conquêtes. Chaque année amène ici près de quinze à vingt mille catholiques européens qui se répandent dans les déserts de l'Ouest. Là on sent plus que partout ailleurs le besoin d'une religion. Ils deviennent fervents s'ils ne le sont pas ; ou du moins leurs enfants le sont. La nécessité d'une doctrine religieuse est si bien sentie de ce côté-ci de l'Atlantique qu'il me paraît que les protestants eux-mêmes estiment peu les catholiques qui ont l'air de négliger leur culte.

Je pensais que ces détails vous intéresseraient.

Je vous prierai, ma chère Maman, non seulement de communiquer cette lettre au ménage Édouard, mais même d'en mander le résultat à Hippolyte. Je pense qu'il est préférable de n'écrire qu'à une seule personne à la fois et de faire une lettre qui contienne tout ou à peu près tout ce qu'on a à dire. De cette manière, elle est plus grosse et risque moins de s'égarer. Vous voyez que jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre. Nous faisons le plus beau voyage qu'on puisse imaginer et avec un agrément que presque aucun voyageur n'a rencontré. Nous travaillons de tête, nous prenons beaucoup d'exercice et le temps semble courir. Mais il y a un revers aux plus belles choses de ce monde : nous ne pouvons point nous replier sur nous-mêmes sans éprouver les inquiétudes les plus poignantes. Près de deux mois, quinze cents lieues de mer nous séparent déjà de vous ; que vous est-il arrivé à tous, que faites-vous à l'heure où j'écris si tranquillement cette lettre et où je me félicite de ma position ? dans quelles circonstances politiques se trouve mon père ? que devient votre santé à vous, ma chère Maman ? comment le bon Bébé soutient-il ses quatre-vingts ans ? Alexandrine est-elle mieux ou plus mal ? que font mes frères et Émilie ? qu'arrive-t-il à la France enfin ? Voilà autant de questions que je me fais le jour, qui me reviennent la nuit, et qui pèsent comme un poids insupportable sur moi.

Nous brûlons de recevoir de vos nouvelles, mais ce sera là encore un bonheur incomplet : cinq, six semaines, deux mois peut-être se seront écoulés depuis que le paquebot aura quitté la France ; que de changements, que de révolutions peuvent s'être opérés pendant ce temps. Du 26 juillet dernier au 8 août il n'y a peut-être pas un Français dont la position n'ait été bouleversée de fond en comble et cependant il s'était écoulé moins de quinze jours.

Vous désirez sans doute connaître nos plans ultérieurs : nous n'avons pas encore pris de résolutions définitives à ce sujet. Nous croyons rester ici encore environ trois semaines. Après quoi, nous avons envie d'aller à Boston, de revenir à New York et, de là, de nous rendre à une petite ville située à cent lieues de New York au nord-ouest et nommée Auburn.

Il se trouve là un pénitencier très fameux. On a dans ce pays-ci pour les distances un mépris incroyable, les immenses fleuves dont nous avons déjà aperçu quelques embouchures et les canaux qu'on a établis pour les faire communiquer permettant de voyager en faisant jour et nuit quatre lieues à l'heure, le tout dans une superbe maison qui se donne la peine de marcher toute seule sans vous cahoter le moins du monde ; il faut de plus supprimer le temps des relais ; aussi ne dit-on point qu'on est à cent lieues d'un pays mais à vingt-cinq heures.

J'ai cru devoir écrire par le paquebot de Liverpool à mon père. J'ai pensé que la lettre arriverait peut-être plus tôt par cette voie que par toute autre. D'ailleurs j'étais bien aise de multiplier les chances d'arrivée pour la première lettre ; je tremble que vous n'ayez été horriblement inquiets de notre long silence. J'espère cependant que monsieur Hottinguer vous aura rassurés. Que ceci, je vous en supplie, vous serve de leçon ; quoi qu'on dise de la facilité actuelle de traverser l'Océan, un pareil voyage est toujours une entreprise dont la durée n'est point limitée. D'ailleurs une lettre peut manquer le paquebot et alors on est reculé de quinze jours, trois semaines, quelquefois un mois.

Me voilà arrivé au terme de cette immense lettre. J'aurais encore bien d'autres choses à vous dire ; car nous sommes ici tout yeux et tout oreilles ; mais j'en viendrai peu à peu à bout. Dites à Papa, à Bébé, aux frères et sœurs que bien qu'elle ne leur soit point adressée, je pensais à eux en l'écrivant ; que j'y pense sans cesse. Que le plus grand bonheur de ma vie sera de vous embrasser de toutes mes forces.

Adieu, ma bonne mère. Je n'ai point encore oublié votre dernière recommandation et ne l'oublierai, j'espère, jamais. Dites à Bébé que Beaumont a presque pleuré en lisant ce qu'il a mis sur le livre qu'il m'a destiné et m'a chargé de lui dire qu'il n'oublierait jamais la phrase de la fin qui se rapporte à lui comme à moi.

Gardez, je vous prie, cette lettre. Elle contient des détails que je n'ai pas le temps de noter et que je retrouverai avec plaisir plus tard.

Je plie différemment ma lettre pour y joindre une lettre que j'avais écrite à Louis de K. ; je ne sais où il est maintenant et j'aurais peur que ma lettre ne se perdît. Ayez, je vous prie, la complaisance de la lui faire remettre à Paris ou d'y mettre l'adresse dont vous serez sûre.

19 mai

Le paquebot du 15 avril n'est point encore arrivé ; le vent qui souffle lui est cependant favorable. Celui de Liverpool de la même date nous a apporté des nouvelles assez rassurantes pour la France. Dieu veuille qu'elles se confirment. Nous mourons d'impatience d'avoir nos lettres.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE. New York, 16 mai 1831.

J'ai dit à maman, dans la lettre que j'ai adressée par l'Angleterre, les circonstances de mon arrivée à New York. Je veux, mon petit père, vous mettre de suite au courant de la position dans laquelle je me trouve ici. Tocqueville et moi avons été accueillis de la manière la plus empressée par tous les Américains auxquels nous nous sommes présentés. Une de nos premières visites a été pour le consul de France, le baron de Saint-André, pour lequel nous avons une lettre du ministre des Affaires étrangères. Il a femme et enfants ; ce sont des gens aimables ; il nous a invités de suite à dîner. Du reste, il n'y a rien à gagner dans leur conversation ; ils ne connaissent nullement le pays où ils sont et sont entièrement dépourvus d'esprit d'observation. Nous y dînons encore aujourd'hui, ce qui nous ennuie parce que nous avons de bien meilleures choses à faire. M. Palmer, cet Anglais dont je vous ai parlé plus haut, continue à nous accabler d'attentions et de soins. Il est à la recherche de toutes les personnes qui peuvent nous être utiles afin de nous mettre en rapport avec elles. Nous avons été présentés au gouverneur de l'État de New York, au maire de la ville, au *recorder*, aux *aldermen* et à presque tous les magistrats ; plusieurs d'entre eux viennent même au-devant de nous, en nous offrant leurs services.

Nous en sommes au point d'être forcés de nous tenir à l'écart de temps en temps, afin d'avoir quelques moments de loisir pour réfléchir à tout ce qui frappe nos yeux.

La société nouvelle dans laquelle nous sommes ne ressemble point à nos sociétés d'Europe. Elle n'a de modèle nulle part ; elle a aussi des conditions premières d'existence que nulle autre ne possède, ce qui rend dangereux pour toute autre de l'imiter.

C'est une chose assez remarquable qu'un grand peuple qui n'a point d'armée, un pays plein d'activité et de vigueur et où l'action du gouvernement se fait à peine sentir. Mais qu'en conclure pour les États de l'Europe ? Les États-Unis n'ont point de voisins ambitieux à redouter ; ils sont plus puissants que les peuples qui les entourent. À quoi donc leur servirait une armée ?¹

Aux États-Unis, les partis politiques sont presque inconnus. Il y a quelquefois des disputes de personnes pour les places et les emplois publics, mais jamais le fond des choses n'est mis en question. Le seul intérêt qui préoccupe vivement tous les esprits, c'est *le commerce*. C'est là la *passion nationale* et il n'est pas nécessaire d'avoir sous les armes de la garde et des troupes de ligne pour que les commerçants fassent leurs affaires. Mais en est-il de même dans les États où depuis longtemps des dissensions intérieures divisent les citoyens et où l'administration est sans cesse forcée d'avoir recours à la force publique pour désarmer les factions ?

Le peuple américain est, vous ai-je dit, un peuple *merchant*, c'est-à-dire qu'il est dévoré de la soif des richesses qui traîne à sa suite beaucoup de passions peu honorables, telles que la cupidité, la fraude et la mauvaise foi. Aussi, on paraît ici n'avoir qu'une seule pensée, qu'un seul but, celui de faire fortune. D'un autre côté, on considère comme rien ou comme

¹ « Les États-Unis doivent rendre grâce au ciel de ce qu'il les a placés jusqu'à présent de telle manière qu'ils n'ont besoin, ni d'armées permanentes, ni de force publique, ni de politique extérieure habile et soutenue. Si jamais une de ces trois nécessités se présente, on peut prédire, sans être prophète, qu'ils perdront leur liberté ou concentreront davantage le pouvoir. » (Lettre d'Alexis de Tocqueville du 16 juillet 1831 : *O. C.*, t. XVII, vol. 1, p. 99)

fort peu de chose les banqueroutes, qui sont très fréquentes dans toutes les villes.

Voilà sans doute une partie très vicieuse ; cependant il est impossible de ne pas reconnaître qu'il y a dans ce peuple beaucoup de moralité. Ceci au premier abord paraît difficile à concilier avec ce qui précède, mais je m'explique.

Les mœurs y sont extrêmement pures. On y cite comme une rareté extrême une femme qui ne se conduit pas bien. On n'y rencontre à vrai dire que des ménages heureux. On se réunit souvent l'hiver, mais tout en définitive se réduit à la vie domestique. Les hommes qui ne sont pas mariés ne s'occupent que des demoiselles. Celles-ci, une fois mariées, ne s'occupent absolument que de leurs maris. Tant qu'elles ne sont pas *engagées*, elles mettent dans leurs relations une extrême liberté. On les voit par exemple se promener seules. Un jeune homme les aborde, va à la campagne seul avec elles et on trouve cela tout naturel. Elles reçoivent chez elles sans que leurs parents le trouvent mauvais, mais cette vie de liberté finit pour elles le jour où elles se marient.

En somme le bonheur qui paraît régner dans les familles a quelque chose de tentant. Jamais sans doute je ne voudrais prendre une femme dans un pays étranger, parce qu'une telle union entraîne une foule de conséquences fâcheuses ; mais, Tocqueville et moi, nous ne pouvions, en voyant le bonheur si commun ici et si rare dans d'autres pays, nous empêcher de dire que, s'il nous arrivait d'être victimes en France de quelque événement politique, nous viendrions vivre ici avec nos femmes et nos enfants.

D'où vient cette moralité si grande dans les habitudes d'un peuple qui, comme nous l'avons vu, n'est pas toujours un peuple vertueux ? Je crois que, dans quelque temps, je serai plus à même que je ne le suis maintenant de résoudre cette question. Je vois cependant, dès à présent, quelques causes qui me semblent de nature à expliquer ce fait. La première de toutes me semble être l'esprit religieux qui domine dans la société : nulle part les idées religieuses ne sont plus en honneur. Tous les cultes ici sont libres et honorés, mais on regarderait comme *une brute* celui qui n'appartiendrait à aucune religion.

Cette opinion générale, répandue dans toute la société, tient à des raisons premières qu'un jour nous développerons. Je me borne à l'énoncer comme un fait.

En second lieu, il n'y a ici, comme je vous le disais, qu'une seule classe, des *marchands*, tous occupés d'un seul et même intérêt et rivalisant entre eux pour une seule chose, les *richesses*. Il n'y a donc ici aucune classe oisive, il n'y a point comme en France une certaine quantité d'individus qui, s'ils ne s'occupaient à séduire les femmes, n'auraient rien à faire.¹

Pourquoi nos villes de garnison sont-elles plus immorales que les autres ? C'est qu'un régiment augmente dans une ville le nombre des oisifs, dont le seul passe-temps est de corrompre et séduire. Ici le commerce et l'industrie absorbent tous les instants. On n'a pas le temps d'être mauvais sujet. Il faut ajouter que les Américains ont un tempérament plus froid que nous. Ainsi ce peuple a intérêt à être moral ; il croit d'ailleurs à une religion qui lui commande d'être moral et la nature de son sang, au lieu d'être un obstacle, favorise encore en lui ces dispositions et ce penchant.

Je veux étudier avec soin les diverses sectes religieuses qui existent ici et me rendre compte des motifs pour lesquels il y a une si parfaite harmonie entre elles. Il paraît que, chaque jour, le catholicisme fait de nombreux prosélytes. Il y a ici plusieurs églises catholiques romaines et une cathédrale. Nous les avons visitées hier. L'évêque, M. Dubois, est absent en ce moment. Nous avons su cela chez lui, où nous étions allés pour le voir. Nous avons demandé son grand vicaire, qui était également sorti. Nous avons entendu la messe et un prêtre catholique nous a fait un sermon en anglais que nous avons très bien compris (nous faisons dans la langue anglaise beaucoup de progrès, nous la parlons toute la journée). Nous avons trouvé à l'église catholique Mme de Saint-André qui nous a fait entrer dans son banc. Le dimanche est observé

¹ « Un peuple qui ne semble vivre que pour s'enrichir, ne saurait être un peuple vertueux dans la stricte acception de ce mot ; mais il est *rangé* », écrit pareillement Tocqueville. « Tous les vices qui tiennent à la richesse oisive, il ne les a pas : ses habitudes sont régulières » (Lettre à Ernest de Chabrol du 9 juin 1831 : *Œuv. compl.*, t. XVII, vol. 1, p. 89)

ici avec la plus grande rigueur : pas une seule personne ne travaille ; les boutiques sont fermées autrement qu'à Paris ; on ne se permet pas d'autre lecture que celle de la Bible.

Je ne vous fais pas la description de New York parce que je ne connais pas encore la ville. Cependant, samedi soir, Tocqueville et moi, nous avons, tout en nous promenant, aperçu une église ouverte. Il n'y avait dedans que quelques âmes pieuses occupées à prier. Nous avons trouvé ouverte la porte de l'escalier qui conduit au clocher. Nous voilà montant de grenier en grenier par de petits escaliers obscurs et difficiles. Enfin, après bien des tribulations, nous sommes arrivés jusqu'en haut et nous avons joui d'un spectacle admirable : celui d'une ville de 240 000 habitants bâtie dans une île entourée d'un côté de l'Océan, de l'autre de rivières immenses sur lesquelles on voit sans cesse une multitude de vaisseaux et de barques. Son port est d'une immense étendue. Ses édifices publics sont rares et en général d'une construction peu distinguée.

Les beaux-arts sont ici dans leur enfance. Le commerce et l'industrie qui procurent la richesse ne donnent pas de même le bon goût. Quant aux *idées politiques* que les Américains se forment de la France, il ne faut pas croire qu'ils soient aussi enthousiastes qu'on le pense de nos révolutionnaires. En général, ils considèrent le héros des deux-mondes comme un brave homme qui manque de jugement et qui veut appliquer des théories politiques à un peuple auquel ces théories ne conviennent pas.

Du reste l'aristocratie de la fortune vise, ici comme ailleurs, aux distinctions. On fait grand cas de l'ancienneté des familles. J'ai été tout surpris d'entendre ces fiers champions de l'égalité s'appeler *honorable esquires* (écuyers). Ils portent, sur leur voiture et sur leur cachet, des armes.

Le goût de la supériorité se retrouve partout. Ils ont d'ailleurs un excessif amour-propre ; ceci tient aux éloges qu'on donne en Europe à leur gouvernement. Il en résulte que, pour être bien avec eux, il faut les louer beaucoup. Je le fais de tout mon cœur, sans que cela tire à conséquence quant à ma manière de voir. Cet orgueil national les conduit à faire tous

leurs efforts pour fasciner nos yeux et pour nous présenter seulement le beau côté des choses. Mais j'espère que nous parviendrons à savoir la vérité.

Vous ne sauriez avoir une idée de l'activité de notre existence. Nous n'avons pas le temps de respirer : c'est un feu roulant d'invitations agréables, de courses utiles, de présentations officielles, etc. *On se nous arrache* et chacun s'efforce de nous rendre charmant le séjour de New York.

La famille Schermerhorn avec laquelle nous étions dans le vaisseau est une des plus riches et des plus considérées de la ville. Elle nous comble d'amitiés. M. Prime, notre banquier, qui est le plus riche de ce pays, est aussi pour nous aux petits soins.

Voilà où nous en sommes et nous n'avons encore remis que deux de nos lettres de recommandation. Cela fait, nous en avons encore soixante-dix à remettre et nous reconnaissons maintenant que nous aurions pu nous en passer. Je ne vous dirai pas que Tocqueville et moi avons fait des projets de sagesse absolue dans lesquels nous persistons depuis deux mois ; que nous sommes enchantés de cette résolution et que nous avons l'espoir de ne pas nous en écarter... Un pareil langage dénoterait de la présomption et ce ne serait pas un signe de force.

Quoique nous soyons obligés à un certain nombre de dépenses assez considérables, nous ne trouvons pas la vie très chère ici. Nous prévoyons que nous aurons tout l'argent nécessaire pour notre voyage et que peut-être nous en aurons plus qu'il ne nous en faut. Nous visons tant que nous pouvons à l'économie et nous ne faisons que les dépenses absolument nécessaires pour notre existence ou pour la convenance de notre position.

Il est parti de Liverpool (le 8 avril) un paquebot qui est arrivé hier soir. Il apporte des journaux anglais dans lesquels j'ai lu ce matin avec un bien vif intérêt des nouvelles de France. Il me semble que nous sommes plus que jamais à la paix. Les fonds ont remonté un peu et le gouvernement semble prendre de la force.

Quel que soit le penchant qui m'entraîne à vous écrire une lettre sans fin, il faut absolument que je la termine. Je vais la joindre à celle que j'envoie à Achille. Je vais véritablement vous adresser un volume et vous ruiner en ports de lettres. Mais je vous prie de considérer que voilà six semaines que vous n'en avez reçues et en supposant une lettre écrite tous les huit jours, cela ferait six ports de lettres qui, réunis, coûteraient certainement aussi cher que celui-ci. Je vous promets cependant de moins bavarder ; mais, si je m'excuse des longues lettres, je veux que vous sachiez que mon plus vif désir est d'en recevoir qui soient interminables.

Veillez, mon petit père, quand vous me répondrez me dire ce que vous pensez des idées que je hasarde dans ma lettre sur ce que j'ai déjà vu et notamment que pensez-vous du pays où je suis ? Croyez-vous que ce peuple soit appelé à une grande destinée parmi les nations civilisées ? Pensez-vous que ses institutions aient des bases solides ? Croyez-vous qu'il conserve longtemps son unité territoriale ?

Dans le cas où les États que le lien de l'Union rassemble se diviseraient, pensez-vous que leurs institutions républicaines fussent maintenues ? L'état de guerre intime n'amènerait-il pas la nécessité de placer toutes les forces sociales en une seule main ? N'en résulterait-il pas une autorité dictatoriale et bientôt monarchique ? Quelle est votre opinion sur le caractère des Américains ? À quelle cause pensez-vous qu'il faille attribuer la pureté de leurs mœurs ? Les considérez-vous comme un grand peuple et comme un peuple vertueux ?

Il y aurait mille autres questions à faire. Mais voilà que je m'aperçois que j'entame encore une feuille de papier et j'avais cependant juré de ne pas grossir davantage mon factum.

Comme les lettres que je vous écris contiennent les premières impressions que j'ai éprouvées et que j'aurai peut-être un jour quelque plaisir à les relire, alors même que mes opinions changeraient entièrement, je vous prie de garder mes lettres.

Puisqu'il me reste encore un peu de papier blanc et qu'il n'y a plus moyen maintenant de vous faire grâce de cette page, je vais en profiter pour vous prier de me dire quelle est

vosre opinion particulière sur le *gouvernement américain* en général, abstraction faite des observations que je vous envoie. Je vous fais cette question, parce qu'il est très important de savoir ce que généralement on en pense en France. Si un jour nous publions un livre, il faudra que nous écrivions de manière à être bien compris et il faut savoir partir du point où est l'esprit du lecteur. Il y a deux mois, j'avais à cet égard la manière de voir que tout le monde a. Mais depuis ce temps, tout ce que j'ai vu a nécessairement modifié mon opinion et je ne sais si je pourrai bien retrouver la position d'esprit dans laquelle j'étais d'abord.

Que pensent de ce point Jules et Achille ? Maman et Eugénie pourraient bien aussi me donner leur avis. Ainsi, voilà que je convoque un conseil de famille ! Remarquez qu'il s'agit ici d'un point très important et puisque votre réponse peut être pour moi la source d'abondantes lumières et me faire échapper à beaucoup d'erreurs, c'est véritablement pour l'honneur de la famille que vous travaillerez.

Adieu, mon petit père. Dites à maman et Achille que je les embrasse bien tendrement. Si Eugénie et Jules ont connaissance de ma lettre, ils y trouveront aussi un souvenir de frère et d'ami. Je n'ai pas besoin de vous répéter que je vous aime de tout mon cœur, mais je veux vous redire encore une fois que mon plus grand bonheur sera de me retrouver au milieu de vous.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE JULES.

New York,
26 mai 1831.

Je pense, mon cher Jules, que les personnes de la famille auxquelles j'ai déjà écrit t'auront communiqué mes lettres ; du moins j'ai exprimé le désir qu'on t'en fit part pour que tu pusses voir toi-même que je n'oublie pas les habitants du Guillet. Quoique je considère comme adressée à tous la lettre que j'envoie à un seul, je veux absolument aujourd'hui causer avec toi plus particulièrement ; cependant il est bon que tu saches tout de suite que je n'ai rien de particulier à te dire,

si ce n'est que plus mon absence se prolonge et plus je sens s'accroître en moi le chagrin de vous avoir quittés et le désir de vous rejoindre. Voilà déjà deux mois passés hors de France et malgré l'intérêt que je prends à tout ce que je vois de nouveau je répète chaque jour : « *Plus je vis d'étrangers, plus j'aimais ma patrie* »

Je suis depuis quinze jours à New York. Tocqueville et moi y menons la vie la plus active, la plus agitée qu'on puisse imaginer ; la grande difficulté pour nous consiste à ne pas nous embrouiller dans tous les engagements et invitations que nous avons chaque jour. Nous sommes comblés de politesses, accablés de visites, etc. Il faut au milieu de tout cela trouver le temps de travailler et surtout de réfléchir, et véritablement ce n'est pas chose facile.

Nous nous levons toujours de fort bonne heure, tu sais grâce à quel instrument bienfaisant. Nous déjeunons à 8 heures selon l'usage. Nous allons ensuite à l'Athénée qui est une sorte de bibliothèque publique, où l'on trouve des journaux français, anglais et américains. Cet établissement nous a été ouvert gratuitement, ainsi qu'une autre bibliothèque du même genre où l'on trouve encore plus d'ouvrages intéressants. Nous y passons le plus de temps que nous pouvons à faire des recherches de statistiques sur l'état de la population, sur les établissements publics et sur toutes les questions politiques qui nous occupent.

Si nous pouvons échapper aux poursuites de nos nombreux amis, nous jetons sur le papier nos idées sur ce que nous avons vu, nous nous posons des questions à résoudre et nous jetons les bases d'un grand ouvrage qui doit faire un jour notre réputation. Nous n'avons jamais fait la moitié de tout ce que nous avions à faire lorsque le dîner sonne.

Nous prenons place à une table toujours garnie de mets plus solides que bien préparés et autour de laquelle sont assises de fort jolies personnes, quelquefois accompagnées de fort laides. Le grand mérite des femmes ici est d'être très fraîches. Du reste, elles n'ont que fort peu ou plutôt elles n'ont point du tout de ces charmes extérieurs qui contribuent si puissamment à l'élégance de la taille et dont la forme ar-

rondie flatte si agréablement la vue. Je ne sais pourquoi je parle de leurs qualités physiques, car elles sont surtout remarquables par leurs vertus morales. Je disais, dans une de mes lettres, qu'en général elles ont des principes très sévères et une conduite irréprochable. Toutes les personnes qui ont fait sur ce point des observations me confirment dans cette opinion.

Le soir, nous allons dans le monde. Nous voyons assez souvent plusieurs familles américaines, particulièrement celle de M. Prime, notre banquier. C'est le plus riche commerçant de New York ; il a une grande fille sèche et laide, excellente personne, qui est bonne musicienne : nous faisons de charmants duos de flûte et piano, ce qui m'amuse assez ; on est dans cette maison tout à fait sans gêne. Ils sont partis hier pour la campagne qui est sur les bords du Sound (rivière de l'Est) et nous sommes très invités à les aller voir. Nous voyons aussi la famille Jones, alliée des Schermerhorn avec lesquels nous étions dans le vaisseau qui nous a amenés en Amérique ; il y a aussi dans cette maison des demoiselles fort aimables, mais sans beauté, et plus riches que séduisantes.

Nous sommes accueillis avec infiniment de bonté dans la famille Livingston. M. Edward Livingston est en ce moment premier ministre des États-Unis. Sa famille est très nombreuse. Je vois particulièrement son neveu John Livingston pour lequel Montebello m'avait donné une lettre. Madame John Livingston est une femme charmante, on ne peut plus aimable ; de plus coquette, mais je ne sais et ne saurai jamais par moi-même si la coquetterie va plus loin. Nous devons aller ensemble dans quelques jours visiter l'école militaire de West Point qui n'est qu'à quelques milles de New York.

Il y a enfin des femmes très aimables dans la famille Gruyer, Duer, etc., où nous allons quand nous avons le temps.

Si nous allions dans le monde avec des intentions de plaisir ou de séduction, nous pourrions regarder comme perdu le temps que nous passons dans ces sociétés ; mais, comme nos résolutions sont entièrement opposées à ce résultat, nous n'y trouvons que du profit ; d'abord nous apprenons forcément la langue anglaise, car, quoique beaucoup de

femmes sachent et parlent le français, néanmoins sur vingt personnes, il y en a toujours au moins quinze avec lesquelles il faut que nous parlions anglais. En second lieu, pour avoir des renseignements sur les institutions et les établissements publics, etc., il faut bien voir du monde et les plus éclairés sont dans la meilleure société. Troisièmement, c'est dans la société qu'on apprend les mœurs, les usages, l'esprit et le caractère d'une nation. Enfin on se forme en voyant beaucoup de monde et on apprend à connaître les hommes en vivant avec des hommes de toute espèce.

Tout en nous occupant de semblables intérêts, nous ne perdons pas de vue l'objet spécial de notre mission publique. Nous avons exprimé le désir d'être présentés aux gardiens des diverses prisons qui se trouvent dans la ville et aux environs de New York. Les autorités de la ville ont voulu nous traiter avec distinction ; en conséquence, nous avons été invités au nom du corps municipal et de tous les fonctionnaires occupant dans la ville une position élevée, à faire une visite solennelle dans les prisons et dans les établissements de bienfaisance. Cette visite devait être suivie d'un grand dîner. C'est hier, 25 mai, qu'a eu lieu cette cérémonie.

Nous sommes partis à 10 heures du matin de l'Hôtel de Ville dans des voitures qu'on avait préparées pour nous et dans lesquelles on nous a donné des places d'honneur. Nous avons visité d'abord la maison de refuge pour les jeunes délinquants, établissement déjà connu en Europe et sur le plan duquel on construit en ce moment à Melun un établissement de même nature. Nous avons passé en revue tout ce qu'il y avait à voir. Mon rapport sur les prisons de France vous a déjà assez ennuyés sans que je vous en fasse un nouveau sur celles d'Amérique. Je n'entrerai donc dans aucun détail. Tu liras plus tard le travail que nous ferons pour le gouvernement et où nous donnerons les plus grands développements. Les mêmes voitures qui nous avaient amenés à la maison de refuge nous ont conduits à Bloomingdale, hospice des fous. J'ai vu là un fou qui se croit et se dit empereur d'Amérique. Un jeune homme, dont la raison est totalement égarée et qui n'a guère que 20 ans, a été amené il y a trois jours par son père ;

il est devenu fou en vingt-quatre heures sans qu'on sache aucunement la raison de sa démente. Il y a aussi dans l'hospice une jeune fille charmante, âgée seulement de 15 ans, dont les idées religieuses ont égaré la tête. Cet effet est assez fréquent aux États-Unis où l'esprit religieux est très ardent. Du reste la plupart des folies sont ici le résultat des liqueurs fortes bues avec excès.

Il existe tout en haut de l'édifice destiné aux fous une esplanade de belvédère où l'on nous a fait monter et duquel j'ai vu le plus beau point de vue que j'aie encore trouvé : je découvrais à ma gauche la Rivière du Nord (l'Hudson) dont les deux rives se déroulaient devant mes yeux jusqu'à la distance de 30 milles (10 lieues). Les bords de cette rivière, dont la largeur est immense, sont très élevés ; ils ont plus de trois cents pieds de hauteur. Ce fleuve a un cours vraiment majestueux. Il est couvert de vaisseaux et de barques et on ne peut pas imaginer un lieu plus favorable pour le voir que celui où nous étions. En sortant de Bloomingdale, nous sommes allés à l'établissement des sourds et muets, puis à l'hospice des pauvres. Nous n'avions pas assez de temps pour toutes nos courses, de sorte que cette visite a été très superficielle.

Dans l'hospice des pauvres, qui ressemble à un palais, nous avons trouvé un très bon dîner préparé pour vingt-cinq personnes. Si tu avais vu Tocqueville et moi traités avec la plus grande distinction par tous les premiers magistrats de la plus grande ville des États-Unis, si tu nous avais vus occupant les places d'honneur, recevant toutes les politesses, étant l'objet de toutes les attentions, en un mot jouant véritablement *un grand rôle*, tu aurais certainement senti ton amour-propre fraternel agréablement flatté. Peut-être aussi aurais-tu pensé que les Américains ont bien peu d'intérêt politique qui les occupe, puisque de petits personnages comme nous ont l'air si grands à leurs yeux !

Il y a une chose que nous craignons et qui heureusement n'est point arrivée. On est dans l'usage dans ces sortes de banquets de faire du patriotisme ou de porter des toasts dont le caractère est plus ou moins politique ; fort heureusement pour nous, nous avons encore une course à faire après le

dîner ; on était pressé, on s'est donc borné à des politesses personnelles et il n'a été question ni du héros des deux-mondes ni d'aucun personnage du même genre. Nous avons tenu notre place le mieux que nous avons pu, parlant anglais tant bien que mal et répondant avec modestie aux honneurs dont nous nous voyions entourés.

Notre course s'est terminée par la visite de Blackwell Island, prison pénitentiaire où sont enfermés trois ou quatre cents détenus qui sont occupés à bâtir une autre prison à côté de celle qui les renferme. Cet édifice est construit avec tant de soin et de zèle, qu'on ne croirait jamais que c'est pour s'y emprisonner qu'ils travaillent. Enfin, après avoir fait deux ou trois promenades charmantes sur la Rivière de l'Est (le Sound) dans des canots qu'on avait préparés pour nous, nous avons été ramenés à New York par tous les *honorable gentlemen* qui nous accompagnaient et dont la totalité emplissait cinq voitures.

Dans quelques jours, nous retournerons dans tous ces établissements. Nous les visiterons seuls. Hier, ce n'était qu'une cérémonie ; plus tard, ce sera un travail utile. Demain nous allons à Sing Sing (Mount Pleasant) où se trouve le pénitencier le plus parfait des États-Unis. Il est à 25 milles environ de New York (8 lieues), sur l'Hudson sur la rive droite en regardant la carte. Nous avons plusieurs lettres d'introduction et le meilleur avocat de New York y va exprès pour nous y présenter.

Voilà déjà une longue lettre, mon cher Jules, et cependant je ne t'ai point encore parlé de ce qui m'intéresse le plus vivement. J'ai reçu il y a huit jours la première lettre de France : elle était de papa. Juge quel bonheur j'ai éprouvé et comme j'ai été heureux d'avoir de vos nouvelles ! Maintenant que je sais que vous êtes tous bien portants et que j'ai l'espoir de recevoir de quinzaine en quinzaine quelques lettres, soit de mon pere, soit de toi, d'Eugénie ou d'Achille, je n'ai plus qu'un désir, c'est de savoir que l'une de mes lettres vous sera parvenue. Je calcule que, lorsqu'elle vous arrivera, il y aura au moins trois mois que nous nous serons séparés. Mon Dieu ! mon ami, que nous serons heureux de nous retrouver

ensemble ! Peut-être ce voyage me sera utile ; il contribuera, je pense, à augmenter mes connaissances, à former mon jugement et peut-être aussi me mettra-t-il à même d'être utile à mon pays. C'est là, tout bien considéré, la meilleure ou plutôt la seule ambition qu'on doive avoir.

Je lis avec avidité les nouvelles d'Europe, sans bien les comprendre. J'ai vu ce matin que le roi proroge la Chambre des députés ; il paraît qu'il n'y aura pas de dissolution. Cette résolution est-elle politique ? Il me semble que, dans ce moment, on aurait eu la certitude de bonnes élections. Dans un an, l'esprit public ne sera-t-il point changé par la presse et par les autres moyens dont se servent les partis ?

Pendant que le roi de France conserve les Chambres, voilà le roi d'Angleterre qui dissout le Parlement. Est-il vrai d'un autre côté que nous allons faire la guerre à don Miguel ? Les grandes victoires remportées par les Polonais sur les Russes sont-elles bien officielles ? Et sait-on si la France, l'Angleterre et l'Autriche sont, comme on le dit maintenant, réunies contre la Russie en faveur de la Pologne ? Les journaux français nous arrivent toujours plus tard que ceux d'Angleterre ; et, pour tout ce qui concerne la France, ces derniers sont si suspects que nous n'osons pas les croire.

J'espère, mon cher Jules, que tu me donneras bien souvent des nouvelles de Félicie et de tes chers petits enfants. Je disais tout à l'heure qu'ici la fraîcheur des femmes est remarquable. Si tu veux un échantillon, tu ne peux mieux le prendre que sur les joues de Félicie ; mais tu te tromperais *grossièrement*, si tu pensais que toutes nos beautés de New York sont aussi jolies que ma sœur.

Adieu, écris-moi longuement et souvent, si tu peux. Ne m'oublie pas auprès de M. et Mme Descorches. Embrasse de ma part Félicie, François et Léonce. Donne-moi dans tes lettres des détails sur tout ce que tu fais et sur toutes les personnes qui t'intéressent.

A. DE TOCQUEVILLE À SA BELLE-SŒUR ALEXANDRINE.

New York, 28 mai 1831.

Le petit mot que vous avez joint à la lettre d'Édouard, chère sœur, n'est pas ce que j'ai lu avec le moins d'émotion dans le gros paquet que m'a apporté le paquebot du Havre. Je ne sais comment vous faites votre compte, mais vous avez une certaine manière d'exprimer les sentiments du cœur qui va tout droit à celui auquel vous vous adressez. Je suis sûr au reste que vous ne comprendrez plus un mot de ce que je vous dis là ; vous aurez oublié ce que vous m'avez dit il y a trois mois. Tout ce que je demande, c'est que vous me gardiez du moins la bonne amitié que vous m'exprimiez si bien à cette époque.

Vous avez su, par l'immense lettre que j'ai écrite à Maman en arrivant ici et qui devait très expressément vous être montrée, que nous avons fait un voyage, sinon très heureux, au moins exempt de tout danger. Nous avons trouvé ici en arrivant des arbres en feuilles (quant aux fleurs je n'en parle pas et pour cause), une température admirable, des maisons aussi propres que si madame Ollivier s'en était mêlée, et de bons visages d'hôtes. Avec tout cela, nous avons toujours le nez au vent et tourné vers la France, c'est là que nous vivons encore malgré l'espace qui nous en sépare ; nous avons beau vous fuir, vous avez toujours la main sur nous, et il ne dépend que de vous de nous rendre les plus heureuses gens du monde ou de nous faire donner au diable. Je dis ceci pour que vous y preniez garde, vous particulièrement, chère sœur, qui avez déjà usé plus d'une fois du privilège de m'inquiéter. Songez que nous sommes plus loin maintenant que nous ne l'étions l'été dernier et n'allez pas me faire désirer de la même manière une lettre qui met six semaines à arriver.

Le 12 avril, c'est-à-dire il y a déjà près de deux mois, votre santé était à peu près dans le même état qu'à l'époque de mon départ. Vous alliez, me disait-on, aller chez Mme de Brévannes et on augurait bien de votre séjour à la campagne. La page du livre est déchirée en cet endroit et il faut encore

attendre quinze jours pour savoir ce qui est résulté de ce voyage, comment vous êtes maintenant, ce que vous faites. Et la petite nièce, que fait-elle à l'heure qu'il est ? J'y pense souvent et me fais une grande joie de la revoir sur ses deux petites jambes à mon retour.

On m'apprend que M. Ollivier ne parle pas de revenir à Paris ; cette longue absence m'afflige et pour lui et pour vous, et pour nous tous. Veuillez, je vous prie, lui parler de moi dans vos lettres. Rappelez-moi au souvenir de toute votre famille et en particulier de Ch. de Brévannes. Je ne vous en dirai pas plus long aujourd'hui parce que je vais écrire en même temps à votre mari et que le temps me presse ; nous quittons demain matin New York pour huit jours. Adieu, donc, ma bonne sœur, je vous embrasse du fond de mon cœur ainsi que la petite. Je vous prie de croire que ce n'est pas de vous que je veux parler en ce moment. Pardonnez-moi, je vous prie, l'insolence qui termine ma lettre.

A. DE TOCQUEVILLE À SON FRÈRE ÉDOUARD.

New York, 28 mai 1831.

Je te remercie, mon cher ami, de la lettre que tu m'as écrite par le paquebot du 15 avril. Tu sais combien tout ce qui me vient de toi m'est toujours cher. Une lettre à une si grande distance est particulièrement précieuse ; vous êtes, comme je le disais à Alexandrine, plus présents à notre esprit que ce que nous voyons tous les jours. Ne manquez donc aucune occasion de nous écrire de longues lettres bien détaillées. Vous ne sauriez trouver un moyen de nous rendre plus heureux. Vous pouvez croire d'ailleurs que, dans l'état où nous nous trouvons, la politique des journaux ne nous suffit pas. Les dernières nouvelles sont favorables au maintien de la paix : Dieu veuille que cet état de choses continue ! Nous avons les journaux français jusqu'au 15 avril ; à cette époque, les fonds montaient, les Autrichiens quittaient les États du pape et le ministère semblait prendre de la force bien que le langage de

la presse fût très violent et qu'il y eût encore quelque bruit dans les rues. Hier nous avons reçu les journaux anglais du 24 avril ; nous y avons lu avec un étonnement inexprimable que la Chambre des députés était *prorogée* et non *cassée*. Rien ne nous a plus surpris que cette mesure et, autant qu'on peut juger des choses à l'éloignement où nous sommes, je ne puis croire qu'elle soit sage. Il me paraît certain que la Chambre actuelle n'a nulle influence sur l'opinion et qu'en exploitant ce qu'avec justice on peut dire contre elle, la presse ne tardera pas à déconsidérer la *modération* même que cette Chambre représente. On reculera donc pour mieux sauter et je ne puis croire que les élections soient jamais meilleures qu'elles ne l'eussent été actuellement qu'on touche au doigt les inconvénients de l'anarchie et que les classes inférieures craignent plus encore le désordre que les privilèges des classes élevées.

Après tout, j'en reviens toujours à dire qu'il est impossible de juger si loin. Il me tarde maintenant de connaître le langage des journaux français ; ce doit être un débordement incroyable. L'Angleterre ne me paraît pas non plus dans un bien brillant état ; voilà la nation tout entière engagée dans une terrible lutte et il est bien difficile de dire où le mouvement s'arrêtera.

Nous sommes bien véritablement ici dans un autre monde ; les passions politiques ne sont ici qu'à la surface. La passion profonde, la seule qui remue profondément le cœur humain, la passion de tous les jours, c'est l'acquisition des richesses et il y a mille moyens d'en acquérir sans troubler l'État. Il faut être bien aveugle à mon avis pour vouloir comparer ce pays-ci à l'Europe et adapter à l'un ce qui va à l'autre. Je le croyais avant de partir de France ; je le crois de plus en plus en examinant la société au milieu de laquelle je vis maintenant. C'est un peuple de marchands, qui s'occupe des affaires publiques quand son travail lui en laisse le loisir. J'espère qu'à notre retour en Europe nous serons en état de dire quelques bonnes choses à ce sujet ; personne peut-être ne s'est trouvé mieux placé pour étudier un peuple que nous le sommes. Notre mission et nos lettres nous donnent accès partout ; nous sommes sans cesse en rapport avec toutes les classes ;

tous les documents possibles nous sont fournis à l'envi ; enfin, nous ne venons ici que dans un but sérieux. Notre esprit est incessamment tendu vers l'acquisition des connaissances utiles ; c'est un travail immense, mais qui n'est point pénible parce que les idées nous entrent en quelque sorte par tous les pores et que nous en apprenons autant dans un salon ou dans une promenade que renfermés dans notre cabinet.

Mais aurons-nous le temps de mener à bien notre entreprise ? Des événements qui n'arriveront pas, j'espère, mais que, sans être sorcier, on peut cependant prévoir, ne nous ramèneront-ils pas en Europe ? Voilà ce que nous nous demandons tous les jours et ce qui jette souvent quelques moments de dégoût sur nos travaux.

Il faut, mon cher ami, que je te donne une commission assez ennuyeuse mais que cependant je te prie de faire aussi vite que possible. Parmi les choses qui, dans ce pays, sont hors de prix, se trouvent les gants et les soieries. Les gants de bal qui coûtent à Paris quarante-cinq sous coûtent ici six francs et encore ne valent-ils rien. Comme nous allons sans cesse dans le monde et que cet hiver nous y irons encore bien davantage, tu sens que nous nous ruinerions si nous voulions tous les deux ou trois jours acheter une paire de gants. Nous trouverons une économie à les faire venir de Paris, malgré le fret et le droit de douane. Il s'agirait donc de m'acheter deux douzaines de gants glacés jaunes, les meilleurs possible, et une demi-douzaine de gants de castor de couleur. Je te prierai d'y joindre une paire de bas de soie à jour pour le soir et une ou deux cravates de soie noire. On porte ici des cravates noires en soirée.

Beaumont va t'expliquer plus bas ce qu'il désire. Papa, pour moi, et M. Hagdé pour Beaumont te donneront l'argent nécessaire. Tu ferais du tout une bonne petite caisse et tu me l'enverrais à New York je ne sais trop comment, mais la chose est facile. Quant à la mesure de ma main, tu trouveras nécessairement dans ma chambre quelques vieux gants et, en tout cas, nous avons presque la même main ; pour Beaumont, il prétend qu'on n'a qu'à aller chez Irlande, au Palais-Royal, et il affirme que la *demoiselle* de boutique connaît à merveille

sa main. Bien entendu, tu ne ferais cet envoi que si l'état des choses en Europe te faisait croire à la durée de notre séjour en Amérique.

Adieu, mon bon ami ; je t'embrasse bien du fond de mon cœur et je ne suis pas, je te jure, un seul jour sans penser à toi, à ta femme, ou à ta fille. Je laisse la plume à B.

A. DE TOCQUEVILLE À L'ABBÉ LESUEUR.

New York, 28 mai 1831.

Vous ne pouvez vous figurer, mon cher ami, quel bonheur nous avons éprouvé en recevant il y a huit jours le paquet de lettres qui nous a apporté de vos nouvelles à tous. Nous ne rêvions plus que de lettres, c'était notre idée fixe. Lors donc que nous avons appris qu'on signalait un paquebot du Havre nous avons couru sur le port. C'était bien le *Charles Carroll*, que nous avons visité en France. Mais il ne pouvait délivrer des lettres qu'à l'administration de la poste et il nous a fallu nous contenter de demander des nouvelles politiques au capitaine. Ce diable d'homme confondant dans sa tête ce qu'il avait appris avant son départ des troubles de Paris et les conjectures qu'il avait pu en tirer nous a annoncé qu'il y avait eu une révolution à Paris. Vous sentez que cette nouvelle, à laquelle du reste nous n'ajoutions pas grande foi, n'a pas diminué cependant notre désir d'obtenir ce bienheureux courrier. Une heure après notre banquier, M. Prime, nous a fait parvenir notre paquet. Nous nous sommes aussitôt enfermés à clé et nous avons partagé nos richesses.

Je ne puis vous exprimer, mon bon Bébé, avec quelle émotion j'ai reconnu l'écriture de chacun. J'ai commencé toutes les lettres avant d'en achever aucune et puis ensuite je me suis mis à les lire tout doucement d'un bout à l'autre. Je ne saurais trop vous remercier de m'avoir ainsi envoyé un courrier général, cette preuve du souvenir de ceux qui me sont les plus chers m'a été extrêmement sensible. Personne autre que vous ne sait le besoin que nous avons ici de lettres ; on ne peut

comparer le plaisir qu'elles nous font à celui que nous éprouvions en Italie ou en Sicile ; c'est bien autre chose encore.

Toutes les lettres s'accordent à dire que vous vous portez bien, mon bon ami. Ce n'est pas ce qui m'a fait le moins de plaisir dans la correspondance, je vous jure. Dieu veuille qu'il en soit ainsi lorsque cette lettre vous arrivera. La vôtre nous a amusés on ne saurait davantage : je dis « nous » car je l'ai lue à Beaumont, qui veut absolument vous remercier lui-même du souvenir que vous lui avez consacré. Vos calculs sur notre marche nous ont fait rire. C'est aussi de cette manière que nous comptons nous-mêmes à notre départ de France. Nous avons fait tant de chemin, donc nous en ferons tant en huit jours et ainsi de suite.

Malheureusement ce n'est pas ainsi qu'il faut raisonner en mer. Il faut se dire : j'ai fait cent lieues en deux jours, je vais peut-être rester huit à en faire dix. Le vent est bon maintenant, la nuit est calme, avant que j'aie eu le temps de monter l'escalier de l'entrepont, le vent sera probablement mauvais et nous commencerons à être ballottés à rendre l'âme. Je ne connais pas de vie plus propre à donner l'insouciance du lendemain ; c'est un cours de philosophie pratique qui, je vous assure, doit avoir son mérite.

Mais je m'aperçois en ce moment d'une chose qui me fait maudire encore mieux la distance qui nous sépare. Je réponds à des détails de votre lettre que vous avez sans doute oubliés. On peut encore parler mais on ne peut plus causer si éloignés l'un de l'autre ; quand la réponse arrive, la question est oubliée et lorsque je veux m'identifier à votre pensée mille autres objets vous préoccupent et vous ne savez plus ce que je veux dire.

Je vais donc vous parler d'une chose qui vous intéressera toujours et j'ajoute sans façon que c'est de moi. Lorsque j'ai écrit ma dernière lettre, je vous disais, je crois, que nous avions fait un bon voyage et que nous étions établis fort commodément et fort agréablement à New York. Notre satisfaction n'a pas diminué et, si le souvenir de ce qui peut se passer en Europe ne nous occupait pas autant, nous nous estimerions fort heureux.

Il vous serait d'abord impossible de concevoir à quel point nous sommes bien reçus dans ce pays-ci. Les journaux comme je le disais à Maman ont annoncé à plusieurs reprises le but de notre mission (lequel, par parenthèse, flatte singulièrement l'orgueil national de nos hôtes), il est résulté un empressement qui nous étonne nous-mêmes tous les jours : non seulement tous les lieux publics nous sont ouverts, tous les documents sont mis à notre portée, mais les directeurs des établissements viennent nous chercher pour nous les faire voir.

Hier le maire de New York et les *aldermen*, comme qui dirait le maire et les adjoints, au nombre de vingt-cinq ou trente, nous ont conduits en grande cérémonie à toutes les prisons ou maisons de charité de la ville. Après quoi on nous a invités à un immense dîner, le premier de ce genre auquel nous ayons assisté et dont je voudrais bien vous faire la description ; mais la chose est difficile. Figurez-vous cependant une longue table comme une table de réfectoire au haut bout de laquelle le maire, flanqué de vos deux serveurs, s'était assis. Après quoi venaient tous les convives, tous graves personnages à faire pleurer ; car on rit fort peu de ce côté-ci de l'Atlantique.

Quant au dîner lui-même, c'était l'enfance de l'art : les légumes et le poisson avant la viande, les huîtres au dessert, en un mot barbarie complète. Le premier coup d'œil que j'ai jeté sur la table m'a soulagé d'un grand poids, je n'ai point aperçu de vin mais seulement, comme d'habitude, de l'eau et de l'eau-de-vie. Je me suis donc assis avec la gravité convenable à la droite de M. le maire et j'ai attendu la suite des événements. Malheureusement dès que la soupe fut enlevée on apporta du vin : le maire porta notre santé à la manière anglaise, qui consiste à remplir un petit verre, à l'élever en vous regardant et à le boire, le tout accompagné d'une grande solennité. Celui auquel cette politesse est adressée doit y répondre en faisant exactement la même chose. Nous bûmes donc chacun notre verre, toujours avec la dignité convenable. Jusque-là tout allait bien.

Mais nous commençâmes à trembler en voyant que chacun des convives se mettait en devoir de nous faire le même honneur. Nous avions tout à fait l'air de lièvres qui ont une meute de chiens à leurs trousses et le fait est qu'ils nous auraient bientôt forcés si nous les avions laissés faire. Mais au troisième verre, je pris le parti de n'en avaler qu'une gorgée et je gagnai ainsi fort heureusement ce que nous appelons en France la fin du dîner et qui n'en est ici que le premier acte ; la plupart des plats étant alors ôtés, on apporte des bougies allumées et l'on vous sert bien proprement sur une assiette un certain nombre de cigares. Chacun s'empare d'un et, la société s'enveloppant d'un nuage de fumée, les toasts commencent, les muscles de chacun se déraidissent un tant soit peu et l'on se livre à la plus lourde gaieté du monde.

Maintenant vous avez une juste idée d'un dîner de cérémonie en Amérique. Je confesse que pendant cette auguste cérémonie, je ne pouvais m'empêcher de rire dans ma barbe en pensant à la différence que quinze cents lieues de mer met entre la position des hommes. Je me figurais le rôle plus que subalterne que je jouais en France il y a deux mois et la situation en comparaison élevée dans laquelle nous nous trouvions ici, le peu de bruit que notre mission a fait chez nous et celui qu'elle fait ici, le tout à cause de ce petit bout de mer dont je parlais tout à l'heure.

Je vous assure cependant que nous ne tranchons pas du grand seigneur, nous sommes au contraire les meilleurs princes du monde et nous sommes loin de recevoir comme une dette les attentions qu'on a pour nous. Mais ces gens-ci, qui n'ont point de grands intérêts politiques à débattre et ne voient rien qui mérite plus l'attention d'un gouvernement que l'état des prisons et la législation pénale, s'obstinent à nous regarder comme des jeunes gens d'un haut mérite et chargés d'une mission d'une extrême importance. Les agents français eux-mêmes nous traitent avec beaucoup de distinction et, comme ils connaissent nos familles, ils donnent sous ce rapport des détails qui nous servent : car vous saurez que dans ce pays républicain, on est mille fois plus amateur de noblesse, de titres, de croix et de tous les brimborions d'Europe que

nous ne le sommes en France. La plus grande égalité règne ici dans les lois, elle est même en apparence dans les mœurs, mais je vous réponds que le diable n'y perd rien. Et l'orgueil qui ne peut se produire qu'au-dehors trouve au fin fond de l'âme un bon coin pour s'y nicher. Nous rions quelquefois de bon cœur entre nous de l'affectation que mettent les personnes de notre connaissance à se rattacher aux familles d'Europe et de l'industrie, avec laquelle elles se raccrochent aux moindres distinctions sociales qu'il leur est permis d'atteindre.

Nous allons demain matin à Sing-Sing, village éloigné de dix lieues de New York et situé sur la rivière du Nord. Nous resterons là une huitaine de jours pour étudier la discipline d'un très vaste pénitencier qu'on y a construit depuis peu. Ce que nous avons vu jusqu'à présent suffit pour nous prouver que les prisons attirent ici l'attention générale et que sous plusieurs rapports elles sont beaucoup meilleures que celles de France.

Mais ce n'est encore là qu'une vue fort superficielle ; nous nous faisons un plaisir d'aller à Sing-Sing. On ne peut se figurer rien de plus beau que la rivière du Nord ou l'Hudson. L'immense largeur du fleuve, l'admirable richesse de la rive septentrionale et les montagnes escarpées qui bordent ses rives orientales en forment un des plus admirables sites du monde. Mais ce n'est point encore là l'Amérique que je voudrais voir ; nous envions tous les jours les premiers Européens qui, il y a deux cents ans, découvrirent pour la première fois l'embouchure de l'Hudson, et remontèrent son courant, alors que ses deux rives étaient couvertes d'immenses forêts et qu'on n'apercevait que la fumée des sauvages au-dessus du lieu où bourdonnent maintenant les deux cent mille habitants de New York. Tant il y a que l'homme n'est jamais content de rien.

Pour revenir à des considérations plus positives, nous sommes ici dans un singulier pays : la vie, c'est-à-dire le manger, le coucher, n'y est pas plus chère qu'à Paris ; mais tout ce qui est fabriqué par l'homme y est hors de prix. C'est ainsi qu'un habit coûte deux cents francs, un pantalon cinquante, des bottes quarante francs et ainsi de suite. Cela m'est

assez égal parce que je crois avoir des habits pour tout le voyage et que je ferai faire des souliers.

Mais voici ce qui pourrait devenir pour nous une dépense très considérable : une paire de gants glacés coûte ici six francs ; or vous savez que ces espèces de gants ne se peuvent porter qu'une fois au plus, on ne peut aller dans le monde sans en mettre et nous y allons tous les soirs. Nous avons donc pensé que ce serait une grande économie de nous les faire envoyer d'Europe, le port et les droits ne devant porter le prix des gants qu'aux deux tiers de ce qu'ils coûtent ici. Je prie donc Édouard de faire pour nous un achat de gants qu'il ferait emballer et dirigerait sur New York, selon la manière qu'on lui indiquerait à Paris. Je le prie d'y joindre une paire de bas de soie à jour pour le soir et une ou deux cravates de soie noire ; la soie est ici hors de prix, Papa lui rendra cet argent.

Jusqu'à présent nous sommes assez contents de l'état de nos finances, ou du moins nous avons la conscience intime que nous ne pouvons pas vivre à meilleur marché. Dites à Papa de ma part que jusqu'à présent nous n'avons pas fait une seule dépense qui ne fût absolument nécessaire dans toute l'étendue du mot. Quand nous aurons passé un mois ici je lui enverrai un état approximatif de notre dépense en Amérique. Je vous assure que je désire bien vivement peser le moins lourdement possible dans son budget et que je ferai bien des efforts pour y parvenir.

J'en reste là parce que Beaumont veut ajouter un mot à ma lettre. Vous savez si je vous embrasse de bon cœur, j'en fais autant pour Papa et Maman. J'espère que ma lettre de Liverpool est arrivée à temps pour vous tirer d'inquiétude. Adieu, mon bon ami.

Je reprends la plume, mon cher Bébé, pour vous prier d'écrire à Hippolyte et à Émilie, qui sans doute sont à Nacqueville, que je voulais absolument leur écrire aujourd'hui pour les remercier de la bonne et aimable lettre qu'ils m'ont envoyée. Mais le temps me manque absolument, nous partons dans un quart d'heure pour la campagne.

Je vous prie de faire porter chez Chabrol à Paris la lettre ci-jointe, et s'il ne devait pas revenir de Versailles sans un court espace de temps, de la lui envoyer là.

Adieu encore une fois. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Vous direz, je vous prie, à Louis de Chateaubriand que j'ai déjà quelques nouvelles de la personne dont il m'avait parlé le jour de son départ, mais que j'ignore encore où elle demeure. Dès que j'aurai quelque chose de positif à mander à Louis, je lui écrirai.

A. DE TOCQUEVILLE À SON PÈRE. Sing-Sing, le 3 juin 1831.

Vous ne devineriez jamais, mon cher père, dans quel lieu je suis placé pour vous écrire. Je veux commencer ma lettre par vous en faire la description. J'occupe le sommet d'une colline assez élevée qui borde le cours de l'Hudson. À cent pas de moi, une maison de campagne, où nous logeons, forme le premier plan du paysage. Au pied de la colline coule le fleuve, qui est large de cinq quarts de lieue et couvert de voiles. Il s'enfonce vers le nord et disparaît au milieu de hautes montagnes bleues. Rien n'est plus délicieux que le spectacle offert par ses rives. Il y règne un air de prospérité, d'activité et d'industrie qui réjouit la vue. Le tout est illuminé par un soleil admirable qui, dardant ses rayons au milieu de l'atmosphère humide de ce pays-ci, jette sur tous les objets une teinte douce et transparente. Vous pouvez juger par la longueur de la description que celui qui la fait est placé commodément pour observer le paysage. En effet, au haut de la colline la plus élevée on trouve un énorme platane ; je me suis perché dans ses branches pour éviter la chaleur, et c'est de là que je vous écris. Beaumont, qui est au pied, dessine ce que je vous décris. Nous faisons, comme vous voyez, un ensemble complet. Maintenant il s'agit de vous dire où nous sommes, pourquoi et comment nous y sommes. Sing-Sing, ainsi nommé d'un chef indien qui l'habitait il y a soixante ans, mais dont la tribu s'est depuis retirée dans les terres, est situé

sur l'Hudson à onze lieues au nord de New York. C'est un bourg peuplé de mille à mille deux cents âmes, que sa prison a rendu célèbre. Ce dernier établissement, qui est le plus vaste des États-Unis, contient neuf cents détenus, et le système pénitentiaire y est en vigueur. Nous sommes venus ici dans le but de l'examiner à fond. Voilà déjà huit jours que nous y sommes et nous y éprouvons un bien-être que vous ne pouvez concevoir. L'extrême agitation dans laquelle nous étions obligés de vivre à New York, le nombre de visites qu'il fallait faire et recevoir chaque jour commençait à nous fatiguer un peu. Ici nous menons l'existence tout à la fois la mieux remplie et la plus paisible. Nous habitons avec une honnête famille américaine, qui a pour nous mille égards. Nous avons fait connaissance dans le village avec quelques personnes que nous allons voir quand nous en avons la liberté. Le reste du temps se passe à visiter la prison, à prendre et rédiger des notes et à recueillir toutes les notions pratiques que le système pénitentiaire peut fournir. Ce travail est rendu facile par l'empressement que mettent tous les agents du gouvernement à nous fournir les documents de toute espèce dont nous pouvons avoir besoin. Malheureusement il y en a un certain nombre qui n'existent point. En général, ce pays-ci me paraît, quant à l'administration, tombé précisément dans l'excès opposé à la France. Chez nous le gouvernement se mêle de tout ; il n'y a point, ou du moins il n'apparaît point de gouvernement. Tout ce qu'il y a de bon dans la centralisation semble être aussi inconnu que ce qu'elle a de mauvais ; aucun ressort central ne règle le mouvement de la machine. Il y a donc une foule de résultats généraux qu'il est impossible de constater. Au premier rang et en faisant application de ce que je viens de dire au système pénitentiaire, il est impossible de se procurer le chiffre des récidives d'une manière complètement satisfaisante. Vous savez cependant de quelle nécessité absolue il est pour nous de le connaître. ¹

¹ « On se plaint chez nous des abus de la centralisation, ici le gouvernement n'apparaît nulle part et quoi qu'on en dise tout n'en va pas toujours mieux pour cela. Rien n'est plus rare que de voir une idée générale présider ici à une entreprise d'intérêt public, on cherche en vain le point central dont

Il y en aurait bien long à dire sur l'impression qu'a produite sur nous la vue des prisons que nous avons visitées. Je ne veux pas me lancer avec vous dans une pareille carrière. Vous finiriez par croire que le système pénitentiaire est la seule chose dont nous sommes occupés en Amérique. Il n'en est rien, je vous assure ; au contraire, le temps a ici, pour nous, mille sortes d'emplois différents ; c'est pour cela, peut-être, qu'il semble nous glisser dans les mains avec une rapidité effrayante. Je crois que, quand même nous ne parviendrions pas à faire quelque chose de passable sur les États-Unis, nous n'aurions pas encore perdu notre temps en nous livrant aux travaux qui nous occupent sans cesse. Nous n'avons, en vérité, qu'une seule idée depuis que nous sommes ici : cette idée, c'est de connaître le pays que nous parcourons. Pour y parvenir, nous sommes obligés de décomposer a priori la société, de rechercher de quels éléments elle se forme chez nous, pour pouvoir faire ici d'utiles questions et ne rien oublier. Cette étude, très difficile, mais pleine d'attraits, nous fait apercevoir une foule de détails qui se perdent dans la masse lorsqu'on n'a pas recours à l'analyse, et nous suggère une foule de remarques et d'idées pratiques auxquelles nous n'aurions jamais pensé. Le résultat de ce travail a déjà été une série de questions auxquelles nous sommes sans cesse occupés à répondre. Sachant précisément ce que nous voulons demander, les moindres conversations sont instructives, et nous pouvons dire qu'il n'y a pas d'homme, à quelque échelon qu'il se trouve dans la société, qui ne puisse nous apprendre quelque chose. ¹ Cette vie, mélange d'agitation intellectuelle

une direction administrative peut partir et d'ailleurs les dépositaires de ce pouvoir administratif qui nous paraît si borné et si incomplet se succèdent avec une rapidité si grande qu'il nous semble impossible de trouver ni permanence dans les vues ni esprit de suite dans les efforts » (Lettre du 7 juin 1831 : *Œuvres complètes*, t. XVII, vol. 1, p. 85.)

¹ « On parle tant en France de l'Amérique », note Tocqueville, « elle tient une si haute place dans l'opinion et influe si souvent sur nos déterminations politiques que tout ce qui se rapporte à sa vie sociale excite en nous le plus vif intérêt. Aussi sommes-nous devenus depuis notre arrivée ici les questionneurs les plus impitoyables du monde. » (Lettre du 7 juin 1831 : *Œuv. compl.*, t. XVII, vol. 1, p. 86)

et physique, nous rendrait parfaitement heureux, n'était le fossé qui nous sépare de la France. Mais l'idée de votre éloignement gâte tout. Je l'ai déjà dit sans doute, mon cher père, et je sens encore le besoin de le répéter, ce n'est vivre qu'à moitié que de vivre ainsi loin de tous ceux qu'on aime. C'est une existence de tête dans laquelle le cœur n'entre pour rien ; il en résulte une aridité d'impressions qui désespère. Vous me demanderez peut-être, mon cher père, puisque nous sommes maintenant des *machines à examen*, ce qui me frappe le plus dans ce pays-ci. Mais il faudrait un volume pour vous dire tout ; et peut-être je ne le penserai plus demain. Car je vous assure que nous ne sommes pas gens à systèmes. Il y a cependant deux ou trois impressions qui me frappent et que je voudrais bien vous faire partager. Je suis jusqu'à présent tout plein de deux idées : la première, que ce peuple-ci est un des plus heureux qu'il y ait au monde ; la seconde, qu'il doit son immense prospérité bien moins à des vertus qui lui soient propres, bien moins surtout à une forme de gouvernement supérieure en elle-même aux autres, qu'à des conditions particulières dans lesquelles il se trouve, qui lui sont spéciales et qui font que sa constitution politique est parfaitement en rapport avec ses besoins et son état social. Ceci est peut-être un peu métaphysique, mais vous comprendrez très bien ce que je veux dire quand vous saurez, par exemple, que la nature offre ici un aliment si immense à l'industrie humaine que la classe des spéculateurs théoriques est absolument inconnue ici. Tout le monde travaille, et la mine est encore si riche que tous ceux qui travaillent parviennent à acquérir rapidement ce qui rend l'existence heureuse. Les esprits les plus actifs, comme les caractères les plus tranquilles, trouvent ici de quoi remplir leur vie, sans s'occuper à troubler l'État. L'inquiétude de l'esprit, qui travaille si fort nos sociétés européennes, semble concourir à la prospérité de celle-ci. Elle ne se dirige que vers la fortune, et il est ici mille chemins qui y conduisent. Aussi la politique n'occupe-t-elle ici qu'un petit coin du tableau. Je ne doute pas qu'elle n'agite plus profondément l'État de l'Europe le plus paisible en apparence, que toute la confédération américaine. Il n'y a pas de journal, parmi ceux que nous lisons

tous les jours, dans lequel le prix du coton ne tienne plus de place que les questions générales relatives au gouvernement. Le reste se passe en discussions d'intérêts locaux qui donnent un aliment à la curiosité publique, sans agiter le moins du monde la société.

En résumé, plus je vois ce pays-ci, plus j'avoue que je me pénètre de cette vérité : qu'il n'y a presque pas d'institutions politiques radicalement bonnes ou mauvaises en elles-mêmes et que tout dépend des conditions physiques et de l'état social du peuple auquel on les applique. Je vois réussir ici des institutions qui bouleverseraient infailliblement la France ; d'autres qui nous conviendront seraient évidemment malfaisantes en Amérique ; et cependant, ou je me trompe fort, ou l'homme n'est pas autre ou meilleur ici que chez nous. Seulement il est différemment placé. Je vous dirai une autre fois ce qui me frappe dans le caractère américain. Ne trouvez-vous pas que, quant à présent, je ne ressemble pas mal à « Maître corbeau sur un arbre perché » ? Je vais finir par là mon oraison. Je suis si bien sur ma branche, si *confortablement* en tout point que je crains en vérité de m'endormir ; auquel cas il pourrait m'arriver, comme à mon ami Robinson Crusoe, de m'écrier « Mes chers parents ! » et de me réveiller en bas. Je prends donc le parti de redescendre. Je finirai ma lettre demain...

G. DE BEAUMONT À SA MÈRE. New York, le 7 juin 1831.

Je ne puis vous exprimer, ma petite mère, tout le plaisir que me font les lettres de Beaumont-la-Chartre ; j'en ai déjà reçu deux et dans chacune j'ai lu à la fin une page de votre écriture dont je vous remercie beaucoup. Je vous prie en grâce de continuer à m'écrire souvent : la lecture de vos lettres est le seul bonheur dont je jouisse ; aussi je le sens bien vivement. Je n'ai point encore reçu de lettres ni de Jules ni d'Eugénie, ni même du grand écrivain Achille. Il est d'autant plus important que le zèle de mes correspondants s'éveille et se tienne en haleine que désormais il partira de France pour New York

trois paquebots chaque mois, le 1^{er}, le 10 et le 20, de sorte que je recevrai de vos nouvelles tous les dix jours si, comme cela est bien facile, on m'écrit de manière à ce que les lettres arrivent au Havre avant le départ du paquebot. Quant à moi, je vous écrirai bien régulièrement tant que je serai à New York ou dans les environs. Il n'y aura de retard dans mes lettres que lorsque je m'éloignerai de cette ville ou bien si un vaisseau faisait une traversée plus longue que de coutume.

Il faut que je vous rende compte de ce que j'ai fait depuis dix ou douze jours. Je pense que Jules vous aura envoyé la lettre que je lui ai écrite. Je reprends donc les événements à partir de ce point.

Tocqueville et moi sommes partis pour Sing Sing, il y a dix jours, ainsi que nous en avions formé le projet. Nous sommes revenus hier soir. Nous avons consacré tout ce temps au système pénitentiaire. À peine étions-nous arrivés à Sing Sing, conduits par un avocat très distingué de New York, qu'on est venu nous offrir tous les services imaginables : l'agent principal de la prison, les gardiens, en un mot tous les employés, ont été pour nous aux petits soins ; on nous a livré tous les registres, ouvert toutes les portes. Nous nous sommes installés dans la chambre destinée aux inspecteurs et là nous travaillions tout le jour *comme chez nous*. Nous avons fait beaucoup d'observations et d'importantes recherches. Il est certain que le système de discipline établi dans le pénitencier de Sing Sing est très remarquable. Cette prison contient neuf cents détenus, condamnés à des peines plus ou moins longues. On les fait travailler soit dans la cour de la prison qui n'est pas close, soit dans des carrières qui sont à peu de distance de l'établissement ; ils sont en pleine liberté, ne portant pas de fers ni aux mains ni aux pieds, et cependant ils travaillent assidûment aux plus pénibles travaux. Rien n'est plus rare qu'une évasion. Cela paraît tellement incroyable qu'on voit longtemps ce fait sans pouvoir l'expliquer.

Cependant on parvient à découvrir le secret de cette discipline merveilleuse. Elle repose sur quelques principes essentiels :

Le premier est le *silence absolu* auquel tous les prisonniers sont condamnés : ils n'ont pas la liberté de proférer une seule parole et la vérité est que, pendant tout le temps que j'ai passé au milieu d'eux, je n'en ai pas entendu un seul laisser échapper un mot de sa bouche.

La seconde règle capitale est une sévérité sans exemple dans l'application des châtiments disciplinaires. On est sûr que cette rigueur est exercée dans toute sa plénitude, parce que la discipline de la prison appartient à l'agent principal qui a toute la responsabilité.

D'un autre côté, les gardiens sentent très bien leur faiblesse numérique et, comme ils sont trente contre neuf cents, ils doivent trembler à chaque instant de voir éclater une révolte. C'est ce qui fait qu'en général ils sont justes dans les peines qu'ils infligent : ils comprennent que toute injustice de leur part et toute oppression pourraient amener une rébellion. Malgré ces divers éléments d'ordre, il est assez difficile de comprendre les résultats qui sont obtenus.

Il y a pourtant une raison générale qui domine toutes les autres et qui sert à expliquer le problème.

Il est incontestable que neuf cents condamnés, neuf cents bandits, sont plus forts, plus puissants que trente individus chargés de leur garde, et lorsque ces neuf cents criminels, qui ont tout à gagner en prenant la fuite, se trouvent en liberté, il est évident que rien ne leur serait plus facile que de le faire et de vaincre les résistances qui pourraient leur être opposées. Mais, s'ils sont matériellement les plus forts, ont-ils la même force morale que le petit nombre d'individus chargés de leur surveillance ? Non, parce qu'ils sont isolés les uns des autres. Toute la force naît de l'association et trente individus *réunis* par de perpétuelles communications, par des idées, des projets communs, par des plans combinés, ont plus de puissance réelle que neuf cents personnes dont l'isolement fait la faiblesse.

Mais en voilà trop long sur le système pénitentiaire. Je crains bien de vous avoir ennuyée. Mais comment ne pas parler d'une chose, quand on s'en occupe depuis quinze jours ! Pour en finir sur ce point, je vous dirai que, malgré le

tribut d'admiration que nous payons à ce que nous avons vu, nous avons encore bien des doutes sur la solidité et sur l'efficacité du système : la discipline établie nous paraît un terrain glissant sur lequel des hommes habiles et fermes se maintiennent avec adresse et bonheur, mais sur lequel il leur pourrait bien arriver de tomber ; en second lieu, l'imitation d'un peuple sérieux et grave est dangereuse pour une nation dont le caractère principal est d'être vive et légère ; troisièmement, il y a d'énormes dépenses à faire et leur résultat n'est pas assez clair (du moins jusqu'à présent) pour qu'on les entreprenne sans de sévères réflexions. Je viens de commencer un long rapport que nous allons adresser au ministre de l'Intérieur sur l'établissement de Sing Sing. Je présente de grands développements sans rien dire : le but du rapport est de faire connaître au gouvernement que nous nous occupons de la mission qui nous a été confiée ; il faut qu'il y prenne intérêt et que son esprit soit en suspens sur les avantages qu'il en peut retirer ; enfin nous voulons attirer son attention, sans exprimer encore sur notre sujet une opinion définitive.

Malgré ma bonne volonté de mettre de côté la prison pour parler d'autre chose, il faut absolument que je vous dise un mot d'un fait qui s'y rattache et qui m'a paru étrange : l'instruction morale et religieuse est un des moyens de réforme employés dans l'établissement. Tous les dimanches, les détenus assistent à un office religieux et ils ne manquent jamais d'entendre un sermon. Jusqu'à présent, cela est fort bon ; mais ce qui est moins naturel, c'est que l'office dont il s'agit est dit tour à tour par un ministre presbytérien ou par un anabaptiste ou etc. ; en un mot, des ministres, appartenant aux différentes communions chrétiennes, célèbrent alternativement le jour du dimanche et tous les prisonniers assistent en même temps à l'office, sans savoir peut-être la différence des sectes auxquelles appartiennent leurs prédicateurs. S'ils l'ignorent, tant mieux ; mais, s'ils le savent, ils doivent se trouver fort embarrassés de choisir, parmi les cultes différents, le meilleur et le seul vrai. Du reste, rien n'est plus commun aux États-Unis que cette indifférence sur la *nature des religions*, qui n'exclut pas cependant la ferveur religieuse de chacun

pour le culte qu'il a choisi. Du reste, cette extrême tolérance, d'une part, sur les religions en général et, d'un autre côté, ce zèle assez grand de chaque individu pour sa propre religion, est un fait que je ne puis encore expliquer. Je voudrais bien savoir comment une foi vive et sincère peut s'accorder avec une si parfaite tolérance ; comment on peut avoir un égal respect pour des religions dont les dogmes diffèrent et enfin quelle influence réelle a sur la conduite morale des Américains leur esprit religieux dont on ne peut au moins contester l'apparence extérieure. N'y aurait-il point dans leurs démonstrations extérieures de religion plus de superficie apparente que de fond ? La multiplicité des sectes qui existent aux États-Unis n'est-elle point cause que chacune d'elles cherche à l'emporter sur les autres pour l'observation du culte et des principes moraux que la religion commande ? S'il en était ainsi, il y aurait peut-être quelques-unes de leurs vertus qu'il faudrait attribuer à l'amour-propre et à l'émulation, bien plus qu'à la conviction et au sentiment de la vérité.

Décidément je quitte la partie grave et philosophique de mon épître pour entrer dans des sujets moins sévères. Je vous ai dit où nous avons coutume de travailler pendant le jour à Sing Sing, mais vous ne savez pas encore où nous étions logés.

À deux ou trois cents pas de la petite ville de Sing Sing, il existe, sur le sommet de la colline formant le rivage de l'Hudson, une charmante maison de campagne occupée par une dame qui y reçoit en pension à la semaine ou au mois les personnes qui veulent y demeurer ; c'est là que nous nous sommes établis. Il y avait déjà avant nous dans cette maison quelques personnes, entre autres une Anglaise, Mme Mac Heidge, et sa fille, dont nous avons trouvé la société fort agréable. Nous faisons toujours à 5 heures du matin une petite promenade ; à 8 heures 30, après le déjeuner, nous en faisons une seconde ; et le soir à 7 heures nous allons nous baigner dans l'Hudson. Je commence à nager passablement ; Tocqueville me donne des leçons avec tout l'acharnement d'un ami qui sent combien serait fâcheuse ma position si je tombais par hasard au milieu d'un grand fleuve d'Amérique.

Dans l'endroit où nous étions, l'Hudson a une lieue et quart de largeur. Le soir, quand nous quitions la prison, nous allions faire des visites aux personnes de la ville ou des environs ; partout, on nous accablait de politesses et d'invitations. Le profit clair que j'ai trouvé dans ces visites de société a été de parler beaucoup anglais. Nous faisons des progrès ; cependant il nous arrive tous les jours de commettre d'étranges quiproquos ; nous ne sommes jamais bien sûrs de ce qu'on nous dit. Quand il s'agit d'une conversation banale, une méprise est sans conséquence ; mais il n'en est pas de même quand on nous fait une invitation que nous n'entendons pas. Il nous arrive parfois de nous tromper de jour, quand on nous a priés de venir prendre le thé, et tout dernièrement un *gros seigneur* des environs, un membre de la famille Livingston avait fait de grands frais pour nous recevoir, il avait préparé un dîner splendide et réuni beaucoup de personnes en notre honneur. Son dîner était pour 3 heures ; il nous a attendu jusqu'à 5 et nous ne sommes pas venus. Hélas ! nous étions dans ce moment bien tranquilles chez nous, ignorant complètement qu'on nous attendait.

Vous concluez de là que nous ne sommes pas encore très forts sur l'anglais ; j'en conviendrai facilement. Cependant en France nous aurions la réputation de le parler comme des habitants de Londres, tant nous avons d'aplomb en disant les choses du monde les plus mal tournées.

Nous avons vu dans la société de Sing Sing plusieurs personnes aimables. Il y a dans les Américaines un défaut que nous ne pouvons leur pardonner, c'est d'être détestables musiciennes et de faire toujours de la musique. Elles n'en ont point le goût ; c'est seulement une affaire de mode. Elles chantent d'une manière impayable : il y a dans leur gosier un certain roucoulement qui a un cachet particulier que je ne saurais rendre, mais qui n'a rien de commun avec les lois de l'harmonie. Si on leur dit : « Vous chantez à merveille », elles vous répondent avec une ingénuité rare : « C'est très vrai. » Elles apprennent le piano pendant trois mois, puis elles jouent sans se faire prier le moins du monde, en avouant toujours de la meilleure grâce qu'elles sont folles de musique et qu'elles

ont un véritable talent. Il y a bien quelques exceptions à la règle. Mais elles sont en général comme je dis là. Du reste cet amour de la louange se retrouve partout chez les Américains et jamais on ne saurait les louer de manière à les satisfaire. Nous tirons assez bon parti du principe que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute : nous ne ménageons pas les éloges ; aussi se conduisent-ils avec nous de manière à nous gêner. On a pour nous tant de considération qu'on tient à honneur de nous rendre service. Avons-nous besoin de documents écrits ? On nous donne des livres, on nous envoie des notes rédigées à la main. L'autre jour, j'ai remis à un ingénieur (M. Cartwright), homme de beaucoup de talent, deux pages de questions de diverse nature auxquelles je l'ai prié de me faire une réponse écrite ; il s'est empressé de se conformer à mes intentions. Il nous a donné en même temps des plans faits par lui et dont nous avons besoin. Nous faisons véritablement de tous nos amis des agents utiles, et jusqu'à Miss Mac Heidge j'ai mis tout le monde à contribution. Car, à force d'instances, j'ai obtenu d'elle une peinture en quelques lignes du caractère des Américains.

Elle m'a remis ce croquis sur un joli petit papier rose ; il contient des observations vraies, mais en somme il est assez insignifiant. (Miss Mac Heidge est instruite, elle est assez aimable, mais très laide). Il a fallu cependant lui dire plus d'une fois qu'elle était charmante ; c'est du reste à ce mensonge que se sont bornées mes adulations intéressées.

Je vous rapporterai à Beaumont-la-Chartre deux croquis, l'un de la maison où nous logions, l'autre du port de la ville. Jules et Achille en tireront parti : il y a de quoi faire deux charmants paysages. Je tâcherai de prendre partout les plus jolis points de vue. Je regrette cependant le temps qu'il faut consacrer à ce travail.

En somme les dix jours passés à Sing Sing nous ont été très profitables. Nous avons beaucoup avancé la besogne du système pénitentiaire ; nous avons aussi recueilli un bon nombre d'observations d'un ordre plus général. De retour à New York, nous comptons y passer une dizaine de jours pendant lesquels nous achèverons de nous mettre en rapport

avec les hommes les plus distingués ; nous visiterons de nouveau les établissements dont nous n'avons encore qu'une connaissance superficielle, puis nous partirons pour Wethersfield (dans le Connecticut) où se trouve un établissement pénitentiaire très remarquable. De là, nous irons dans le Massachusetts. Nous ignorons encore quelle sera plus tard notre marche ; le temps s'avance et passe rapidement. Nous sommes entraînés par un grand courant d'affaires. Cependant nos yeux sont toujours tournés vers la France : les affaires politiques nous semblent prendre une meilleure tournure ; je ne vous dirai point que je me réjouis que l'ordre actuel des choses se consolide ; mais je puis dire sans crainte de vous faire de la peine que je suis heureux de penser que votre repos ne sera point troublé et que la France sera tranquille. Cependant que de craintes on peut concevoir ! Nous vivons dans un pays qui ne connaît point depuis longtemps les dissensions civiles et politiques. À vrai dire, il n'y a qu'un parti en Amérique ; les querelles qui s'agitent dans les journaux ou dans la société sont bien plus relatives aux personnes qu'aux choses. Il est à remarquer que les emplois publics les plus élevés sont peu recherchés ; il n'y a qu'une chose ici qui excite vivement les ambitions, c'est la richesse. La fortune seule donne le crédit, la considération, la puissance ; les emplois publics qui sont peu rétribués ne donnent ni considération, ni puissance, ni crédit ; aussi ne sont-ils sollicités que par ceux qui n'ont rien de mieux à faire. Cette indifférence sur ce point est un grand élément de paix et d'ordre dans une société ; comme la passion des places, des honneurs et des emplois publics est chez nous un principe de discorde et d'agitation, plus nous considérons cette société américaine et plus nous la voyons composée d'éléments particuliers qui rendent très dangereuse, sinon impossible, son imitation.

Nous passons la moitié de notre temps à prendre des notes. J'ai oublié de vous dire un incident de notre retour de Sing Sing que je vais vous raconter, puisqu'il me reste encore une demi-page.

Désolés d'avoir été malgré nous incivils envers M. Livingston, nous avons voulu lui faire une visite de politesse. Sa

maison de campagne est située entre Sing Sing et New York : c'était donc notre chemin, en revenant, de passer par chez lui. Nous croyions qu'il dînait à 2 heures ; en conséquence nous sommes arrivés chez lui à 3. Mais, par malheur, nous avons été trompés et nous sommes tombés au moment du dîner de famille. Nous voilà à table avec tout le monde, mais décidés à ne pas manger, parce que la visite aurait perdu son caractère de politesse. Jugez de notre position : nous mourions de faim et les plats nous passaient sous le nez. On nous a pressés de manger des glaces excellentes qu'on avait préparées à la hâte à notre intention ; il fallait bien accepter ; nous les avons dévorées. Mais, à 4 heures, le bateau à vapeur devait passer et nous devions monter dedans. C'était pour nous le seul moyen de nous en aller. Quatre heures sonnent, point de bateau à vapeur. Quelqu'un dit qu'il est passé, de sorte que nous étions dans un embarras mortel. Car, si nous restions dans la maison, comment dîner après avoir dit que nous avions dîné auparavant ? Nous nous voyions dans le cas d'avoir mangé une glace pour tout repas. Nous ne pouvions nous empêcher de rire en songeant au comique de notre situation. Heureusement le bateau à vapeur, qui était en retard, est venu nous délivrer.

Nous avons vu assez de la maison des Livingston pour désirer vivement d'y retourner.

A. DE TOCQUEVILLE À SA BELLE-SŒUR ÉMILIE.

New York, le 9 juin 1831.

Je vous remercie de tout mon cœur, ma bonne petite sœur, de deux lettres pleines d'amitié que vous m'avez déjà adressées. Je vous assure que tout ce que vous me dites d'aimable et de tendre m'a été tout droit au cœur, et que je vous rends bien l'affection que vous me témoignez. Je ne sais pas quel est l'animal qui a pu dire que l'éloignement affaiblissait tous les sentiments. Rien n'est plus faux, je vous assure ; du moins, l'éprouvais-je tous les jours. Je crois, en vérité, que

je vous aime tous encore davantage, depuis que je suis séparé de vous, que lorsque nous vivions sous le même toit. Le monde d'indifférents et d'étrangers au milieu duquel je vis me fait, à chaque instant, ressouvenir de ce qu'on trouve de bonheur dans l'intérieur de sa famille. L'intimité du coin du feu, le sans-gêne et la liberté qui l'accompagnent, l'intérêt réel qui s'attache à vos paroles et à vos moindres actions, le souvenir de tout cela, chère sœur, me suit partout, souvent en dépit de moi-même, et détruit une partie des plaisirs du voyage. Et franchement, c'est dommage, car, n'était le souvenir de la France, qui sans cesse vient nous troubler, nous serions ici fort heureux du travail d'esprit qui nous occupe assez pour intéresser, trop peu pour fatiguer, du mouvement matériel qui vient pour agiter le sang, de la société dont on prend ce qu'on veut et à laquelle on échappe quand on en a assez : des affaires, des plaisirs, de la variété surtout. Un monde nouveau qui semble passer devant nous comme une lanterne magique : voilà notre vie. Vous connaissez assez celui qui a l'avantage de vous écrire en ce moment pour savoir qu'elle convient à son caractère ; ajoutez à cela un temps magnifique (un peu chaud pourtant) et un pays admirable ; à propos du pays, je ne sais si on vous a dit que les maisons de campagne des environs de New York m'ont fait penser à votre baronnie de Nacqueville. Il n'y a pas de châteaux dans ce pays-ci ; les fortunes sont trop bornées ; la division qui s'en fait à la mort du père est trop grande pour qu'on songe à rien constituer de très vaste ni de très durable. Au lieu de cela, les Américains établissent à peu de frais des maisons dont la forme et la disposition sont extrêmement pittoresques et élégantes. Ils les placent dans l'endroit le plus favorable de leurs terres, en vue de la mer, lorsque la chose est possible. Rien n'est plus gracieux ni plus frais que ces habitations. Et dans mon goût, une maison de cette espèce, établie à Nacqueville, rendrait pour vous ce lieu charmant à habiter. Le difficile est de vous faire connaître exactement ce dont je veux parler. Beaumont ne dessine pas mal, et je tâcherai de lui faire croquer les plus jolies maisons de campagne des environs de New York. Toutes les familles riches de ce pays en ont une, où elles

passent l'été. Comme nous sommes déjà invités chez plusieurs personnes, la chose ne nous sera pas très difficile.

Nous vivons, chère sœur, dans le plus singulier pays du monde. Vous avez bien entendu dire qu'en Angleterre les femmes menaient une vie sédentaire, et que les jeunes personnes avaient, au contraire, une grande liberté. Eh bien, imaginez-vous qu'ici on est sur ce point aussi loin de l'Angleterre que l'Angleterre l'est de nous. Quand une femme se marie, c'est comme si elle entrait au couvent, excepté, cependant, qu'on ne trouve pas mauvais qu'elle ait des enfants, et même beaucoup. Du reste, c'est une vie de nonne : plus de bals, presque plus de société, un mari aussi estimable que froid pour toute compagnie, et cela jusqu'à la vie éternelle. Je me suis hasardé à demander l'autre jour à l'une de ces recluses à quoi, en définitive, une femme pouvait passer son temps en Amérique. Elle m'a répondu avec un grand sang-froid : « À admirer son mari. » Je suis bien fâché, mais c'est la traduction littérale de l'anglais *to admire*. Je vous dis ceci pour que, s'il vous arrive de vous ennuyer à la maison, vous sachiez ce que vous avez à faire.

Voilà pour les femmes mariées : vous concevrez encore moins les jeunes personnes. Figurez-vous les filles des premières familles, lestes et tirées à quatre épingles, dès une heure après midi, trottant menu dans toutes les rues de New York, parcourant les boutiques, montant à cheval, sans père ni mère, oncle ni tante, pas même un domestique. Vous n'êtes pas au bout : un jeune homme, et ceci nous est déjà arrivé plusieurs fois, rencontre sur son chemin une de ces voyageuses. Si on se connaît déjà, on s'arrête, on cause tout amicalement pendant un quart d'heure, au coin d'une borne et, à la fin de la conversation, la jeune personne vous invite à venir la voir et vous indique l'heure à laquelle on la trouvera chez elle ; à l'heure dite, en effet, on va demander mademoiselle Une Telle, et on la trouve souvent seule dans le salon de son père, dont elle vous fait les honneurs. Tout le monde nous dit que cet ordre de choses n'a aucun des inconvénients qu'on pourrait prévoir peut-être si, comme on l'assure aussi, le tête-à-tête se passe d'ordinaire à parler du prix de la laine ou de

celui du coton... Nous voyons souvent dans le monde de ce qu'on appelle des « accordés ». C'est un jeune homme et une jeune personne qui doivent se marier dans quelques mois et qui sont sans cesse ensemble en attendant, se faisant la cour le plus froidement du monde. Le fait est qu'il ne s'agit point ici de papillonner. Peste ! on se brûlerait bien vite à la chandelle. Ces gens-ci ont le sens très droit ; ils prennent les mots à la lettre dans leur signification la plus littérale ; et si l'on ne retournait pas sa langue sept fois avant de parler, comme le conseille le sage, on pourrait se trouver fort embarrassé.

Vous voyez que je me laisse aller à bavarder ; le fait est que j'en dirais bien plus encore, si la poste ne me pressait pas tant ; mais ce sera pour un autre courrier. Adieu donc pour cette fois ; je vous embrasse du meilleur de mon cœur et vous prie de ne pas m'oublier tout à fait, et de me le prouver quelquefois.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE ACHILLE.

New York, 18 juin 1831.

Dans deux jours, un paquebot partira pour la France et, quoique tu me tiennes rigueur, je veux, mon cher Achille, causer un peu avec toi. Je serais tenté de t'en vouloir de ton silence ; mais tu ne sais pas tout le prix des lettres pour celui qui est séparé de ses amis par l'Océan. C'est pour cela que je te pardonne ; d'ailleurs, j'espère que le premier paquebot du Havre m'apportera une lettre de toi. J'attends ce paquebot avec bien de l'impatience. Il a dû partir du Havre le 15 ; par conséquent, il ne peut tarder à arriver.

Malgré l'extrême chaleur qui nous accable, nous continuons nos travaux avec activité. Nos santés sont toujours bonnes ; jamais je ne me suis mieux porté. J'ai adopté toutes les habitudes des habitants nés natifs et je bois du thé comme un Américain. Ce changement de mœurs était indispensable ; on ne trouve ici du vin qu'au poids de l'or. Quoique nous ayons une existence très honorable, nous ne dépensons pas

beaucoup et tout me porte à croire que nos dépenses ne deviendront pas plus considérables quand nous changerons de résidence.

À notre retour de Sing Sing, nous avons retrouvé à New York nos amis plus chauds que jamais ; on continue à nous témoigner le plus vif empressement. Nous étudions dans ce moment un établissement dont l'observation nous intéresse beaucoup, c'est la maison de refuge de New York pour les jeunes délinquants : c'est peut-être, de toutes les prisons, la seule dont les avantages ne soient balancés par aucun inconvénient. Je crois qu'il y a peu à espérer d'un homme endurci dans le crime et chez lequel la corruption est invétérée ; il n'en est pas de même des mauvais penchants qui, dans l'enfance, peuvent être corrigés, lorsqu'ils sont combattus de bonne heure. Nous passons dans la maison de refuge des journées entières ; nous compulsions tous les registres et, dans ce moment, nous examinons quelle a été depuis 1825 la conduite de tous les individus qui, après avoir été renfermés dans la maison de refuge, sont rentrés dans la société. Ce n'est pas un petit travail, comme tu vois ; mais nos recherches auront pour résultat nécessaire de nous faire savoir de la manière la plus exacte quelle est l'influence réelle de l'établissement sur ceux qui y sont envoyés.

Nous sommes toujours revenus à notre domicile pour 3 heures ; c'est l'heure du dîner. La société avec laquelle nous prenons nos repas est toujours composée de gens aimables. Le soir nous faisons des visites et chaque jour nous faisons de nouvelles connaissances ; maintenant nous sommes en rapport avec tout ce qu'il y a de plus distingué à New York. Nous venons d'être présentés à M. Galatin, autrefois ambassadeur des États-Unis en France, en Angleterre et en Russie : c'est un homme très remarquable. Quoique je parle anglais comme un *vrai lion*, je ne suis pas fâché de rencontrer des personnes auxquelles je puisse parler français, parce qu'alors je m'explique *encore plus* clairement. M. Gallatin sait le français à merveille. Nous avons eu avec lui des conversations très intéressantes et qui ont jeté beaucoup de lumières sur une foule de points qui étaient obscurs pour nous. Nous venons

aussi de faire la connaissance du Chancelier Kent, auteur d'un commentaire célèbre sur les lois des États-Unis. C'est le Blackstone américain. Il nous a fait hommage d'un exemplaire de son ouvrage qu'il a accompagné d'une lettre très aimable.

Nous sommes allés l'autre jour à une espèce de bal chez le colonel Fish ; le jour suivant, à une soirée dansante chez M. King. Chez ce dernier nous avons trouvé deux Français nouvellement arrivés, le baron de Courcy et le vicomte de Neverley : ces messieurs voyagent, disent-ils, pour leur plaisir, mais ils ajoutent qu'ils ont horreur de la société et ils avaient délibéré toute la journée pour savoir s'ils viendraient ou non chez M. King. Je voudrais savoir à quoi leur servira leur voyage. Ils vont parcourir tous les États les uns après les autres. J'en conclus qu'ils connaîtront à merveille les routes et les auberges. Nous avons voulu les faire causer ; je ne crois pas qu'il y ait au monde des gaillards plus nuls. Avant-hier nous sommes allés dîner chez M. Schermerhorn à sa campagne qui est à une petite lieue de la ville. Son habitation, qui est charmante, est située près du Sound, sur les bords de la Rivière de l'Est. M. Schermerhorn avait réuni tous nos anciens compagnons de voyage (sur *Le Havre*). Nous avons retrouvé là Miss Edwards ; nous avons sauté, dansé, gambadé ; il ne nous manquait que de la musique, mais en revanche nous avions une *serinette* qui a servi d'orchestre pendant tout le temps. Notre soirée d'hier a été encore bien plus jolie. M. Prime vient de marier une de ses filles : à cette occasion il a donné à sa campagne une tête charmante. Il est voisin de M. Schermerhorn, mais son habitation est sans comparaison plus belle et plus agréable que celle de ce dernier. Il y avait un monde fou : toutes les élégantes de New York y étaient réunies. C'est la première fois que nous voyons rassemblées beaucoup de dames. Il m'a semblé que plusieurs d'entre elles étaient fort jolies. Je n'en suis pas bien sûr, parce qu'une seule m'a occupé pendant la soirée : Miss Fulton passe à juste titre pour la plus belle personne de New York ; c'est à elle que j'ai constamment payé le tribut de mon admiration. Nous avons fait ensemble de charmantes promenades au clair de lune.

Hélas ! Il y a cent à parier contre un que je ne la reverrai jamais. Elle est la fille du fameux Fulton, inventeur des bateaux à vapeur. Il paraît que ce grand homme n'appliquait pas son procédé à la création des enfants, car elle n'a pas du tout l'air d'une femme à vapeurs.

Ce soir nous allons assister à un grand dîner chez M. Emmet, fils du célèbre avocat de ce nom auquel les Américains ont élevé un monument pour honorer sa mémoire. C'est une corvée de laquelle je voudrais bien que nous fussions échappés. Ce que nous craignons le plus, ce sont les toasts politiques : si on porte des *santés républicaines*, nous sommes bien décidés à garder le silence. Je n'ai toutefois qu'une demi-inquiétude ; il est probable que des personnes de France qui nous connaissent ont donné ici quelques renseignements sur notre *ligne politique*. Jamais ou presque jamais on ne nous parle de La Fayette. Du reste, le héros des deux-mondes paraît avoir singulièrement perdu ici dans l'esprit public : ceux qui nous parlent de lui vantent beaucoup sa bonne foi et son désintéressement, mais le regardent comme un homme abusé et dont les opinions sont dangereuses pour son pays. Nous continuons à recueillir des matériaux pour notre grand ouvrage. Nous allons toujours questionnant ceux que nous rencontrons ; nous pressurons quiconque nous tombe sous la main ; et tous les soirs nous écrivons ce que nous avons entendu pendant le jour. Nous avons déjà une assez bonne provision de documents. Quand notre journée est finie, nous sommes si las que l'idée seule du repos que la nuit va nous procurer est un bonheur réel. Aussi nous dormons comme des bienheureux sur des lits durs comme des pierres (un bon lit est chose inconnue en Amérique).

L'autre jour, en lisant le journal, nous y avons trouvé un article qui nous concerne et dans lequel nous sommes fort bien traités. En voici la copie. Tu en feras aisément la traduction pour tes amis et connaissances : « It will be recollected that a few years ago, we noticed the fact of a commission having been appointed by the King of France, to visit our country with the view of acquiring an intimate knowledge of the system of the prison discipline practiced in the United

States. M. de Beaumont and M. de Tocqueville, the distinguished gentlemen composing the commission have spent the last two weeks in this place and after a most laborious and careful inspection of the prison here, its construction, its order, cleanliness, discipline and regularity, together with a strict investigation into all the minutia of its government and its operation, we are gratified with the opportunity of stating that they are highly pleased with the institution, and do not hesitate to pronounce it superior, in many of its branches, to any which they have ever visited in Europe. They are gentlemen of engaging manners, of first rate talents and acquirements ; and have been repeatedly honored with distinguished offices by their country. We trust that the attention and kindness of the American people, who cannot but feel flattered with the object of their mission, will render their visit throughout the Union both pleasant and profitable. »

Cet article inséré dans un journal a été répété le lendemain par tous les autres. Il est très vrai que nous donnons un grand soin au système pénitentiaire. Il y a des moments où il nous sort par les yeux. Mais nous sommes décidés à faire notre besogne en conscience ; dès que nous aurons coulé à fond la maison de refuge, ce qui je crois sera fait avant huit jours, nous partirons pour Auburn, où se trouve la prison la plus renommée. Nous avions d'abord l'intention de nous rendre en premier lieu à Wethersfield dans le Connecticut. Mais nous avons commencé un travail sur les prisons de l'État de New York. Nous voulons le finir entièrement. Auburn est de l'État de New York...

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE. New York, le 19 juin 1831.

Je ne vous enverrai pas une longue lettre aujourd'hui, ma chère Maman, le temps me presse beaucoup et d'ailleurs le dernier courrier qui est parti il y a huit jours a dû apporter à la maison un gros paquet de ma façon. Je n'ai pas voulu cependant laisser partir le vaisseau qui met demain la voile pour la France sans le charger de quelque chose pour vous. Je voulais

surtout vous remercier, ma chère Maman, des deux lettres que vous m'avez déjà écrites ; je sais que, dans l'état où vous êtes, il vous est très pénible d'écrire ; croyez bien que j'apprécie à sa valeur cette marque de votre tendresse pour moi. Vos lettres, ne fussiez-vous m'écrire que deux mots, me seront toujours bien précieuses. J'aime à chaque courrier apercevoir un peu de l'écriture des personnes qui me sont le plus chères ; c'est un témoignage qui vaut mieux que les assurances les plus formelles de l'état dans lequel elles se trouvent.

Nous avons maintenant un grand poids de moins sur la poitrine en pensant que, suivant toutes les probabilités, nos premières lettres vous sont arrivées. Je crains que la dernière quinzaine n'ait été dure à passer ; quant à moi, je sens, par ce que j'ai éprouvé à être six semaines sans nouvelles, que trois mois doivent paraître un temps interminable. Et puis ! on a beau se dire que la navigation est plus sûre que jamais, il n'y a pas moins de quinze cents lieues de mer à traverser entre quatre planches, et sans médecin.

Il y a un mois que ma première lettre est partie pour l'Angleterre ; si le correspondant de M. Prime à Liverpool a fait ce dont il était chargé, elle doit, suivant toutes les probabilités, vous être parvenue. Je me figure qu'elle aura été bien reçue ; et ma grande lettre écrite sur le vaisseau, vous a-t-elle fait un peu de plaisir, ma chère Maman ? Je serais bien heureux de l'apprendre. Je pense sans cesse au moment où la première nouvelle arrivera après un si long silence, je vois d'ici l'assemblée de famille et le contentement sur tous les visages. Ce spectacle me réjouit en y pensant. En général, je crois que je n'ai jamais plus songé à vous tous que depuis que je ne vous vois plus. Je ne vous aime pas davantage que je ne le faisais, mais il me semble que j'ai plus de plaisir encore à vous le témoigner et que tout ce qui vient de vous, jusqu'à la plus insignifiante circonstance, suffit pour m'intéresser vivement.

Nous sommes toujours admirablement bien reçus ici et y menons une vie très agréable ; cependant, comme il n'y a pas de bonne chose qui ne doive finir, nous comptons quitter New York à la fin du mois. Notre intention était d'abord

d'aller à Boston, mais nous avons entièrement changé de plan. Au lieu de commencer par le Nord, nous allons nous avancer à l'Ouest jusqu'à une petite ville nommée Auburn, qui se trouve sur la carte un peu plus bas que le lac Ontario. Dans ce lieu se trouve la prison la plus remarquable des États-Unis. Nous resterons là une dizaine de jours, comme à Sing-Sing, puis nous irons voir la chute du Niagara, qui est tout près. Nous prendrons le bateau à vapeur du lac Ontario, qui nous conduira en deux jours à Québec. De là nous gagnerons très facilement Boston et reviendrons à New York. Ce voyage, qui paraît immense sur la carte, se fait avec une rapidité dont rien n'approche. *C'est le voyage à la mode* dans ce pays-ci, nous le ferons plus lentement parce que nous comptons nous arrêter à Albany, à Auburn, à Montréal et à Québec. Le Canada pique vivement notre curiosité. La nation française s'y est conservée intacte : on y a les mœurs et on y parle la langue du siècle de Louis XIV. C'est monsieur Powers, le grand vicaire de New York dont je crois vous avoir parlé, qui nous a surtout conseillé ce voyage. Il a habité longtemps le Canada et nous a offert des lettres de recommandation pour ce pays-là.

M. Powers est un homme très aimable, qui a été élevé en France et parle le français presque aussi bien que sa langue. Il nous a dit sur les progrès que fait le catholicisme dans cette partie du monde des choses très intéressantes que je vous manderai une autre fois quand j'aurai plus de temps à moi. C'est lui en partie qui nous a fait changer notre premier plan, qui consistait à aller dans l'Ouest en automne. Dans cette saison-là, on y attrape souvent la fièvre tierce à cause de la quantité d'eau qui s'y trouve et dont le soleil de l'été a pompé une partie. Les bords de la mer au contraire et la Pennsylvanie sont les pays les plus sains du monde toute l'année. Je ne leur reproche que d'être trop chauds ; nous avons ici une chaleur accablante et qui cependant n'a rien d'extraordinaire pour le climat. En général les saisons sont bien plus marquées en Amérique qu'en Europe. À New York, par exemple, on a l'été de l'Italie et l'hiver de la Hollande. Le corps humain se trouve à ce qu'il paraît à merveille de ces transitions ; du

moins, les médecins attribuent la longévité des habitants en grande partie à cette cause.

Je meurs d'envie d'écrire à Alexandrine par ce courrier-ci. Je ne sais si j'en aurai le temps. Cette pauvre petite sœur et sa grosse fille m'occupent sans cesse. Alexandrine, Édouard, Denise, ces trois êtres-là sont maintenant si bien liés l'un à l'autre qu'il est difficile que l'un ait quelque chose sans que les autres s'en ressentent. Dieu veuille que le bon soleil qui nous rôtit en Amérique chauffe un peu ses petits nerfs et amène la détente dont elle a tant besoin. Vous savez si je fais le même vœu pour vous, ma chère Maman.

Une lettre m'avait annoncé que M. Ollivier restait à Genève ; une autre m'a annoncé qu'il revenait. Laquelle faut-il croire ? Je me décide pour la dernière et ma raison c'est que je désire vivement que la nouvelle qu'elle annonce soit vraie : rester maintenant sans nécessité hors de France, c'est, ce me semble, se condamner à y rester toujours. Car, de bien longtemps, on ne peut espérer d'y jouir d'une tranquillité profonde. Et puis un an, c'est une si grande chose dans la vie ! il faut de bien grands motifs pour se déterminer à le passer dans une situation précaire et sans jouissance d'aucune espèce. Je crois que c'était là le cas de M. Ollivier à Genève.

J'ai appris avec un bien vif plaisir que vous alliez passer l'été à Saint-Germain, ma chère Maman. Combien je voudrais apprendre que vous y êtes installée, vous et le bon Bébé, que je n'ai garde d'oublier ! L'air de la campagne, la tranquillité dont on jouit, tout cela fera du bien, j'en suis sûr, à vos deux santés.

Je joins à ma lettre une grande lettre que nous avons cru devoir écrire à Félix d'Aunay. Il nous a montré tant de bienveillance dans ces derniers temps que nous avons cru que nous lui devions cette marque de souvenir. Nous avons été bien aises de saisir cette occasion de le féliciter du mariage de sa fille. Le fait est que Séguier le fils est très estimé. Sera-t-il un bon mari ? C'est ce que j'ignore, mais je ne connais personne qui soit mieux en état de prouver *mathématiquement* à sa femme qu'elle doit lui être soumise.

Je voulais vous traduire et vous envoyer un des articles qui a paru ici dans les journaux sur nous ; j'ai pensé que cela vous amuserait. Mais le temps me manque pour la traduction. Je me borne donc à vous envoyer le papier sur lequel j'ai transcrit l'original. Chabrol, ou tout autre, vous le traduira. Vous verrez que le journaliste ne nous épargne pas les compliments. Chabrol expliquera cela très facilement, c'est de l'anglais très aisé. Je suis bien aise d'ailleurs qu'il le voie.

Adieu, ma chère et bonne Maman ; je vous embrasse du meilleur de mon cœur, ainsi que Papa, Bébé, frères, sœurs, nièce, tous en bloc.

A. DE TOCQUEVILLE À SA BELLE-SŒUR ALEXANDRINE.

New York, le 20 juin 1831.

Je ne comptais pas, chère sœur, vous écrire aujourd'hui, ou plutôt je ne croyais pas le pouvoir, car la volonté y est toujours ; mais il me reste une demi-heure après la lettre maternelle, et j'en profite pour causer avec vous. Vous m'occupez sans cesse, ma bonne sœur ; ceci n'est point une façon de parler. Je suis sûr qu'il ne s'écoule pas un jour sans qu'Édouard, vous ou votre petite fille, vienne se présenter à mon esprit ; le premier qui paraît appelle les autres. Je me demande comment vous allez tous les trois, où vous êtes, ce que vous faites. J'aime à espérer que le soleil d'Amérique brille aussi un peu sur vous ; qu'il chasse l'irritation que le froid avait causée. Je vous vois sous les beaux ombrages de Vaumorin. J'aperçois d'ici votre établissement : la petite est tranquillement dans son berceau près de vous ; vous lisez ; Édouard dessine. Mais tout cela n'existe peut-être que dans mon imagination, et cette idée me serre le cœur. Je crois (pour philosopher un moment), chère sœur, qu'il se mêle dans l'amitié fraternelle quelque chose d'égoïste, et qu'on finit par confondre si bien son propre intérêt et celui de ses frères qu'on a ensuite toutes les peines du monde à s'y reconnaître. Je vous assure que je sens souvent cet embarras-là, quand je

songe à Édouard et à vous. J'ai des amis fort intimes, ce qui leur arrive d'heureux me fait assurément grand plaisir ; mais je me surprends désirant ce qui peut vous être utile et agréable, absolument comme s'il s'agissait de moi-même. Effet singulier, que nous autres philosophes n'expliquons que de la manière que j'ai indiquée plus haut.

On dit que M. Ollivier revient enfin près de vous ; Dieu soit loué ! Je souffrais de le voir passer tant de temps dans cet espèce d'exil, et se priver volontairement de toutes ces jouissances de famille qui lui sont si nécessaires. S'il est près de vous, ne manquez pas de me rappeler à son souvenir.

Nous menons toujours la même vie : *l'étude et la société*. Nous avons des journées remplies et de longues nuits. Vous voyez qu'il ne faut pas s'inquiéter sur nous. L'autre jour nous avons été pour la première fois à quelque chose qui ressemblait à un bal. On a ici une bonne habitude : quelques jours après qu'une jeune personne est mariée, elle fait dire qu'elle veut voir toutes ses connaissances et qu'elle sera chez elle ou chez ses parents tel jour. Cela étant connu, tout ce qui a quelque rapport avec la famille accourt et toutes les visites de noce se trouvent faites d'un seul coup. C'est à une assemblée de cette nature que nous avons été. Le lieu de réunion est à deux lieues de New York, dans une charmante maison de campagne située sur les bords de la mer. La soirée était magnifique, la brise de mer rafraîchissait l'air ; la pelouse sur laquelle la maison était placée descendait jusqu'au rivage ; de grands arbres l'environnaient de tous côtés. On a dans ce pays des mouches qui rendent autant de lumière que les vers luisants ; les bois étaient remplis de ces petits animaux ; on eût dit un million d'étincelles qui voltigeaient dans l'air. C'était, en vérité, une scène très extraordinaire. Il n'y avait de trop que la musique. Ne me prenez pas pour un barbare : elle était de trop parce qu'elle ressemblait à celle que l'on entend à la foire aux Loges. Ce peuple-ci est sans contredit le plus malheureusement organisé, quant à ce qui est de l'harmonie, qu'on puisse imaginer. Encore s'il avait la conscience de la vérité. Mais ils sont à cent lieues de s'en douter. Nous passons notre vie à supporter des glapissements dont on n'a pas d'idée

dans l'Ancien Monde. Ce qu'affectionnent le plus les demoiselles qui nous régalaient de cette musique miaulante, ce sont les difficultés. Et je vous réponds que, si leur but est de produire des sons heurtés et discordants, on ne peut pas mieux réussir, et qu'il est très difficile d'aller plus loin. Sans compter qu'on n'est jamais sûr que l'air soit fini ; il se termine toujours comme un livre dont on a arraché la dernière page. Dans les premiers moments je croyais que la chanteuse restait court et j'écoutais toujours au lieu d'applaudir. Vous devez trouver que je parle de ce sujet avec une sorte d'*indignation* ; mais remarquez qu'indépendamment du déplaisir que cause une détestable musique pour peu qu'on en ait entendu de bonne, il y a encore ici le sentiment de la violence morale qu'on nous fait subir en nous forçant d'écouter bon gré mal gré et, qui plus est, d'avoir l'air content.

Il m'est arrivé l'autre jour, à propos de cela, une plaisante distraction. Nous étions chez une dame qui se mit à nous chanter une chanson nationale dont l'air et les paroles sont très drôles. Après le premier couplet, on rit et moi avec tout le monde ; c'était une manière d'applaudir. Le second couplet commence, et je me mets à penser à autre chose, mais si profondément que bientôt je deviens absolument étranger à ce qui m'entoure. Au milieu de mon voyage aérien, j'entends l'air qui finit, je me rappelle qu'il faut rire et je ris, assez haut même ; à cette explosion de gaieté tout le monde me regarde et je reste confus en apprenant que la chanson bouffonne dont j'avais entendu le commencement était finie depuis cinq minutes, et que celle qui venait de me mettre en si grande joie était la romance la plus plaintive, la plus larmoyante, la plus *chromatique* en un mot de tout le répertoire américain.

Là-dessus il faut que je vous quitte bien vite. Adieu, ma bonne sœur. Je vous aime et vous embrasse du fond de mon cœur. Ne m'oubliez pas auprès de Denise.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE. New York, 29 juin 1831.

Je ne vous écrirai pas très longuement aujourd'hui, mon cher père. Nous sommes à la veille de notre départ de New York et le peu de temps qu'il nous reste va être absorbé par des visites d'adieu et des préparatifs de départ. Je veux pourtant absolument causer un peu avec vous. J'ai reçu, il y a cinq ou six jours, votre lettre du 10 mai, accompagnée d'une lettre de Jules datée du même jour et d'une lettre d'Eugénie datée du 9 du même mois ; pour qu'il ne manquât rien à cette correspondance de famille, il y avait dans la lettre d'Eugénie un petit mot d'Achille. Tocqueville a reçu de son côté plusieurs lettres de ses parents. Tout cela nous a été remis le soir vers 6 heures ; nous étions si contents et nous éprouvions tellement le besoin de jouir à notre aise du bonheur qui nous arrivait, que nous avons imaginé un moyen très ingénieux pour échapper aux ennuyeux de New York.

Il y a auprès de New York un petit village qui n'est séparé de la ville que par un quart de lieue de mer ; on va de New York à ce village, qui se nomme Brooklyn, sur un bateau à vapeur qui constamment va et vient, et fait le service de cette distance comme une voiture publique fait celui d'une route, à des heures réglées et moyennant un prix fixe. La seule différence, c'est qu'on va sur l'eau et qu'au lieu de mettre une demi-heure pour faire une lieue, on la fait dans un bateau à vapeur en moins d'un quart d'heure. Tocqueville et moi, nous sommes donc embarqués pour Brooklyn où nous sommes arrivés en moins de cinq minutes. Nous avons trouvé dans les environs un site charmant, sur le bord de la mer et assez éloigné des maisons pour qu'un témoin indiscret ne vînt nous importuner. Là, *assis sous l'ombrage*, comme le pêcheur de la chanson, et *au déclin d'un beau jour*, nous avons commencé la lecture de nos lettres, allant le moins vite possible, afin de faire durer le plaisir plus longtemps. Jules m'a écrit une bonne lettre bien remplie. Remarquez que, si je le mets avant les autres, c'est qu'elle est bien plus longue ; elle m'a vivement touché. Il m'adresse plusieurs questions relatives à l'Amérique et je vois qu'il connaît déjà assez bien le pays que je parcours.

Je ne lui fournirai pas d'abondantes lumières, mais j'aurai le plaisir de causer avec lui et c'est beaucoup. Félicie a mis dans sa lettre quelques lignes très aimables qui m'ont fait beaucoup de plaisir. Jules peut être sûr que ma première grande lettre sera pour lui. Après lui, vient Eugénie qui m'a écrit cinq pages. Le nombre de pages est satisfaisant ; mais l'écriture n'en est pas assez serrée ; ses lignes étant aussi écartées, il fallait au moins huit pages. Quant à M. Achille avec ses lignes en long et en large, les unes sur les autres, il vise évidemment à l'économie dans les ports de lettres. Mais je ne reconnais pas ses idées grandes et généreuses, et décidément c'est un système vicieux ; il semble qu'on ait à déchiffrer des hiéroglyphes, ce qui est difficile quand on n'a pas pris des leçons de M. Champollion.

Il est certain que votre lettre, mon cher père, ne peut être classée qu'après les autres : parce que c'est la plus courte, c'est évidemment *la moins bonne* ; c'est peut-être cependant celle qui m'a fait le plus de plaisir. En résumé, quels que soient les vices et les défauts des lettres que j'ai reçues, elles m'ont donné deux heures d'un bien-être parfait que je vois se répéter chaque fois que je les relis ; quelquefois la quantité manque, mais la qualité de toutes est la même.

Vous concevrez sans doute aisément combien j'ai été heureux de quitter pendant une soirée l'Amérique, pour aller la passer à Beaumont-la-Chartre, à Gallerande et au Guillet.

Je vois que vous avez été bien occupé pendant le mois de mai de tous les recensements qu'on vous a demandés. Pendant que vous et maman faisiez du jardinage à Beaumont-la-Chartre, on faisait à Gallerande de la musique et de la politique. Eugénie me rend compte de charmants concerts auxquels j'aurais bien voulu mêler le son de la flûte enchantée. Vous m'écriviez tous du même jour, c'était précisément le jour de mon arrivée à New York. Dans ce moment, vous devisiez sur le vent plus ou moins favorable, prenant vos girouettes pour base de vos conjectures. Il est bon que vous sachiez que le vent de terre et le vent de mer n'ont entre eux aucun rapport ; et que, quand le vent d'est souffle en France, par exemple au Havre, il arrive souvent qu'à 200 lieues en

mer, le vent d'ouest domine. Il en est de même des tempêtes ; dans le moment où les ouragans de Beaumont-la-Charte vous empêchaient de dormir, il est possible que nous eussions la plus douce et la plus heureuse navigation. Ceci est bon à retenir, parce que l'erreur où vous étiez devient la source d'inquiétudes qui n'ont aucune espèce de fondement. Du reste la perspicace Eugénie avait deviné cette différence des influences auxquelles les vents sont soumis selon les distances,

Nous avons à peu près terminé tout ce que nous avons à faire à New York. L'établissement auquel nous avons donné le plus de soin est celui de la maison de refuge pour les jeunes délinquants. Notre travail est, je crois, aussi complet qu'il pouvait l'être : il nous a demandé bien du temps et, pendant plus de huit jours, nous sommes restés dans la prison depuis le matin jusqu'au soir ; en dernier lieu, nous en avons fait le plan, moitié de nous-mêmes et moitié avec l'aide d'autrui. Nous aurons donc des documents complets. Nous avons été si absorbés par ce travail que nous avons vu moins de monde que de coutume pendant ces derniers jours. Cependant nous avons fait nos adieux à toutes les personnes qui nous ont rendu de bons offices et qui nous ont témoigné quelque amitié.

Il nous reste encore à visiter, dans l'État de New York, la prison la plus célèbre, celle d'Auburn. Auburn est dans l'Ouest de l'État de New York, à une assez petite distance de Niagara. Nous partirons demain pour Albany où nous arriverons en remontant l'Hudson. Nous y serons rendus en une nuit, quoiqu'il y ait près de 50 lieues ; mais les voyages sur les bateaux à vapeur sont extrêmement rapides et toutes les grandes rivières d'Amérique ont le mérite d'être navigables et d'être propres à recevoir les plus grands vaisseaux. D'Albany, nous comptons aller passer un ou deux jours à Saratoga, petite ville située à 5 ou 6 lieues d'Albany, au nord de Schenectady.

Saratoga a dans son voisinage des eaux très célèbres où la société *fashionable* de tous les États-Unis vient se réunir pendant les grandes chaleurs de l'été ; les habitants du Sud notamment que la chaleur extrême chasse de leur climat, y arrivent en foule. Il y a trois ou quatre auberges dans lesquelles mille à douze cents personnes sont entassées.

Du reste quand j'aurai vu les choses de mes propres yeux, je vous en donnerai une description plus détaillée. Je n'attache aucune importance véritable à cet objet, mais il s'agit d'une affaire de mœurs et elle n'est pas dépourvue d'intérêt. C'est là d'ailleurs qu'on rencontre les personnes les plus riches et les plus influentes par leur position ; nous pourrions donc y faire d'utiles connaissances. Nous y resterons tout au plus deux jours, parce que nous n'avons pas de temps à perdre. Nous avons encore tant de pays à parcourir et tant de choses à faire, qu'il faut bien que nous nous pressions. De Saratoga nous nous proposons d'aller à Utica, ville située à l'ouest de Saratoga et à l'est du lac Oneida, à peu de distance de ce lac. Nous trouverons à quelques milles d'Utica les chutes d'eau de Trenton dont on nous a beaucoup vanté le mérite. Ce serait l'affaire d'un jour ou d'une demi-journée. Nous nous remettrons ensuite en route pour Syracuse. Cette ville ne présente par elle-même rien de curieux, mais elle a le mérite de loger M. Elam Lynds, l'homme le plus fort de l'Amérique en système pénitentiaire : c'est cet homme qui a créé la discipline admirable qui est en vigueur aujourd'hui à Sing Sing et à Auburn. On fait le plus grand éloge de sa haute capacité et de la fermeté de son caractère. Cependant il a perdu sa place de surintendant du pénitencier d'Auburn : des querelles particulières ont amené sa disgrâce et, comme le général athénien victime de l'ingratitude du peuple, il attend paisiblement dans sa petite résidence de Syracuse que ses concitoyens reconnaissent leur injustice. Nous tenons beaucoup à le voir et, comme il est sur notre chemin pour aller à Auburn, nous ne perdrons pas l'occasion de profiter de ses lumières.

Syracuse est entre le lac Oneida et Auburn. Je ne sais si vous verrez toutes ces petites villes sur la carte. Si les ports de lettres n'étaient pas si chers, je vous enverrais une carte de géographie pareille à celle que j'ai. Du reste vous pouvez suivre notre marche en tirant une ligne d'Albany au lac Érié.

La chute du Niagara se trouve placée entre le lac Érié et le lac Ontario. Elle n'est pas aussi près d'Auburn que je vous le disais tout à l'heure ; cependant nous n'aurons pas été en

Amérique sans voir la chose qu'on dit la plus extraordinaire de ce pays. Nous sommes donc décidés à faire cette course après que nous aurons passé à Auburn le temps nécessaire pour y étudier le système de discipline qui y est établi. Ce sera une petite course d'agrément qui nous dédommagera des ennuis des villes. Après avoir souffert tout ce que la civilisation peut procurer de plus fatigant et de plus ennuyeux, nous trouverons quelque charme dans cette excursion sur des terres encore sauvages et où la nature a conservé sa beauté primitive. Je suis las des hommes et surtout des Américains. Je me suis tenu à une trop grande distance des Américaines pour savoir si elles sont aimables, aussi c'est avec un véritable sentiment de bonheur que je m'éloigne d'eux et de leurs villes pour aller dans des contrées où j'ai beaucoup de chances de ne pas les rencontrer. Je dis des chances, car je ne suis pas sûr de mon fait. Niagara attire beaucoup de monde, surtout dans cette saison, et il y a quelques-uns de *nos amis dévoués* qui nous menacent de venir nous rejoindre. Nous serions même certains de nous retrouver avec eux, si nous n'avions pris le parti de les mettre en défaut sur notre marche.

De Niagara, nous reviendrons par le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent à Montréal dans le Canada ; de Montréal à Québec ; de cette dernière ville, nous rejoindrons le lac Champlain, qui nous ramènera dans l'Hudson jusqu'à Albany, où nous prendrons la route de Boston. Nous passerons à Boston quinze jours ou trois semaines. Nous avons beaucoup de choses à y observer. C'est, à ce qu'il paraît, la ville des États-Unis où il règne le plus de mouvement intellectuel. Elle est même, dit-on, à cet égard, au-dessus de Philadelphie. Mais elle est surtout remarquable à raison de l'esprit religieux qui y règne. Elle présente à cet égard un assez étrange phénomène : c'est le berceau des presbytériens les plus austères et voilà que l'Université de Cambridge, sa voisine, renferme dans son sein une secte de philosophes connus sous le nom d'*unitairiens* et qui, sous le masque de la religion, attaque tous les dogmes, tous les principes, et s'efforce de ramener toutes les croyances religieuses à la religion naturelle. Cette secte philosophique fait, dit-on, d'immenses progrès : elle s'étend

déjà à New York ; mais c'est principalement à Boston qu'elle domine et c'est là qu'il faut étudier son influence et ses doctrines. On comprend quelles peuvent être ses conséquences : elle tend à dissoudre tous les liens religieux qui sont la base la plus solide de la société américaine. Il est manifeste que toutes les sectes protestantes ont une tendance plus ou moins forte à devenir unitariennes. De cette sorte, si elles arrivaient à ce point, elles cesseraient dans la réalité d'être des religions et resterait seule maîtresse du terrain la religion catholique qui, chaque jour, fait beaucoup de prosélytes et qui, se retrouvant seule en face d'une secte philosophique, deviendrait son ennemie et commencerait avec elle une lutte dont celle-ci serait sans doute l'instigatrice.

Il n'est peut-être pas une seule question qui touche de plus près à la durée, au caractère et aux progrès de la société américaine. Aussi ferons-nous tous nos efforts pour bien juger ce qui est, afin de deviner, s'il se peut, ce qui arrivera. À mesure que je verrai quelque chose de nouveau, à mesure que j'apercevrai des difficultés dont la solution m'embarrassera, je vous en ferai part et demanderai l'avis du conseil de famille. Et déjà, quant à présent, que pensez-vous de ce mouvement philosophique qui s'opère en ce moment à Boston et dans les pays voisins ?

Les unitariens sont, remarquez-le bien, les premiers protestants se disant chrétiens qui nient la divinité de Jésus-Christ. Ils se disent chrétiens parce qu'ils considèrent Jésus-Christ comme l'agent de Dieu ; ils reconnaissent la divinité de sa mission, tout en soutenant qu'il n'est qu'un homme. Bossuet avait prédit que la Réforme ne s'arrêterait pas et qu'elle arriverait jusqu'à la religion naturelle. Bossuet avait une assez bonne tête et savait juger la portée de certains faits. Mais jusqu'à quel point cette révolution religieuse influera-t-elle sur la paix et sur la prospérité de cette société ? Quelle en sera la conséquence relativement aux mœurs ? Quelle influence exercera-t-elle sur le caractère politique de la nation ? Voilà ce que je ne vois pas clairement et ce que je voudrais savoir.

Il y a bien d'autres choses que j'ignore et qu'avant tout je voudrais connaître. C'est le résultat des élections en France et la situation politique des partis. Je ne peux trouver ici que deux journaux français : le *Courrier* et le *Journal du Commerce*. Ce sont les organes d'une même opinion. Je ne sais point au juste ce qui se passe en France. Il me semble que l'opposition est embarrassée dans ses moyens d'attaque. Je parle de l'opposition des journaux que je viens de citer. J'espère que la politique n'est pas aussi noire qu'Achille me la présente dans sa note énigmatique. D'ailleurs quand il l'a écrite, il venait de parcourir des régions où règnent des passions politiques ardentes, mais où il n'existe pas, si je ne me trompe, un parti assez puissant pour faire une tentative qui présente des éléments *raisonnables* de succès.

Le pays où je suis, tout républicain qu'il est, est bien plus sage qu'on ne le pense en matière de monarchie ; tous les hommes que je vois me crient à la tête qu'une république ne conviendrait pas le moins du monde à la France...

Adieu, mon cher père, je vous annonçais une petite lettre et en voilà une bien longue ; mais rappelez-vous toujours, quand mes longues lettres viendront vous ennuyer, que je n'ai de bon temps en Amérique que celui que je passe à lire vos lettres ou à vous écrire. Je réclame toujours avec instance les deux lignes de maman dans vos lettres à condition qu'elle n'aura pas la migraine dans le moment où vous m'écrirez.

Adieu encore une fois...

A. DE TOCQUEVILLE À LOUIS DE KERGORLAY.

Yonkers, ce 29 juin 1831
20 milles de New York.

Je commence ma lettre ici, mon cher ami, mais je ne sais quand ni où je la finirai. Je ne t'ai point écrit plus tôt parce que je n'avais rien de particulier à te dire ; je suis dégoûté de parler de France de si loin. Les événements auxquels ma lettre se rapportait seraient presque oubliés de toi au moment

où elle te parviendrait ; l'état de choses sur lequel je raisonnais aurait changé dix fois dans l'intervalle. D'un autre côté, pour te parler de ce pays-ci je voulais en savoir un peu plus long qu'au moment de mon arrivée. Je m'aperçois que je n'ai pas beaucoup gagné à attendre. Il y a chez un peuple étranger une certaine physionomie extérieure qu'on aperçoit du premier coup d'œil et qu'on retient très aisément. Lorsque ensuite on veut pénétrer plus avant, on trouve alors des difficultés réelles auxquelles on ne s'attendait pas, on marche avec lenteur désespérante et les doutes semblent augmenter à mesure qu'on avance. Je sens que dans ce moment-ci ma tête est un chaos où se place pêle-mêle une foule de notions contradictoires. Je me fatigue à chercher quelques points parfaitement clairs et concluants, je n'en trouve pas. Dans cet état d'esprit, c'est une chose agréable et utile pour moi que de t'écrire. Peut-être mes idées se débrouilleront-elles un peu par l'obligation où je vais être de les exprimer ; d'ailleurs ne trouverais-je que des rêveries creuses et des doutes je te les enverrais encore sans scrupule. Un des avantages de notre amitié, c'est que nous nous connaissons si parfaitement et nous sommes si sûrs de notre véracité l'un envers l'autre, que nous pouvons nous exprimer des *commencements* d'opinions sans craindre les interprétations ; nous sommes bien certains que l'esprit de celui de nous deux qui écrit est parfaitement dans la position où il se montre, ni plus ni moins.

Tu me demandes dans ta dernière lettre s'il y a ici des *croyances* ? Je ne sais quel sens précis tu attaches à ce mot ; ce qui me frappe c'est que l'immense majorité des esprits se réunit dans quelques *opinions communes*. C'est jusqu'à présent ce que j'envie le plus à l'Amérique. Ainsi 1° je n'ai encore pu surprendre dans la conversation de personne, à quelque rang qu'il appartînt, l'idée que la république n'était pas le meilleur gouvernement possible, et qu'un peuple n'ait pas le droit de se donner le gouvernement qui lui plaît ; la grande majorité entend les principes républicains dans le sens le plus démocratique, chez quelques-uns on voit percer une certaine tendance aristocratique que je tâcherai de te faire comprendre plus bas ; mais que la république soit un bon

gouvernement, qu'elle soit dans la nature des sociétés humaines, c'est ce dont personne ne semble douter prêtres, magistrats, commerçants, artisans. C'est là une opinion tellement générale et si peu discutée, même dans un pays où la liberté des paroles est illimitée, qu'on pourrait presque l'appeler une croyance. Il y a une seconde idée qui me paraît avoir le même caractère ; l'immense majorité a *foi* à la sagesse et au bon sens humain, foi à la doctrine de la perfectibilité humaine. C'est encore là un point qui ne trouve que peu ou point de contradicteurs. Que la majorité puisse se tromper une fois, c'est ce que personne ne nie, mais on pense que nécessairement à la longue elle a raison, qu'elle est non seulement le seul juge de ses intérêts, mais encore le juge le plus sûr et le plus infaillible. La conséquence de cette idée est que les lumières doivent être répandues à profusion parmi le peuple, qu'on ne saurait trop l'éclairer. Tu sais combien de fois en France nous nous sommes (nous et mille autres) tourmentés l'esprit pour savoir s'il était à désirer ou à craindre que l'instruction pénétrât dans tous les rangs de la société. Cette question si difficile à résoudre pour la France ne semble même pas s'être présentée ici aux esprits. Il m'est déjà arrivé cent fois de la poser aux hommes les plus réfléchis ; je voyais par la manière dont ils la tranchaient qu'ils ne s'y étaient jamais arrêtés, et son énoncé seul avait pour eux quelque chose de choquant et d'absurde. Les lumières, disent-ils, sont les seules garanties que nous ayons contre les écarts de la multitude.

Voilà, mon cher ami, ce que j'appellerai les *croyances* de ce pays. Ils croient de bonne foi à l'excellence du gouvernement qui les régit, ils croient à la sagesse des masses, pourvu qu'elles soient éclairées ; et ne paraissent pas se douter qu'il y a une certaine instruction qui ne peut jamais être le partage des masses et qui cependant peut être nécessaire pour gouverner un État.

Quant à ce que nous entendons généralement par *croyances*, anciennes mœurs, anciennes traditions, puissance des souvenirs, je n'en vois pas jusqu'à présent de trace. Je doute même que les opinions religieuses aient une aussi grande puissance

qu'on ne le pense au premier abord. L'état religieux de ce peuple-ci est peut-être ce qu'il y a de plus curieux à examiner ici. Je tâcherai de te dire ce que j'en sais, quand je reprendrai ma lettre qu'il faut que j'interrompe, peut-être pour plusieurs jours.

Calwell, 45 milles de New York.

Mon esprit a tellement été mis en mouvement depuis ce matin par le commencement de ma lettre, que je sens le besoin de la reprendre sans savoir cependant au juste ce que je vais te dire. Je te parlais plus haut de la religion : on est frappé en arrivant ici de l'exactitude pratique qui accompagne les exercices de la religion. Le dimanche est observé judaïquement ; j'ai vu des rues barrées en face des églises pendant le service divin, la loi commande ces choses impérieusement et l'opinion, bien plus forte qu'elle, oblige tout le monde à se montrer à l'église et à s'abstenir de tout divertissement. Et cependant, ou je me trompe fort, ou il y a un grand fond de doute et d'indifférence cachée sous ces formes extérieures. Nulle passion politique ne se mêle comme chez nous à l'irréligion, mais la religion n'en a pas pour cela plus de pouvoir. C'est une impulsion très forte qui a jadis été donnée et qui va maintenant en expirant tous les jours. La foi est évidemment inerte ; entrez dans les églises (je dis les protestantes) vous y entendrez parler morale ; du dogme pas le mot ; rien qui puisse choquer le moins du monde le voisin, rien qui puisse réveiller l'idée d'une dissidence. Les abstractions du dogme, les discussions spécialement appropriées à une doctrine religieuse, voilà cependant dans quoi l'esprit humain aime à se plonger quand une croyance l'a fortement saisi ; tels étaient jadis les Américains eux-mêmes. Cette prétendue tolérance qui, à mon avis, n'est pas autre chose que de la bonne grosse indifférence, est poussée si loin, que dans les établissements publics tels que les prisons, les maisons d'éducation pour les jeunes délinquants, etc., sept à huit ministres de sectes différentes viennent prêcher successivement aux mêmes assistants. Mais, disais-je, comment ceux de ces hommes et de ces enfants qui appartiennent à une secte se trouvent-ils d'entendre

le ministre d'une autre ? La réponse infaillible est celle-ci : les différents prédicateurs ne s'occupant qu'à traiter des lieux communs de morale ne peuvent se nuire réciproquement. Il est évident d'ailleurs qu'ici et généralement parlant la religion ne remue pas profondément les âmes. En France ceux qui croient manifestent cette croyance par des sacrifices de temps, d'efforts, de fortune. On sent qu'ils agissent sous l'empire d'une passion qui les domine et dont ils sont devenus les agents. Il est vrai qu'à côté d'eux se trouvent des espèces de brutes qui ont en horreur le nom même de la religion et qui ne discernent même pas très aisément le bien du mal. Ni l'une ni l'autre de ces classes ne me paraît exister ici dans la masse protestante. On suit une religion comme nos pères prenaient une médecine au mois de mai : si ça ne fait pas de bien, a-t-on l'air de dire, au moins ça ne peut pas faire de mal, et il est d'ailleurs convenable de se conformer à la règle commune. En définitive comment veux-tu qu'il en soit autrement ? Les réformateurs du XVI^e siècle ont fait en matière religieuse le même compromis qu'on s'efforce de faire de nos jours en matière politique ; ils ont dit : tel principe est mauvais jusqu'à telle conséquence, à partir de là nous le trouvons bon et il faut le juger tel avec nous, et vice versa ; mais il s'est rencontré des esprits ardents et logiques qui n'ont pas pu souffrir qu'on les arrêât à moitié chemin ; il en est résulté qu'un champ immense a été ouvert à l'esprit humain et je t'assure qu'il en a profité. C'est une chose incroyable à voir les subdivisions infinies dans lesquelles les sectes se sont partagées en Amérique. On dirait des cercles tracés successivement autour d'un même point ; chaque nouveau s'en éloigne un peu plus que son voisin. La foi catholique est le point immobile dont chaque nouvelle secte s'éloigne un peu plus en se rapprochant du pur déisme. Tu sens qu'un pareil spectacle ne peut manquer de jeter l'esprit d'un protestant qui pense dans un doute inextricable ; aussi est-ce là le sentiment que je crois voir visiblement régner au fond de presque toutes les âmes. Il me paraît évident que la religion réformée est une espèce de compromis, une sorte de *monarchie représentative* en matière de religion qui peut bien remplir une époque, servir de passage,

d'un état à un autre, mais qui ne saurait constituer un état définitif et qui approche de sa fin. Par qui sera-t-elle remplacée ? Ici le doute commence pour moi : ce pays-ci présente pour la solution de cette question, qui du reste est une question *humaine*, des données très précieuses, les instincts religieux et antireligieux qui peuvent exister dans l'homme se développent ici avec une parfaite liberté ; je voudrais te faire assister à ce curieux spectacle, tu y retrouverais la lutte des deux principes qui divisent le monde politique ailleurs. Des protestants de toutes les communions, anglicans, luthériens, calvinistes, presbytériens, anabaptistes, quakers, et cent autres sectes chrétiennes, voilà le fond de la population. Population pratiquante et indifférente, qui vit au jour le jour, s'accoutume à un *milieu* peu satisfaisant mais *tranquille* et dont les convenances sont satisfaites. Ceux-là vivent et meurent dans des à peu près, sans se soucier jamais d'aller toucher le fond des choses ; ils ne se recrutent plus. Au-dessus d'eux se trouvent une poignée de catholiques, usant de la tolérance de leurs anciens adversaires, mais restés au fond aussi intolérants qu'ils l'ont jamais été, aussi intolérants en un mot que des gens qui *croient*. Pour ceux-là il n'y a de vérité que dans un seul point : une ligne en deçà ou au delà de ce point, la damnation éternelle ; ils vivent au milieu de la société civile, mais ils s'interdisent tout rapport entre eux et les sociétés religieuses qui les entourent. J'entrevois même que leur dogme sur la liberté de conscience est à peu près le même qu'en Europe et je ne suis pas sûr qu'ils ne persécutassent pas s'ils se trouvaient les plus forts. Ces gens sont en général pauvres, mais pleins de zèle, leurs prêtres sont tout dévoués au culte de sacrifice qu'ils ont embrassé ; ce ne sont pas des industriels en fait de religion, comme les ministres protestants. Les catholiques augmentent en nombre d'une manière prodigieuse. Beaucoup d'Européens qui arrivent viennent les recruter ; mais les conversions sont nombreuses. La Nouvelle-Angleterre, le bassin du Mississippi commencent à s'en remplir. Il est évident que tous les esprits naturellement religieux parmi les protestants, les esprits graves et entiers, que le vague du protestantisme fatigue, et qui en même temps sentent vivement le besoin d'une religion, aban-

donnent de désespoir la recherche de la vérité et se rejettent de nouveau pieds et poings liés, sous l'empire de l'*autorité*. Leur raison est un fardeau qui leur pèse et dont ils font le sacrifice avec joie. Ils deviennent catholiques. Le catholicisme d'ailleurs saisit vivement les sens et l'âme, il convient plus au peuple que la religion réformée. Aussi le plus grand nombre des convertis appartient-il aux classes ouvrières de la société. Voilà l'un des bouts de la chaîne ; nous allons maintenant passer à l'autre bout. Sur des confins du protestantisme se trouve une secte qui n'a de chrétienne que le nom, ce sont les *unitairiens*. Parmi les unitairiens, c'est-à-dire parmi ceux qui nient la Trinité et ne connaissent qu'un Dieu, il y en a qui ne voient en J.-C. qu'un ange, d'autres un prophète, d'autres enfin un philosophe comme Socrate. Ce sont de purs déistes ; ils parlent de la Bible parce qu'ils ne veulent pas choquer trop fortement l'opinion qui est encore toute *chrétienne*. Ils ont un office le dimanche, j'y ai été : on y lit des vers de Dryden ou autres poètes anglais sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; on y fait un discours sur quelque point de morale et tout est dit. Cette secte gagne des prosélytes à peu près dans la même proportion que le catholicisme, mais elle se recrute dans les hauts rangs de la société. Elle s'enrichit comme lui des pertes du protestantisme. Il est évident que les protestants dont l'esprit est froid et logique, les classes *discutantes*, les hommes dont les habitudes sont intellectuelles et savantes saisissent l'occasion d'embrasser une secte toute philosophique qui leur permet de faire profession presque publique du pur déisme. Cette secte du reste ne ressemble en aucune façon aux saints-simoniens de France. Indépendamment du point de départ qui est tout différent, les unitairiens ne mêlent rien de boursoufflé, ni de *bouffon* à leur doctrine et à leur culte, au contraire, ils visent autant que possible à se rapprocher extérieurement des sectes chrétiennes, aussi aucune espèce de ridicule ne s'attache à eux ; nul esprit de parti ne les pousse ni ne les arrête. Leurs allures sont naturellement graves et leurs formes simples. Ainsi tu vois le protestantisme, mélange d'autorité et de raison, battu en brèche tout à la fois par les deux principes absolus de la *raison* et de l'*autorité*. Ce spec-

tacle se présente un peu partout sans doute pour qui veut bien regarder ; mais ici il frappe les yeux, il est apparent. Parce qu'en Amérique nulle puissance de fait ni d'opinion ne vient gêner la marche des intelligences ou des passions humaines sur ce point, elles suivent leur pente naturelle. Dans un temps qui ne me paraît pas très éloigné, il me paraît certain que les deux extrêmes se trouveront en présence. Quel sera alors le résultat définitif ? Ici je me perds absolument dans le vague et je ne vois plus de route indiquée. Le déisme pourra-t-il jamais convenir à toutes les classes d'un peuple ? À celles surtout qui ont le plus besoin du frein de la religion ? C'est ce que je ne puis me persuader. J'avoue que ce que je vois ici me dispose plus que je ne l'étais avant à croire que ce qu'on appelle la religion naturelle, peut suffire aux classes supérieures de la société, pourvu que la croyance aux deux ou trois grandes vérités qu'elle enseigne soit réelle et que quelque chose d'un culte extérieur vienne s'y mêler et réunir ostensiblement les hommes dans la profession publique de ces vérités ; mais où le peuple deviendra autre qu'il n'a été et n'est encore dans toutes les parties du monde, où il ne verra dans cette religion naturelle que l'absence de toutes les croyances de l'autre vie et tombera d'aplomb dans la seule doctrine de l'intérêt.

Mais pour en revenir à l'état actuel des États-Unis, il ne faut pas prendre ce que je viens de dire dans un sens trop absolu. Je t'ai parlé de *tendance* évidente des esprits et non de faits accomplis ; il est évident qu'il reste encore ici un plus grand fond de religion chrétienne que dans aucun pays du monde, à ma connaissance, et je ne doute pas que cette disposition des esprits n'ait encore de l'influence sur le régime politique. Elle donne une tournure morale et réglée aux idées ; elle arrête les écarts de l'esprit d'innovation, surtout elle rend très rare cette disposition de l'âme, si commune chez nous, qui fait qu'on s'élance à travers tous les obstacles *per fas et nefas* vers le but qu'on a choisi. Il est certain qu'un parti, quelque désir qu'il eût d'obtenir un résultat, se croirait encore obligé de n'y marcher que par des moyens qui auraient une apparence de *moralité* et ne choqueraient point ouvertement

les croyances religieuses toujours plus ou moins morales même lorsqu'elles sont fausses.

Mais n'admires-tu pas la misère de notre nature. Une religion est puissante sur les volontés, elle domine l'imagination, elle fait naître de réelles et profondes croyances ; mais elle partage la race humaine en bienheureux et en damnés, crée sur la terre des divisions qui ne devaient exister que dans l'autre vie, enfante l'intolérance et le fanatisme. L'autre prêche la tolérance, s'attache à la raison, en fait son symbole ; elle n'obtient nul pouvoir ; c'est une œuvre inerte, sans puissance et presque sans vie. En voilà assez sur ce sujet vers lequel mon imagination m'entraîne sans cesse et qui finirait par me rendre fou si je l'approfondissais souvent. D'ailleurs, il me semble que j'ai encore bien d'autres choses à te dire.

Sais-tu en matière politique ce qui me frappe le plus vivement dans ce pays-ci ? Ce sont les effets des lois sur les successions. Au moment de la révolution d'Amérique, l'égalité politique existait parmi les colons ; mais non l'égalité des fortunes. Les Anglais avaient emporté ici leurs lois de primogéniture, aux termes desquelles l'aîné prenait les trois quarts de la fortune du père à lui tout seul. Il en résultait que le pays était rempli de vastes domaines territoriaux passant de père en fils et perpétuant la richesse dans les familles. Alors, ici je ne parle que d'après les récits des Américains eux-mêmes, il y avait non pas une classe de nobles, mais une classe de grands propriétaires fonciers, menant une vie simple mais assez intellectuelle, ayant un certain ton, de certaines manières élevées, attachée à l'esprit de famille, au point d'honneur, etc. Un certain nombre de ces familles prirent le parti de l'Angleterre et furent conséquemment la cause de la révolution. Or, il n'y a de cela que moins de 60 ans. Les lois sur les successions furent changées ; le partage égal succéda au droit de primogéniture. Un changement qui a quelque chose de magique en résulta. Les domaines se fractionnèrent, et passèrent en d'autres mains, l'esprit de famille se perdit, la tendance aristocratique, qui avait signalé les premiers temps de la république, fut remplacée par une tendance démocratique irrésistible et contre laquelle on ne peut plus avoir la moindre

espérance de lutter. Maintenant la division des fortunes est immense, la rapidité avec laquelle elles changent de main passe tout ce que j'aurais pu imaginer. J'ai vu plusieurs membres de ces anciennes familles dont je te parlais. Il est facile d'apercevoir au fond de leur âme un grand mécontentement contre l'ordre de choses nouveau. Ils regrettent et le patronage et l'esprit de famille et les mœurs élevés, l'aristocratie en un mot. Mais ils se soumettent à un fait désormais irréparable. Ils avouent qu'ils ne sont plus rien qu'une unité dans l'État. Mais ils en subissent la nécessité d'assez bonne grâce, parce que s'ils ne sont pas plus favorisés que d'autres, au moins leur ancienne position n'est-elle pas devenue un signe d'exclusion. Leur famille ayant pris part à la révolution, eux-mêmes n'ayant jamais lutté que d'une manière indirecte contre l'extension de la démocratie, l'opinion publique ne s'est jamais systématiquement déclarée contre eux. J'ai entendu dire en Europe qu'il y avait une tendance aristocratique en Amérique. Ceux qui disent cela se trompent. C'est une des choses que j'affirmerais le plus volontiers. La démocratie est au contraire ou en pleine marche dans certains États, ou dans toute son extension imaginable en d'autres. Elle est dans les mœurs, dans les lois, dans l'opinion de la majorité. Ceux qui lui sont opposés se cachent et sont réduits à prendre ses propres couleurs pour avancer. À New York, il n'y a que des vagabonds privés des droits électoraux. Les effets d'un gouvernement démocratique sont d'ailleurs visibles ; c'est une instabilité perpétuelle dans les hommes et dans les lois, une égalité extérieure poussée au plus haut point, un ton de manière et un tour d'idée uniformément communs. On ne saurait douter que la loi sur les successions ne soit une des principales causes de ce triomphe complet des principes démocratiques. Les Américains le reconnaissent eux-mêmes, soit qu'ils s'en plaignent ou s'en réjouissent, c'est la loi des successions qui nous a faits ce que nous sommes, c'est le fondement de notre république, tel est le langage que nous entendons tous les jours : ceci m'a fait faire de sérieuses réflexions ; s'il est vrai que le partage égal des biens amène, par une marche plus ou moins rapide, mais infaillible, à la

destruction des familles et de l'esprit de famille et à l'annulation complète des principes aristocratiques (chose qui me paraît maintenant évidente), n'en résulte-t-il pas forcément que tous les peuples chez lesquels une pareille loi civile est établie vont rapidement ou au gouvernement absolu ou à la république ; et que les tentatives qu'on fait pour les arrêter *définitivement* sur l'une ou l'autre de ces deux routes, sont chimériques. Appliquant ces idées en France, je ne puis m'empêcher de penser que la charte de Louis XVIII était une œuvre nécessairement sans durée ; il avait créé des institutions aristocratiques dans les lois politiques et laissait dans les lois civiles un principe démocratique tellement actif qu'il devait détruire en peu de temps les bases de l'édifice qu'il élevait. Les fautes de Charles X ont sans doute accéléré de beaucoup le mouvement, mais nous marchions sans lui. Nous allons vers une démocratie sans borne, je ne dis pas que ce soit une bonne chose, ce que je vois dans ce pays-ci me convainc au contraire que la France s'en arrangera mal ; mais nous y allons poussés par une force irrésistible. Tous les efforts qu'on fera pour arrêter ce mouvement, ne procureront que des haltes, puisqu'il n'est pas de force humaine qui puisse changer la loi des successions et qu'avec la loi des successions nos familles disparaîtront, les biens passeront dans d'autres mains, les richesses tendront de plus en plus à s'égaliser, la haute classe à se fondre dans la moyenne, celle-ci devenir immense et à imposer à tout son égalité. Refuser d'embrasser ces conséquences me paraît une faiblesse ; et je suis amené forcément à penser que les Bourbons au lieu de chercher à renforcer ostensiblement un principe aristocratique qui meurt chez nous, auraient dû travailler de tout leur pouvoir à donner des intérêts d'ordre et de stabilité à la démocratie. Dans mon opinion, le système communal et départemental aurait dû dès le principe attirer toute leur attention. Au lieu de vivre au jour le jour avec les institutions communales de Bonaparte, ils auraient dû se hâter de les modifier, initier peu à peu les habitants dans leurs affaires, les y intéresser avec le temps, créer des intérêts locaux et surtout fonder s'il est possible ces *habitudes et ces idées légales* qui sont à mon avis le seul contre-

poids possible à la démocratie. Peut-être alors auraient-ils rendu le mouvement qui s'opère moins dangereux pour eux et pour l'État. En un mot, la démocratie me paraît désormais un fait qu'un gouvernement peut avoir la prétention de *régler* mais d'arrêter, non. Ce n'est pas sans peine, je t'assure, que je me suis rendu à cette idée ; ce que je vois dans ce pays-ci ne me prouve point que, même dans les circonstances les plus favorables et elles existaient ici, le gouvernement de la multitude soit une excellente chose. On est à peu près d'accord que dans les premiers temps de la république, les hommes d'État, les membres des chambres, étaient beaucoup plus distingués qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils faisaient presque tous partie de cette classe de propriétaires dont je t'ai parlé plus haut. Maintenant le peuple n'a plus *la main si heureuse*. Ses choix tombent en général sur ceux qui flattent ses passions et se mettent à sa portée. Cet effet de la démocratie, joint à l'extrême instabilité de toutes choses, au défaut absolu d'esprit de suite et de durée, qu'on remarque ici, me convainc tous les jours davantage que le gouvernement le plus rationnel n'est pas celui auquel *tous* les intéressés prennent part, mais celui que dirigent les classes les plus éclairées et les plus morales de la société. On ne peut se dissimuler cependant qu'en somme ce pays-ci ne présente un admirable spectacle ; il me pénètre, je te le dis franchement, de la supériorité des gouvernements libres sur tous les autres. Je me sens plus que jamais convaincu que tous les peuples ne sont pas faits pour en jouir dans la même étendue, mais aussi je suis plus que jamais disposé à penser qu'il est à regretter qu'il en soit ainsi. Il règne ici une satisfaction universelle du gouvernement existant dont on ne peut se faire d'idée ; le peuple est incontestablement placé plus haut dans l'échelle morale que chez nous, chaque homme a un sentiment de sa position indépendante et de sa dignité individuelle qui ne rend pas toujours son abord fort agréable mais qui en définitive le porte à se respecter lui-même et à respecter les autres ; j'admire surtout ici deux choses : la première, c'est l'extrême respect qu'on a pour la loi ; seule et sans appareil, sans force publique, elle commande d'une manière irrésistible. Je crois, en vérité, que la principale cause en

est qu'ils la font eux-mêmes et peuvent la changer. On voit sans cesse des voleurs qui ont violé toutes les lois de leurs pays, obéir scrupuleusement à celles qu'ils se sont faites eux-mêmes. Je crois qu'il se passe quelque chose de semblable dans l'esprit des peuples. La seconde chose que j'envie à ce peuple-ci, c'est la facilité avec laquelle il se passe de gouvernement. Chaque homme se regarde ici comme intéressé à la sûreté publique et à l'exercice des lois. Au lieu de compter sur la police, il ne compte que sur lui-même. Il en résulte qu'en somme et sans qu'elle paraisse jamais, la force publique est partout. C'est une chose vraiment incroyable à voir, je t'assure, que la manière dont ce peuple se maintient en ordre, par le seul sentiment qu'il n'a de sauvegarde contre lui-même que dans lui-même.

Tu vois que je te rends le plus que je le puis compte de toutes les impressions que je reçois. En somme, elles sont plus favorables à l'Amérique qu'elles ne l'étaient pendant les premiers jours de mon arrivée. Il y a dans le tableau une foule de détails défectueux, mais l'ensemble saisit l'imagination. Je conçois surtout qu'il agisse d'une manière irrésistible sur les esprits logiques et superficiels, combinaison qui n'est pas rare. Les principes du gouvernement sont si simples, les conséquences s'en déduisent avec une régularité si parfaite, que l'esprit est subjugué et entraîné s'il n'y prend garde. Il faut faire un retour sur soi-même, lutter contre le courant pour apercevoir que ces institutions si simples et si logiques ne sauraient convenir à une grande nation qui a besoin d'un gouvernement intérieur fort et d'une politique extérieure fixe, qu'il n'est pas durable de sa nature, qu'il demande chez le peuple qui se le donne une longue habitude de la liberté, et une masse de *vraies* lumières qui ne peuvent s'acquérir que rarement et à la longue. Et après qu'on s'est dit tout cela, on en revient encore à dire que c'est cependant une belle chose et qu'il est à regretter que la constitution morale et physique de l'homme lui défende de l'obtenir partout et pour toujours.

Je désire bien vivement que tu me répondes sur tout cela si tu as le temps de le faire et l'esprit porté à t'occuper de choses théoriques. Jusqu'à présent nous ne causons point bien que

nous communiquions l'un avec l'autre. Je n'ai pas reçu encore de réponse à la première lettre que je t'ai écrite. Au milieu de toutes les théories dont j'amuse ici mon imagination, le souvenir de la France est comme un ver rongeur. Il vient me surprendre le jour au milieu de nos travaux, la nuit quand je me réveille. Je dévore les journaux et les lettres particulières quand elles arrivent. Les dernières nouvelles m'ont inquiété vivement, j'ai cru y voir des indices très graves d'agitation dans l'ouest ; tu sais que je n'ai jamais cru à la réussite d'une insurrection ; je mourrais donc d'inquiétude si j'apprenais qu'elle a lieu. Nous sommes restés près de deux mois à New York ; maintenant nous nous en éloignons un peu, mais de manière à pouvoir toujours y être revenus en huit jours ; tous les cinq ou six jours, il part des vaisseaux pour l'Europe ; ainsi, je suis en mesure de faire ce qui me conviendra le mieux. Je suis toujours plus que jamais de l'opinion que je t'ai exprimée à mon départ. Tant que Louis Philippe est là j'ai les mains liées ; mais quel que soit son remplaçant, je me retire des fonctions publiques et je rentre en possession de ma conduite et de mes actions.

Adieu, mon cher ami ; l'incertitude où je suis sur ton sort est une des choses les plus difficiles à supporter. Il régnait dans ta dernière lettre un ton de tristesse et un dégoût des hommes qui m'a fait de la peine ; il n'y a pas de jour où je ne désire d'être avec toi et de partager en tout ta bonne ou ta mauvaise fortune. Adieu encore une fois ; je t'embrasse du meilleur de mon cœur. Conserve cette lettre. Elle sera curieuse pour moi plus tard.

A. DE TOCQUEVILLE À L'ABBÉ LESUEUR.

New York, ce 30 juin 1831.

J'espère, mon bon ami, que cette lettre vous trouvera en bonne santé ; les dernières nouvelles que j'ai reçues de France et qui portaient la date du 12 mai m'ont fait bien plaisir en m'apprenant que les santés se soutenaient ; mais il y a si long-

temps que cela était ainsi que je n'ose me réjouir complètement.

À propos de vos lettres, elles nous ont fait faire, l'autre jour, la plus charmante promenade qu'on puisse imaginer. Lorsqu'on nous les a données, il était six heures du soir et le frais commençait à venir. Après en avoir lu les premières lignes, il nous a pris l'idée de rendre le plaisir le plus complet possible et pour cela d'aller tranquillement achever la lecture dans quelques jolis endroits de la campagne.

Nous avons donc serré le précieux paquet et nous nous sommes acheminés par le plus court chemin vers les dernières maisons de la ville. Nous avons traversé la rivière de l'Est et, passant sur Long Island, nous avons fini par découvrir un charmant vallon dont l'entrée s'ouvre sur le port de New York. Là, après avoir ôté notre chapeau, notre cravate, nous être placés à l'ombre bien assis, encore mieux accotés, nous avons commencé à parcourir lentement notre correspondance.

C'était une vraie scène d'*épicuriens*. Nous sommes restés là une bonne heure, vivant plus avec vous qu'à New York. Il était nuit close quand nous sommes rentrés chez nous et nous sommes tombés d'accord que depuis notre arrivée ici nous n'avions pas encore passé une soirée aussi agréable.

Nous comptons, mon cher Bébé, quitter demain cette ville. Nous avons vu maintenant tout ce qu'elle pouvait présenter de curieux en choses et en hommes ; voilà six semaines que nous l'habitons et nous en emporterons un souvenir fort agréable.

Notre intention en sortant d'ici est de remonter la rivière du Nord jusqu'à Albany ; de là nous irons à Auburn, ville située dans les terres au-dessus du lac Ontario. Nous resterons là probablement dix ou douze jours pour examiner une prison célèbre qui s'y trouve ; de là nous irons visiter la chute du Niagara et nous reviendrons à Boston par Montréal et Québec. C'est ce qu'on appelle ici *the fashionable tour*, la promenade à la mode. Une foule de monde l'entreprend dans l'été. C'est une affaire d'un mois ou cinq semaines. Nous serons un peu plus longtemps parce que nous nous arrêterons dans plusieurs lieux.

Pour vous faire concevoir la rapidité de la course je vous dirai qu'on prend au fort Niagara un bateau à vapeur qui en trente-six heures vous conduit à Montréal. Vous verrez sur la carte qu'il y a un bon bout de chemin. Les environs du lac Ontario qui étaient déserts il y a vingt ans sont maintenant couverts de villes et de villages. Il faudrait faire cent lieues dans les terres pour atteindre maintenant le grand désert. La petite course que nous allons faire nous charmerait si nous ne craignons d'être trop longtemps sans recevoir de lettre et surtout de ne plus pouvoir vous écrire exactement comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Vous sentez qu'éloignés de New York par des distances assez considérables, il nous sera impossible de calculer notre affaire de manière que nos lettres arrivent toujours ici avant le départ des paquebots, qui a lieu maintenant tous les dix jours. Il y aura donc nécessairement des lettres remises à dix jours et des vaisseaux qui ne vous apporteront rien. Je vous dis cela parce que je sais à quel point votre tendresse pour moi est inquiète et avec quelle facilité votre imagination crée des malheurs quand il s'agit de nous.

De plus voilà l'hiver qui n'est pas bien loin et dans cette saison il faudra vous habituer, comme nous y serons forcés nous-mêmes, à vous passer de nouvelles pendant des espaces énormes. Le consul français à New York nous disait encore il n'y a pas trois jours que, l'hiver dernier, ils avaient été soixante-dix jours sans arrivage de France. Le soixante-et-onzième le vent leur a amené trois courriers à la fois.

J'ai été bien heureux d'apprendre par les dernières lettres que notre pauvre Alexandrine allait mieux. J'attends maintenant le premier bulletin avec une bien vive impatience, mais où et quand m'arrivera-t-il ? Je l'ignore absolument et cette idée me désespère.

Le ménage Hippolyte était encore au mois de mai à Paris. Émilie m'a écrit une lettre pleine d'amitié. Je vois que cette pauvre petite sœur n'est pas non plus trop satisfaite de sa santé ; sans doute que maintenant elle s'achemine vers Nacqueville.

Les affaires politiques me paraissent prendre une tournure plus rassurante, du moins autant qu'on en peut juger de si loin. Probablement, à l'heure où j'écris cette lettre, le grand combat des élections est livré. Si, comme je l'espère, la victoire reste aux libéraux modérés, j'espère que la tranquillité ne sera pas troublée de longtemps.

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon bon ami, de l'avidité avec laquelle nous recueillons ici les nouvelles de France. Je sens plus que jamais que nous ne pourrions tenir dans ce pays-ci si les choses se brouillaient tout à fait dans le monde. Si au contraire, l'ordre actuel continue à se traîner comme il le fait, nous sommes trop heureux de nous trouver tirés de la position fausse où nous serions à Paris et à Versailles.

Les Américains, je dis les gens éclairés, ont des opinions plus raisonnables que je ne pensais sur l'état de la France. Je vous assure que, bien que républicains chez eux, ils ne croient pas plus que nous que la république puisse s'établir chez une grande nation.

Cependant les opinions sont beaucoup plus partagées que je ne le pensais sur La Fayette. En général les classes élevées le jugent comme nous. On ne se doute guère de cela en France.

J'ai appris avec bien de la peine le grand voyage qu'a entrepris Ludovic. Je crains qu'il ne s'en repente un jour. Son père doit être affligé de son départ.

Qu'il me tarde, mon cher Bébé, de recevoir enfin une lettre qui soit une *réponse*. Jusqu'à présent nous jouons au propos interrompu. Nous ne causons point. J'espère que vous me direz bien exactement toutes les circonstances qui ont accompagné la réception de ma première lettre : quand, comment elle est arrivée ; ce que vous avez dit, pensé en la recevant, je veux autant que possible tout savoir.

La prochaine lettre ne vous arrivera pas par la poste. Elle vous sera apportée par un de nos amis qui part le 10 juillet pour la France. Je vous en avertis pour que vous vous attendiez à un retard ; vous savez qu'il n'y a rien de plus long que les *occasions*. Malgré cette considération, je crois que j'ai bien

fait de lui promettre une lettre ; il la portera lui-même et vous serez sans doute bien aise de causer avec quelqu'un qui vient de me quitter et qui a vu les lieux que je parcours encore. Celui qui portera ma lettre est M. Schérer, que mon père a vu en allant au Havre. Il n'a pas une figure fort agréable, mais c'est un excellent garçon et nos rapports avec lui ont été de nature à me faire désirer de le retrouver un jour en France. Je vous prie donc de le recevoir aussi bien que possible, d'autant que probablement il vous portera lui-même ma lettre à Saint-Germain. Il vous peindra l'Amérique sous des couleurs peu favorables ; le fait est qu'il y a fait le plus sot voyage du monde. Il y est venu sans but autre que se promener, ignorant la langue et les coutumes du pays et, au bout de deux mois, le voilà obligé de retourner en France sans avoir rien vu qui pût le dédommager de deux traversées pareilles. Il est de fort mauvaise humeur et vous vous en apercevrez. Hier au soir nous avons été avec lui choisir sa cabine dans le vaisseau qui doit le porter en France ; nous sommes revenus Beaumont et moi tout tristes de cette promenade et bien déterminés à n'en plus faire de semblables. La visite de ce vaisseau, la vue d'un homme qui allait s'y embarquer pour revoir la France, tout cela nous a fait bien péniblement ressouvenir que nous ne sommes pas ici chez nous. Nous envions bien fort, je vous assure, le sort de Schérer. Et l'idée que celui qui s'embarquera sur ce vaisseau aura peut-être, dans six semaines, l'occasion de vous voir tous, cette idée-là me causait plus d'émotion que je n'en ai éprouvé depuis que je suis dans ce pays-ci. Il faut vous quitter, le papier me manque. Adieu mon bon vieil ami... Je vous embrasse du meilleur de mon cœur et vous remercie pour vos bonnes prières, qui jusqu'à présent ont été exaucées.

Embrassez tout le monde pour moi. Dites à Louis si vous le voyez que je me remets à lui écrire parce que je veux lui envoyer un volume.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE JULES.

Albany, 4 juillet 1831.

Je ne veux pas, mon cher Jules, tarder davantage à te répondre, et quoiqu'il ne parte pas de vaisseau pour Le Havre avant le 10 de ce mois, je vais dès aujourd'hui commencer ma lettre pour toi, sauf à la continuer les jours suivants, si je ne la finis pas de suite. Si tu as eu l'intention de me faire plaisir en m'écrivant une bonne et longue lettre, je t'assure que tu as bien complètement rempli ton but. Je l'ai lue avec un sentiment de joie que je ne pourrais t'exprimer. Elle m'a vivement intéressé, non seulement par les sentiments qu'elle contient, mais encore par les observations que tu me fais sur le pays que je parcours.

Je te sais bien bon gré de t'occuper de l'Amérique dans le moment où j'y suis et je suis bien aise que l'amitié fraternelle donne du charme et de l'intérêt à tes lectures.

Si les ports de lettres n'étaient pas si chers, je t'enverrais une carte de l'Amérique du Nord plus détaillée que celle que tu as déjà et semblable à celle dont nous sommes forcés de nous servir pour nos voyages. Je crains que tu n'aies quelquefois de la difficulté à suivre notre marche. Jusqu'à présent, la chose n'a pas été fort embarrassante, car nous ne sommes pas sortis de New York, si ce n'est pour aller à Sing Sing ; mais, maintenant, nous voilà lancés ; et, si tu veux absolument nous suivre dans notre marche, nous allons faire travailler tes yeux sur la carte.

Nous sommes partis le 30 juin de New York : nous avions une visite à faire à un M. Livingston qui demeure à sept ou huit lieues de New York sur les bords de l'Hudson. Notre intention était de nous embarquer sur le bateau à vapeur ; mais ce jour-là, le service du bateau était interrompu ; nous avons donc été obligés de recourir à un autre moyen de transport. Le hasard nous a fait trouver sur le port un sloop (petit vaisseau à un mât) se rendant au lieu où nous voulions aller ; nous l'avons pris sur-le-champ et, après deux ou trois heures d'une navigation charmante, nous sommes arrivés à Yonkers,

village voisin de l'habitation de M. Livingston. Mais voilà que les Livingston n'étaient pas chez eux ! Il nous a donc fallu revenir à Yonkers. Mais que devenir ? Où aller ?

Nous aurions voulu continuer à remonter l'Hudson et, tout en marchant sur Albany, nous arrêter dans différents endroits qui méritent d'être vus de près, tels que West Point, où est l'école militaire des États-Unis, Catskill, dont les hauteurs présentent une vue très renommée. Mais nous n'avons aucun moyen de transport et nous voilà retenus à Yonkers, sans aucun moyen d'en sortir.

Nous avons passé notre soirée le mieux possible. Après un modeste repas, Tocqueville a pris son fusil, moi, mon portefeuille et mon album, et, pendant qu'assis sur le sommet de la colline je dessinais une vue de l'Hudson à côté duquel j'ai eu soin de placer Yonkers et le sloop qui nous a apportés, Tocqueville faisait aux oiseaux américains une guerre à mort.

Ces oiseaux sont en général charmants. Il y en a beaucoup qui sont tout bleus, d'autres dont le corps est noir avec une collerette jaune qui est très jolie. Ceux dont je parle ici sont très communs. Nous n'avons pas encore eu beaucoup d'occasions d'en tirer ; nous avons oublié de porter nos fusils à Sing Sing. C'est là d'ailleurs une occupation fort accessoire dans notre position.

Pour en revenir à Yonkers, la clarté du jour ayant fait place aux ombres de la nuit, il a fallu fermer mon album. Nous avons descendu le coteau et, arrivés sur le rivage, nous nous sommes précipités dans les eaux de l'Hudson où nous avons pris un bain fort agréable. Je nage assez bien maintenant, grâce aux leçons de l'ami Tocqueville, qui a mis beaucoup de persévérance à me procurer ce talent très utile aux navigateurs.

Le soir, nous avons trouvé dans notre gîte deux mauvais lits préparés dans une espèce de grenier si bien échauffé par les derniers rayons du soleil couchant, que j'ai cru que nous étoufferions pendant la nuit. Enfin le bateau à vapeur de New York à Preskill est venu le lendemain matin nous tirer de notre ornière. Nous comptons, en prenant ce bateau, nous faire transporter à Callwell, petit village très pittoresque sur la

rive gauche de l'Hudson, et, après y avoir passé le temps nécessaire, prendre un autre bateau à vapeur pour nous faire conduire à West Point. Nous sommes en effet arrivés à Callwell ; là, nous avons fait une charmante promenade à travers les bois et les rochers et nous avons sué sang et eau pour parvenir sur le sommet d'une très haute montagne du haut de laquelle nous avons vu un des plus beaux spectacles et un des plus imposants tableaux que présente la Rivière du Nord (l'Hudson).

De tous côtés, nous voyions des chaînes de montagnes se dérouler devant nous ; il y avait surtout près de nous une baie appelée le *Nez d'Antoine*, dont la forme est tout ce qu'on peut voir de plus pittoresque. Nous avons attendu jusqu'au soir un bateau à vapeur ; à 9 heures, il est arrivé avec sa précipitation ordinaire ; il n'a pas abordé au lieu où nous étions, parce que cela lui aurait pris trop de temps, mais il nous a détaché un canot, dans lequel on nous a jetés comme des paquets avec nos malles et nous nous sommes trouvés traînés à la remorque du bateau à vapeur jusqu'à ce que nous l'ayions rejoint. Tout cela s'est fait si vite, dans une telle obscurité et sur une si vaste nappe d'eau qu'il y avait quelque chose de magique dans notre enlèvement. Nous devions éprouver un moment après une nouvelle surprise : au moment où nous arrivions à Newburgh qui est à quelques lieues de Callwell, nous voyions tout à coup partir du bateau à vapeur des feux d'artifice, des fusées volantes et bientôt, à l'aide d'une certaine matière combustible que je crois être du soufre et de la résine, le vaisseau se trouve tellement illuminé et jette sur tout ce qui l'entoure une lumière si éclatante qu'on se serait cru en plein midi.

Figure-toi les personnes sur le bateau à vapeur regardant ce spectacle inattendu au milieu d'un fleuve large d'une lieue et coulant entre des bords escarpés qui sont comme deux murailles de 1 000 à 1 500 pieds, dans lesquelles il est renfermé. Joins à cela l'effet que produisait la petite ville de Newburgh, en face de laquelle nous étions, et qui était si bien éclairée par notre feu d'artifice qu'on en distinguait les maisons et les habitants réunis en foule sur le rivage pour nous voir passer.

De Newburgh on nous a répondu par des fusées et par des boîtes.

Nous ne savions quelle était la cause de ces réjouissances. Nous étions au 1^{er} juillet. Nous avons cru d'abord qu'on célébrait l'anniversaire de la déclaration d'Indépendance des États-Unis, qui a eu lieu le 4 juillet. Mais alors pourquoi ne pas attendre le 4 juillet et s'y prendre quatre jours d'avance ?

Nous avons enfin appris que notre bateau à vapeur, le *North America*, était parti de New York en même temps qu'un autre et qu'ils courraient à l'envi l'un de l'autre. Le *North America* qui avait les devants célébrait partout sa victoire ; et, comme cette course avait été annoncée, le rivage était couvert de personnes qui voulaient en être témoins.

Du reste, cette circonstance qui nous a valu plusieurs épisodes très intéressants, a été aussi pour nous la cause d'un véritable désappointement. À peine étions-nous entrés dans le bateau à vapeur que nous avons dit au capitaine que nous allions jusqu'à West Point. Celui-ci nous a répondu qu'il ne pouvait pas s'arrêter en cet endroit, de sorte qu'il nous a fallu continuer notre chemin. En conséquence nous sommes arrivés le 2 juillet au matin à Albany qui est à environ 50 lieues de New York (144 milles).

Tu trouveras Albany sur la carte en prenant New York pour point de départ et en remontant l'Hudson du sud au nord. Albany compte 25 000 habitants. C'est une assez jolie ville, bien située. Elle ressemble beaucoup à Amiens. L'Hudson, qui en cet endroit a perdu toute sa grandeur et sa majesté, m'a tout à fait rappelé la Somme.

Albany est le chef-lieu politique de l'État de New York. Elle doit cet avantage à sa position centrale. Elle a depuis dix ans doublé de population et son accroissement ne doit pas, selon toute apparence, se ralentir de si tôt. L'Hudson lui donne les moyens de communication les plus faciles avec New York, qui est l'intermédiaire entre elle et l'Europe, et il y a un canal qui joint les eaux de l'Hudson avec celles du lac Érié et qui, par ce moyen, fait d'Albany le marché de toutes les peuplades de cette partie de l'Ouest. Ces communications vont même bientôt être rendues plus faciles par une route en

fer qu'on construit en ce moment et qui ira d'Albany à Schenectady.

En arrivant ici nous avons trouvé un monsieur pour lequel nous avions des lettres, M. Cambreling, membre du Congrès. C'est un homme positif et pratique. Il nous a reçus avec beaucoup de distinction et nous a présentés de suite au secrétaire d'État (c'est le ministre de l'Intérieur de l'État de New York). Ce secrétaire d'État est un petit homme dont la figure est très spirituelle. Il a l'air d'un commis ; il porte des bas bleus ; le reste de sa toilette n'est pas moins négligé. Il loge toujours à l'auberge et son traitement de ministre n'excède pas sept à huit mille francs. Il vaut presque autant être substitut à Paris que ministre en Amérique.

M. Flagg (car c'est son nom) nous a donné une multitude de documents très précieux : des brochures, des mémoires, des livres, des plans. Il nous a envoyé de tout cela à chaque heure du jour et ce sont autant de cadeaux qu'il fait aux commissaires du gouvernement français (ainsi qu'il nous appelle).

Nous partirons d'ici ce soir, nous avons voulu voir ici la cérémonie du 4 juillet. Comme je suis encore à 7 heures du matin et que je n'ai rien encore vu de cette fête, je suis dans l'impossibilité de t'en parler. Nous comptons, en quittant Albany, aller passer deux jours à Saratoga, dont les eaux attirent une multitude d'étrangers et d'Américains.

Tu me fais sur les mœurs américaines plusieurs questions auxquelles je crois que j'ai plus ou moins catégoriquement répondu dans mes lettres précédentes. Cependant au risque de tomber dans des redites, je vais reprendre ce que tu me dis et, à côté de chaque demande, placer la réponse : si je répète exactement et mot pour mot ce que précédemment je vous ai dit, tu en concluras que j'ai exprimé des opinions dans lesquelles je persiste ; si, au contraire, je ne suis pas d'accord avec moi-même, la conséquence sera que de nouvelles observations ont modifié mes sentiments.

Quelle est, me dis-tu, la manière de vivre des personnes riches ? Quelles sont leurs occupations, leur manière de s'habiller ? Comment sont réglées les heures de la journée ?

D'abord, fais bien attention à une chose, c'est que, dans l'État de New York, il n'y a point de *gens riches* dans le sens que nous attachons ordinairement à ce mot. En général, nous entendons par là ceux qui n'ont d'autre occupation que de dépenser leur fortune, ceux qui vivent de leurs rentes, les propriétaires retirés à la campagne ou ceux qui, dans les villes, consomment leur revenu.

Dans l'État de New York, tout le monde fait du commerce et de l'industrie. Telles sont les ressources que procure un sol immense et fécond, tels sont les débouchés que donnent à ce pays-ci ses grands fleuves et sa position maritime, que tous ses habitants peuvent être commerçants et tous faire fortune.

Ordinairement il y a dans un pays, à côté des industriels, la classe des consommateurs. Je ne vois ici que des industriels ; les consommateurs sont dans les pays où l'État de New York envoie ses productions agricoles et manufacturières. Le grand avantage de New York est d'être le port de toute l'Europe et dans lequel viennent s'approvisionner toutes les contrées de l'Amérique du Nord. Tu conçois quelles habitudes doivent résulter pour un peuple d'un pareil état de choses : on ne rencontre que des gens occupés de leurs affaires. L'argent, voilà la divinité que tout le monde encense et il est si aisé dans ce pays-ci de faire fortune qu'en vérité il faut pardonner aux Américains d'avoir une si grande soif des richesses.¹

Tu me diras peut-être que, puisqu'il est si facile de s'enrichir, il doit y avoir des *gens riches* et par conséquent des gens vivant de leurs rentes. Eh bien ! non, du moins dans l'État de New York. Les fortunes qui s'élèvent avec une prodigieuse rapidité par l'effet de l'industrie, sont détruites avec la même promptitude par la loi des successions qui consacre l'égalité des partages. En second lieu, il est rare que l'homme qui a fait

¹ « Rien n'est plus facile que de s'enrichir en Amérique », écrit de son côté Tocqueville ; « naturellement l'esprit humain, qui a besoin d'une passion dominante, finit par tourner toutes ses pensées vers le gain ; il en résulte qu'à la première apparence, ce peuple-ci semble une compagnie de marchands, réunis pour le négoce ; et à mesure qu'on creuse plus avant dans le caractère national des Américains, on voit qu'ils n'ont cherché la valeur de toutes les choses de ce monde que dans la réponse à cette seule question : Combien cela rapporte-t-il d'argent ? » (9 juin 1831) 17-1

toute sa vie des affaires les quitte avant d'avoir atteint un âge très avancé. Et, enfin, celui qui a gagné en travaillant une très grande fortune, n'en oblige pas moins ses enfants à faire du commerce, comme si cela leur était nécessaire pour vivre. Aussi voyons-nous les *gentlemen américains* les plus distingués de la société, sortir du comptoir pour aller au bal ; le matin on les rencontre dans leur boutique pour leur acheter une aune de drap et le soir on leur *fait vis-à-vis* dans une contredanse.

Cet état industriel, qui est le fond de la société, influe sur toutes les manières et sur toutes les habitudes des hommes et des femmes. Les premiers sont obligés d'être debout de bon matin et, par conséquent, ils ont faim de bonne heure ; le déjeuner étant par cette raison à 7 heures et demie ou 8 heures au plus tard, les femmes sont habituées à la diligence et *contraintes de fermer l'oreille à la paresse*. Aussi rien n'est plus fréquent que d'en rencontrer se promenant dans les rues à 7 heures du matin. Elles sont à 10 heures ou au plus tard à midi en grande toilette. Comme elles n'ont pas tant d'occupation que leurs maris, elles se promènent beaucoup, à moins qu'elles ne soient retenues dans leur maison par le soin de la famille. Du reste, ce sont surtout les jeunes personnes non mariées qui sont des promeneuses impitoyables. Il y a à New York un lieu qu'on nomme *Broadway* (ce qui signifie à peu près grande rue) où l'on est sûr de trouver de midi à 3 heures toutes les élégantes de New York. Les demoiselles se promènent seules. Un jeune homme de leur connaissance les rencontre-t-il ? Il les aborde sans aucune difficulté, cause avec elles et circule tant que cela lui plaît ; mais il ne saurait leur donner le bras, à moins qu'il ne soit ce qu'on appelle ici *fiancé*, c'est-à-dire s'il est d'accord sur le mariage avec la jeune personne. Il n'y a pourtant point ici de fiançailles ; seulement on se fait la cour assez longtemps avant de s'unir et *on s'accorde* avant de procéder à la célébration nuptiale. Quand on voit un jeune homme et une jeune personne *bras dessus bras dessous*, c'est comme si on entendait publier leur ban de mariage. Il résulte aussi de cela qu'offrir son bras à une demoiselle, c'est véritablement lui demander son cœur et sa main.

Le beau sexe passe son temps à flâner, à lire, à faire de la musique, etc. Il m'a semblé que les demoiselles avaient ici en général assez peu de goût pour les travaux de l'aiguille et cependant j'en ai vu qui brodent à merveille ; elles ont l'air d'avoir plus de penchant pour les travaux, non de l'imagination, mais de la tête. Presque toutes savent ou ont appris le français ; quelques-unes le parlent bien. C'est une opinion généralement répandue chez elles que la connaissance de notre langue est le complément obligé de leur éducation. Quant à leur musique, elle est barbare et, quand la mode d'en faire en sera passée, elles n'y perdront rien et tout le monde y gagnera. À 2 ou 3 heures on dîne, à 7 heures on prend le thé, à 10 heures on soupe.

Dans la soirée on fait et on reçoit des visites ; en général, quand on va le soir dans une maison, c'est pour y rester toute la soirée, et si, après une visite d'une heure, on lève le siège, vous voyez des figures toutes étonnées de votre retraite.

Les Américaines sont en général assez richement habillées, mais elles manquent de goût. Elles imitent en tout les modes françaises. Tous les articles de la toilette leur viennent de Paris et c'est même une branche de commerce immense pour la France ; mais elles prennent souvent dans nos modes ce qu'il y a de moins bon ; souvent aussi elles les exagèrent. Elles distribuent mal sur leurs personnes les ornements dont elles se chargent : elles font abus de bijoux et se charment de différents objets de couleurs diverses et tranchantes. Elles sont remarquables par la blancheur de leur teint, mais je n'ai pas encore vu parmi elles une beauté parfaite, présentant sous tous les rapports le beau idéal.

Elles ont très bonne volonté de plaire et sont très prévenantes et empressées auprès des étrangers ; si on voulait entamer des intrigues, on n'aurait qu'à se laisser faire. Mais je crois que cela ne mènerait pas loin, à moins qu'on eût des velléités matrimoniales, auquel cas *on en verrait la farce*. Mais tu conviendras que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle et j'aimerais mieux aller trouver Mlle B. au Château-du-Loir et vivre son époux soit dans mon château de Vaux, soit dans mes landes non encore défrichées de La Moussardière que

de me fixer en Amérique, loin de ma famille et de mes amis. Aussi tu peux être sûr de me voir revenir libre de la terre de la liberté. Il ne faut rien moins que l'amour de la patrie pour m'éloigner aussi fortement de toute idée d'établissement dans ce pays ; car les femmes y sont si fidèles à leurs maris, qu'il y a de quoi tenter ceux qui ne sont pas accoutumés à voir un pareil phénomène.

Mais, après tout, dit La Fontaine : « En met-on son bonnet moins bien que de coutume ! ». Je ne sais dans quel ragot je me trouve engagé. Voilà qu'au lieu de te peindre les mœurs américaines je te parle des miennes. Je reviens à ta lettre et à tes questions.

Quels sont, dis-tu, leurs divertissements ?

Ils en ont peu. Il paraît que, pendant l'hiver, il y a beaucoup de bals ; mais comme, depuis mon arrivée ici, on jouit constamment d'une chaleur de 25°, il y a eu peu de réunions de ce genre. Quant à présent, le divertissement le plus à la mode et le plus répandu me paraît être la promenade à cheval. Personne n'a de chevaux à soi ; on les loue ; on en trouve de très jolis et de très bons et, pour 7 ou 8 fr., on s'en sert une demi-journée. Tous les soirs, on rencontre dans la ville et dans les campagnes des environs une multitude d'amazones et de cavaliers qui les escortent.

Il y avait dans la maison où je logeais à New York, deux dames très jolies, filles de la propriétaire de la maison. Elles étaient par cela même forcées de nous servir du matin au soir, donnant le linge, préparant la table, etc. Le soir, métamorphose complète, changement de décoration : elles endossaient un très bel habillement de cheval, mettaient de beaux chapeaux à plume, parcouraient la ville d'un air triomphant. Et, le soir à leur retour, c'étaient elles qui nous préparaient un verre d'eau sucrée.

Le spectacle est de peu de ressource pour la société. Ce n'est pas la mode d'y aller. Les théâtres sont mauvais et dans aucun d'eux on ne peut entendre une musique passable.

Tu vois à peu près comment vivent les Américains. Il faut peu de chose pour les amuser, parce qu'ils ont une vie très occupée et très active. Les femmes sont du reste, dans leur

genre, beaucoup plus distinguées que les hommes. Ceux-ci ont peu de politesse dans les manières ; ils sont ou rudes et grossiers, ou bien ils poussent la politesse jusqu'à l'indiscrétion. Rien n'est quelquefois plus à charge que leur obligeance, et quand ils se sont mis en tête de vous rendre service, il n'y a pas moyen de leur échapper.

Les beaux-arts sont ici dans leur enfance. La nature leur a refusé une organisation propre à la musique. Je crois qu'ils n'ont pas des dispositions plus heureuses pour la peinture. Tu me demandes s'il y a un musée à New York. Sans doute, il y en a même plusieurs. Mais sais-tu ce qu'on y voit ? La lanterne magique et quelques oiseaux empaillés. Tocqueville et moi avons ri comme des bienheureux, lorsque voyant écrit sur un édifice *Musée américain* et y étant entrés, nous y avons vu de pareilles choses au lieu de tableaux que nous pensions y rencontrer.

Il y a quelques bibliothèques publiques ; mais elles ne contiennent pas plus de 20 000 volumes et on n'y voit personne. Du reste, la littérature y est fort peu cultivée. Tout le monde apprend à lire, à écrire et à calculer ; en un mot, on veut assez de connaissances pour faire ses affaires. Mais, quant aux belles-lettres, on ne s'en soucie guère. On nous dit qu'à Boston et à Philadelphie, il en est autrement. Nous verrons.

Il y a une littérature qui court les rues et qu'on trouve chez le savetier comme chez le banquier le plus riche, c'est celle des journaux. Il n'y a pas de domestique qui ne les lise. En général, personne n'a de bibliothèque particulière ; les journaux forment la lecture de toute la maison. Ces journaux sont presque exclusivement consacrés aux intérêts commerciaux. Leur dimension est énorme et les trois quarts des colonnes sont remplies d'annonces pareilles à celles des petites affiches de M. Williaume. En tout et pour tout, on voit dominer l'esprit commercial et mercantile. Les discussions politiques n'ont pas d'autre objet. La grande querelle à cet égard est dans ce moment celle qui s'agite entre le Nord des États-Unis et le Sud relativement au tarif. Il y a dans le Nord des manufactures nouvellement établies qui se soutiendraient difficilement sans le secours du tarif qui frappe d'un droit d'import-

tation les produits des manufactures étrangères. Les habitants du Midi qui n'ont point de manufactures souffrent du tarif, dont l'effet est de leur faire payer plus cher les objets manufacturés dont ils ont besoin.

Utica, 6 juillet.

Ma discussion politique a été interrompue, mon cher Jules, et, depuis ce moment, j'ai fait bien du chemin. Je t'écris en ce moment tout à la hâte dans une auberge d'Utica où j'ai une demi-heure à dépenser en attendant la voiture. Je veux seulement fermer ma lettre et la mettre à la poste de manière à ce qu'elle arrive à New York avant le 10 de ce mois, jour du départ du paquebot pour Le Havre.

Dans ma première lettre, que je compte adresser à Eugénie, j'aurai plusieurs choses à vous raconter, entre autres une visite que nous avons rendue aux Quakers, institution religieuse à trois lieues d'Albany et aussi les détails de la cérémonie de l'anniversaire de la déclaration d'indépendance qui a été célébrée le 4 juillet. C'est cette maudite cérémonie qui a commencé à me distraire de ma correspondance. J'ai été obligé de suivre avec Tocqueville la *procession*. On nous a fait les honneurs, en cette circonstance comme dans les autres, et nous avons traversé la ville en grande pompe à la tête de toutes les autorités, entre le gouverneur et le chancelier, qui rivalisaient d'attentions pour nous. Il n'y avait pas moyen d'être incivils envers de pareils gens.

Du reste cette cérémonie a produit sur nous des impressions diverses dont je serai bien aise de vous rendre compte.

Je ne sais comment j'ai pu, mon cher ami, t'envoyer une si longue lettre sans te rien dire d'intéressant. Lorsque, par hasard, je jette un coup d'œil sur les pages précédentes, je n'y vois que des détails plus ou moins insignifiants. Mais je ne suis pas pour cela corrigé des longues lettres quand je t'écirai ; car c'est véritablement pour moi du bon temps que celui que je passe ainsi. Me voilà maintenant m'enfonçant dans l'Ouest. Tu trouveras probablement Utica sur la carte en suivant la rivière de la Mohawk que tu trouveras près de Schenectady. Je vais d'ici à Syracuse. C'est sur les bords de la Mohawk que

Cooper place *Le Dernier des Mohicans*. Ce pays est très beau. C'est depuis Schenectady jusqu'ici une vaste forêt dans laquelle on trouve seulement quelques clairières occupées par des maisons. Les bords de la Mohawk sont on ne peut plus pittoresques. Cette rivière coule souvent au milieu de rocs taillés à pic et d'une hauteur prodigieuse. On rencontre souvent des chutes d'eau tombant du haut des montagnes. La nature est partout riche et présente souvent des sites tout à fait sauvages. La terre partout où elle est cultivée paraît très fertile. Et il y a certaines parties des vallons que nous avons traversés qui nous ont rappelé entièrement l'idée de la Normandie, quant à la fécondité du sol et à la vigueur de la végétation. J'y mets cette restriction, parce que la province de France dont je parle ne présente rien de pittoresque qui ressemble au pays où nous sommes. Nous nous sommes écartés, comme tu le vois, de notre premier plan de voyage. Nous comptons aller d'abord à Saratoga en quittant Albany, mais nous avons ajourné cette course.

Je n'ai pas le temps de te dire quelles émotions nous éprouvons en parcourant ce pays à demi-sauvage, à demi-civilisé, dans lequel il y a cinquante ans se trouvaient des nations nombreuses et puissantes qui ont disparu du sol ou qui sont repoussées dans des forêts plus lointaines encore, et où l'on voit s'élever avec une rapidité prodigieuse des peuples nouveaux, des cités brillantes, qui prennent impitoyablement la place des malheureux Indiens trop faibles pour leur résister. Il y a un demi-siècle le nom des Iroquois, des Mohawks, leurs tribus, leur puissance remplissaient ces contrées et maintenant il en reste à peine le souvenir. Leurs forêts majestueuses s'abattent chaque jour ; des nations civilisées sont établies sur leurs ruines jusqu'à ce que d'autres peuples fassent subir à celles-ci la même destinée.

Mais j'oublie que la voiture va arriver dans une minute. On l'annonce à chaque instant. J'ai encore une lettre à cacher et aurais aussi bien d'autres choses à faire : par exemple, je comptais écrire à ma sœur une page pour la remercier de ce qu'elle m'a dit d'aimable dans ta lettre. Je vois qu'il faut que j'ajourne ce plaisir et que je remette aussi à un autre jour mes

compliments sur ta nouvelle postérité qui sera probablement éclose quand cette lettre arrivera. Enfin je veux embrasser bien tendrement mes neveux François et Léonce, que j'aime de tout mon cœur. J'embrasse de même leurs père et mère.

Adieu...

A. DE TOCQUEVILLE À SON PÈRE. Albany, ce 4 juillet 1831.

Je ne vous en écrirai pas bien long par cette lettre, mon cher Papa ; celui qui vous l'apportera vous donnera des détails plus circonstanciés sur tout ce qui me touche que je ne pourrais le faire moi-même en dix pages. Je suis fâché que Schérer nous quitte, et cependant je pense avec bien de la joie qu'il vous verra et pourra vous intéresser en vous parlant de nous. Je sais tout le prix qu'aurait pour moi une conversation avec un homme qui viendrait de vous quitter et j'imagine que vous partagez ma manière de voir sur ce point. Je me réjouis donc d'avance du plaisir que vous aurez. Je vous prie de bien recevoir Schérer, qui a été très bon camarade pour nous durant la traversée et depuis ; il paraît désirer vivement faire votre connaissance, ayant entendu parler de vous comme homme public.

Schérer appartient à cette classe de libéraux modérés que la révolution de 1830 a poussés plus loin qu'ils ne voulaient aller. Ainsi vous voyez qu'on peut parler politique avec lui.

À propos de politique, les dernières nouvelles me paraissent en général favorables. J'y vois cependant quelques apparences de troubles dans l'Ouest qui m'effraient. Je tremble que les royalistes n'y tentent quelques entreprises désespérées : je suis aussi convaincu que jamais que le résultat d'une insurrection n'aboutirait qu'à faire répandre inutilement un sang précieux et à rendre difficile au gouvernement le système de modération qu'il paraît avoir embrassé.

Mais ces idées ne sont pas partagées par tout le monde et, ou je me trompe fort, ou l'année ne se passera pas sans une levée de boucliers. Que Dieu veuille que je sois dans l'erreur ! Je le désire bien vivement et pour la France et aussi pour nous

qui, séparés des événements par un immense espace, serions mille fois plus malheureux que ceux qui en souffrent.

La ville d'où je date cette lettre se trouve sur l'Hudson à environ cinquante lieues de New York. Le bateau à vapeur vous y conduit en douze heures. C'est une ville de vingt-cinq mille âmes au moins ; on y a placé le siège du gouvernement central de l'État ; sous ce dernier rapport seul elle attire notre attention, et il y a une foule de documents que nous ne pouvions espérer rencontrer qu'ici ; aussi y sommes-nous restés quatre ou cinq jours. Nous en partons demain pour les eaux de Saratoga qui en sont éloignées d'une quinzaine de lieues à l'ouest. Ici comme ailleurs les autorités nous montrent la plus extrême bienveillance. Tout ce qui existe de documents imprimés nous est *donné* (nous en rapporterons *une malle* en France).

Du reste, le gouvernement central ici n'est presque rien.¹ Il ne s'occupe que de ce qui a rapport à l'ensemble de l'État, les localités arrangeant à elles toutes seules leurs affaires. C'est ainsi qu'ils ont rendu la république praticable. L'ambition particulière trouve partout à sa portée un petit centre d'action où son activité s'exerce sans danger pour l'État. Je me figure que si les Bourbons, au lieu de redouter l'organisation communale, avaient cherché peu à peu, dès le commencement de la Restauration, à donner de l'importance aux localités, ils auraient trouvé moins de difficulté à lutter contre la masse des passions qu'on avait soulevée contre eux.

Nous ne nous arrêterons que deux jours à Saratoga, qui doit ressembler à toutes les eaux du monde et par conséquent nous offrir plus d'agrément que d'utilité réelle. De là nous irons à Auburn. Nous avons déjà fait d'immenses recherches sur le système pénitentiaire ; je crois que le plus fort est fait et je m'en réjouis beaucoup. Le résultat de notre travail est

¹ « Ce qui frappe le plus tout homme qui voyage dans ce pays, soit qu'il se mêle ou non de réfléchir », commente par ailleurs Tocqueville, « c'est le spectacle d'une société marchant toute seule, sans guide ni soutien, par le seul fait du concours des volontés individuelles. On a beau se tourmenter l'esprit pour chercher où est le gouvernement, on ne l'aperçoit nulle part, et la vérité est qu'il n'existe pour ainsi dire point. » (Lettre à Ernest de Chabrol du 7 octobre 1831 : *Œuv. compl.*, t. XVII, vol. 1, p. 108)

moins satisfaisant cependant que nous ne l'espérions. Nous rapporterons en France des faits inconnus et des idées toutes nouvelles ; mais peu de chose d'applicable. Du reste, je vous réponds que nous connaissons bien notre affaire.

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, mon cher Papa ; pour le reste, je m'en rapporte au porteur de ma lettre, que vous ferez causer fort gaiement si une fois vous le mettez à son aise.

Adieu, je vous embrasse du meilleur de mon cœur ainsi que Maman, Bébé et tutti quanti.

L'absence commence à me peser terriblement et je m'effraie du terme éloigné où j'aperçois encore la fin de notre séparation. Il y a eu hier trois mois que j'ai pris congé de vous et de mes frères. Je me rappellerai toute ma vie ce départ-là ; jamais je ne m'étais senti le cœur si serré.

Adieu encore une fois.

Je vous envoie une immense lettre pour Louis. Bien que je l'ai écrite à bâtons rompus elle contient cependant des détails précieux pour moi en ce que je n'en ai gardé nulle trace. Ne la lui faites donner qu'avec toute sûreté. Je ne sais ni ce qu'il fait ni où il est maintenant.

G. DE BEAUMONT À SA SŒUR EUGÈNE.

Auburn, 14 juillet 1831.

C'est une triste chose, ma bonne Génie, d'être séparés comme nous le sommes par l'intervalle des mers : quand je reçois tes lettres, elles ont déjà six semaines de date ; il faut un temps non moins long pour que les miennes t'arrivent. De sorte que, si tu me fais une question, la réponse t'arrive trois mois après. C'est cette raison qui fait que j'hésite à te dire combien j'ai éprouvé de regrets en lisant ce que tu me dis sur les charmants concerts de Gallerande où la flûte enchantée aurait si bien figuré. Mais, comme depuis cette époque, tu as peut-être eu mille concerts nouveaux du même genre, tu ne

sauras pas seulement ce dont je veux parler. Je me bornerai donc (en fait de réponse directe à ton épître) à te dire qu'elle m'a fait le plus grand plaisir, et un plaisir d'autant plus vif que je l'ai reçue en même temps qu'une lettre de Jules et une autre de mon père. Lors donc que tu te sentiras quelques velléités de m'écrire, ne sois jamais arrêtée par la pensée que, peut-être dans le même moment, mon père ou nos frères m'écrivent de leur côté. J'éprouve en recevant plusieurs lettres à la fois une surabondance de joie dont je m'arrange très bien et je t'assure que j'ai bien besoin de pareilles jouissances pour compenser les ennuis qu'on ressent toujours loin de sa famille et de tous ceux qu'on aime. Jusqu'alors, j'ignorais ce qu'il en coûte pour quitter son pays. Mes seuls voyages s'étaient bornés à aller de Beaumont-la-Chartre à Paris et de Paris à Gallerande ou à Mortagne ; et voilà que, pour mon début, je traverse l'Océan ; ce n'est pas tout, depuis huit jours je m'éloigne sans cesse de vous : je m'avance chaque jour dans l'Ouest et si je ne devais trouver sur mon passage la chute du Niagara, je ne sais où je m'arrêteraï...

J'ai écrit à Jules d'Utica et d'Albany. Comme je pense qu'il te donne communication de mes lettres, je ne te redirai pas ce que je lui écrivais : je ne lui donnais sur mon séjour à Albany que très peu de détails ; il faut absolument que je te raconte ce que j'y ai vu d'intéressant.

Il y a, à quatre lieues de cette ville, un établissement de Quakers (appelés Shakers) : on parle beaucoup en Europe et en Amérique de cette secte religieuse, mais bien peu de personnes la connaissent. Je suis bien loin maintenant d'en avoir une idée nette. Mais je vais te rapporter ce que j'ai vu et, comme je te dirai tout ce que j'en sais, tu jugeras facilement de ce que je ne sais pas.

Nous avons trouvé l'établissement des Quakers dans un lieu parfaitement isolé, au milieu des bois. Les bâtiments qu'ils habitent sont très propres et construits en bois comme toutes les maisons américaines hors des villes. Il y a une portion des édifices consacrée aux hommes et une autre destinée aux femmes. Celles-ci sont séparées des premiers de manière à ce qu'il ne puisse y avoir entre eux aucune communication.

C'est une chose assez étrange et assez neuve pour nous que cette communauté de religieux et cette réunion de religieuses établies l'une à côté de l'autre et vivant en quelque sorte sous le même toit, quoique séparées. Hommes et femmes sont voués pour jamais au célibat ; en cela ils prétendent agir conformément à la volonté de Dieu et soutiennent que tout le monde ici-bas devrait faire comme eux. Je ne comprends pas, d'après cela, comment dans leur système l'espèce humaine ne finirait pas à la première génération. Il y a de méchantes langues dans ce pays-ci comme ailleurs ; elles prétendent qu'alors même que tous les hommes et toutes les femmes se feraient Quakers et auraient la vertu de ceux qui le sont déjà, le monde ne finirait pas aussitôt... Mais franchement je ne crois pas du tout à ce mauvais propos. Les Quakers shakers ont établi leur association sur le principe de la communauté des biens. Cette petite société, fondée sur le principe le plus antisocial qui soit au monde, se soutient jusqu'à présent. Je souhaite le même sort aux Saint-Simoniens.

Tous les Quakers travaillent avec ardeur pour le bien commun. Ils possèdent des terres qu'ils cultivent eux-mêmes et dont les fruits les nourrissent. Ils sont en ce moment au nombre de cent, hommes et femmes. Si j'en crois quelques personnes qui m'ont parlé d'eux, ce sont des gens peu estimables et leur société ne se recrute que d'hommes ou de femmes dont la position sociale est devenue malheureuse et qui trouvent dans la communauté des Quakers plus d'avantages réels que dans le monde où ils vivaient. Mais c'est un point que je n'ai pas encore vérifié...

Quoi qu'il en soit, à 10 heures et demie nous sommes entrés dans l'appartement où nous savions qu'ils devaient célébrer leur cérémonie religieuse. Plusieurs bancs étaient rangés dans cet appartement, destiné aux amateurs qui viennent d'Albany ou des environs pour voir les Shakers. Il faut que tu saches qu'en anglais le mot *Shake* signifie *remuer* : tu verras tout à l'heure si ces Quakers qui nous occupent méritaient d'être appelés Shakers, c'est-à-dire remuants ou remueurs.

Dans la partie de la salle opposée aux spectateurs se trouvaient cinq à six bancs rangés à droite ; un pareil nombre

à gauche. Les femmes sont entrées les premières et se sont placées sur les bancs de droite. Les unes sont très vieilles, les autres très jeunes ; celles-ci laides, quelques-unes des autres jolies ; il y en a deux ou trois qui ne sont que des enfants. Leur costume diffère de celui des femmes américaines ; elles sont vêtues tout en blanc et portent un petit chapeau gris de forme très étroite.

En entrant dans la salle, elles quittent leurs chapeaux et laissent voir un petit bonnet très simple ; elles sont toutes habillées de la même manière. Quand elles sont assises, elles étendent un mouchoir blanc sur leurs genoux et y posent leurs mains avec la plus grande précision et comme si elles faisaient l'exercice. Une fois ainsi placées, elles ne bougent pas jusqu'à nouvel ordre. Les hommes sont entrés un instant après elles et sont allés se placer à gauche en face d'elles. Il y en a aussi parmi eux de tous les âges. Il m'a semblé distinguer dans le nombre de mauvaises figures ; d'autres m'ont paru respectables ; mais je me défie de pareilles apparences. Les hommes sont très bien vêtus ; ils ont du linge très propre et portent tous un habillement violet ; ils ont tous un grand chapeau dont les bords sont larges et longs ; c'est, dans leur costume, la seule chose qui les distingue du reste des Américains. Après que les hommes se sont placés vis-à-vis des femmes, tous se sont levés ; ils sont restés au moins cinq minutes sans rien dire ; puis l'un d'eux, sortant des rangs, prend la parole et fait un discours dans lequel, parlant au nom de la communauté, il explique que leur réunion n'a d'autre objet que de glorifier Dieu et de chanter ses louanges. À peine ce discours est-il fini que voilà tous les Shakers mâles et femelles qui se mettent à chanter un air religieux que je n'ai pas retenu, quoiqu'ils l'aient répété pendant plus de vingt minutes sans interruption. Ma mémoire se refusera toujours à conserver le souvenir de la musique américaine qui est sans contredit la plus barbare qui soit au monde. Chacun d'eux et chacune d'elles se balançaient en chantant et leur attitude était à peu près celle de l'ours dansant au son du fifre et du tambour. J'ai remarqué que les vieilles femmes chantent bien plus fort que les jeunes et se donnent beaucoup plus de mouvement

que celles-ci ; en revanche, les jeunes novices prennent bien plus d'intérêt à ce qui les entoure et regardent le public avec des yeux qui ne sont pas morts pour le monde.

Un second orateur prend la parole et, quand il a fini de parler, les mêmes chants et les mêmes agitations recommencent. Cette fois quand ils s'arrêtent, ils se mettent à genoux. Mais ils n'y restent qu'un instant et j'ai remarqué qu'ensuite ils ne se remettent plus dans cette position.

Ici commence la partie vraiment burlesque de leur cérémonie. Jusqu'ici nous les voyions chanter à leur manière *les louanges du Seigneur* et se livrant à des mouvements qui pourraient jusqu'à un certain point s'expliquer par l'exaltation et l'enthousiasme. Mais, tout à coup, ils se mettent en danse ; ils vont, viennent, chantent ou plutôt crient tous ensemble. Il y a une douzaine d'hommes rangés en file qui paraissent, en remuant les mains, occupés à faire danser tous les autres ; du côté opposé, des femmes en même nombre font exactement la même chose. Tous, en dansant, agitent leurs mains et les tiennent levées à hauteur de la poitrine.

Je ne saurai rendre l'impression pénible que j'ai éprouvée en voyant tant de folie et d'absurdité dans une cérémonie religieuse. Il y avait quelque chose de hideux dans ces cheveux blancs qui dansaient et quelque chose de monstrueux dans ces danses burlesques mêlées à la célébration d'un culte qui se dit chrétien. La gravité des figures dansantes ajoutait encore à cette impression. J'aurais eu bien envie de rire, si un pareil spectacle n'inspirait pas avant tout une profonde pitié. Remarque bien que chacun de leurs orateurs avait bien soin dans son discours de déclarer que la doctrine des Quakers est la seule vraie. L'un d'eux déplorait le malheur des hommes qui ont tant de peine à découvrir la vérité et dont les croyances en matière de religion sont si contraire entre elles. Il paraît cependant qu'ils ne dissimulent pas que leur culte a, au moins dans sa forme extérieure, quelque chose de plaisant, car l'un d'eux a invité le public à ne pas rire. Jusqu'alors tout le monde avait été très grave ; c'était donc une simple recommandation et non un reproche.

La cérémonie s'est terminée par une danse d'un caractère particulier : hommes et femmes se sont mis à sauter à la suite les uns des autres et ont tourné dans la salle autour des quinze ou vingt Quakers restés immobiles ; grande agitation dans les bras, mouvement désordonné du corps, chants encore plus violents que les précédents, voilà ce qui se rencontrait dans ce dernier exercice. J'oubliais de dire que, de temps en temps, ils s'arrêtaient pour taper des mains, ce qui rappelait tout à fait la contredanse de *la Boulangère* ou du *Carillon de Dunkerque*.

Quelle idée on prendrait de notre pauvre espèce, si l'on voyait souvent de pareilles scènes ! Ces hommes, ces femmes dont la démence me fait pitié sont des êtres humains ; ils ont sur toutes choses, excepté sur la religion, des idées sages. Un grand nombre d'entre eux me paraît de bonne foi dans leur extravagance. D'où vient donc leur aberration ?

C'est ici qu'il faut remarquer avec quelle facilité l'esprit humain s'égare, quand il est livré à lui-même. La religion catholique avait posé le principe de l'autorité.¹ La Réforme est venue : une fois commencée, elle ne s'est point arrêtée ; la Réforme était l'ouvrage de *la raison* et voilà que la raison, s'affranchissant du joug de l'autorité, a enfanté mille sectes chrétiennes, dont quelques-unes sont ce qu'on peut imaginer de plus absurde et de plus insensé.

Malgré tout ce bavardage, il t'est facile de voir que je ne conçois rien encore à la secte des Quakers et Shakers. Ce sont des *religieux solitaires* qui cependant viennent quelquefois dans les villes et ont des rapports avec la société. Je comprends le trappiste fuyant le monde, se vouant à la solitude et creusant son tombeau au milieu de toutes les austérités de la vie. Je vois là l'effet d'une croyance profonde et d'une exaltation que les passions humaines expliquent ; mais je ne comprends rien

¹ « Je suis cependant plus que jamais convaincu que la religion catholique a, par elle-même, une forte tendance vers la monarchie absolue ou du moins vers la république aristocratique », commentera Tocqueville. « J'ai causé avec un grand nombre de prêtres : leur démocratie ne passe pas l'épiderme ; on sent, au fond de leur âme, un grand mépris pour l'empire de la multitude et un grand goût à régler et à diriger la société. Je crois même à vous parler franchement, qu'ils ne sont tolérants qu'en désespoir de cause. » (Lettre à Ernest de Chabrol du 26 octobre 1831 : *Œuv. compl.*, t. XVII, vol. 1, p. 131)

à la vie d'un *religieux* qui se retire du monde sans cesser de voir les hommes ; je comprends encore moins une communauté d'hommes qui se vouent à la chasteté et qui, apparemment pour se donner plus de mérite, a constamment sous les yeux une communauté de femmes.

Mais en voilà trop long sur ce sujet et je te demande pardon, ma chère amie, de la prolixité de ma narration et de celle de mes observations. Je suis si pressé que je n'ai pas le temps d'être court.

Le lendemain de notre visite aux Quakers était le 4 juillet : ce jour-là on célébrait à Albany, comme dans toutes les villes des États-Unis, l'anniversaire de la déclaration d'indépendance (qui a eu lieu en 1776). De bonne heure des salves d'artillerie ont annoncé la fête et des drapeaux ont été suspendus à toutes les fenêtres. À 10 heures, la milice, les autorités civiles et les députations de toutes les associations qui existent dans la ville se sont réunies et se sont rendues en procession dans une église où l'on a lu la déclaration d'indépendance et où un discours a été prononcé à cette occasion.

L'ordre dans lequel les autorités étaient classées n'est point le même qu'en France : les officiers de la milice étaient en tête du cortège, puis venaient les hauts fonctionnaires de l'ordre civil tels que le gouverneur, le chancelier, le secrétaire d'État, le contrôleur général des finances, etc., et, à la suite, les membres des différentes administrations et députations. Du reste, les préséances ne sont ici déterminées par aucune loi : la veille de la fête, les citoyens ou leurs représentants se réunissent pour en fixer l'ordre et, l'année suivante, ils peuvent en établir un nouveau. Tu sauras aussi qu'il y avait dans la procession d'Albany, le 4 juillet dernier, deux hommes très distingués que le hasard y avait amenés et que tu aurais été curieuse d'y voir occupant le premier rang entre le gouverneur et le chancelier : ces deux grands hommes étaient Tocqueville et moi. Le gouverneur et le secrétaire d'État sont venus nous chercher à notre hôtel et il nous a fallu figurer dans la cérémonie depuis le commencement jusqu'à la fin.

Cette fête n'a rien de brillant ; elle ne saurait, sous le rapport de l'éclat, soutenir aucunement la comparaison avec la

moindre de nos solennités politiques ou religieuses. Mais il y a quelque chose de grand dans sa simplicité. Il ne faut point chercher dans cette procession de beaux uniformes et des habits brodés ; il faut songer au grand événement que la fête rappelle et voir quels sont les emblèmes sous lesquels ce souvenir se grave dans la mémoire du peuple. Ici, on voit porter en grande pompe un vieux drapeau américain, criblé de balles, qui a survécu à la guerre de l'Indépendance ; là, sont réunis dans une voiture qui marche à la tête de la procession, trois ou quatre vieux soldats qui ont combattu avec Washington, que la ville conserve comme des reliques précieuses et que tous les citoyens honorent ; plus loin, est un char richement décoré qui porte la première presse qui a servi à imprimer pour la première fois la déclaration d'indépendance. Toutes les professions industrielles et commerciales, représentées par des députés, ont un drapeau sur lequel ces professions sont écrites. Rien ne serait plus facile que de tourner en ridicule ces étendards sur lesquels on voit inscrit : *association des bouchers*, *association des apprentis*, etc. Mais, quand on y réfléchit, on trouve fort naturels ces emblèmes chez un peuple qui doit sa prospérité au commerce et à l'industrie. La déclaration d'indépendance a été lue dans l'église des Méthodistes (secte protestante) par un magistrat qui, en Amérique, remplit des fonctions analogues à celles de procureur du Roi. Il a mis dans cette lecture beaucoup de chaleur et de dignité : c'est vraiment un morceau admirable et les sentiments que la lecture excitait dans l'âme des auditeurs n'étaient pas factices.

Cette lecture avait été précédée d'une prière religieuse faite par un ministre protestant. Je rappelle ce fait, parce qu'il est caractéristique dans ce pays où l'on ne fait jamais rien sans l'assistance de la religion. Je ne crois pas que les choses en aillent plus mal.

Un jeune avocat a ensuite prononcé un discours politique ressemblant assez à une ampliation de rhétorique dans lequel il a parlé de tous les pays du monde. L'idée dominante de son discours était celle-ci : tous les peuples reviennent ou finiront par revenir à la liberté. Pour te prouver qu'il a parlé de tout

dans son discours, il me suffira de te dire qu'il a trouvé le moyen de parler de notre mission en Amérique.

Enfin la cérémonie s'est terminée par un hymne à la liberté, chanté sur l'air de *la Marseillaise*. Chaque couplet était plus ou moins mal chanté par différents amateurs qui tour à tour élevaient la voix, et le refrain était répété par tout le monde. Cet épisode de la cérémonie était assez original. Le sens de la romance était absolument le même que celui du discours dont je parlais tout à l'heure. J'ai manqué rire une ou deux fois en entendant l'orchestre qui après chaque couplet jouait une ritournelle. Cet orchestre se composait d'une seule flûte : on ne saurait imaginer un son plus maigre que celui de ce pauvre instrument réduit à lui-même dans une grande salle et se faisant entendre seul immédiatement après un grand tumulte de voix chantant ensemble. Mais, encore une fois, ce n'est pas le bon goût et la distinction qu'il faut chercher dans ces fêtes populaires. En somme, cette cérémonie, avec son cortège en habits bourgeois, avec ses enseignes commerciales et sa musique avec une flûte en ritournelle, m'a fait plus d'impression que nos grandes fêtes en France telles que revue, messe du Saint-Esprit, procession, naissance de prince, anniversaire, etc. Il y a plus d'éclat dans nos fêtes ; dans celles des États-Unis, il y a plus de vérité.

Ne va pas croire, d'après cela, que je me sens beaucoup d'enthousiasme pour le gouvernement des États-Unis : je le crois fort bon pour eux et chaque jour je reconnais davantage l'impossibilité de mettre en pratique chez nous leurs institutions politiques. Je fais sur ce point beaucoup d'observations que tu liras un jour dans notre grand ouvrage. Mais, quant à présent, il est certain que le gouvernement établi dans l'Amérique du Nord est très favorable à la prospérité de ce pays et au bien-être de ses habitants. Lorsqu'il y aura sur la même étendue de terrain quarante millions d'habitants de plus ; lorsque les ressources de tout genre qui existent pour faire fortune seront diminuées ; lorsque cette activité morale qui se trouve chez tous les hommes et qui maintenant se dépense en Amérique dans le commerce, dans l'industrie, ne trouvera plus dans l'état des choses le même aliment (ce qui arrivera

nécessairement lorsque les rangs seront plus serrés) ; enfin lorsque cette activité, au lieu d'être industrielle deviendra intellectuelle et se portera sur les intérêts politiques, alors, je me demande si l'on ne verra pas commencer les querelles politiques, les partis avec leurs divisions, etc., et je ne sais ce qu'il adviendra d'un gouvernement où le pouvoir central n'a aucune force.

Le 4 juillet au soir, nous sommes partis par la diligence d'Albany pour Auburn.

Si jamais le goût des voyages te prend, je ne te conseille pas de choisir la partie de l'Amérique où je suis maintenant. Les routes sont affreuses, détestables, et les voitures sont si rudes qu'il y a de quoi briser les os les plus durs. J'ai dit à Jules dans ma dernière lettre les lieux par où nous sommes passés jusqu'à Utica où j'ai fini ma lettre pour lui. Au risque de redire la même chose, il faut que j'essaie de te donner une idée du pays que j'ai traversé. Je disais à Jules qu'il me semblait, en voyageant, passer à travers une forêt dans laquelle il n'y avait qu'une seule route. Je ne saurais en effet rendre plus nettement ma pensée. Il est certain qu'ici l'état naturel de la terre est d'être couverte de bois ; c'est l'état de la nature sauvage et cette nature sauvage domine encore en souveraine dans ces contrées où la civilisation n'a pénétré que depuis quarante ou cinquante ans. Les bois sont l'emblème de cette *sauvagerie* (nous n'avons aucun mot pour rendre cette idée que les Anglais expriment si bien par le mot *wilderness*). Aussi c'est contre les bois que paraît se diriger toute l'énergie de l'homme civilisé. Chez nous, on coupe le bois pour s'en servir ; ici, c'est pour le détruire. On fait des efforts prodigieux pour l'anéantir et souvent ces efforts sont impuissants. La végétation est si rapide qu'elle se joue des tentatives de l'homme. Les Américains des campagnes passent la moitié de leur vie à couper des arbres et leurs enfants en bas âge apprennent déjà à se servir de la serpe et de la hache contre les arbres, leurs ennemis. Aussi il y a en Amérique un sentiment général de haine contre les arbres. Les plus jolies maisons de campagne manquent quelquefois d'ombre par cette raison. On croit que l'absence des bois est le signe de la civilisation. Rien ne semble

plus laid qu'une forêt ; en revanche, on trouve charmant un champ de blé. Ces champs de blé présentent du reste un étrange aspect. Tous sont remplis de troncs d'arbres qui ont été grossièrement coupés à hauteur d'homme et dont la présence sur le sol rappelle encore, en dépit des destructions, le souvenir de ces forêts qu'ils voudraient oublier.

Je disais que tout le pays n'est qu'une forêt ; je pourrais ajouter que partout où l'on voit une clairière, ce qui est assez rare, cette clairière est un village : on donne à ces villages les noms les plus célèbres des villes antiques ou modernes, tels que Troie, Rome, Liverpool, etc. Du reste ces bourgs n'ont besoin que de huit ou dix années pour devenir des villes, partout où il y a une aggrégation d'hommes et un certain nombre d'édifices. La construction des maisons, qui sont généralement en bois, ne manque pas d'élégance : leur style est souvent imité du genre grec. Les auberges sont surtout remarquables sous ce rapport. Quant aux petites habitations isolées qu'on rencontre çà et là au milieu des bois, elles sont faites avec quelques bûches placées les unes sur les autres : c'est ce qu'on appelle *log-house*.

L'aspect du pays n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire. Il ressemble beaucoup à la France ; on n'aperçoit aucune montagne élevée. Je n'ai vu de très pittoresques sur la route d'Albany à Utica que les bords de la Mohawk, qui, dans certains endroits, présentent des accidents de rochers et de chutes d'eau tout à fait remarquables.

La verdure des arbres n'est pas la même qu'en France : chez nous elle est uniforme et monotone ; ici le feuillage des arbres est beaucoup plus varié, les pins forment dans tous les bois un fond sombre qui fait ressortir tous les autres feuillages. Moi qui ne partage point l'enthousiasme des Américains pour les champs de blé, je regrette tous les beaux arbres qu'ils ont abattus. Que ces forêts devaient être belles quand la main de l'homme ne les avait pas encore déshonorées ! Maintenant on peut les comparer à une belle femme dont on a en partie coupé la chevelure.

D'Utica nous sommes venus à Syracuse où nous désirions voir M. Elam Lynds, le fondateur du système pénitentiaire.

C'est entre Utica et Syracuse que j'ai vu les premiers Indiens : il y a un petit village appelé Oneida Castle entièrement peuplé d'une tribu indienne qui reste à peu près sauvage au milieu de la civilisation qui l'entoure. Du reste on la laisse vivre en paix ; elle se soumet aux lois du pays et, si un de ses membres commet un délit contre les lois américaines, les tribunaux américains le jugent.

Je ne me suis point arrêté à Oneida Castle, mais j'ai vu sur la route en passant deux femmes indiennes marchant pieds nus. Leur chevelure est noire et sale, leur teint cuivré, leur figure extrêmement laide. Elles portent sur leur dos une couverture de laine quoique nous soyons au mois de juillet. Il me semblait voir nos pauvres de France, pris parmi ceux qui sont réduits à la plus grande misère. Ces sauvages, dans leur barbarie, avaient au moins de la dignité ; il y avait quelque chose de noble et de grand dans cette vie toute naturelle ; les voilà maintenant avilis et dégradés ; ils ne savent plus se passer de vêtements ; il leur faut des liqueurs qui les enivrent ; du reste, ils ne prennent que les vices de la civilisation et ne portent que les guenilles de l'Europe. Leurs mœurs, leur état mixte entre une barbarie qui a cessé et une civilisation qui n'existe pas encore, leurs rapports avec les Américains qui les refoulent de plus en plus au fond de leurs forêts, seront l'objet de toute mon attention, lorsque je serai plus avancé dans l'Ouest, c'est-à-dire plus rapproché du lieu où le plus grand nombre de leurs tribus sont retirées. Il me semble que rien n'est plus intéressant à étudier.

Arrivés à Syracuse, nous avons passé un jour en conversation pénitenciaire avec M. Elam Lynds, qui a paru très flatté de notre visite.

À quatre lieues de Syracuse, se trouve le lac Onéida. Ce lac est charmant ; il contient une île appelée *l'île du Français* : la tradition du pays rapporte qu'à l'époque de la Révolution française, un émigré est venu se fixer dans cette île avec sa femme ; à cette époque, le lac Onéida était encore environné d'Indiens et le Français avait eu soin d'aborder dans son île à leur insu. Nous avons été curieux de voir la retraite solitaire de notre compatriote. Qui sait si un jour nous ne serons pas

bien heureux d'y pouvoir trouver un asile ! Nous sommes donc venus examiner le logement. Hélas ! il ne reste aucune trace de l'habitation. Cependant nous avons retrouvé un grand pommier et une vigne immense qui nous ont indiqué que la maison devait être bâtie à peu près dans le même endroit. Toute l'île est du reste couverte d'arbres immenses. Il est impossible d'imaginer un site plus riant et qui parle plus à l'imagination. Nous y avons passé deux heures dans une véritable extase ; après quoi, nous sommes revenus à Syracuse toujours au milieu des bois.

Mille fois en passant dans ces éternelles forêts, je pense au bonheur que M. de Sarcé éprouverait en les voyant. Il en serait digne appréciateur. Je ne sais s'il y trouverait beaucoup de gibier ; je n'ai vu que quelques écureuils ; cependant on m'a dit qu'il y avait beaucoup de chevreuils et des cerfs.

De Syracuse, nous sommes venus à Auburn. Nous avons vu sur notre route deux lacs : le lac Unondaga, pres de Salma, en sortant de Syracuse, et le lac Skaneateles, à moitié chemin d'Auburn. Nous voilà ici depuis cinq ou six jours faisant du système pénitentiaire presque toute la journée. Auburn est sans contredit le plus bel établissement de ce genre qui soit en Amérique et nous sommes décidés à ne rien négliger pour nous procurer sur cette prison tous les documents qui peuvent être utiles.

Nous sommes allés il y a quelques jours faire une visite à M. Throop, gouverneur de l'État de New York, qui habite en ce moment une petite campagne à une lieue d'Auburn. C'est un homme très simple dans ses manières ; il a peu de fortune, l'État ne lui donne que vingt mille francs de traitement, ce qui est fort peu de chose pour un homme dans sa position. Aussi il ne passe que cinq ou six mois de l'année à Albany (chef-lieu politique de l'État : c'est le temps pendant lequel la Législature est en session. Il passe le reste du temps à la campagne ; cette campagne n'est autre chose qu'une ferme qu'il fait valoir. La maison qu'il habite avec sa femme paraît à peine suffisante pour les loger, tant elle est exigue. Elle est du reste dans une position charmante : le lac Owasco touche à son jardin et il est du côté opposé environné de hautes futaies. Il nous a mené

promener dans ses bois. Tout en admirant la beauté des arbres, nous avons aperçu un écureuil ; alors le gouverneur s'est mis à courir à toutes jambes et est allé chercher son fusil chez lui ; il est bientôt revenu tout essoufflé avec son arme meurtrière ; le petit animal avait eu la patience de l'attendre, mais le grand homme a eu la maladresse de le manquer quatre fois de suite.

Ce gouverneur est un très brave homme, mais peu distingué ; M. Elam Lynds, qui est venu nous voir à Auburn et auquel je disais mon avis sur M. Throop, m'a répondu qu'il pensait comme moi. « Pourquoi donc, lui ai-je dit, le peuple de New York l'a-t-il choisi pour gouverneur ? C'est, m'a répondu M. Lynds, parce que des hommes d'un grand talent n'accepteraient pas un pareil emploi ; ils préférèrent le commerce et les affaires où on gagne *plus d'argent*. » Voilà en deux mots le caractère américain.

Je vais aussi être forcé de te dire en deux mots que je t'aime de tout mon cœur. Adieu donc, ma bonne Génie, mille tendresses de ma part à M. de Sarcé et à Clémencel. Rappelle-moi à l'occasion au souvenir de tes amis et amies, notamment de Mme d'Argence, et des Mailly.

J'oubliais de te dire que désormais il ne faut plus compter sur l'arrivée bien régulière de mes lettres : il y a sur mer en cette saison beaucoup de calmes et d'ailleurs, à mesure qu'on avance dans l'Ouest, on trouve la poste fort mal servie.

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE. Auburn, le 17 juillet 1831.

Me voilà encore près de quatre-vingts lieues plus loin de vous que je ne l'étais il y a quinze jours, ma chère Maman ; je m'en afflige en pensant que les lettres mettent trois jours de plus à nous parvenir. Nos lettres font une partie de notre existence maintenant et le moindre retard qu'elles éprouvent nous est extrêmement sensible. Croiriez-vous que nous n'avons pas encore reçu le courrier du 1^{er} juin ? Voilà donc plus de trois semaines que nous n'avons vu de votre écriture à tous ; je vous assure que nous sommes bien loin de nous accoutumer à ce silence.

Nous sommes partis de New York le 28 juin. Le commencement de notre voyage a été marqué par une assez vive contrariété : nous nous embarquons le soir sur un bateau à vapeur qui devait nous conduire à West Point sur la rivière du Nord. West Point est un lieu très célèbre dans la guerre d'Amérique : c'est, de plus, un des sites les plus pittoresques du pays. Nous comptons y arriver la nuit et y passer un jour ; mais, au milieu du chemin, nous apprenons que notre bateau ne s'arrêtera point à West Point et ira d'une traite à Albany. Nous étions dans la position d'un homme qui, s'étant trompé de diligence, irait à Rouen au lieu de Compiègne, avec cette différence qu'on peut descendre d'une diligence mais non d'un bateau à vapeur. Il a donc fallu nous résigner à notre sort. Non seulement nous n'avons pas été à West Point, mais nous avons remonté toute la rivière du Nord, le lieu le plus pittoresque du monde, en pleine nuit, et nous sommes arrivés fraîchement, à cinq heures du matin, dans la cité d'Albany.

Là, nos infortunes ont pris fin, et nous avons commencé à faire un voyage très agréable. Nous sommes restés trois ou quatre jours à Albany, particulièrement pour recueillir, auprès du gouvernement central de l'État de New York, les documents statistiques dont nous avons besoin. Je crois qu'il nous faudra toute une caisse pour rapporter en France les notes, livres et brochures qui nous arrivent en foule. Nous avons assisté, à Albany, à la cérémonie du 4 Juillet. Le 4 Juillet est l'anniversaire de la déclaration d'indépendance, et les Américains font, ce jour-là, une procession et une cérémonie religieuse en souvenir de l'événement. Vous ferai-je le récit de cette procession, que nous avons suivie, exposés pendant deux heures au plus beau soleil du monde ? J'aime mieux vous raconter la visite que nous avons faite aux Quakers Shakers.

Les Shakers forment une espèce de communauté religieuse d'hommes et de femmes qui cultivent, en commun, une certaine étendue de terre, font vœu de virginité et n'ont de propriété que ce qui appartient à la masse. Un de leurs établissements se trouve au milieu des bois à trois lieues d'Albany. Nous sommes allés là le dimanche vers dix heures,

et nous nous sommes immédiatement rendus au temple, qui n'est autre qu'une grande salle, très propre, sans autel ni rien qui rappelle l'idée d'un culte. Au bout d'une demi-heure, deux bandes de Shakers, mâles et femelles, sont entrées dans la salle par des portes différentes. Les hommes se sont rangés à un bout ; les femmes à un autre. Les hommes étaient habillés à peu près comme le sont nos paysans sur le théâtre : chemise blanche à grandes manches, feutre gris à large bord, grands gilets à poches ; excepté la chemise, tout était violet et presque neuf. Les femmes étaient toutes en blanc. Il y en avait, parmi elles, de très vieilles et de très jeunes, de fort laides et de jolies ; mais les vieilles étaient en avant et les jeunes en serre-file. Le même ordre était observé pour les hommes. Les deux troupes restèrent environ cinq minutes en présence dans le plus profond silence pour attendre l'inspiration ; l'un des hommes, la sentant venir, se leva, et fit un long discours décousu sur les obligations religieuses et morales des Shakers. Après quoi les deux troupes se mirent à entonner de la voix la plus haute le chant le plus criard que j'aie jamais entendu de ma vie. Les plus fervents marquaient la mesure avec la tête, ce qui leur donnait un peu l'air des Chinois de porcelaine dont nos grands-mères ornaient leurs cheminées. Jusque-là, cependant, la cérémonie n'avait rien de plus extraordinaire que le sabbat des juifs. Mais, le chant étant fini, les deux troupes se rangèrent sur la même ligne ; cinq hommes, et autant de femmes, s'adossèrent au mur de la salle et commencèrent un chant dont la mesure était vive et pressée ; à ce signal, hommes et femmes, jeunes et vieux, se mirent à cabrioler à perdre haleine. C'était une chose non pas drôle, mais pitoyable à voir, que des vieillards à cheveux blancs, exténués de chaleur et de fatigue, et n'en sautant pas moins à cœur joie. De temps en temps, les danseurs et les danseuses frappaient dans leurs mains. Rien ne peut mieux donner l'idée d'une pareille danse que le carillon de Dunquerque. Lorsque la danse s'interrompait, un membre de la congrégation prenait la parole, et improvisait tant bien que mal un petit discours religieux ; puis on se remettait en mouvement pour prêcher encore. Comme chez les autres Quakers,

il n'y a pas de sacerdoce. Chacun peut dire ce qui lui semble convenable. Au bout de près de deux heures passées dans ce terrible exercice, ils se sont placés deux à deux et en rond, de manière que les hommes et les femmes ne fissent plus qu'un même cercle. Ils rapprochèrent ensuite les coudes du corps, allongèrent les avant-bras et laissèrent pendre les mains ; ce qui leur donnait l'air de ces chiens savants qu'on force de marcher sur leurs pattes de derrière. Étant ainsi préparés, ils entonnèrent un air plus lamentable que tous les autres et commencèrent à tourner autour de la chambre, exercice qu'ils continuèrent pendant un bon quart d'heure. Après quoi, l'un d'eux nous fit un petit discours pour nous assurer que la secte des Shakers était la seule voie ouverte au salut, et nous engager à nous convertir ; puis la communauté se retira dans le plus grand ordre et en silence. J'imagine que les pauvres diables avaient besoin de repos. Mais, concevez-vous, ma chère Maman, dans quelles aberrations l'esprit humain peut tomber, quand il est abandonné à lui-même ? Nous avions avec nous un jeune Américain protestant, qui nous dit en sortant : « Encore deux spectacles comme celui-là, et je me fais catholique. »

Nous sommes partis d'Albany dans les diligences de ce pays-ci, qu'on nomme *stages*. Ce sont des voitures suspendues seulement sur du cuir, et traînées au grand trot dans des routes aussi détestables que les routes de la Basse-Bretagne. Aussi est-on rompu au bout de quelques milles ; mais nous ne pensions pas à nous plaindre, étant livrés tout entiers à la curiosité du spectacle nouveau qui frappait nos yeux. C'était la première fois que nous nous enfoncions dans les terres ; jusqu'ici nous n'avions vu que les rivages de la mer, ou les bords de l'Hudson. Tout ici était différent. Je crois que dans une de mes lettres, je me suis plaint de ce qu'on ne trouvait presque plus de bois en Amérique ; je dois faire ici amende honorable. Non seulement on trouve du bois et des bois en Amérique, mais même le pays tout entier n'est encore qu'une vaste forêt, au milieu de laquelle on a pratiqué des éclaircies. Quand on monte sur un clocher, on n'aperçoit encore à perte de vue que le sommet des arbres que le vent agite comme les

flots de la mer ; tout atteste un pays nouveau. Ce qu'on appelle défricher, dans ce pays-ci, c'est couper un arbre à trois pieds de terre. Cette opération faite, on laboure à côté et l'on sème. Il arrive de là qu'au milieu des plus belles récoltes on aperçoit par centaines les troncs morts des anciens arbres qui garnissaient le sol. Ce n'est pas tout : vous sentez bien qu'un terrain défriché de cette manière contient encore le germe de mille plantes sauvages ; il en résulte que dans le même enclos on voit de jeunes pousses, de longues herbes, des plantes grimpantes, et du blé. Tout cela vient pêle-mêle ; c'est une espèce de fouillis où tout végète avec vigueur, une sorte de lutte entre l'homme et la forêt, dans laquelle le premier ne remporte pas toujours la victoire. Mais si le pays est nouveau, on s'aperçoit à chaque pas que c'est un vieux peuple qui est venu l'habiter. Quand, par une route affreuse et à travers une espèce de désert, vous êtes parvenu à une habitation, vous êtes étonné de rencontrer une civilisation plus avancée que dans aucun de nos villages. La mise du cultivateur est soignée ; son habitation est parfaitement propre ; on voit ordinairement à côté de lui son journal, et son premier soin est de vous parler politique. Je ne saurais dire dans quel recoin obscur et inconnu de l'univers on nous a demandé comment nous avions laissé la France ; quelle y était la force mutuelle des partis, etc. Que sais-je ? Mille questions auxquelles j'avais peine à répondre sans rire, quand je pensais à ceux qui nous les faisaient et au lieu où on nous les adressait. Tout le terrain que nous venons de parcourir était jadis occupé par la fameuse Confédération des Iroquois, qui a fait tant de bruit dans le monde. Nous avons rencontré les derniers d'entre eux sur notre chemin ; ils demandent l'aumône et sont aussi inoffensifs que leurs pères étaient redoutables.

Nous sommes ici à Auburn, dans un hôtel magnifique, placé au milieu d'une petite ville de deux mille âmes, dont toutes les maisons sont des boutiques bien fournies. Auburn est aujourd'hui le centre d'un commerce immense ; il y a vingt ans on y chassait le chevreuil et les ours tout à son aise. Je commence à m'habituer à cette végétation si rapide de la société ; je me surprends déjà à trouver cela tout simple, et à

dire, comme les Américains, qu'un établissement est très ancien quand il compte trente ans d'existence.

Adieu, ma chère Maman, je vous embrasse du meilleur et du plus profond de mon cœur. Embrassez de même mon père et notre bon abbé pour moi. Communiquez cette lettre au ménage Édouard, et dites-leur que je leur écrirai bientôt. Donnez de nos nouvelles aux Hippolyte. Nous menons ici une vie si agitée, si remplie d'occupations forcées, qu'il est bien difficile d'écrire plus d'une longue lettre à la fois.

G. DE BEAUMONT À SA MÈRE.

Canandaigua, 22 juillet 1831.

J'ai très peu voyagé, ma chère mère, depuis ma dernière lettre à Eugénie : Je suis arrivé hier d'Auburn où nous avons fait un long séjour *pénitentiaire*. Quoiqu'il y ait beaucoup à dire sur la prison qui s'y trouve, je ne vous en parlerai point : il y a des prisons dans tous pays, peut-être moins bonnes que celle d'Auburn, mais, quoi qu'il en soit, le mérite d'un pareil établissement ne le rend pas plus gai. Ce n'est pas la peine de vous écrire d'Amérique pour parler de portes et de verrous ; je veux réserver cet agréable sujet pour le ministre de l'Intérieur. Je me bornerai donc à vous dire que nous avons été en somme très contents de nos investigations dans ce dernier lieu et que, tout bien considéré, il nous semble que le système d'emprisonnement qui y est en vigueur produit les plus heureux effets sous une foule de rapports.

Me voilà définitivement sorti de la prison d'Auburn ; maintenant que j'en suis *dehors*, je m'aperçois que j'aurais dû y rester afin d'avoir quelque chose d'intéressant à vous dire. En effet d'Auburn nous sommes venus en droite ligne à Canandaigua et, pendant ce voyage de dix à douze lieues, nous n'avons rien vu qui mérite une mention particulière, si ce n'est trois lacs charmants près desquels ou sur lesquels nous avons passé : le premier est le lac Seneca qui se trouve à peu de distance d'Auburn ; le second est le lac Geneva situé un peu plus loin ; il se trouve au pied d'une colline sur laquelle

est bâtie une charmante petite ville qui porte son nom ; pour arriver à la ville, il faut traverser le lac sur un pont qui a presque une demi-lieue de long (ce pont est du reste grossièrement fait et n'a de remarquable que son étendue) ; mon troisième lac est le lac Canandaigua, qui a donné son nom à une petite ville bâtie près de lui et dans laquelle je suis dans ce moment. Ce dernier lac est le plus joli des trois ; peut-être même est-il au-dessus de tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent, sans excepter le lac Onéida. On voit çà et là sur ses bords des maisons de campagne placées dans les lieux les plus pittoresques et on aperçoit dans le lointain trois rangées de montagnes placées sur différents plans et qui forment pour le reste du tableau un fond très avantageux. Canandaigua est sur la route d'Auburn à Buffalo où nous voulons aller pour nous rendre ensuite à Niagara dont la chute renommée doit nécessairement avoir notre visite.

Maintenant il faut que vous sachiez pourquoi nous nous sommes arrêtés en route : il y a à Canandaigua un M. Spencer, membre de la Législature de New York qui désirait que nous vinssions passer quelques jours avec lui et aux vœux duquel nous nous sommes rendus. C'est l'homme le plus distingué que j'aie encore rencontré en Amérique. Il est très versé dans toutes les questions politiques qui intéressent son pays et possède sur les institutions judiciaires des États-Unis les notions les plus précises. Il est un des trois commissaires auxquels la Législature de New York a confié le soin de réviser les lois de cet État. Nous passons tout notre temps avec lui en conversations où nous avons tout à gagner ; dès que nous sommes seuls, nous écrivons ce qu'il nous a dit ; je n'ai pas encore vu une seule personne dont nous ayons autant tiré que de lui. Il y a chez lui deux charmantes personnes, ses filles, Mary et Catherine, qui nous donneraient de terribles distractions, si, une fois pour toutes, nous n'avions pris le parti de n'en point avoir. Mary est la plus jolie des deux : elle a ce teint blanc et rose qu'on trouve quelquefois chez les Anglaises et qui est presque inconnu en France. Je n'ai point encore vu aux États-Unis d'aussi jolis yeux que les siens : ils ont une douceur veloutée qu'il est impossible de décrire. Mais pour-

quoi vous parler d'elle si longtemps ? Vous croiriez si je continuais que j'en suis amoureux, et la vérité est que je ne le suis pas. Un long séjour avec elle pourrait être malsain ; mais, dans trois ou quatre jours, je quitterai Canandaigua pour n'y revenir jamais. Après tout, une femme parfaitement belle et possédant cette bonté qui est en quelque sorte banale chez les Américains, est une chose si rare qu'il est tout naturel d'en parler.

M. Spencer se met en quatre pour nous rendre agréable notre séjour à Canandaigua. Nous devons demain faire une promenade en bateau sur le lac. Notre voyage serait charmant sans l'immense distance qui nous sépare. Voilà un mois que je n'ai reçu de vos nouvelles ; le paquebot du 1^{er} juin est sans doute arrivé à New York, mais nous sommes déjà si loin de cette ville et la poste est si mal servie que nous ne recevons aucune nouvelle, quoique nous ayons eu bien soin de faire connaître notre marche à notre banquier, M. Prime. Ce retard nous fait mourir d'impatience ; quand vos lettres nous arriveront, elles auront plus de deux mois de date. Voilà le vilain côté de notre position ; c'est un mal auquel je vois qu'on ne s'habitue pas. Aussi à mesure que je m'éloigne de vous, je sens plus vivement le désir de m'en rapprocher et je ne rêve qu'à l'époque de notre retour en France. Mais le terme de nos travaux n'est pas encore atteint, il me reste bien du chemin à faire et bien des idées à fixer.

Après notre petite excursion à Niagara qui ne nous prendra pas, je pense, plus d'une huitaine de jours, nous retournerons sur nos pas afin d'aller à Boston dans le Massachusetts. Comme il serait assez ennuyeux de repasser par toutes les routes que nous avons parcourues et *dangereux* peut-être de revenir à Canandaigua, nous nous proposons de prendre un bateau à vapeur dans lequel nous traverserons le lac Ontario, nous entrerons dans le fleuve Saint-Laurent, nous passerons un jour à Montréal, un autre à Québec (Canada) ; puis nous reviendrons par le lac Champlain regagner l'Hudson jusqu'à Albany, que nous quitterons pour nous rendre en droite ligne à Boston à travers les terres. Les bateaux à vapeur vont si vite que nous parcourerons cette immense étendue en moins de

temps que nous n'en mettrions à revenir directement par la route que nous avons déjà suivie. J'ajouterai comme considération que les voyages par eau coûtent beaucoup moins cher que les voitures ; enfin, je serai charmé de trouver dans le Canada d'anciens compatriotes parlant français comme moi, ayant les mêmes mœurs que nos Français d'Europe, et ayant conservé, dit-on, de leur pays originaire, un souvenir que rien ne peut détruire.

M. Spencer nous donnera des lettres de recommandation pour Québec et pour Montréal. J'espère qu'avant de m'embarquer dans cette grande campagne, je recevrai des nouvelles de Beaumont-la-Chartre et autres lieux. Je suis également impatient de lire les journaux français : les élections sont faites maintenant, si je ne me trompe. Mais quand saurais-je leur résultat ? Il me semble que la vie présente du gouvernement est là. Des élections modérées assureraient à la France quelques années de repos. Je crois que les esprits sont en général disposés à la tranquillité et ce besoin du calme triomphera, si je ne me trompe, des efforts des partis.

G. DE BEAUMONT À ERNEST DE CHABROL.

À bord de *l'Ohio* sur le lac Érié,
24 juillet 1831.

Nous sommes restés à Auburn jusqu'au 19 de ce mois, mon cher Chabrol. Nous avons fait beaucoup d'observations sur la prison de cette ville qui, je crois, présente l'application la plus complète du système pénitentiaire. C'est vraiment un admirable établissement et il serait à désirer qu'on en eût en France une juste idée ; car on ne manquerait pas de l'imiter. Tu me diras qu'il dépend de nous d'éclairer à cet égard le gouvernement ; à cela, je te répondrai que, pour y parvenir, nous ferons tout ce que nous pourrons. J'ajouterai que ce sera peu d'avoir montré au gouvernement ce qu'on peut faire de bien, si on ne communique pas en même temps la même con-

viction à l'opinion publique. Voilà le difficile et je ne sais pas encore comment il faudra faire pour lever cet obstacle.

En quittant Auburn, nous avons pris la route de Buffalo. Cette ville est située sur le bord du lac Érié à peu de distance de Niagara. Nous avons passé près des lacs Seneca, Geneva et Canandaigua. Sur une colline qui domine le lac, Geneva est une charmante petite ville à laquelle ce lac a donné son nom ; il faut pour y arriver traverser le lac sur un pont qui a près d'une demi-lieue de long. Ce pont est grossièrement construit et n'a de remarquable que sa longueur. Le lac Canandaigua est peut-être le plus joli de tous les lacs que j'ai vus ; il est moins pittoresque que le lac Onéida dont la nature est plus sauvage, mais une foule de maisons de campagne sont établies sur ses bords, ce qui lui donne un air de civilisation sans lui faire perdre les avantages qu'il tient de la nature. Nous avons passé deux jours à Canandaigua. Voici pourquoi : dans ce lieu demeure M. Spencer, membre très distingué de la Législature, que nous avons rencontré à Auburn et qui nous a invités à l'aller voir à la campagne. Je n'ai encore rencontré personne qui connaisse aussi bien que lui les institutions de son pays, aussi sa conversation nous a été très précieuse. Je suis parti le 22 de Canandaigua et suis arrivé le même jour à Buffalo. Notre intention première était de ne venir à Buffalo qu'afin d'aller de là à Niagara. Mais, en arrivant, nous avons appris que le lendemain 23 il partait un bateau à vapeur qui traversait le lac Érié et se rendait à Détroit en moins de deux jours. Détroit est dans le Michigan, situé sur la partie de terre qui se trouve entre le lac Érié et le lac Huron. Il n'y a pas de contrée plus intéressante à voir : c'est un pays encore sauvage ; on y compte par centaines les Européens qui y sont établis et on trouve dans les pays environnants une multitude d'Indiens qui ne sont pas du tout civilisés.

Il y a dans ce moment un grand nombre d'émigrants anglais et irlandais qui vont chercher là des terrains à bon marché ; et c'est encore une chose pleine d'intérêt que de voir comment ces nouveaux venus s'établissent et se créent des moyens d'existence sur un sol inculte et couvert de forêts. Nous n'avons pu résister au désir de faire cette excursion :

nous avons donc de suite retenu nos places dans le bateau à vapeur pour le jour suivant.

Le soir de notre arrivée à Buffalo, nous avons été témoins d'un spectacle curieux et qui a vivement excité notre pitié.

Le gouvernement des États-Unis a acheté aux Indiens des terres que ceux-ci possédaient dans l'Amérique du Nord ; et, à des époques fixes, il leur paie par terme les sommes d'argent dont il est débiteur envers eux à raison de cet achat. Il y a, aux environs de Buffalo, une tribu d'Indiens qui est venue dans cette ville pour toucher le terme qui lui était dû, précisément le jour où je m'y trouvais. Il paraît qu'aussitôt après avoir reçu leur argent, les Indiens le dépensent : ils achètent des vêtements, des instruments d'agriculture. S'ils se bornaient à de pareils achats, la partie serait égale, puisque ce serait valeur pour valeur ; mais le grand malheur c'est qu'ils donnent leur argent en échange d'eau-de-vie et de liqueurs fortes qui les tuent. Les rues de Buffalo étaient pleines d'Indiens ivres dans le moment où nous y sommes arrivés. J'en ai vu un qui était ivre-mort ; nous nous sommes arrêtés près de lui : il était parfaitement immobile ; une femme indienne qu'on nous a dit être sa femme s'est approchée de lui, lui a secoué fortement la tête en la cognant contre terre et, comme le malheureux ne donnait aucun signe de vie, elle a poussé un cri et s'est mise à rire d'une manière stupide. Un peu plus loin, nous avons vu une femme indienne entièrement ivre emportée par deux ou trois Indiens quittant la ville pour regagner leurs forêts. En général, ces Indiens sont très laids. Les femmes sont hideuses¹ : leur teint est d'un noir cuivré, leurs bouches sont larges, leurs cheveux longs et sales. Leur physionomie a quelque chose de sauvage ; il n'y a dans leur personne ni noblesse ni dignité. Le goût des liqueurs fortes les a abrutis. Leurs relations avec les Européens leur ont ôté tout leur caractère. Auparavant il y avait quelque chose de beau dans

¹ « Ce qui est plus général, on pourrait dire plus classique dans la toilette des Indiennes c'est de se passer un grand anneau dans la cloison du nez », explique aussi plus tard Tocqueville. « Je trouve cela abominable ; et cependant je vous demande très humblement de m'expliquer en quoi il est plus naturel de se percer les oreilles que le nez. » (10 oct 1831)

leur nudité complète et quelque noblesse dans leur vie sauvage ; mais, depuis qu'ils ont quitté leurs forêts, ils n'ont pris à la civilisation que ses vices et à l'Europe que ses guenilles. Ils sont nu-pieds, portent des habits fripés et ordinairement ils ont sur leur dos une couverture de laine même en été.

Le gouvernement des États-Unis marche rapidement à la destruction de cette race, jadis maîtresse du sol américain. Il serait trop difficile de les anéantir par le moyen de la guerre : cela coûterait des hommes et de l'argent. Un peu de temps et beaucoup de perfidie, voilà ce qui est sûr et plus économique. Ainsi donc, on est censé vivre avec eux en bonne intelligence ; mais on ne manque pas de prétextes pour les refouler toujours de plus en plus dans l'Ouest. On fait avec eux des traités dont l'interprétation est donnée par le plus fort. Des relations commerciales sont établies entre eux et les Américains : ils donnent des peaux de bêtes sauvages et d'autres choses utiles en échange desquelles les Américains leur donnent de l'eau-de-vie qui les anéantit ; ils font des liqueurs un tel abus que cette boisson en tue plus que la guerre. Du reste, je saurai mieux dans quelques jours et leurs mœurs et leur caractère, et si je découvre sur ce sujet quelque chose d'intéressant, je ne manquerai pas de t'en faire part.

Adieu...

A. DE TOCQUEVILLE À SA BELLE-SŒUR ÉMILIE.

Batavia, le 25 juillet 1831.

Je me sens aujourd'hui une humeur si excessivement sentimentale, chère sœur, que pour un rien je vous enverrais une idylle. Rassurez-vous cependant, je n'en ferai rien ; mais je veux, du moins, vous raconter la visite que nous avons faite l'autre jour au lac Onéida. Si vous n'en rêvez pas pendant huit jours, je dis « rêver tout éveillée », je ne vous reconnais plus.

Vous saurez donc (car il faut prendre les choses par leur commencement) qu'il y a quarante ans environ, un Français

dont on n'a pu me dire le nom, mais qui appartenait à une famille noble et riche, aborda en Amérique, après avoir été forcé de quitter son pays en révolution. Notre émigré était jeune, bien portant ; il ne souffrait jamais de l'estomac (notez ce point-ci) ; il avait de plus une femme qu'il aimait de tout son cœur. Du reste, il manquait du premier sou pour vivre. Un ami auquel il s'adressa lui offrit de lui prêter quelque argent, au moyen duquel il pourrait se procurer les choses les plus nécessaires à la vie et s'établir dans quelque coin où la terre ne serait pas chère.

Dans ce temps-là l'ouest de l'État de New York était encore inculte ; les bois qui le couvraient n'étaient alors habités que par les tribus indiennes de la Confédération des Iroquois. L'émigré pensa qu'il trouverait là son affaire. Il fit part de son projet à sa jeune femme, qui eut le courage de vouloir le suivre dans le désert.

Voilà nos jeunes gens partis et cheminant de si bon cœur qu'enfin ils arrivèrent sur les bords du lac Onéida. Pour un peu de poudre et de plomb, ils achetèrent des Indiens l'île qui se trouve au milieu de ses eaux. Jamais Européen ni peut-être humain n'avait imaginé d'en faire sa demeure. Il fallut couper des arbres centenaires, défricher à la bêche un terrain embarrassé de ronces et de racines, bâtir enfin une cabane et lutter contre tous les besoins de la vie. Les premiers temps furent difficiles à passer, surtout pour des gens habitués, comme le Français et sa femme, à toutes les recherches des sociétés policées. La seconde année, la tâche leur devint plus facile ; peu à peu, ils s'habituèrent si parfaitement à leur sort que, s'il faut en croire l'histoire, ils ne s'étaient jamais trouvés plus contents l'un de l'autre, ni plus complètement heureux.

Le livre qui m'a appris ces détails n'en disait pas davantage sur leur sort, et je n'en aurais jamais su plus, sans doute, si notre route ne nous avait pas conduits à quatre lieues du lac Onéida. C'était, si je ne me trompe, le 9 juillet. Nous montâmes à cheval pour aller à la recherche de nos Français ; nous traversâmes pendant plusieurs heures une de ces profondes forêts de l'Amérique que j'espère vous décrire quelque jour, et nous nous trouvâmes enfin, sans nous en douter, à la

porte d'une cabane de pêcheur qui est située sur le bord même du lac.

Imaginez-vous une surface de plusieurs lieues d'étendue, une eau transparente et immobile, environnée de toutes parts de bois épais dont elle vient baigner les racines ; pas une voile sur le lac ; pas une maison sur ses rives ; point de fumée au-dessus de ces forêts ; un calme parfait, une tranquillité aussi complète qu'elle devait l'être au commencement du monde. À un mille du bord, nous découvrîmes notre île ; elle ne formait qu'un bosquet touffu où il était impossible d'apercevoir la moindre trace d'un défrichement. Je commençais à craindre que le voyageur qui nous avait précédés ne se fût amusé à faire un roman, lorsque nous rencontrâmes la femme du pêcheur à la maison duquel nous venions d'arriver. Nous lui demandâmes comment s'appelait l'île qui était devant nous. Elle nous répondit qu'on la nommait dans les environs l'île du Français. Nous voulûmes savoir pourquoi, et elle nous raconta qu'il y avait bien des années un Français et sa femme étaient venus s'établir dans cette île. « Mauvaise spéculation, ajouta-t-elle, car ils se trouvaient alors trop loin d'un marché pour y porter leurs denrées. Quoi qu'il en soit, ils s'y fixèrent, et ils y étaient encore lorsque nous vînmes nous-mêmes, il y a maintenant vingt-deux ans, habiter ce lieu. Cette année-là la femme du Français vint à mourir. Depuis lors son mari a disparu, et personne ne sait comment il a passé le lac ni où il a été. Environ dans ce temps, j'eus envie d'aller voir l'île du Français. Je me rappelle encore leur petite cabane ; elle était bâtie à l'une des extrémités de l'île, sous les branches d'un grand pommier. Les Français l'avaient entourée d'un cep de vigne et avaient semé tout autour, je ne sais trop pour quel usage, une multitude de fleurs. C'était une pitié de voir comme les champs étaient déjà en désordre et combien de mauvaises herbes commençaient à y croître. Je n'y suis pas retournée depuis. »

Vous me croirez facilement, chère sœur, lorsque je vous dirai que, malgré le récit de la bonne femme, nous voulûmes aller visiter l'île ; mais il fut plus difficile de lui faire comprendre que tel était notre désir. Elle ouvrit autant que pos-

sible ses petits yeux chassieux, et nous assura de nouveau que si nous voulions nous établir dans cette île nous ferions une mauvaise affaire, attendu qu'elle était encore très loin du marché. Lorsqu'elle nous vit décidés, elle nous indiqua cependant la barque de son mari (alors malade) et nous permit de nous en servir. Nous nous mîmes donc à ramer comme des diables ; et nous ne nous eûmes pas plus tôt fait une demi-douzaine d'ampoules à chaque main que la petite pirogue qui nous portait toucha l'île.

Mais y entrer n'était pas chose facile ; car notre Français, pour en rendre l'abord plus difficile et se cacher plus complètement au monde, avait eu soin de ne rien défricher sur le rivage. Il fallut donc percer une enceinte à travers laquelle un sanglier ne se serait pas fait jour facilement. Cela fait, nous eûmes un curieux mais triste spectacle : tout le centre de l'île portait évidemment la trace profonde du travail de l'homme. On apercevait au premier abord que les arbres y avaient été arrachés avec soin ; mais le temps avait déjà presque effacé ces vestiges d'une civilisation incomplète. La forêt environnante avait poussé rapidement ses rejetons jusqu'au milieu des champs du Français ; des plantes grimpantes et parasites s'étaient déjà emparées du sol et commençaient à lier les uns aux autres les nouveaux arbres qui s'élevaient de toutes parts.

C'est au milieu de cette espèce de chaos que nous cherchâmes inutilement pendant deux heures la maison de notre homme ; on n'en apercevait pas plus de vestiges que de ses gazons et de ses fleurs. Nous allions nous en aller, lorsque Beaumont aperçut le pommier dont nous avait parlé notre vieille hôtesse. À côté de lui, un énorme cep de vigne, que nous prîmes d'abord pour un lierre, s'entortillait jusqu'au haut des arbres. Nous reconnûmes alors que nous nous trouvions sur l'emplacement de la maison et, ayant écarté les plantes qui couvraient la terre jusqu'à cet endroit, nous en retrouvâmes en effet les vestiges.

Vous autres, chère sœur, vous vous figurez que, parce qu'on porte un bonnet carré et qu'on envoie son homme aux galères, on n'est qu'une machine raisonnante, une espèce de syllogisme incarné. Je suis bien aise de vous apprendre que

vous êtes dans l'erreur, et que quand un magistrat se met à penser à autre chose qu'au droit, on ne sait pas trop jusqu'où cela peut aller.

Tant il y a que nous quittâmes l'île du Français le cœur tout serré et nous attendrissant à qui mieux mieux sur le sort de cet homme que nous n'avions jamais vu et dont nous ignorions le nom. Est-il, en effet, une destinée pareille à celle de ce pauvre diable ? Les hommes le chassent de leur société comme un lépreux ; il prend son parti, se fait un monde pour lui tout seul ; l'y voilà tranquille, heureux ; il y reste tout juste assez de temps pour être complètement oublié de ses amis d'Europe ; alors sa femme meurt, et le laisse seul au milieu d'un désert, aussi incapable de mener la vie d'un sauvage que celle d'un homme civilisé ; et malgré tout, je vous le dis entre nous et tout bas, afin que les grands parents, gens excessivement raisonnables de leur nature, ne nous traitent pas de fous, n'y a-t-il pas quelque chose qui séduit l'imagination dans la vie cachée et séparée du monde entier que ces deux pauvres gens ont menée pendant tant d'années ? Malheureusement il n'y a pas de médecins au désert, et il faut avoir une santé de rustre ou ne pas se mêler d'y aller.

Au sortir du lac Onéida, nous nous sommes rendus dans la prison d'Auburn. Voilà ce que j'appelle une chute ; mais les contrastes, dit-on, font le charme des voyages. Après nous être plongés dans le système pénitentiaire, nous nous sommes rendus à Canandaigua, dans la maison de campagne d'un membre de la législature nommé Spencer. Je vous avoue, chère sœur, que nous avons passé là la semaine la plus agréable. Canandaigua est situé sur le bord d'un charmant lac (encore un lac, allez-vous dire !) ; celui-là n'a rien de sauvage, tout ce qui l'entoure, au contraire, rappelle l'idée des agréments de la vie civilisée. Notre hôte est un homme plein d'esprit, avec lequel nous passions les matinées les plus intéressantes ; et indépendamment d'une très belle bibliothèque, il a encore deux charmantes filles, avec lesquelles nous *cor-dions* très bien, comme disent en France les gens du peuple. Quoiqu'elles ne sussent pas le plus petit mot de français, elles ont, entre autres charmes, quatre yeux bleus (non pas la

même, mais deux chacune) comme je suis bien sûr que vous n'en avez jamais vus de l'autre côté de l'eau. Je vous en ferais la description si je ne craignais de tomber dans la fadeur. Qu'il vous suffise de savoir que nous les regardions encore plus volontiers que les livres du père. Nous étant fait part, Beaumont et moi, de la découverte, nous résolûmes, avec toute la sagesse qui nous caractérise, de nous remettre en route au plus tôt ; résolution que nous exécutâmes le lendemain matin en traversant le lac, non pas à la nage, comme auraient pu le faire Mentor et Télémaque, mais en bateau à vapeur, ce qui est plus sûr et plus commode. Nous voilà aujourd'hui à Batavia, tout « choses » de n'être plus à Canandaigua, et, en somme, contents d'en être partis.

Vous voyez, chère sœur, que je vous tiens parole. Je vous fais du sentiment depuis la date jusqu'à la signature.

Embrassez chacun de nos parents pour moi et dites-vous bien que, malgré les fleuves, les bois, les lacs et même les yeux bleus de miss Spencer, je ne pense qu'au bonheur de me retrouver près de vous et que déjà les pieds m'en grillent.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE.

Détroit (Michigan), 1^{er} août 1831.

Mon cher père, Détroit, d'où je vous écris, est une ville située dans le Michigan, sur les bords du fleuve qui joint le lac Érié au lac Saint-Clair et un peu plus loin au lac Huront. Quand vous aurez vu sur la carte le lieu de ma résidence actuelle, vous vous demanderez pourquoi je suis allé là ; c'est ce que je vais vous dire.

Dans ma dernière lettre à maman je lui disais qu'en quittant Canandaigua, nous irions à Buffalo afin de nous rendre de là à Niagara. Nous avons exécuté la première partie de notre projet, mais, arrivés à Buffalo, nous avons éprouvé une tentation à laquelle nous n'avons pas pu résister. Nous étions curieux de voir un pays tout à fait sauvage, d'arriver jusqu'aux dernières limites de la civilisation. Nous pensions que

nous trouverions là des peuplades indiennes tout à fait barbares. Enfin nous désirions voir comment de nouveaux venus dans les contrées les plus reculées s'y prennent pour s'établir. Le lendemain de notre arrivée à Buffalo, nous avons trouvé un bateau à vapeur partant pour Détroit. Nous nous sommes donc embarqués sur le lac Érié, l'un des grands lacs de l'Amérique. Il a 100 lieues de long sur 30 ou 40 de large. C'est une véritable mer à part la douceur de l'eau : très souvent on perd de vue les terres ; ceux qui sont disposés au mal de mer l'éprouvent comme sur l'Océan (je n'en ai nullement souffert). Notre navigation n'a pas été très heureuse : au lieu d'un jour et demi qui devait suffire pour nous conduire au port, nous en avons mis trois en route et nous avons presque sans cesse été exposés à une pluie battante.

Arrivés à Détroit, nous avons pris chacun un cheval et nous voilà partis tous les deux errant à l'aventure, tantôt dans les chemins, quand nous en trouvions, tantôt dans les forêts, dont on trouve toujours. Tant est que nous sommes allés ainsi jusqu'à Saginaw, à peu de distance de la baie qui porte ce nom et qui se trouve dans le lac Huron. Saginaw est la borne où s'arrête la civilisation. C'est le dernier établissement européen ; plus loin on ne trouve que des sauvages et des forêts. Pour y arriver, nous avons traversé 40 lieues de bois épais parsemés çà et là de quelques habitations. Nous faisons souvent 10 lieues sans voir une maison et nous rencontrons de temps en temps des rivières que nos chevaux passaient à la nage quand ils ne pouvaient passer à gué. Nous avons rencontré souvent des Indiens dispersés dans la forêt comme des bêtes fauves, mangeant des fruits sauvages ou assis au coin du feu autour duquel rôtaient les chairs encore palpitantes d'un chevreuil ou d'un daim. Quelques-uns s'approchaient de nous avec curiosité et étaient surtout très curieux de voir nos fusils à piston ; leur société n'avait pour nous rien de redoutable. Ces barbares, comme on les appelle, connaissent bien moins de vices que nos peuples civilisés ; ils n'ont aucune espèce de penchant au vol ; ils n'ont point de besoins ; la propriété d'autrui n'excite nullement leur cupidité. Je n'ai pas

vu un Américain qui ne s'accorde à vanter leur probité et leur honnêteté.

Si j'avais plus de temps à moi, je vous donnerais bien d'autres détails sur ce sujet. Il est plein d'intérêt et j'espère que je vous donnerai un jour sur ce point des documents curieux. Rien ne fait mieux connaître les peuples civilisés que ceux qui ne le sont pas ; notre esprit est organisé de telle manière qu'il ne juge que par comparaison. Mais, quoique je n'aie jamais eu plus de choses à vous dire, je ne vous aurai cependant jamais écrit une lettre plus courte ; à vrai dire, ce n'est pas une lettre que je vous envoie, c'est seulement un bulletin de santé. Je veux que vous sachiez, qu'après notre grande et aventureuse expédition, je me porte à merveille. Ainsi je considère que cette lettre ne compte pas et au premier jour je vous écrirai de nouveau pour vous donner des détails sur notre marche.

Nous avons été tous ces jours-ci un peu en dehors du système pénitentiaire, mais nous ne nous en trouvons pas plus mal ; et le petit extra que nous avons fait nous a fort intéressés. Nous avons, pendant cette course, rencontré beaucoup de Français canadiens et nous les avons trouvés tous animés de ce sentiment national qui ne meurt jamais chez les Français ; ils enragent tous d'être Anglais ; il leur tarde bien de secouer le joug et de se déclarer indépendants. C'est du reste ce qui arrivera tôt ou tard : dans ce cas, le Canada deviendra une province de plus pour les États-Unis.

Pendant cette dernière campagne, mon fusil m'a été d'un grand secours. J'avais un cheval si paisible que je tirais de dessus lui le gibier que je rencontrais. J'ai tué plusieurs oiseaux de proie très beaux, des pigeons ramiers et une [quantité] d'oiseaux tous plus jolis les uns que les autres. J'ai vu beaucoup de perdrix, de faisans, de coqs de bruyère, des daims (mais je n'ai pu en tuer un seul). La chasse n'était pas seulement une affaire de plaisir, elle avait encore une utilité réelle : rien n'est plus rare que de trouver de la viande fraîche dans les petites auberges du désert ; nous avons donc presque tout le temps mangé de nos oiseaux ; les pigeons surtout étaient très bons. J'ai vu à Saginaw des oiseaux-mouches ;

je les ai tirés, mais je les ai manqués ; rien n'est plus difficile à attraper.

Du reste, il est difficile de concevoir qu'on puisse dans des lieux perdus comme Saginaw vivre aussi bien que nous l'avons fait : il n'y a pas un bouchon où nous n'ayons trouvé du thé. On ne saurait, sans l'avoir vu, se faire une idée de ces contrées nouvelles. Vous voyez une maison de buches : vous croyez trouver un pauvre, vous entrez et vous y voyez une dame assez bien mise ; le langage des habitants est distingué, du moins celui de la classe moyenne. Ici, il n'y a point de paysans ; il n'y a pas un cultivateur qui ne soit en même temps un industriel. Tous les gens qui habitent ce pays-ci y viennent pour y faire de l'argent ; ils font le commerce avec les Indiens qui se laissent facilement tromper et ils servent d'aubergistes à tous ceux qui passent dans le pays pour s'y établir ou pour aller plus loin. Il n'y a pas là un homme qui soit né sur le sol qu'il habite : ce sont tous des hommes civilisés transplantés dans un désert.

Adieu, mon cher père, je n'ai que le temps de vous embrasser, vous et maman.

Nous restons ici jusqu'à demain, jour de notre retour à Buffalo. Nous comptons voir aujourd'hui la prison du Michigan. Je tiens à ce que ma lettre me devance d'un jour, afin qu'elle arrive à New York le 10, jour où le paquebot met à la voile. Je suis bien impatient de recevoir de vos nouvelles. Je n'en ai pas reçu depuis le 10 mai. Je veux dire que vos dernières lettres avaient cette date. Je crois bien que c'est la faute des paquebots et de la poste, et non celle des habitants de Beaumont-la-Chartre, de Gallerande et du Guillet que j'embrasse bien tendrement.

G. DE BEAUMONT À ERNEST DE CHABROL.

2 août 1831, à bord du *Supérieur*
sur le lac Huron.

Avant de te rendre compte des motifs qui me font entreprendre ce nouveau voyage, mon cher Chabrol, il faut que je

te raconte ce qui s'est passé depuis mon arrivée à Détroit. En débarquant, nous sommes allés rendre visite à un vieux curé catholique, M. Richard, dont on nous avait parlé comme d'un très brave homme, capable de nous donner sur le Michigan beaucoup de documents précieux. Nous l'avons trouvé à son presbytère, faisant l'école à une douzaine d'enfants. Il parle très bien français ; il est né en Saintonge et a quitté la France au moment où la Révolution française commença à persécuter le clergé catholique. C'est alors qu'il prit le parti de venir à Détroit. Depuis ce temps, il n'a pas quitté ce lieu et n'a cessé de travailler à la *conversion des infidèles* ; ici, comme chez nous, c'est le caractère du clergé catholique de faire le plus de prosélytes possible. Le bonhomme, qui attache à ce résultat plus d'importance qu'à tout autre chose, nous a beaucoup entretenus de ses succès en ce genre, ce qui parfois nous ennuyait un peu, parce que nous lui adressions des questions auxquelles il ne répondait pas. Nous avons été toutefois fort satisfaits de ses procédés. Ce qu'il a d'assez remarquable dans sa position, c'est qu'il a été envoyé au Congrès par des protestants, malgré sa qualité de ministre catholique. Ceci nous paraît au premier abord fort surprenant ; mais ici on ne juge point comme nous en matière de religion. La même hostilité n'existe point entre les sectes et jamais on ne demande à quelle religion une personne appartient pour se former une opinion sur son compte. Ce qui m'étonne, c'est que les protestants l'aient ainsi choisi, malgré l'extrême liberté avec laquelle il les attaque lui-même ; il leur fait une guerre acharnée : « Leurs sectes, dit-il, sont sans nombre ; il y en a maintenant quatre cent cinquante ; ils ne croient à *rien* du tout ; ils ne sont ni épiscopaux ni méthodistes ni presbytériens, ce sont des *rienistes*. » Du reste il pense comme moi que cette multiplicité de cultes différents aboutira un jour ou à la religion naturelle, c'est-à-dire à l'absence de tout culte extérieur, ou au catholicisme.

Après quelques informations prises auprès de deux ou trois autres personnes, nous nous sommes décidés à prendre la route de Saginaw. Saginaw est situé à quelques lieues de la baie qui porte ce nom et qui se trouve dans le lac Huron. En

conséquence de cette résolution, nous avons loué des chevaux de selle et, le 26 juillet, si je ne me trompe, nous voilà partis sur des haquenées bien sèches, le fusil et la carnassière sur l'épaule, un chapeau de paille sur la tête, une petite veste sur les épaules, avec chacun un porte-manteau sur le dos de nos chevaux. J'oubliais de dire que, sur l'avis qu'on nous a donné que Saginaw et ses environs étaient infestés par les cousins ou moustiques, nous sommes allés chez une marchande de modes de Détroit pour acheter des cousinières. Pendant qu'elle me donnait ce que nous lui demandions, mes yeux se sont portés par hasard sur une petite gravure qui était étalée dans son magasin ; cette gravure représente une dame très bien mise et en bas est écrit : *Mode de Longchamp 1831*. Comment trouves-tu les habitants du Michigan qui se donnent le genre de Paris ? C'est une vérité que, dans le dernier village d'Amérique, la mode française est suivie et tous les objets de mode sont censés venir de Paris.

D'après cette anecdote, tu pourrais croire que Détroit est très civilisé ; il n'est cependant pas éloigné des forêts sauvages et de ses habitants. On voit, à une demi-lieue, des bois qui commencent pour ne plus finir. Voici d'ailleurs un fait qui est arrivé l'année dernière et qui en prouve plus que tout ce qu'on pourrait dire : un ours que des chiens aboyaient près de la forêt est venu passer dans la grande rue de Détroit et il l'a parcourue dans toute son étendue pour le divertissement des Américains, dont il est probable que la gravité ne s'est pas démentie, même en cette occasion.

Voilà une bien longue digression, il faut que je m'empresse de revenir sur la route de Saginaw où nos pauvres rosses m'attendent.

Notre première journée était assez rude : nous avions 18 lieues à faire ; il s'agissait de gagner Flint River en passant par Pontiac. Nous avons trouvé une route bien tracée au milieu des bois et quelques habitations éparses çà et là. Malgré ce que je t'ai dit des ours, il faut que j'y revienne encore pour que tu saches que dans plusieurs endroits on les emploie en guise de chiens ; j'en ai vu plusieurs attachés près de la porte faisant les fonctions de gardiens.

Dans l'auberge où nous avons dîné, on nous a dit qu'on avait tué la veille un serpent sonnette. Jusqu'à Pontiac, le chemin qui est frayé au milieu de la forêt est monotone ; le terrain est uniforme ; mais, à partir de Pontiac, l'aspect du sol change entièrement : il présente une grande variété de sites ; on rencontre à chaque instant de petites vallées dans lesquelles se trouvent une multitude de petits lacs charmants. Les bois ne sont plus épais et impénétrables ; ils sont remplis de clairières et ressemblent à une haute futaie qu'on a arrangée de manière à ce qu'on puisse s'y promener.

À une lieue de Pontiac, nous nous sommes arrêtés chez M. Williams qui est l'homme du pays qui connaît le mieux les Indiens, le commerce qu'on fait avec eux et les routes qu'il faut suivre pour arriver jusqu'à eux. Il nous a engagés à prendre un guide pour aller à Saginaw et il nous a dit que nous pouvions sans le moindre danger nous fier à un Indien. Ce guide ne nous était pas encore nécessaire, nous avons donc continué notre route.

À peine avions-nous fait une demi-lieue, que nous voyions un Indien marchant à travers le bois comme une bête fauve et mangeant des fruits sauvages. Un instant après, un autre Indien paraît devant nous ; il était armé d'un fusil ; son corps était à moitié nu ; il avait le regard dur et farouche, comme presque tous les Indiens. Sans l'éloge que M. Williams venait de nous faire des Indiens, nous l'eussions certainement pris pour un voleur. Il nous regarda fixement avec des yeux qui n'avaient rien de tendre ; nous lui répondîmes par un sourire aimable. Alors sa figure changea d'expression et devint tout à fait gracieuse ; mais ce ne fut qu'un éclair passager et, comme s'il eût regretté son sourire, il reprit bien vite sa physionomie sévère. Nous avons pris le parti de suivre notre chemin. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir notre Indien courir après nous et s'attacher à nos pas : si nos chevaux marchaient lentement, il s'arrêtait ; si nous trottions, il se remettait au galop et jamais il ne quittait la queue du dernier cheval. Malgré les assurances de M. Williams, ce procédé nous semblait étrange. Nous nous arrêtons, il s'arrête. Je lui fais un nouveau sourire très bienveillant, il m'en rend un autre plus aimable. Que

voulait-il ? Je lui offre de l'eau-de-vie ; il en boit et paraît la trouver fort bonne. Mais il continue à nous suivre de même. Je m'arrête de nouveau. Il portait pendus à son cou deux oiseaux qu'il avait tués ; je suppose qu'il peut avoir le désir de les vendre. Je lui exprime par signes que je voudrais les avoir et je lui montre deux shillings (25 sous) en les lui offrant en échange. Il accepte le marché de bon cœur, mais quand nous repartons, il nous suit toujours de la même manière. Il a fait ainsi plus de deux lieues en courant. Enfin nous avons trouvé une troupe d'Indiens, hommes, femmes et enfants, dispersés dans le bois auprès de la route ; notre homme s'est alors séparé de nous et a rejoint ses compagnons sans nous dire un seul mot et sans nous regarder. J'ignore encore le motif pour lequel il nous a accompagnés de la sorte.

Les Indiens auxquels il s'est réuni étaient au nombre de vingt-cinq ou trente. Ils étaient couchés sur la terre et mangeaient des viandes rôties ; on voyait des quartiers de chevreuils et de daims suspendus devant des feux autour desquels ils étaient rangés et les têtes de ces pauvres animaux étaient encore toutes palpitantes à côté d'eux.

Ces Indiens revenaient du Canada où ils étaient allés pour recevoir les présents que les Anglais leur font tous les ans. Ces présents consistent en couvertures, en fusils, en munitions de chasse, etc. Cette générosité des Anglais a un motif facile à concevoir : elle a pour objet d'entretenir des relations d'amitié avec les ennemis naturels des Américains ; c'est en même temps un moyen de les armer, ce qui serait pour les Anglais d'un grand secours en cas de guerre avec les États-Unis.

Tout ce qui concerne ces peuples sauvages m'intéresse vivement. Je ne sais que penser de leur condition sur la terre. Vivent-ils, comme on devrait le faire, suivant les simples lois de la nature ? Ou bien sont-ils tombés dans un état de dégradation contraire à la destinée de l'homme ? Ou enfin sont-ils au commencement de leur civilisation ? Dans ce dernier cas, il faut convenir que leur enfance aurait duré longtemps, car leur origine se perd dans la nuit des temps.

Il me paraît certain qu'ils ne forment point une race distincte de la race européenne : la conformation de leur corps,

la coupe de leur figure, la nature de leur physionomie, n'ont avec les nôtres aucune différence marquée. On ne saurait en dire autant des nègres qui, plus on les examine, paraissent avoir reçu une organisation particulière.

Comment ces Indiens sont-ils entrés dans les forêts d'Amérique ? Sont-ils venus d'Europe par terre ? Ou bien, y a-t-il eu, pour l'hémisphère où je suis maintenant, une création particulière ? Ces dernières questions sont un peu théoriques. Cependant leur solution me ferait plaisir. Je lis dans ce moment sur ce sujet un ouvrage bien fait de Mac Culloch et un voyage assez intéressant de Mac Kenney. Je prends du reste plus d'intérêt aux questions pratiques qu'à celles qui sont purement spéculatives et je crois qu'il vaut mieux savoir ce qui est que de rechercher péniblement ce qui a été.

Ce n'est pas une étude vaine et frivole que celle des peuples sauvages : rien ne fait mieux connaître les sociétés civilisées que l'examen de celles qui ne le sont pas. On ne peut bien juger que par comparaison. Je me demande quelquefois si ces Indiens, que les Européens méprisent, méritent d'être appelés des sauvages. Ceux que j'ai vus en allant à Saginaw vivent paisiblement dans leurs forêts. Tous ceux qui ont des relations avec eux s'accordent à vanter leur probité, leur bonne foi, leur générosité. Les Européens qui font le commerce avec eux ont, il est vrai, une grande supériorité, celle de les tromper toujours.

Ils possédaient le sol américain ; chaque jour ils en sont expulsés. Et j'ai vu sur la route de Flint River de pauvres Indiens qui glanaient dans un champ qui leur appartenait il y a quelques années. Ils abusent, il est vrai, des liqueurs fortes ; mais quel est le plus barbare de celui qui reçoit ces liqueurs sans en connaître le danger ou de celui qui les vend sachant qu'elles donneront la mort ? Aux environs de Saginaw les serpents sonnettes abondent. Les Indiens savent guérir leurs blessures d'une manière infaillible. Je demandais s'ils se faisaient payer pour donner leur remède ; on m'a répondu qu'ils n'étaient jamais plus heureux que lorsqu'ils pouvaient sauver la vie à quelqu'un et qu'ils ne voulaient jamais recevoir aucune récompense. Je voudrais savoir si ces hommes-là sont

plus barbares que M. Dupuytren et autres. Du reste, ces Indiens rendent bien aux Européens le mépris que ceux-ci ont pour eux ; ils se considèrent comme supérieurs à tous les autres peuples ; ils pensent que rien n'est plus vil que de travailler pour gagner *de l'argent* et leur vie oisive leur paraît la seule vraiment indépendante et digne de l'homme.

Leur société n'est point embarrassée de toutes les institutions politiques et civiles qui se trouvent dans les nôtres. Presque toutes nos lois sont faites pour la défense de la propriété individuelle ; cette base des sociétés européennes n'existe point chez les Indiens ; ils pensent que la nature toute entière appartient à tous les hommes et ils ne se partagent point des forêts qui sont assez grandes pour que chacun trouve à s'y loger. Ils commettent si peu de crimes qu'ils n'ont pas besoin de tribunaux ; il faut qu'ils soient bien justes pour pouvoir se passer de justice. L'homicide est à peu près le seul délit qu'ils commettent, soit par vengeance, soit en état d'ivresse ; dans ce cas, les amis ou les parents du mort ont le droit de tuer le meurtrier ; mais, ordinairement, celui-ci rachète sa vie pour une somme d'argent qui peut être évaluée à 150 fr. Leur religion est fort simple : ils adorent le grand Manitou, créateur de toutes choses ; ils pensent qu'après ce monde, il y a une autre vie, que les bons recevront en partage de superbes forêts dans lesquelles ils chasseront éternellement beaucoup de daims et de chevreuils, et que les méchants seront envoyés dans des terres stériles où ils ne rencontreront aucun gibier et où ils seront entièrement privés des plaisirs de la chasse.

Les Indiens, avec leur grossièreté et leur ignorance, sont heureux. Tous ceux qui les connaissent prétendent qu'ils sont étrangers à toute sorte de soucis et de peines. Quand ils tuent beaucoup de gibier, ils mangent comme des loups ; si la chasse a été mauvaise, ils ne mangent pas et attendent sans se plaindre une meilleure chance.

Voici une bien longue digression sur les Indiens. Cette sortie n'avance pas du tout ma narration. Je ne sais trop comment retrouver la route de Saginaw à l'endroit où je l'ai quittée. Pour me tirer plus aisément d'affaire, je me transporte immédiatement à Pontiac qui est à moitié chemin de Détroit

et de Flint River. Un peu avant Pontiac, j'avais tué un petit oiseau bleu que j'ai peint à l'auberge pendant que les chevaux se délassaient. Mes peintures ne sont guère jolies, mais elles m'amuse beaucoup.

Le reste de notre route jusqu'à Flint River ne m'a offert rien de bien remarquable. Seulement on est tout surpris de trouver une grande route très large et bien alignée, dans un pays où il n'y a ni maisons ni habitants (on fait quelquefois 10 lieues sans voir une maison). Mais ce système de faire des routes avant qu'il y ait personne pour s'en servir est on ne peut plus sage : c'est la cause pour laquelle le Michigan et tous les autres États d'Amérique se peuplent si vite. Les grands chemins n'augmentent pas la population, mais ils donnent à ceux qui veulent s'établir dans un pays le moyen d'y venir ; il est déjà venu cette année, depuis le mois d'avril, trois ou quatre mille nouveaux habitants dans l'État seul du Michigan.

L'Amérique ne se peuple pas autrement : je ne rencontre pas un seul individu qui soit né sur le sol qu'il habite. Cette société composée d'émigrants ne ressemble à aucune autre. Ce sont tous gens qui n'ont point de patrie et que l'intérêt seul a déplacés. Ils viennent chercher de la terre à bon marché ; un arpent de terrain se vend 6 francs. Comme leur propre établissement dans un pays nouveau est une spéculation, ils apportent avec eux un caractère industriel qui ne les abandonne jamais. Aussi il n'y a pas un cultivateur qui en même temps ne fasse le commerce ou n'exerce quelque industrie. Il y en a une qui résulte de la nature des choses : chaque individu installé sert d'aubergiste aux nouveaux arrivants et il ne le fait pas gratis. C'est un métier que feront longtemps les habitants actuels du Michigan. Il ne faut pas croire que ces maisons américaines où on loge *à pied et à cheval* aient le moins du monde l'apparence de nos auberges ou cabarets. Tous ceux qui les habitent ont reçu de l'instruction ; leur langage n'est point celui de la dernière classe du peuple ; il n'y a pas une seule de ces maisons construites en bûches où on ne lise les journaux et où l'on ne prenne le thé deux fois par jour. Du reste, s'il n'y a pas ici de basse classe, il est également certain qu'il n'y a pas de classe supérieure ; il n'y a donc qu'une so-

ciété uniforme, sans tête ni queue, ni basse ni élevée ; elle n'a rien de misérable, mais aussi elle n'a rien de distingué. C'est, je crois, la société la plus heureuse, mais, à mon sens, ce n'est pas la plus agréable.

Nous approchions de Flint River faisant ces réflexions et beaucoup d'autres, lorsque la nuit nous a pris au beau milieu des bois. La lune nous éclairait de tout son pouvoir ; mais, malgré sa bonne volonté, nous n'étions pas très sûrs de notre chemin. Arrivés à une rivière, nous pensons que c'est Flint River ; nous apercevons à une centaine de pas des maisons. Tocqueville me laisse son cheval et court à travers le bois pour demander des renseignements. Bientôt il reconnaît que ce sont des maisons dont la construction n'est pas encore achevée ; il n'y avait personne dedans. Il me fait part de sa découverte en criant à tue-tête ; je lui réponds de même de continuer son chemin. Nos voix retentissent mille fois dans les forêts dont on trouble si rarement le silence et, après une marche assez pénible de part et d'autre, nous nous retrouvons enfin, mais sans savoir quand nous pourrions arriver au but.

À part nos inquiétudes, que cette nuit était belle ! Je me suis arrêté plus d'une fois pour contempler le ciel ; l'épaisseur de la forêt à travers laquelle pénétrait la clarté de la lune m'offrait un de ces spectacles admirables qu'il est impossible de rendre.

Après avoir cheminé environ une heure dans des clairières qui nous semblaient être le chemin, j'aperçois une lumière ; je descends de cheval ; je marche droit à la clarté qui frappait mes yeux. Après avoir marché cinq minutes, je suis assez près pour distinguer une maison de bois sans porte et à moitié couverte. Quelqu'un marchait dedans sans se montrer et il me semblait qu'on s'efforçait de cacher la lumière qui éclairait l'intérieur. Enfin, prenant la voix la plus douce et la plus humble afin de rassurer les gens de cette habitation qui pouvaient me prendre pour un voleur, je demande si on peut m'indiquer la demeure de M. Todds (c'est le nom de la personne chez laquelle nous voulions descendre à Flint River). Alors se montre une femme demi-vêtue, portant un flambeau à la main qui me dit de la manière la plus obligeante que la

maison de M. Todds est dans le voisinage et à peu de distance (cette malheureuse femme était seule dans cette maison abandonnée et ouverte à tous les vents). Je n'ai pas eu le temps de compatir davantage à son infortune et je suis revenu rejoindre Tocqueville, non sans difficulté, attendu que je me suis engagé dans un marais où j'ai cru un instant que je resterais. Enfin nous avons trouvé asile chez M. Todds et à 11 heures nous étions couchés, l'un dans un lit, l'autre par terre.

Le lendemain matin, à 5 heures, nous nous sommes remis en route. M. Todds nous a procuré un guide indien. Celui-ci a passé la rivière de Flint en courant et en sautant comme un chevreuil et nous voilà partis, attachés à ses pas, ayant bien de la peine à le suivre quoique nos chevaux fussent toujours au grand trot.

Ici, le pays change d'aspect : jusqu'alors nous avions voyagé dans une forêt, mais cette forêt portait l'empreinte de la hache européenne ; la route et ses bords dans une étendue de 20 ou 30 pieds étaient toujours dépouillés d'arbres ; on rencontrait de loin en loin un champ, une petite cabane de bois ; partout on reconnaissait la présence de l'homme civilisé et partout où la forêt sauvage n'avait pas disparu, des troncs d'arbres posés çà et là, des arbres à moitié brûlés attestaient les efforts faits pour la détruire. À partir de Flint River, on ne voit plus rien de semblable : la forêt vierge se montre dans toute sa beauté primitive ; on y voit des arbres immenses en hauteur et en circonférence. J'ai mesuré un pin qui a vingt pieds de tour et un chêne qui en a dix-huit. La hache n'a pas coupé un seul arbre ; on en voit une grande quantité que le vent a renversés ou qui sont tombés d'eux-mêmes, morts de vieillesse. C'est à travers ces arbres majestueux et sur les cadavres de ceux qui sont morts qu'il faut passer à cheval pour aller à Saginaw. Il y a un petit sentier qui est habituellement suivi par ceux qui font la route. Cette petite route est mille fois interceptée par des arbres qui la traversent et par-dessus lesquels il faut que les chevaux passent sous peine de faire un détour dans le fourré du bois. Voilà comment nous avons voyagé toute la journée du 27. De temps en temps, nous voyions quelques Indiens cherchant dans le bois des fruits

pour vivre. J'ai remarqué, dans un lieu tout à fait désert, une femme seule assise au pied d'un chêne ; elle était très laide et fort peu vêtue. Je ne sais jusqu'à présent où M. de Chateaubriand a pris le type de son Atala. Je vois quelques Indiens qui sont assez bien de leur personne, mais les femmes sont affreuses et repoussantes.

Après cinq ou six heures de route, nous avions faim. Mais il était nécessaire que nous fussions près d'une rivière ou d'un ruisseau, afin de trouver à boire. Comment savoir quand nous pourrions en rencontrer ? Notre guide ne savait pas un mot d'anglais, et nous pas un mot d'indien. Je lui ai fait des signes si énergiques pour lui expliquer que nous nous arrêterions au premier ruisseau qu'il a fini par me comprendre. En effet, peu d'instant après, il m'a fait arrêter et m'a conduit à une source distante de quelques pas du sentier que nous suivions. Je lui ai demandé aussi, par signes, à combien nous étions de Saginaw, après avoir marché quatre ou cinq heures. Il m'a répondu en traçant sur la terre une ligne ; il a mis à un bout Flint River, à l'autre Saginaw, et il nous a placés sur la ligne de manière à montrer que nous avions fait le tiers du chemin.

Voyant que je tâchais de tuer les oiseaux, il me les montrait lorsque je ne les voyais pas : il m'a fait tuer de cette manière un très bel oiseau de proie. Nous chassions ainsi sans descendre de cheval et nos pacifiques montures ne donnaient pas, quand nous tirions, le moindre signe d'émotion. Nous avons vu beaucoup de gibier, daims, faisans, perdrix ; mais nous n'en avons pas tué beaucoup.

De temps en temps, comme nous étions très las, nous ralentissions le pas de nos chevaux, mais l'Indien se retournait vers nous, criait : *Saginaw ! Saginaw !* en nous montrant le soleil qui déjà commençait à baisser et il se mettait à courir à toutes jambes.

Les distractions de la chasse nous avaient fait perdre un peu de temps, quelquefois aussi je m'arrêtais quand je voyais dans le bois une fleur sauvage qui me paraissait jolie et je descendais de cheval pour la cueillir.

Nous avons quitté depuis environ une heure le sentier que nous avons jusqu'alors suivi ; nous marchions tout à fait à

travers bois. J'étais surpris de ce changement et j'avais fait part à Tocqueville de mon étonnement, lorsque arrivés à un lieu que nous avons su depuis être un petit village indien, sur le bord d'une rivière (Cash River) dont les bords très élevés sont fort pittoresques, notre guide s'arrête tout à coup, nous montre le soleil qui n'avait plus que quelques heures de hauteur, nous fait entendre par signes que Saginaw est encore très loin de nous et qu'il faut coucher dans le lieu où nous sommes, c'est-à-dire sur le bord de l'eau, au risque d'être dévorés par des milliers de moustiques dont on est aveuglé dans tous les lieux où il y a beaucoup de fraîcheur. La situation était critique ; je témoigne par mes gestes à l'Indien que nous sommes très mécontents ; il me répond en tâchant de me faire comprendre que si nous continuons notre route, nous risquons de nous engager dans le bois pendant la nuit, sans pouvoir en sortir. Nous portions avec nous une petite bouteille clissée dans laquelle il y avait de l'eau-de-vie. Nous avions remarqué que, de tout notre accoutrement, cette petite bouteille était l'objet qui excitait le plus vivement l'admiration du sauvage ; je lui ai fait signe que, s'il voulait nous faire arriver le soir à Saginaw, je lui donnerais la bouteille. Après un instant d'hésitation, il a repris ses jambes à son cou et s'est mis à courir en criant : *Saginaw !*

La nuit nous a bientôt gagnés, mais notre fidèle Phœbé est encore venue à notre secours et, à 9 heures et demie du soir, nous étions sur le bord de la rivière Saginaw. Ce n'était pas tout : il fallait passer cette rivière qui est grande comme la Seine et il n'y avait point de pont. Notre Indien a poussé quelques cris aigus et, un instant après, nous avons vu arriver un petit canot conduit par un individu que nous aurions pris à sa mine pour un sauvage, si nous ne l'eussions entendu prononcer quelques mots français. Il nous a fait monter dans sa petite barque, faite comme tous les canots indiens à l'aide d'un seul arbre qu'on a creusé. Ce système de navigation ne me semblait pas du tout rassurant et j'avoue qu'il me paraissait à peu près certain qu'il y aurait nécessité de nager pour se tirer d'affaire. La plus grande difficulté était de faire passer nos chevaux, mais voilà que notre Indien les prend par la

bride, les attire à lui ; le batelier se met à ramer et nous voilà lancés sur la rivière dans une coquille de noix, escortés de nos pauvres chevaux qui, malgré leur extrême fatigue, étaient obligés de nager pour suivre le canot. Heureusement la nuit était très belle et la lune était si brillante que celui qui eût été placé sur l'un des bords de la rivière aurait pu voir notre passage qui avait assurément quelque chose d'extraordinaire.

Nous avons trouvé à Saginaw un bon gîte. Je m'attendais à trouver une espèce de ville et j'ai été assez surpris de ne voir que cinq ou six maisons qui forment toute la colonie. Nous y avons passé une journée. Tous les Américains qui habitent ce lieu n'y sont venus que pour faire le commerce avec les Indiens. Nous avons passé notre temps à les faire causer sur leurs rapports avec les sauvages. Ils ne savaient que penser de notre présence : les uns croyaient que nous venions pour acheter les terres et nous établir ; d'autres me voyant peindre des oiseaux se figuraient que nous venions faire des recherches sur l'histoire naturelle. Parmi les gens qui sont établis là, il y a quelques Canadiens qui ont paru charmés de nous voir : « Vous venez de la vieille France », disaient-ils. C'est ainsi qu'ils nomment la France, parce que le Canada était la France nouvelle. Le soir nous sommes allés nous promener en canot sur la Saginaw. Je n'ai jamais vu de plus jolie rivière : ses eaux sont presque écumantes et ses bords couverts de bois ou de prairies. Nous étions seuls, Tocqueville et moi, dans notre petite barque ; nous avions le plus beau temps du monde, un ciel sans nuages, un soleil couchant et une nature toute silencieuse. Il y a là à quelque distance de Saginaw, un lieu qui se nomme la Pointe Verte (Green Point) ; dans cet endroit, la rivière forme une espèce de baie qui s'enfonce dans une forêt dont les arbres sont très élevés. C'est là que nous avons dirigé notre canot ; la nature était si calme que la surface de l'eau était unie comme un miroir ; le voisinage d'immenses forêts donnait un écho au plus léger bruit ; un coup de fusil tiré par nous a produit un retentissement incroyable. Pendant notre court séjour à Saginaw, j'ai vu deux oiseaux-mouches. J'aurais bien voulu les tuer mais je n'ai pas pu. Autre chose curieuse, il y a une immense quantité de serpents sonnettes.

« Ils tuent leur homme a tout coup », nous disait un Canadien en se promenant avec nous dans l'herbe. Enfin Saginaw est encore célèbre par le grand nombre de moustiques qui s'y trouvent ; il nous a été impossible d'y dormir et j'ai cru qu'ils me feraient enrager. J'ai eu le temps d'y peindre un oiseau bleu.

Nous sommes revenus de Saginaw comme nous y étions venus. Seulement nous nous sommes aventurés sans guide et nous ne nous sommes pas égarés un seul instant. Nous avons, comme la première fois, dîné au milieu de la forêt. Notre retour à Détroit n'a été accompagné d'aucune circonstance bien intéressante. Cependant nous nous sommes arrêtés un peu à Pontiac, afin d'y recueillir quelques documents exacts sur la manière dont s'établissent dans le pays les nouveaux venus, la quantité de provisions qu'il faut apporter, la manière de couper la forêt, de cultiver la terre, le prix de la main-d'œuvre, celui des denrées diverses, etc.

Nous avons sur ces différents points des données exactes ; elles ne sont point un pur objet de curiosité. Je suis persuadé qu'il y a en France des milliers de personnes qui auraient intérêt à venir en Amérique y acheter à bon marché d'excellentes terres, mais la plupart ignorent l'état des choses. Peut-être serait-ce rendre un service à notre pays que de faire connaître ce qui existe. Ordinairement la difficulté pour ceux qui émigrent dans un pays nouveau se trouve dans la différence du langage ; mais cet obstacle n'existerait pas dans le Michigan où le quart de la population parle français.

J'étais de retour à Détroit le 1^{er} août. Tocqueville et moi allions retenir nos places pour Buffalo, lorsqu'on est venu nous annoncer qu'un grand bateau à vapeur, *le Supérieur*, ayant à bord deux cents passagers, venait d'arriver à Détroit de Buffalo et se rendait à Green Bay (la baie verte) au fond du lac Michigan, où il n'irait qu'après s'être arrêté au Saut-Sainte-Marie qui sépare le lac Huron du lac Supérieur et à Michillimachinac, situé entre le lac Michigan et le lac Huron. Rien n'égale la beauté des Grands Lacs. Les contrées dont je viens de parler sont presque inconnues et, pour la première fois, un bateau à vapeur rempli de voyageurs *à la mode* se

hasardait dans ces régions désertes où jamais un vaisseau un peu considérable ne s'était encore aventuré. D'abord nous avons dit : *nous n'irons pas* ; puis la tentation a été si grande que nous avons cédé.

Adieu...

A. DE TOCQUEVILLE À L'ABBÉ LESUEUR.

Détroit (Michigan), 3 août 1831.

Vous vous étonnerez peut-être, mon bon ami, de recevoir une lettre datée de Détroit. Plusieurs raisons nous ont déterminés à venir dans cette ville. Nous désirions très vivement de voir un pays qui fût une conquête toute récente de l'homme sur le désert. Arrivés à Buffalo, nous avons appris que le territoire du Michigan pouvait nous présenter ce spectacle. Enfin, nous avons trouvé un bateau à vapeur qui va tous les jours de Buffalo à Détroit, et fait généralement le trajet en deux jours et une nuit, bien qu'il y ait environ cent lieues de France entre ces deux villes. Nous nous sommes donc embarqués pour Détroit, au lieu d'aller tout de suite à la chute du Niagara, comme c'était notre intention. Nous avons traversé tout le lac Érié, qui ressemble parfaitement à l'Océan, à tel point que j'y ai eu un peu le mal de mer pendant le premier jour. Le lendemain de notre arrivée à Détroit, nous avons loué des chevaux et nous avons pris le chemin d'un lieu appelé Pontiac, situé à vingt-cinq milles au-dessus de Détroit, dans le Nord-Ouest.

Mon papier qui finit et que je ne veux point allonger de peur de vous ruiner me force d'abrégé. Nous sommes revenus de Saginaw sans malencontre. Demain nous partons pour Buffalo, où j'espère enfin recevoir nos lettres. Je meurs du désir de revoir de votre écriture à tous. J'espère avoir le temps de faire la relation de ce petit voyage, et je vous la lirai à mon retour. Il aurait été complètement agréable sans les moustiques. Mais vous ne pouvez vous figurer quels tourments ces maudits animaux font éprouver au fond des bois. C'est au-delà de toute description. Adieu. Il faut finir, je vous embrasse du meilleur de mon cœur, comme je vous aime.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE ACHILLE.

À bord du *Supérieur*,
lac Michigan, 11 août 1831.

Encore un voyage imprévu ! Au lieu de retourner à Buffalo, le 1^{er} août, nous sommes partis pour Green Bay (la baie verte). Voilà plus de dix jours que nous sommes en route et, quand nous serons de retour à Buffalo, nous aurons fait 1 810 milles, c'est-à-dire 608 lieues en quinze jours. C'est, comme tu le vois, plus fort qu'Hippolyte de Montulé. Je veux, mon cher Achille, te rendre compte de ce voyage et des motifs qui nous l'ont fait entreprendre. Le jour où nous nous proposons de quitter Détroit pour nous rapprocher de l'État de New York, nous avons appris qu'un superbe bateau à vapeur, *le Supérieur*, passait au moment même, se rendant dans les Grands Lacs pour les parcourir dans toute leur étendue. Depuis longtemps, on avait annoncé dans les journaux cette excursion, qu'on représentait comme étant de nature à exciter vivement la curiosité des amateurs. Nous sommes allés visiter le vaisseau ; il était déjà presque plein de voyageurs, anglais, américains, qui n'avaient la plupart d'autre intérêt à ce voyage que celui de passer agréablement leur temps pendant quelques jours. Le capitaine m'assura qu'il ne serait pas plus de huit ou dix jours en route. L'occasion était tentante ; pour la première fois un grand vaisseau s'aventurait dans ces régions lointaines et, pour qui veut voir les choses de près, ce n'était pas seulement une promenade de plaisir. Bref, nous nous décidons à retenir nos places ; on nous donne deux lits assez inconfortables dans la cabine des *gentlemen* et en moins d'une heure nous prenons notre parti ; nous nous installons et nous voilà voguant sur la rivière Saint-Clair, qui conduit au lac du même nom, lequel lac conduit lui-même au lac Huron. Mais, avant de te faire parcourir le chemin que nous avons suivi, il est bon que tu saches quels sont les gens dont se compose notre embarcation.

Nous sommes environ deux cents passagers ; chacun a son lit dans le vaisseau. Tu juges d'après cela de la dimension de notre bâtiment : c'est une énorme maison ambulante ou

pour mieux dire flottante, ce qui est plus surprenant que les édifices de la ville de Venise *avec ses habitants*, qui sont, comme tu sais, *bâti sur pilotis*. Sur les deux cents individus au milieu desquels je me trouve, il y en a les trois quarts et demi dont je n'ai rien du tout à dire. Je n'ai pas grand-chose à dire non plus de la seconde moitié du dernier quart ; cependant tu sauras que parmi nos compagnons de voyage se trouve un Anglais, M. Vigne, fort bon garçon, intrépide voyageur, qui était en Russie l'année dernière et qui m'a dit hier qu'il espère être en Égypte au printemps prochain ; M. Mullon, curé catholique à Cincinnati (Ohio) ; il vient à Michilimackinac exprès pour porter un défi public à un ministre presbytérien sur un point de controverse religieuse. M. Mullon est un grand homme sec dont le zèle catholique frise l'intolérance. L'esprit religieux dans ce pays-ci ne ressemble en rien à ce qu'il est dans l'État de New York et principalement dans les grandes villes. À New York, à Albany, les sectes diverses vivent en paix les unes à côté des autres et semblent se donner la main. La même union n'existe point ici entre les différentes communions : « Ces Presbytériens, me disait M. Mullon, sont méchants comme des vipères ; vous écrasez leur tête et ils se relèvent sur la queue. » Il paraît que le catholicisme fait beaucoup de progrès dans l'Ouest des États-Unis. Il y a déjà aux États-Unis douze évêques résidant dans les principales villes telles que New York, Philadelphie, Boston, La Nouvelle-Orléans, Cincinnati, etc. Ces évêques sont choisis par le clergé catholique des États-Unis et ce choix est soumis à l'approbation du pape ; l'autorité papale est aussi grande ici qu'à Rome même et les ministres catholiques sont ici, comme chez nous, entièrement soumis à l'Église romaine. Tu vois, d'après cela, que le gouvernement est entièrement étranger à l'élection des évêques. La nature de ce gouvernement suffit seule pour faire sentir que cela doit être ainsi ; il ne s'occupe pas plus des matières religieuses et des ministres des différentes religions que ceux-ci ne s'occupent de lui. Tous les prêtres catholiques que j'ai vus dans ce pays-ci considèrent comme très avantageuse au catholicisme cette séparation complète de l'État et de l'Église. Je suis très tenté de penser comme eux :

l'alliance de l'État et de la religion a été en France funeste à cette dernière ; tant que le gouvernement auquel elle était alliée a été le plus fort, elle s'est soutenue avec lui ; mais dans le temps même où ce gouvernement avait toute sa force, les partis politiques qui l'attaquaient et qui voulaient le renverser ne pouvaient manquer de s'en prendre aussi au clergé, son plus fidèle soutien ; et on n'attaque point les ministres sans nuire au culte lui-même. À force de combattre les prêtres catholiques comme champions d'un ordre de choses dont ne voulaient plus les novateurs, ils se sont persuadés ou ont persuadé au public que la religion dont ils étaient les ministres était aussi un adversaire. J'ai peine à expliquer autrement la fureur avec laquelle certains partis en France attaquent une religion qui est ici tout à fait en dehors des passions politiques. Outre M. Mullon, nous avons deux autres ecclésiastiques, un ministre presbytérien et un épiscopalien.

La majorité sur le steam boat (bateau à vapeur) est presbytérienne ; en conséquence, c'est le presbytérien qui l'autre jour (dimanche) a officié. La cérémonie s'est faite dans la cabine des gentlemen. Les Épiscopaliens, qui n'y regardent pas de si près, s'arrangent très bien du service de leurs confrères en protestantisme et, en général, les religionnaires d'une secte entendent avec une égale satisfaction les ministres d'une secte différente. Ceci peut être de la tolérance, mais je veux mourir si c'est de la foi. Quant à M. Mullon, il n'est pas aussi indifférent en cette matière. Il n'a fait que paraître dans le lieu de la cérémonie et, quand il a vu ce qui s'y passait, il a fui de cet endroit comme d'un enfer. Pour moi, j'étais assis près de mon lit lorsque l'office a commencé et je n'ai pas quitté ma place, écoutant et dormant tour à tour selon que le prédicateur élevait ou baissait la voix.

Parmi les hommes qui forment notre société habituelle, il y a encore trois ou quatre jeunes gens américains, fort bons garçons, mais plus ou moins nuls ; ils ont l'air de s'ennuyer à périr et cela se conçoit : il n'y a pas un Américain qui ne soit un homme d'affaires, il passe sa vie à faire du commerce et de l'industrie ; il ne sait pas faire autre chose ; il est incapable de tout travail intellectuel. Il y en a un qui me disait qu'il n'avait

vu dans notre voyage que *des grands morceaux d'eau*. Il est certain que c'est là le fond du tableau car, excepté quelques heures passées à terre, nous sommes toujours sur des lacs qui ressemblent à de petites mers ; cependant avec un peu d'esprit d'observation, il y a autre chose à voir qu'une surface liquide.

La partie des femmes n'est pas beaucoup plus riche que celle des hommes. Elles ont l'avantage du nombre voilà tout, et, sauf quelques exceptions, elles ne présentent aucune espèce de ressource. Miss Clemens est une Anglaise très instruite, elle a une imagination ardente et très romanesque, un esprit enthousiaste et, je crois, un cœur très sensible ; ce serait une femme charmante, si elle avait dix ans de moins ; elle m'a raconté des histoires dans lesquelles il y a probablement bien des contes. Quoiqu'elle soit fort aimable, elle est ennuyeuse parce qu'on ne sait comment se débarrasser d'elle quand une fois on l'a sur les épaules. Ces maudites femmes qui ont été jolies ne peuvent jamais se mettre dans la tête qu'elles ne le sont plus. Il y a encore, en fait de demoiselles, les filles de M. Mac Comb, major général des armées américaines : l'une d'elles, Mathilda, est aimable et assez jolie ; elles ont avec elles un oncle qui les premiers jours nous faisait mille politesses et qui, depuis avant-hier, nous boude, je ne sais pourquoi. Miss Thomson est une petite femme à taille de guêpe, légère comme un papillon, jolie comme un amour et bête comme une oie, etc. C'est avec cette société qui, comme tu vois, n'a rien de bien séduisant, que nous vivons depuis le 1^{er} août. Le premier jour nous ne connaissions personne ; maintenant nous sommes très bien avec tout le monde. Nous sommes arrivés le 2 août au Fort Gratiot qui se trouve à l'ouverture du lac Huron au commencement de la rivière Saint-Clair. Notre arrivée en ce lieu a été assez pittoresque. C'était le soir ; le soleil venait de se coucher ; des nuages orangés couvraient le ciel ; une multitude d'éclairs brillaient de tous côtés. Nous dansions sur le pont au son du violon et du cor anglais. Le lac Huron et ses eaux immenses se déroulaient devant nous comme celles de l'Océan. C'est dans cette situation que, le bal étant fini, l'orchestre nous a joué *la Marseillaise*. J'ai oublié ce que cette musique a de beau pour n'y voir

que les souvenirs qu'elle me rappelait : il y avait tout juste un an que je l'avais entendue pour la première fois, chantée à Paris sur la place Vendôme et dans la cour du Palais-Royal. Cet air, joué de la sorte, était comme un écho du canon de Juillet, retentissant encore dans le monde. Mais qui aurait pu me prédire qu'un an après je viendrais l'entendre sur le lac Huron ?

Nous ne devions rester qu'un instant au Fort Gratiot, mais le temps était si mauvais et le vent si contraire que nous avons jeté l'ancre. Deux jours se sont écoulés sans que le temps devint plus favorable et il nous a fallu passer deux jours dans un lieu où il n'y avait rien du tout à voir.

Le 4 août nous avons quitté le Fort Gratiot et le lendemain 5 nous sommes arrivés au Saut-Sainte-Marie.

Le Saut-Sainte-Marie est situé entre le lac Huron et le lac Supérieur ; il faut donc pour y arriver traverser le lac Huron dans toute son étendue.

Par un beau temps cette traversée est charmante : l'eau des Grands Lacs est d'une limpidité dont on ne saurait se faire une idée quand on ne les a pas vus. On en voit presque toujours le fond, quelle qu'en soit la profondeur. À l'approche de Sainte-Marie lorsque le lac se rétrécit, on rencontre une multitude d'îles de toute grandeur au milieu desquelles il faut passer. Le coup d'œil en est fort joli ; le point de vue varie sans cesse et, outre ce que ce spectacle offre de pittoresque, il y a dans la navigation même un danger continuel qui soutient l'attention et l'intérêt. Je dis danger, c'est à tort : on risque tout simplement de s'engrever et de rester huit jours dans la même place en attendant qu'un autre vaisseau vienne vous chercher. Ce malheur a été sur le point de nous arriver ; il ne s'en est fallu que de quelques pouces que nous ne nous enfoncions tout à fait.

Chaque jour, je perds le souvenir de mes impressions du moment. Je regrette de ne pouvoir te rendre celles que m'a fait éprouver l'aspect de ces immenses solitudes avec lesquelles notre société civilisée dans sa maison flottante formait un si singulier contraste. Nous avons fait cent lieues sur le lac Huron et dans la baie qui avoisine le Saut-Sainte-Marie sans

voir autre chose que quelques canots remplis d'Indiens tout à fait sauvages. Au bruit de notre bateau et de notre musique, ils sortaient de leurs forêts et venaient jeter un regard curieux sur notre steam boat. Je conçois leur stupéfaction en pareil cas ; car, même pour un Européen, les grands vaisseaux que la vapeur fait aller sont sans contredit une des merveilles de l'industrie moderne. Pendant que quelques-uns d'entre eux étaient en admiration de notre manière de naviguer, nous leur avons jeté deux ou trois bouteilles d'eau-de-vie qu'ils ont reçues avec la manifestation la plus vive de joie et de reconnaissance ; ils ont accueilli de même quelques morceaux de pain que nous avons laissé tomber dans leur canot.

À mesure qu'on avance dans le Nord, on trouve un plus grand nombre d'Indiens ou, pour mieux dire, les sauvages sont en grand nombre partout où les Européens ne sont pas encore. Il y a du côté du Saut-Sainte-Marie certaines contrées dans lesquelles les Indiens resteront encore longtemps. Les terres y sont presque stériles ; ce ne sont que des rochers qui formeront toujours un obstacle à la culture. Du reste, il suffit que l'Européen paraisse dans un endroit pour que l'Indien fuie ; et ce n'est pas chez ce dernier une affaire de *sentiment* : il fuit parce que le gibier dont il a besoin pour vivre a fui le premier.

Beaucoup de personnes croient que les races indiennes sont presque anéanties et qu'il ne reste plus que quelques tribus errantes dans les forêts du Nord : c'est une erreur. Il y a encore trois ou quatre millions de sauvages dans le Nord seul des États-Unis. Il est assez difficile de juger des mœurs et du caractère de ces sauvages par les Indiens qui se rencontrent aux environs des villes : ceux-ci ont déjà un vernis de civilisation qui leur ôte leur originalité primitive. Il paraît que le caractère du sauvage qui vit tout à fait éloigné des Européens est très remarquable.

Quand nous sommes arrivés près du Saut-Sainte-Marie, il était tard. Nous sommes donc restés dans notre vaisseau jusqu'au lendemain matin. Le lieu où nous stationnions était charmant et pendant toute la soirée nous avons eu concert et bal ; l'écho de la forêt était tel qu'il répétait entièrement ce

que jouait le cor anglais. Pour la curiosité du fait, j'ai voulu faire aussi de l'harmonie dans les forêts vierges d'Amérique et à minuit j'ai joué sur le pont les variations de *di tanti palpiti*. Rien n'égale la beauté d'une pareille nuit. Le ciel était étincelant d'étoiles qui toutes se réfléchissaient au fond de l'eau et on apercevait de loin en loin sur le rivage des feux d'Indiens dont un bruit insolite avait frappé l'oreille et qui, pour la première fois sans doute, entendaient les airs de Rossini et d'Auber.

Le 6 août, de bon matin, nous sommes entrés dans le village qui porte le nom de Saut-Sainte-Marie ; on lui a donné ce nom parce que la rivière qui passe près de là et qui joint le lac Supérieur au lac Huron descend en cet endroit en pente assez rapide au milieu des rochers et semble ainsi *sauter* d'un lieu à un autre. Sainte-Marie a été fondée par les Français de même que tous les autres établissements européens qui se trouvent de ce même côté ; il faut observer que Sainte-Marie est sur la rive gauche du fleuve et que la rive droite est celle du Canada qui autrefois appartenait à la France. Tout le monde à Sainte-Marie parle français ; il y a là autant d'Indiens que de Canadiens. Chaque jour les deux populations se mêlent entre elles : cette population moitié européenne moitié indienne n'est point désagréable. Il y a dans les physionomies indiennes quelque chose de farouche que ce mélange adoucit ; les yeux du sauvage ont une vivacité naturelle que je n'ai vue chez aucun blanc ; leur défaut est d'être en même temps durs et sévères, mais ce feu qui brille dans leur regard est d'une grande beauté, lorsque sans cesser d'être aussi vif, il perd quelque chose de sa rudesse primitive : c'est ce qui arrive par l'union de l'Indien et de l'Européen. Les Canadiens appellent *métiches* (métis) ceux qui sortent de cette double origine. J'ai vu des jeunes filles métiches qui m'ont paru d'une beauté remarquable.

À peine arrivés à Sainte-Marie nous avons pris un canot afin d'aller voir le lac Supérieur. Miss Clemens, Miss Thomson, Mathilda et quelques autres dames sont venues avec nous : nous avons remonté la rivière deux lieues plus haut et

nous sommes allés jusqu'à un endroit qui est appelé la Pointe-aux-Pins et où se trouve le commencement du lac Supérieur.

Ce lac ressemble beaucoup à tous les autres. Je crois cependant que ses eaux sont les plus pures de toutes. Outre son immense étendue, il a encore de commun avec la mer d'avoir un flux et reflux. J'ai été enchanté de cette promenade ; les bateliers qui nous conduisaient étaient des Canadiens d'une gaieté charmante ; ils n'ont pas cessé de nous chanter en ramant une foule de vieilles chansons françaises dont certains couplets sont tout à fait drôles. Le peu de temps que j'ai passé avec les Canadiens m'a prouvé combien le caractère national, et surtout le caractère français, se perd difficilement ; la gaieté française qu'ils ont conservée tout entière contraste singulièrement avec le sang-froid glacial des Américains. Il est aussi à remarquer que les Français du Canada sont plus gais que nous ne le sommes maintenant en France ; la raison en est simple : leur situation a moins changé que la nôtre ; ils n'ont point passé à travers notre Révolution qui a tant influé sur la nouvelle direction que notre caractère national a pris ; ils n'ont point comme nous leur attention fixée sur des intérêts politiques qui les préoccupent exclusivement. Il est donc vrai de dire que, quant au *caractère antique* de la nation, ils sont plus Français que nous ne le sommes.

Nous nous sommes promenés une heure ou deux à la Pointe-aux-Pins. Là on m'a présenté à un chef indien qui est tombé en admiration devant mon fusil à piston. J'ai tiré devant lui un coup de fusil ; il a été si satisfait que, pour me témoigner sa reconnaissance, il m'a donné une petite écaille de tortue.

J'ai pris une vue du lac Supérieur. Après quoi, nous sommes revenus sur la rivière Sainte-Marie ; nous avons bravement descendu le Saut en canot ; il n'y a aucun danger parce qu'on est conduit par des bateliers adroits qui connaissent à merveille la rivière et ses écueils ; mais le bateau descend si vite et on se voit environné de tant de rochers, dont le contact d'un seul briserait mille fois le canot sur lequel on se trouve, qu'il est difficile de se défendre d'un sentiment de crainte. Du reste, nous ne devons pas avoir peur pour nous

puisque nous avions avec nous des dames ; elles nous ont elles-mêmes donné l'exemple du courage et pas une seule n'a laissé échapper le moindre cri. Nous sommes restés très peu de temps à Sainte-Marie et le même jour 6 août à 3 heures, nous sommes repartis nous dirigeant sur Michilimackinac. La terre qui porte ce grand nom est une île qui se trouve entre le lac Huron et le lac Michigan. Rien de remarquable ne s'est offert à nos yeux pendant ce nouveau voyage : on donne une idée juste du pays en disant que ce sont d'éternelles pièces d'eau répandues au milieu des forêts. Rien de plus rare que d'apercevoir la couleur de la terre ; la forêt domine de manière à la cacher presque toujours. Ce spectacle finit par être monotone ; il faut pour rendre le voyage agréable s'occuper : je lis un peu, j'écris beaucoup. L'article des lettres est celui des plaisirs ; je doute que c'en soit un pour celui qui est obligé de les lire. Elles ont, comme tu vois, l'inconvénient d'être longues et griffonnées ; elles ont probablement aussi le défaut de la confusion : rien n'est plus difficile que de s'isoler au milieu d'une pareille réunion et on est dérangé à chaque instant. Lorsque je trouve un joli oiseau, je le peins ; mais c'est encore chose assez difficile sur le bateau qui est toujours en mouvement.

L'autre jour, comme j'étais assis, ayant à côté de moi ma boîte de couleurs : « Ah Monsieur !, me dit une petite dame en venant à moi, faites-moi mon portrait. — Je ne le pourrais, lui répondis-je. — Je vous paierai bien, ajouta-t-elle. — Mais je ne veux point de votre argent ! — Eh bien ! je vous donnerai autre chose. » J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire entendre que je peins pour mon plaisir et que je serais incapable de faire une miniature.

À peine avais-je fini avec celle-ci qu'une autre est venue me faire une pareille demande. « Si vous peignez le bateau à vapeur, me dit une troisième, vous me mettrez dedans. Tenez, j'ai une robe très laide dans ce moment ; mais venez, j'en ai une très jolie dans ma chambre, c'est celle-là qu'il faudra peindre. »

J'ai raconté ces différentes scènes aux personnes de notre société et elles en ont bien ri.

À propos de peinture, l'Anglais dont je t'ai parlé, M. Vigne, peint assez bien ; il a surtout le mérite d'avoir d'admirables couleurs ; j'ai profité de sa complaisance pour peindre un *oiseau bleu* avec ses couleurs ; il n'a aucune ressemblance avec ceux que j'avais déjà essayé de faire.

Nous sommes arrivés le 7 août à Michilimackinac. Cette petite île est ce que j'ai vu jusqu'à présent de plus pittoresque dans ce pays-ci ; en général le sol y est très plat et les accidents de la nature y sont très rares (je parle seulement du pays avoisinant les Grands Lacs). Michilimackinac est au contraire presque entièrement bordée de rochers ; elle est défendue par un fort peu fortifié par la main de l'homme, mais qui tire un grand avantage de sa position naturelle. Il est occupé par cent hommes de troupes américaines. La population de l'île qui se compose des mêmes éléments que celle de Sainte-Marie est plus nombreuse que dans ce dernier endroit : on y compte environ 400 âmes. C'est encore une population tout industrielle et commerciale. Tout le monde y parle français et il y a dans l'île quelques habitants riches et distingués entre autres M. et Mme Abbot qui nous ont fait l'accueil le plus aimable, quoique Tocqueville et moi nous soyons présentés chez eux sans être accompagnés de personne. Les seules choses qui paraissent agiter cette petite île sont la soif des richesses et la religion. Ils ont comme tous les Américains une ardeur incroyable pour faire fortune, mais ils ont de plus, ce que tous les Américains n'ont pas, une chaleur religieuse qui fait des différents sectaires de véritables ennemis. La religion catholique et la communion presbytérienne se partagent les croyances ; les Catholiques sont les plus nombreux. C'est à Michilimackinac que venait notre curé du steam boat, M. Mullan. Nous avons passé dans cette île toute la journée du 7. J'y ai vu peu d'Indiens ; quelques jours auparavant il y en avait un grand nombre, mais déjà ils étaient loin de nous ; ils parcourent d'immenses distances dans de petits canots qui, par leur exiguité, ressemblent assez au petit bateau que tu as fait il y a environ vingt ans et sur lequel, nouveau Colomb, tu as traversé l'Océan de Beaumont-la-Chartre, c'est-à-dire la fontaine du bas jardin. Nous avons passé la journée à voir deux curiosités

naturelles de l'île : la première est une arche taillée naturellement dans un rocher très élevé ; les uns l'appellent *le Rocher percé*, d'autres le nomment *l'Arche du Géant*. Le fait est que ce roc est très extraordinairement taillé. Je l'ai observé dans tous les sens, je l'ai gravi dans toute sa hauteur avec Tocqueville et deux de nos compagnons. Rien n'est plus facile, la seule chose à craindre est de perdre la tête. Nous avions un guide qui a eu le malheur d'avoir un vertige et aussitôt le pauvre diable s'est mis à trembler de tous ses membres. Il ne s'en est tiré qu'en se laissant couler bien doucement jusqu'au bas. Afin de juger du point de vue, j'ai pris avec l'Anglais une petite barque et, à une petite distance, nous avons esquissé tous les deux l'Arche du Géant.

L'autre chose non moins curieuse se trouve au milieu de l'île : c'est une pyramide qui paraît s'élever régulièrement à cinquante pieds de hauteur et qui se compose d'un rocher auquel la main de l'homme n'a jamais touché ; il y a dans le rocher des crevasses et des fentes où les Indiens déposaient quelquefois les ossements des morts ; j'ai trouvé un petit morceau de ces reliques et c'est *une des richesses* que je rapporterai dans ma patrie.

Dans la nuit du 7 au 8, nous avons quitté Michilimackinac. Nous sommes arrivés le 9 au matin à la Baie Verte (Green Bay). Tu trouveras ce lieu indiqué dans l'un des coins du lac Michigan. Nous en sommes repartis le lendemain 10. J'y ai passé mon temps d'une manière assez originale : beaucoup de huttes indiennes étaient sur le bord du fleuve ; je suis allé sans cesse de l'une dans l'autre ; j'étais seul ; je causais autant que faire se pouvait avec les sauvages que j'y trouvais. Quelques-uns savent un peu le français ; il n'y en a pas un seul qui ne sache dire bonjour. C'est déjà un moyen d'entrer en matière. Ils aiment d'ailleurs beaucoup les Français. Quand j'en trouvais qui ne comprenaient pas un mot de français, je leur parlais par signes. Si je voulais leur faire un plaisir extrême, je n'avais qu'à leur montrer mon album. Il y a une jeune fille indienne assez jolie qui m'a donné un collier de perles et de coquillages pour un pic-vert d'Amérique que j'avais peint : voilà faire le commerce ou je n'y connais rien.

Tu vois qu'à force de voir des Américains, je prends de leur esprit industriel. Heureusement j'ai pour moi l'anecdote des dames me demandant leurs portraits : elle prouve évidemment que j'ai encore de la bonne foi et de la générosité, ceci n'est pas du tout *mercantile*.

Je me suis amusé dans la hutte de l'un de mes sauvages à peindre la figure d'un petit Indien : je lui ai fait un oiseau sur une joue, un cheval au galop sur l'autre et un chat sur le menton. Ses camarades étaient dans l'admiration de mes chefs-d'œuvre. Tu sais que l'habitude des Indiens est de se peindre le visage ; ils le font très grossièrement, sans goût et sans art, aussi trouvaient-ils charmantes des couleurs arrangées avec quelque méthode. J'ai mieux appris les mœurs des Indiens dans une demi-journée ainsi passée au milieu d'eux que je ne l'aurais fait en lisant des milliers de volumes. Je n'entreprendrai pas une description à ce sujet : ils ont l'air au total d'excellentes gens ; mais c'est le diamant brut, grossier, qui n'a point été poli et qui, par conséquent, semble et est en réalité inférieur à d'autres pierres beaucoup moins précieuses, mais que l'art a embellies. Pendant que je faisais mon expédition parmi les sauvages, Tocqueville était à la chasse et il manquait de se noyer : il a la vue très basse, il rencontre une rivière et croit qu'elle est très étroite, il n'hésite donc pas à la passer à la nage ; mais il s'était trompé et dans le fait cette rivière était si large qu'il était excédé de fatigue quand il est arrivé à l'autre bord. Ce sont de ces dangers que ne courent jamais ceux qui ne savent pas très bien nager.

Toutes les terres qui environnent la Baie Verte sont si plates qu'il n'y a aucune espèce de vue, si ce n'est celle du Fort Howard qui est occupé par quelques compagnies américaines. Toutes ces stations militaires dans ces pays perdus n'ont d'autre objet que de tenir les Indiens en respect et de les expulser toujours de plus en plus. À cet égard, l'armée américaine a peu de chose à faire : les Indiens sont en général soumis à leur sort, ils reconnaissent la supériorité des Européens, leurs ennemis. Il y a bien eu dernièrement un petit soulèvement d'Indiens contre les États-Unis sur les bords du Mississipi ; mais cette insurrection n'a pas eu de suite.

Les États-Unis n'ont que 6 000 hommes de troupes réglées, mais ce nombre suffit et au-delà au service qu'on leur demande. Les officiers de l'armée sont tous pris parmi les élèves sortant de l'école militaire de West Point ; jamais on n'en choisit un seul parmi les sous-officiers. Cela tient à ce qu'il n'y a dans l'armée que des enrôlés volontaires et par conséquent des hommes peu honorables qui n'entrent dans l'armée que parce qu'ils ne savent que devenir. Quel sort pour un officier que d'être envoyé en garnison à Green Bay ou dans la Prairie du Chien, qui est encore plus loin ! Ils sont du reste beaucoup mieux payés qu'en France.

Nous sommes repartis de Green Bay le 10 août et sommes revenus à Michilimackinac où c'était notre chemin de passer pour retourner à Détroit. Le hasard a voulu qu'au moment de notre arrivée à Michilimackinac, M. Mullan prononçât son discours de controverse contre les Presbytériens. Tocqueville et moi sommes allés l'entendre dans l'église catholique ; nous y avons trouvé beaucoup de monde rassemblé ; la querelle religieuse dont il s'agit excitait dans le peuple une vive sensation. M. Mullan a parlé avec une extrême chaleur et avec beaucoup de talent, mais il m'a semblé qu'il traitait ses adversaires avec une violence et une sévérité qui n'avaient rien d'évangélique. Si sa modération n'est pas parfaite, il faut du moins admirer son zèle, car il est de fait qu'il est venu de deux cents lieues pour soutenir sa thèse et il aura encore deux cents lieues à faire pour s'en aller.

Le 12, nous sommes repartis de Michilimackinac et maintenant nous sommes sur le lac Huron où je continue la lettre que j'ai commencée avant-hier. Nous serons demain 14 à Détroit et, en arrivant, je mettrai ma lettre à la poste en grande hâte, de manière à ce qu'elle arrive à New York avant le départ du paquebot du 20. Nous ne ferons du reste que paraître à Détroit et nous retournerons de suite à Buffalo. Nous avons à voir Niagara, etc. Je vous tiendrai au courant de notre marche. Vous avez dû recevoir bien exactement de mes nouvelles jusqu'à présent. Je voudrais bien pouvoir en dire autant des vôtres : il y aura le 20 août deux mois que je n'ai reçu une seule lettre de France ; j'espère que j'en trou-

verai quelques-unes à Buffalo où j'ai dit de m'adresser ma correspondance.

Adieu, mon cher Achille, écris-moi souvent. Je ne te ferai point de reproches de paresse, parce qu'il y a peut-être en ce moment deux ou trois lettres de toi parcourant l'Océan ou les routes d'Amérique ; mais sois bien persuadé de cette vérité importante à retenir, que, pour un pauvre exilé, quelques lignes écrites par une main amie ont une valeur inestimable.

J'embrasse Père et Mère aussi tendrement que je les aime.

A. DE TOCQUEVILLE À SON PÈRE.

Sur les lacs Érié, Huron et Michigan,
Le 14 août 1831.

Dans la dernière lettre que j'écrivais à la maison, mon cher père, je vous disais que j'allais partir pour Buffalo, et de là me diriger vers Boston par le Canada. C'était, en effet, notre intention. Mais il était écrit, à ce qu'il paraît, que nous ne remplirions pas nos projets. En allant porter nos lettres à la poste, nous avons appris qu'il venait d'arriver un grand vaisseau à vapeur, dont la destination était d'explorer rapidement tous les grands lacs, et de revenir ensuite à Buffalo, le tout bien commodément et en douze jours. Nous nous laissâmes tenter. Au lieu donc de partir le lendemain matin pour Buffalo, comme nous le voulions, nous nous sommes embarqués pour le lac Supérieur, c'est-à-dire que nous avons ajouté à peu près quinze cents milles ou cinq cents lieues de France à notre plan originaire...

Nous avons remonté rapidement le lac Saint-Clair et la rivière du même nom et, après avoir été arrêtés un jour à l'entrée du lac Huron par les vents contraires et le manque de bois, nous sommes entrés enfin dans cet immense lac, qui ressemble en tout à la mer, sinon que ses eaux sont d'une limpidité merveilleuse et laissent voir les objets à trente pieds de leur surface. Nous marchâmes deux jours et une nuit sur le lac Huron, faisant nos trois lieues à l'heure et ne pouvant en

trouver la fin. Le matin du troisième jour nous découvriâmes pour la première fois un lieu habité par les Blancs. C'est le Saut Sainte-Marie, situé sur la rivière du même nom, qui joint le lac Supérieur au lac Huron. Là nous jetâmes l'ancre et descendîmes à terre. L'immense étendue de côtes que nous venions de parcourir ne présente pas de points de vue remarquables. Ce sont des plaines couvertes de forêts. L'ensemble, cependant, produit une impression profonde et durable. Ce lac sans voiles, cette côte qui ne porte encore aucun vestige du passage de l'homme, cette éternelle forêt qui la borde, tout cela, je vous assure, n'est pas seulement grand en poésie. C'est le plus extraordinaire spectacle que j'aie vu dans ma vie. Ces lieux, qui ne forment encore qu'une immense forêt, deviendront un des pays les plus riches et les plus puissants du monde. On peut l'affirmer sans être prophète. La nature a tout fait ici : une terre fertile, des débouchés comme il n'y en a pas d'autres dans le monde. Rien ne manque que l'homme civilisé ; et il est à la porte.

Le 15 août.

Je reviens au Saut Sainte-Marie. En cet endroit, la rivière n'est plus navigable. Notre vaisseau s'arrêta, mais non pas nous. Les Indiens ont appris aux Européens à faire des canots d'écorce, que deux hommes portent sur leurs épaules. Je rapporte un peu de l'écorce avec laquelle ces embarcations sont faites. Vous penserez comme moi que celui qui le premier s'est embarqué là-dedans était un hardi compère. Les sauvages font un canot de cette espèce en cinq jours de temps. C'est une chose effrayante à voir qu'une pareille coquille de noix lancée au milieu des récifs de la rivière Sainte-Marie et descendant les rapides avec la vitesse d'une flèche. Le fait est cependant qu'il n'y a aucun danger, et je m'y suis trouvé plus d'une fois déjà avec des dames, sans que personne témoignât la moindre crainte. Dans la circonstance actuelle on mit les canots sur le dos des bateliers et, ayant gagné le dessus des rapides, nous lançâmes nos embarcations et nous nous couchâmes au fond. Toute la population de Sainte-Marie est

française. Ce sont de vieux Français gais et en train comme leurs pères et comme nous ne le sommes plus. Tout en conduisant nos canots, ils nous chantaient de vieux airs qui sont presque oubliés maintenant chez nous. Nous avons retrouvé ici le Français d'il y a un siècle, conservé comme une momie pour l'instruction de la génération actuelle.

Ayant remonté pendant près de trois lieues la rivière Sainte-Marie, nous nous fîmes descendre sur un promontoire qu'on nomme le cap aux Chênes. De là nous eûmes enfin le spectacle du lac Supérieur se développant à perte de vue. Il n'existe encore aucun établissement sur ses rives, et les rapides empêchent qu'aucun vaisseau ne l'ait encore traversé ; ensuite... Mais si je raconte les choses par le menu, je n'en finirai jamais ; je suis forcé d'abrégier car nous approchons de Détroit et le temps me presse. Après avoir conversé longtemps avec les Indiens qui habitent ce lieu, nous revînmes à notre bateau. De Sainte-Marie nous descendîmes à Michilimackinac, île située à l'entrée du lac Michigan. De là nous sommes allés à Green Bay, qui est à soixante lieues plus bas dans le lac Michigan. Après avoir fait quelques excursions dans Fox River (ou rivière du Renard) et tué quelque gibier, nous nous sommes remis en route et nous voici. Je ne crois pas qu'il existe en France une seule personne qui ait fait le même voyage. Les Canadiens nous ont assurés n'avoir jamais vu de Français. Si je pouvais jamais faire comprendre ce que j'ai vu et éprouvé dans le cours de cette rapide excursion, ce tableau pourrait avoir de l'intérêt. J'ai essayé de le faire et suis découragé. Les impressions se succèdent trop vite. Je n'aimerais à raconter ce que j'ai vu qu'au coin du feu...

Le 17 août.

J'arrive à Buffalo. On m'assure qu'il y a encore des chances pour que ma lettre parte pour New York et y arrive à temps pour le paquebot. Je me hâte donc de la fermer, mais non sans vous embrasser bien fort.

Nous sommes bien près de votre fête, mon cher père. Soyez sûr qu'au moment où on vous la souhaitera, je serai de cœur avec vous.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE.

Lac Ontario, à bord du vaisseau
The Great Britain, 21 août 1831.

Vous avez dû voir par ma dernière lettre à Achille, mon cher papa, qu'aussitôt après notre arrivée à Détroit, nous devons repartir pour Buffalo ; nous avons en effet exécuté notre projet et, après avoir visité la prison du Michigan, qui n'a offert rien de remarquable à notre observation, nous sommes remontés dans un bateau à vapeur sur lequel nous avons en deux jours traversé le lac Érié. Un grand bonheur nous attendait à notre arrivée à Buffalo : en effet nous y avons trouvé des lettres et, dans ces lettres, il y en avait une de vous, mon cher père, sur laquelle maman avait écrit son petit mot accoutumé. Depuis deux mois, je n'avais pas de vos nouvelles ; cette lettre a encore une bien vieille date et il me tarde beaucoup d'en recevoir de plus récentes (elle est du 27 mai). Je suppose qu'il y en a d'autres qui m'attendent à New York. Vous verrez par la marche que nous allons suivre que bientôt nous aurons l'occasion de nous rapprocher de cette ville. À peine arrivés à Buffalo, nous en sommes repartis pour Niagara. Nous avons pour compagnons de voyage M. Vigne, un Anglais, et une Anglaise, Miss Clemens. Je crois que j'ai parlé à Achille de ces deux personnages qui figuraient parmi les voyageurs de Green Bay : le premier est un homme tout à fait aimable, il voyage tout à la fois pour son instruction et pour son plaisir ; la deuxième est la meilleure personne de la terre, mais il est impossible d'être plus ennuyeux. Elle a une imagination tout à fait romantique, elle ne vit que de fictions, d'émotions et de clairs de lune ; quand elle voit quelque chose qui lui plaît, elle ne s'exprime que par acclamations et, chez elle, il n'y a point d'admiration sans extase. À 20 ans, ce serait une personne charmante, elle en a au moins 40, ce qui fait qu'elle n'est que ridicule. Elle nous a pris en belle passion. J'ai eu le malheur d'être poli, elle a cru que j'avais envie d'être galant. Quand nous étions sur le bateau à vapeur, il me fallait faire bien des manœuvres pour échapper aux charmes

de sa conversation : tantôt c'étaient des vers qu'il fallait lui entendre déclamer, tantôt un charmant point de vue qu'elle voulait admirer avec moi. Assez généralement je me débarrassais d'elle par de bons ou de mauvais prétextes, mais il n'y a pas eu moyen de lui échapper au sortir de Buffalo : « J'irai, nous a-t-elle dit, vous montrer mon séjour favori et vous en faire les honneurs. » Il est certain qu'elle passe la moitié de sa vie auprès de la cataracte ; on pourrait l'appeler *la folle du Niagara*. Que ne se met-elle sous la chute ! Peut-être les douches la guériraient. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes ainsi embarqués avec notre vieille compagne de voyage et, en trois heures, nous sommes arrivés au lieu le plus rapproché de la chute. Ce lieu est appelé Niagara Falls. Il faut que vous sachiez que Niagara est un mot indien qui signifie le tonnerre des eaux : on ne pouvait mieux l'appeler. D'une lieue et demie, nous l'entendions gronder et ses mugissements sourds ressemblaient beaucoup à un tonnerre lointain. Je ne vous ferai pas de description de Niagara. Je ne sais trop ce que je vous dirais après M. de Chateaubriand ; du reste le tableau qu'il en fait me semble très imparfait, non pas que je crois possible de faire mieux que lui, mais je pense que le sujet est au-dessus de toute description. C'est assurément une des œuvres les plus merveilleuses et les plus gigantesques de la création ; nulle part la nature n'a un aspect aussi sublime et aussi imposant. M. de Chateaubriand a dit que la cataracte du Niagara était *une colonne de l'eau du déluge* : cette image est grande et je ne vois dans sa description que cette figure qui réponde à l'immensité de la chose. J'ai vu Niagara dans toute sa beauté, le temps était charmant. Pendant le jour, les eaux de la chute dont il sort sans cesse une multitude de légers nuages sont couronnées d'un arc-en-ciel perpétuel ; pendant la nuit, un arc-en-ciel d'un autre genre se voyait aussi au-dessus des eaux : il était produit par la lumière d'un clair de lune éclatant.

Le Niagara sert de limite, comme vous le savez, au Canada et aux États-Unis : la rive droite appartient à ceux-ci ; la rive gauche est à l'Angleterre. Nous avons successivement parcouru les deux rivages, afin de juger tous les points de vue.

J'en ai pris une esquisse qui, j'espère, vous en donnera une idée. Miss Clemens nous a bien ennuyés pendant notre séjour dans son domaine : elle nous proposait toujours des promenades, des parties de bateau, etc. Un jour elle était si impatiente de courir avec nous qu'au moment où M. Vigne, Tocqueville et moi, partions le fusil sur l'épaule pour aller voir un site très pittoresque appelé le Whirpall, elle s'est attachée à nos pas malgré tous les efforts que nous avons faits pour la faire rester. Voyant que la raison ne pouvait rien sur son esprit, nous avons pensé qu'il était nécessaire de la convaincre à l'aide d'arguments d'une autre nature ; en conséquence, nous nous sommes mis à marcher avec une vitesse extrême. C'était peut-être le jour le plus chaud de l'année, il était midi, on mourait de chaleur. Le besoin d'éviter une vieille femme sentimentale nous donnait du jarret ; moi surtout, je me tenais à la tête de la compagnie, parce que j'avais déjà plus que les autres souffert des coups de l'ennemie. Nous avions vraiment l'air d'une bande de chevreuils qu'un limier ardent poursuit ; nous étions tout haletants, nous sautions des barrières comme des cerfs.

Je crois qu'en pareil cas, j'aurais vingt fois de suite enjambé le réservoir de Beaumont-la-Chartre. Mais, plus infatigable que nous, semblable à une meute de chiens à laquelle on a promis la curée, notre belle Anglaise franchissait tous les obstacles avec une incroyable légèreté, et malgré tous nos efforts, après une course d'une grande heure, nous n'avons pas gagné sur elle plus de cinquante pas. Nous nous sommes arrêtés de désespoir. Enfin nous avons vu ce que nous voulions voir. Nous sommes revenus avec notre intrépide dulcinée. Nous avons recommencé une fugue du même genre ; cette fois nous avons été plus heureux et nous avons si bien manœuvré qu'elle nous a perdus de vue et nous nous sommes sauvés comme des forçats qui ont brisé les portes du bagne. Au retour, nous étions presque tout honteux de notre grossièreté ; mais, pendant que, pour nous consoler, nous faisons un bon dîner, nous avons reçu un petit mot dans lequel elle nous demandait pardon de s'être séparée de nous. Nous avions bien envie de ne pas lui pardonner ; cependant nous avons

pensé que la leçon lui profiterait. Si j'avais su combien elle nous ennuerait le jour suivant, je ne lui aurais certainement pas fait grâce. Cette pauvre femme m'a comblé de bienfaits et je rougis en pensant combien je suis ingrat. Elle m'a donné un très bon ouvrage sur l'art de la perspective, un livre charmant contenant un poème de Thomas Moore, diverses esquisses biographiques des grands hommes d'Angleterre et enfin des vers très tendres de sa composition, dont quelques-uns sont remarquablement bien faits. Je me reprocherais d'avoir reçu tout cela, s'il eût été en mon pouvoir de le refuser ; mais je déclare qu'aucune puissance au monde n'aurait pu résister à la volonté de Miss Clemens et j'ai subi une véritable violence. Tocqueville a été aussi forcé de prendre un livre assez joli d'étrennes du jour de l'an. Je vous ai raconté cette histoire parce qu'elle nous a fait mourir de rire et, qu'en vous la faisant connaître, c'est le moyen d'en rire un jour avec vous.

Nous avons passé le 18 et le 19 août à Niagara ; le 20, nous nous sommes embarqués sur le lac Ontario sur le bateau à vapeur *la Grande Bretagne* et aujourd'hui 21 nous sommes à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Nous arriverons demain soir ou au plus tard après-demain matin à Montréal. Nous ne resterons qu'un instant dans cette ville, que nous quitterons pour nous rendre à Québec. Il nous tarde bien d'avoir des nouvelles de France. Nous en trouverons sans doute à Montréal. De Québec, nous devons aller à Albany, et d'Albany à Boston. Notre correspondant a dû nous adresser dans la première de ces villes les autres lettres qu'ont dû nous apporter différents paquebots du Havre.

Adieu...

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE.

Le 21 août 1831.
Sur le lac Ontario.

J'ai écrit sur le lac Érié une lettre à mon père, ma chère Maman, qui a dû vous faire connaître le voyage non prémédité que nous avons entrepris et achevé dans la première quinzaine de ce mois. Nous avons trouvé à Buffalo vos lettres du 27 mai dernier, qui, malgré leur date bien vieille, nous ont

fait un plaisir inexprimable. J'étais privé depuis si longtemps du bonheur de voir de votre écriture à tous ! Je ne puis vous dire combien je suis touché, ma chère Maman, de recevoir ainsi à chaque courrier une lettre de vous. Je sais qu'écrire vous fatigue, et vos lettres me sont doublement chères quand je pense à ce qu'elles vous ont coûté. Remerciez aussi toute la maison de ma part...

Nous ne sommes restés qu'une heure à Buffalo, et nous nous sommes aussitôt dirigés vers Niagara. À deux lieues, le bruit de la chute ressemblait déjà à un orage. *Niagara* en indien veut dire « tonnerre des eaux ». On ne pouvait trouver une expression plus magnifique ni plus juste. Les langues indiennes sont pleines de ces sortes d'images, et bien autrement poétiques que les nôtres. Mais pour en revenir au Niagara, nous avançons donc au bruit, sans pouvoir concevoir que nous fussions si près de la chute.

Rien, en effet, ne l'annonce aux yeux. Un grand fleuve (qui n'est autre chose que l'écoulement du lac Érié) coule lentement au milieu d'une plaine. On n'aperçoit à l'horizon ni rocher ni montagne. Il en est ainsi jusqu'à l'endroit même de la cataracte. Il faisait nuit close lorsque nous y sommes arrivés ; et nous avons remis au lendemain notre première visite.

Le lendemain matin, 18 août, nous nous y sommes rendus par le plus admirable temps du monde...

Je ferais nécessairement du *pathos*, ma chère maman, si j'entreprenais la description du spectacle que nous eûmes alors sous les yeux. La chute du Niagara est, à mon avis, supérieure à tout ce qu'on en a dit et écrit en Europe, ainsi qu'à toutes les idées que l'imagination s'en forme d'avance. Le fleuve se divise en deux lorsqu'il arrive près du gouffre qui est ouvert devant lui et forme deux chutes qui se trouvent séparées par une petite île. La plus large forme un fer à cheval qui a un quart de lieue de développement, c'est-à-dire plus de deux fois la largeur de la Seine. Le fleuve, arrivé là, se précipite d'un seul jet à cent quarante-neuf pieds de profondeur. La vapeur qui s'en élève ressemble à un nuage, sur lequel repose un immense arc-en-ciel. On parvient très facilement

jusqu'à une pointe de rocher presque entièrement environnée d'eau, et qui s'avance sur le gouffre. Rien n'égale la sublimité du coup d'œil dont on jouit en cet endroit, surtout la nuit (comme nous l'avons vu), lorsqu'on n'aperçoit plus le fond de l'abîme, et que la lune jette un arc-en-ciel sur le nuage. Je n'avais jamais vu d'arc-en-ciel nocturne. Il a la même forme que celui du jour, mais est parfaitement blanc. Je l'ai vu passant d'un bord à l'autre, par-dessus le gouffre. Une entreprise qu'on croirait difficile au premier abord et dont cependant l'exécution est aisée, c'est de pénétrer environ cent pas sous la nappe d'eau. Parvenu là, une saillie du rocher empêche d'aller plus loin. Il règne en cet endroit une obscurité profonde et terrible, qui, par moments, vient à s'éclaircir ; et alors on aperçoit le fleuve tout entier qui semble descendre sur votre tête. Il est difficile de rendre l'impression produite par ce rayon de lumière, lorsque, après vous avoir laissé entrevoir, pour un instant, le vaste chaos qui vous environne, il vous abandonne de nouveau au milieu des ténèbres et du fracas de la cataracte. Nous sommes restés un jour franc à Niagara. Hier nous nous sommes embarqués sur le lac Ontario...

D'après cette description et l'admiration que nous avons ressentie à Niagara, vous croyez peut-être, ma chère Maman, que nous nous trouvons dans un état d'esprit fort tranquille et fort heureux. Il n'en est rien, je vous jure. Jamais, au contraire, je ne me suis senti en proie à une mélancolie plus profonde. J'ai trouvé à Buffalo beaucoup de journaux qui parlent de l'état de l'Europe et de la France. En rapprochant toutes les petites circonstances qu'ils relatent, je suis demeuré convaincu qu'une crise, chez nous, était imminente, et que la guerre civile elle-même était peut-être prochaine, traînant à sa suite tant de périls pour ceux mêmes qui me sont les plus chers... Ces images viennent se placer entre moi et tous les objets, et je ne puis me sentir, sans une profonde tristesse et une sorte de honte, occupé à admirer des cascades en Amérique, tandis que la destinée de tant de personnes que j'aime est peut-être, en cet instant même, compromise.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE. Albany, 5 septembre 1831.

Avant de vous raconter, mon cher père, les détails de mon voyage dans le Canada et ceux de mon retour à Albany, il faut que je vous exprime de suite toute la joie que j'ai éprouvée en arrivant dans cette dernière ville. J'y ai trouvé une lettre de vous, dans laquelle Eugénie avait écrit une page, une autre lettre de Jules et une troisième d'Achille. Je vois qu'à cette époque (mois de juin) tout le monde allait bien, sauf les anxiétés que vous éprouviez tous sur l'avenir politique de la France. Vous ne pouvez avoir une idée du bonheur que font éprouver des lettres à celui qui est si loin de tous ceux qu'il aime. Quoique frères et sœur se joignent à vous pour m'écrire de bonnes lettres, je trouve toujours qu'on ne m'écrit pas assez. Du reste, il y a à cet égard un peu de ma faute : je vois par la lettre d'Achille que vous êtes dans la persuasion qu'il ne part du Havre que deux paquebots par mois, l'un le 15, l'autre le 1^{er}. Cela était ainsi, il y a quelques mois. Mais j'aurais dû vous répéter mille et mille fois que maintenant il part régulièrement tous les mois trois paquebots, l'un le 1^{er} du mois, l'autre le 10, le troisième le 20. Alors même qu'il n'en partirait que deux et même qu'un seul, ce ne serait pas une raison pour n'écrire qu'une ou deux fois dans le cours du mois. Si, lorsque on omet d'écrire un certain jour, on faisait le jour suivant une lettre longue en proportion, j'admettrais volontiers ce calcul. Mais c'est ce qui n'arrive pas ; en général, les lettres se remplissent de tout ce qui dans le moment excite l'intérêt et l'attention. Un événement qui aujourd'hui fait quelque impression et paraît digne d'une mention n'est plus huit jours après qu'un passé sans couleur et dont on conserve à peine le souvenir. Cependant le moindre des intérêts qui vous occupent, tout ce qui se passe dans notre arrondissement, dans notre petite commune de Beaumont-la-Chartre, me touche plus vivement que les destinées de l'Amérique, et je vous assure que je suis plus curieux de savoir si vous êtes content de votre sous-préfet, de votre juge de paix et de votre cuisinière que d'apprendre le résultat de la querelle des Russes et des Polonais. J'avoue cependant que dans ce moment la

politique extérieure est de nature à nous préoccuper vivement.

Dans deux jours nous serons à Boston. Mais avant de vous parler des villes où je dois aller, il faut que je vous dise quelques mots de celles que j'ai déjà visitées. Ma dernière lettre est partie de Montréal au moment où j'y arrivais. Nous avons fort peu séjourné dans cette ville. Elle est grande, située dans une île au milieu du fleuve Saint-Laurent. Elle contient de 25 000 à 30 000 habitants ; c'est la plus grande ville du Canada ; ce n'est cependant pas la capitale.

Nous avions une lettre pour le supérieur du séminaire de Montréal : nous avons trouvé un Français très aimable et fort distingué ; c'est un ecclésiastique venu il y a quatre ans de Saint-Sulpice. Il nous a fort bien accueillis et nous a donné sur le Canada beaucoup de renseignements précieux. Ce pays excitait vivement notre intérêt : sur 900 000 habitants, plus de 800 000 sont Français ; soumis à la domination anglaise depuis que le honteux traité de 1763 a cédé le Canada à l'Angleterre, les Canadiens n'ont pas cessé de former une population à part, entièrement distincte de la population anglaise qui cherche à s'introduire parmi eux. Ils conservent leur langage, leurs mœurs et leur nationalité. Le gouvernement anglais est très doux et n'a rien de tyrannique, mais son tort est d'être celui du vainqueur sur le vaincu. Celui-ci ne saurait oublier sa défaite alors même que le premier ne se souviendrait plus de sa victoire.

Il y a au Canada des germes de mécontentement, de malaise, d'hostilité contre l'Angleterre. Le peuple proprement dit ne se rend pas bien compte de ce qu'il sent ; mais la classe éclairée qui n'est pas encore très nombreuse prend le soin de le diriger et de fournir des raisonnements à ses passions.

Il est impossible d'imaginer une population plus heureuse que celle des campagnes dans le Canada. Il règne dans tous les villages une pureté de mœurs qu'on croirait fabuleuse si on en parlait dans nos villes d'Europe. Là, c'est chose inconnue que l'existence d'un crime ou un outrage aux bonnes mœurs. Il n'y a dans la paroisse d'autre fonctionnaire public que le curé ; sa morale fait toute la police de l'endroit ; il y a

unité de religion, tous sont catholiques. Il reste encore parmi eux quelques traces de la féodalité : les terres sont toutes divisées en seigneuries et chaque tenancier est obligé de payer une redevance au seigneur. Cette redevance est minime ; c'est par exemple 5 ou 6 francs pour une étendue de 90 arpents. Le seigneur a un banc privilégié à l'église ; excepté cela, le seigneur ne l'est que de nom et il n'a absolument aucun privilège. Le curé reçoit la dîme de la récolte : elle consiste dans la vingt-sixième partie. Cet état de choses est tout entier dans l'intérêt des habitants qui n'ont aucun impôt à payer. Nous en avons visité quelques-uns. Il règne dans leur habitation et dans tout ce qui les environne un air d'aisance et de bien-être qui annonce un état tout à fait heureux. Mais leur bonheur n'aura peut-être pas une longue durée. Chaque année, il arrive d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse une foule d'aventuriers qui viennent chercher en Amérique des terres à bon marché. Le gouvernement anglais, qui a intérêt à ce que la population anglaise s'accroisse dans le Canada, les dirige tant qu'il peut de ce côté, de sorte qu'aux premiers jours les pauvres Canadiens seront, s'ils n'y prennent garde, enveloppés de toutes parts par une *majorité étrangère*, dans laquelle ils seront bientôt absorbés. Ce qui augmente le danger, c'est que la classe riche au Canada est tout anglaise : les Anglais y tiennent entre leurs mains le haut commerce et l'industrie ; ils remplissent les deux grandes villes de ce pays, Québec et Montréal. Ils font tous leurs efforts pour écraser la population canadienne dont ils méprisent la pauvreté et dont ils ne comprennent pas le bonheur.

Ce mouvement d'émigration de la Grande-Bretagne continuera à moins que la paix de l'Europe ne soit troublée. Les Canadiens en sont déjà alarmés ; déjà on s'efforce de répandre parmi eux les lumières de l'instruction, afin de les mettre plus à même de comprendre leurs intérêts politiques. Le clergé est tout entier opposant au gouvernement : il est curieux de voir de bons curés de campagne dans le genre du curé de Marçon ou de celui de Beaumont-la-Chartre faisant du libéralisme et parlant comme des démagogues. Il est probable que tout cela finira par une lutte violente ; mais il serait

difficile de prévoir quelle est celle des deux populations (anglaise ou canadienne) qui l'emportera sur l'autre.

Le 24 août, nous avons quitté Montréal et nous sommes embarqués sur le *John-Molson*, très beau bateau à vapeur qui nous a conduits à Québec en moins de vingt-quatre heures (il y a environ 60 lieues).

Il est impossible d'imaginer un fleuve plus beau que le Saint-Laurent. Au fait, c'est le plus grand qu'on connaisse : à 10 lieues de Québec, il prend 7 lieues de largeur et les conserve pendant 50 lieues, après quoi il s'étend encore davantage jusqu'à ce qu'il se confonde entièrement avec la mer. La situation de Québec est très pittoresque ; elle est bâtie sur le Cap Diamant ; les Français, qui en sont les fondateurs, l'avaient fortifiée ; le gouvernement anglais fait travailler encore chaque jour à la citadelle qui nous a parue très forte. Québec est la capitale du Canada et le siège de l'administration anglaise. Il y reste constamment une garnison nombreuse ; c'est l'Angleterre qui en paie les frais. La conservation du Canada lui coûte chaque année plus de 6 millions : mais elle le conserve néanmoins parce que cette colonie lui est d'une grande utilité politique, notamment à raison des bois de construction qu'elle lui fournit en tout temps pour ses vaisseaux.

Le pays que j'ai vu au Canada m'a paru avoir un caractère particulier. Ordinairement les pays fertiles, ceux où la culture des terres est la plus productive, sont peu agréables à voir, et, par compensation, les pays très pittoresques sont ordinairement ceux dont on tire le moins de profit réel. Les bords du Saint-Laurent ont le double avantage d'être d'une fertilité rare et de présenter le plus grand et le plus magnifique spectacle qu'on puisse imaginer : à droite et à gauche on voit des plaines couvertes de moissons, au milieu desquelles le fleuve promène ses vastes eaux et de chaque côté de hautes montagnes, au pied desquelles s'arrête la culture, forment dans le lointain une grande ombre au tableau.

Nous nous sommes mis particulièrement en rapport à Québec avec tous les hommes distingués du pays. Ils nous ont reçus à bras ouverts : tous se réjouissaient de voir des Fran-

çais de la vieille France. L'un d'eux, M. Neilson, nous a témoigné surtout beaucoup d'intérêt ; il nous a promenés de côtés et d'autres et a mis une complaisance extrême à nous montrer tout ce qu'il y a d'intéressant à voir. J'ai visité avec lui et mon ami Tocqueville une paroisse considérable qui porte le nom de Beaumont ; elle est située à trois lieues de Québec, c'est le centre d'une seigneurie fondée sous le siècle de Louis XIV par un M. de Beaumont, venu de France, on ne sait de quelle province. L'histoire de ce Beaumont m'aurait intéressé beaucoup si je n'avais cru me rappeler qu'au temps dont je viens de parler les Beaumont auxquels j'ai l'avantage d'appartenir étaient encore des Bonnin ou tout au plus des Bonninière ; on ne m'en a pas moins traité comme le seigneur de l'endroit.

Une autre course non moins intéressante est celle que nous avons faite pour voir le lieu où la Rivière de Montmorency tombe dans le fleuve Saint-Laurent ; la chute est de 240 pieds. Quoiqu'elle soit très belle, elle ne saurait être comparée à celle du Niagara. C'est la différence qu'il y a entre un fleuve et un ruisseau : la chute de Montmorency est jolie, celle de Niagara est grande et magnifique. J'ai encore vu bien des choses à Québec, par exemple le couvent des religieuses parmi lesquelles j'ai vu des femmes très distinguées et qui toutes ont des parents en France. J'ai vu un juge, M. Taschereau, dont la famille est de Touraine ; d'après ce qu'il m'a dit, il est parent de nos Taschereau de La Chartre. Il est à Québec le seul Canadien auquel le gouvernement anglais confie un emploi public ; c'est du reste pour lui une bonne affaire, car il a 25 000 francs de traitement. J'ai dîné avec lui chez un de ses parents. J'ai retrouvé dans ce dernier Canadien la gaieté française et les vieilles coutumes de nos pères. Depuis que je suis en Amérique, je n'ai vu rire qu'au Canada ; au dessert, il faut que chacun chante sa chanson. Bonhomie, cordialité, on est sûr de trouver ces sentiments chez les Canadiens.

La religion est très puissante sur la société ; le clergé catholique est universellement respecté ; il n'y a pas un philosophe qui ne soit en même temps un homme religieux ou du moins qui ose paraître le contraire. Je me promenais un jour

avec l'un des *démocrates* de Québec : il ne passait jamais devant une église sans faire le signe de la croix.

À propos d'églises, celles des campagnes sont remarquablement jolies ; il y règne surtout un goût extraordinaire. J'en ai vu un très grand nombre et je n'en ai pas rencontré une seule qui ne figurât très bien dans une grande ville.

Nous sommes partis de Québec le 31 août ; nous avons remonté le Saint-Laurent jusqu'à Montréal dans le bateau à vapeur le *Richelieu*. Nous sommes arrivés à Montréal le 2 septembre et sommes repartis immédiatement de cette ville pour nous rendre à Albany. Un bateau à vapeur (*le Voyageur*) nous a conduits à La Prairie ; là, nous avons pris une voiture qui nous a conduits à Saint-John où nous nous sommes embarqués sur le lac Champlain dans un bateau à vapeur (*le Phénix*). Le 4 septembre, nous sommes arrivés à Whitehall et là nous avons pris une voiture dans laquelle nous sommes venus aujourd'hui à Albany. Pendant cette traversée je n'ai vu de remarquable que le pays au milieu duquel le lac Champlain est situé ; les montagnes du Vermont qui se voient dans le lointain sont très élevées.

J'ai vu aujourd'hui à Albany quelques personnes ; on nous traite toujours avec la même bienveillance. Nous partons ce soir pour Boston où nous allons recommencer le système pénitentiaire un peu oublié depuis un mois. Nous y resterons quinze jours ou trois semaines après quoi nous nous rendrons à Philadelphie.

Adieu...

A. DE TOCQUEVILLE À L'ABBÉ LESUEUR.

Albany, le 7 septembre 1831.

Jugez du plaisir que j'ai éprouvé en arrivant ici, mon bon ami, lorsque j'ai trouvé un paquet de lettres contenant la correspondance du 20 et du 30 juin. J'étais extrêmement inquiet des affaires publiques et de vous. Les lettres m'ont appris, en effet, que vous aviez été souffrant et que vous l'étiez encore un peu du départ du courrier. Je grille maintenant de lire les

lettres du 10 et du 20 juillet. Je sais qu'elles sont en Amérique. Mais on me les a envoyées à Boston, où nous serons dans deux jours. Ce n'est qu'arrivé là que je pourrai avoir les bulletins ultérieurs de votre santé.

Je ne puis exprimer à quel point je suis impatient de les connaître... Je ne puis vous dire, mon bon ami, quel plaisir j'éprouve à me trouver enfin en communication réelle avec vous. Jusqu'à présent, il n'y avait que l'un de nous deux qui parlait. Nous causons maintenant. Tous les détails qu'on me donne sur la manière dont a été reçue ma dernière lettre me font un plaisir extrême. Donnez-moi toujours beaucoup de particularités, ne craignez pas les petits riens. Ce sont de grandes choses à deux mille lieues...

Nous venons de faire une immense tournée dans l'ouest et le nord de l'Amérique. La dernière quinzaine a été consacrée à visiter le Canada. La dernière fois que je vous ai écrit, je ne croyais pas faire ce voyage. Le manque de nouvelles politiques nous était devenu si insupportable que nous comptions gagner Albany en droiture. Heureusement nous avons appris en route des nouvelles de France, et nous avons cru pouvoir disposer encore de huit jours pour descendre le Saint-Laurent. Nous nous félicitons beaucoup maintenant d'avoir entrepris ce voyage. Le pays que nous venons de parcourir est par lui-même très pittoresque. Le Saint-Laurent est le plus vaste fleuve qui existe au monde. À Québec, il est déjà très large, un peu plus bas, il a sept lieues d'un bord à l'autre, et il conserve la même largeur pendant cinquante lieues encore. Il prend alors quinze, vingt, trente lieues, et se perd enfin dans l'Océan. C'est comme qui dirait la Manche roulant dans l'intérieur des terres. Cet immense volume d'eau n'a rien du reste qui surprenne, lorsqu'on songe que le Saint-Laurent sert seul d'écoulement à tous les grands lacs, depuis le Supérieur jusqu'au lac Ontario. Ils se tiennent tous comme une grappe de raisin, et aboutissent enfin à la vallée du Canada.

Mais ce qui nous a intéressés le plus vivement au Canada, ce sont ses habitants. Je m'étonne que ce pays soit si inconnu en France. Il n'y a pas six mois, je croyais, comme tout le monde, que le Canada était devenu complètement anglais.

J'en étais toujours resté au relevé de 1763, qui ne portait la population française qu'à soixante mille personnes. Mais, depuis ce temps, le mouvement d'accroissement a été aussi rapide qu'aux États-Unis, et aujourd'hui il y a dans la seule province du Bas-Canada six cent mille descendants de Français. Je vous réponds qu'on ne peut leur contester leur origine. Ils sont aussi français que vous et moi. Ils nous ressemblent même bien plus que les Américains des États-Unis ne ressemblent aux Anglais. Je ne puis vous exprimer quel plaisir nous avons ressenti à nous retrouver au milieu de cette population. Nous nous sentions comme chez nous, et partout on nous recevait comme des compatriotes, enfants de la vieille France, comme ils l'appellent. À mon avis, l'épithète est mal choisie : la vieille France est au Canada ; la nouvelle est chez nous. Nous avons retrouvé là, surtout dans les villages éloignés des villes, les anciennes habitudes, les anciennes mœurs françaises. Autour d'une église, surmontée du coq et de la croix fleurdelisée, se trouvent groupées les maisons du village, car le propriétaire canadien n'aime point à s'isoler sur sa terre comme l'Anglais ou l'Américain des États-Unis. Ces maisons sont bien bâties, solides au-dehors, propres et soignées au-dedans. Le paysan est riche et ne paie pas un denier d'impôt. Là se réunit quatre fois par jour, autour d'une table ronde, une famille composée de parents vigoureux et d'enfants gros et réjouis. On chante après souper quelque vieille chanson française, ou bien on raconte quelque vieille prouesse des premiers Français du Canada ; quelques grands coups d'épée donnés du temps de Montcalm et des guerres avec les Anglais. Le dimanche on joue, on danse après les offices. Le curé lui-même prend part à la joie commune tant qu'elle ne dégénère pas en licence. Il est l'oracle du jeu, l'ami, le conseil de la population. Loin de l'accuser ici d'être le partisan du pouvoir, les Anglais le traitent de démagogue. Le fait est qu'il est le premier à résister à l'oppression, et le peuple voit en lui son plus constant appui. Aussi les Canadiens sont-ils religieux par principe et par passion politique. Le clergé forme là la haute classe, non parce que les lois, mais parce que l'opinion et les mœurs le placent à la tête de la société. J'ai vu plusieurs de

ces ecclésiastiques et je suis resté convaincu que ce sont, en effet, les gens les plus distingués du pays. Ils ressemblent beaucoup à nos vieux curés français. Ce sont, en général, des hommes gais, aimables et bien élevés.

Avec les idées religieuses, les mœurs se maintiennent. L'opinion d'un de ces villages a une force incroyable. On ne dénonce jamais un voleur, mais il est obligé de s'expatrier sitôt qu'il est soupçonné. Il n'y a rien de plus rare que de voir une fille séduite. Ils ressemblent cependant à nos paysans sur un point : c'est qu'ils ont un très grand amour d'égalité et d'indépendance et détestent cordialement tout ce qui peut rappeler les seigneurs et les droits féodaux.

Ne serait-on pas tenté de croire que le caractère national d'un peuple dépend plus du sang dont il est sorti que des institutions politiques ou de la nature du pays ? Voilà des Français mêlés depuis quatre-vingts ans à une population anglaise ; soumis aux lois de l'Angleterre, plus séparés de la mère patrie que s'ils habitaient aux antipodes. Eh bien ! Ce sont encore des Français trait pour trait ; non pas seulement les vieux, mais tous, jusqu'au bambin qui fait tourner sa toupie. Comme nous, ils sont vifs, alertes, intelligents, railleurs, emportés, grands parleurs et fort difficiles à conduire quand leurs passions sont allumées. Ils sont guerriers par excellence et aiment le bruit plus que l'argent. À côté, et nés comme eux dans le pays, se trouvent des Anglais flegmatiques et raisonneurs comme aux bords de la Tamise ; gens à précédents, qui veulent qu'on établisse la majeure avant de songer à passer à la mineure ; citoyens estimables qui pensent que la guerre est le plus grand fléau de la race humaine, mais qui la feraient cependant aussi bien que d'autres, parce qu'ils ont calculé qu'il y a plusieurs choses plus difficiles à supporter que la mort... [lacunes].

Adieu, mon bon ami, je vous aime et vous embrasse du fond de mon cœur ainsi que mon père et ma mère.

A. DE TOCQUEVILLE À SA BELLE-SŒUR ÉMILIE.

Albany, ce 7 septembre 1831.

Il est arrivé depuis que je suis en Amérique, chère petite sœur, le contraire de ce qui devrait avoir lieu ; vous m'avez écrit souvent les lettres les plus aimables et les plus amusantes et moi, je ne vous ai encore répondu, je crois, que deux fois depuis mon départ de France. Je vous assure de bien bonne foi cependant que ce n'est pas ma faute si j'ai été inexact ; notre vie depuis deux mois surtout a été plus errante qu'on ne peut se l'imaginer. Et puis, tous les dix jours il fallait, bon gré mal gré, écrire une longue lettre à la maison pour donner signe de vie. Je voudrais bien cependant que mon inexactitude ne vous décourageât pas. Vos lettres me font un plaisir extrême ; elles sont pleines des témoignages d'une amitié qui m'est bien chère et bien précieuse. Il y a d'ailleurs une foule de petits détails de famille que vous seule savez conter.

Enfin vous voilà donc à Nacqueville ; que Dieu en soit loué ! Il me grillait de vous savoir à Paris. On dit cependant que vous aviez fini par vous habituer à y vivre. Nos parents du moins me mandent que vous étiez engraisée et que vous aviez repris toutes vos belles couleurs habituelles. Je pense que tout cela ne va faire que s'accroître encore dans votre Normandie. Restez-y tant que vous pourrez, chère sœur ; c'est un conseil d'égoïste que je vous donne là, puisque moi-même je suis absent de Paris et ne perds rien à votre absence. Croyez cependant que c'est un bon conseil. Au reste, je vous sais décidée à le suivre, mais votre mari n'en dit peut-être pas autant et il se permet quelquefois d'avoir des volontés.

Je viens de faire un voyage immense dans l'intérieur des terres ; de proche en proche, et toujours entraînés par une bonne occasion, nous sommes enfin parvenus jusqu'au lac Supérieur, qui est situé à plus de quatre cents lieues de New York. Nous avons vu des millions d'arpents de bois où jamais on ne s'est avisé de porter la hache et force nations indiennes. À propos, savez-vous ce que c'est qu'Atala ou sa pareille, il faut que je vous en fasse la description pour que vous puissiez juger de sa ressemblance avec celle de monsieur de Ch. Atala,

c'est une Indienne de couleur café au lait fort foncé, dont les cheveux raides et luisants tombent comme des baguettes de tambour jusqu'au bas du dos. Elle a ordinairement un gros grand nez à peu près aquilin, une large bouche armée de dents étincelantes et deux yeux noirs qui en plein jour ressemblent assez à ceux d'un chat pendant la nuit. Ne croyez pas qu'avec cette beauté naturelle elle néglige la parure. Point du tout. D'abord elle se fait autour des yeux une raie noire, puis au-dessous une belle raie rouge, puis une bleue, plus une verte, jusqu'à ce que sa figure ressemble à un arc-en-ciel. Alors elle suspend à ses oreilles une espèce de carillon chinois qui pèse une demi-livre. Celles qui sont les plus *mondaines* se passent de plus à travers les narines un grand anneau d'étain qui leur pend sur la bouche et fait le plus gracieux effet. Elles ajoutent encore un collier composé de larges plaques sur lesquelles sont gravés divers animaux sauvages. Leur vêtement consiste en une espèce de tunique de toile qui descend un peu plus bas que les genoux, elles se drapent ordinairement dans une couverture qui la nuit leur sert de lit. Vous n'êtes point encore au bout du portrait : la mode dans les forêts est d'avoir les pieds en dedans. Je ne sais si c'est plus contre nature que de les avoir en dehors, mais nos yeux européens s'habituent difficilement à ce genre de beauté. Imaginez-vous que pour l'obtenir, l'Indienne se lie les pieds dès l'enfance. De telle sorte qu'à vingt ans, les deux pointes des pieds se trouvent vis-à-vis l'une de l'autre en marchant. Alors elle enlève tous les hommages et est réputée des plus *fashionable*. Tout ce que je sais, c'est que je ne voudrais pas remplir près d'elle le rôle de Chactas pour tout l'or du monde. Les Indiens, du reste, sont mieux que leurs femmes. Ce sont de grands gaillards, établis comme des cerfs et qui en ont l'agilité. Ils ont une charmante expression de figure quand ils sourient et ressemblent à des diables incarnés quand ils sont en colère. Nous en avons vu moins que nous n'aurions voulu ; mais les forêts se dépeuplent avec une incroyable rapidité.

Nous sommes revenus par le Canada. Si jamais vous allez en Amérique, chère sœur, c'est là qu'il faut venir vous établir. Vous retrouverez vos chers Bas-Normands trait pour trait.

M. Gisles, Mme Noël, j'ai vu tous ces gens-là dans les rues de Québec, les beaux du pays ressemblent à vos cousins de la..., j'ai oublié le nom, c'est à s'y méprendre et les paysans nous ont assuré qu'ils n'avaient jamais besoin d'aller à la ville parce que c'étaient les « créatures » qui se chargeaient de tisser et de faire leurs habits.

Adieu, ma bonne et chère sœur, je vous prie de toujours compter dans quelque circonstance que ce soit sur ma plus vive amitié.

A. DE TOCQUEVILLE À SON FRÈRE ÉDOUARD.

Boston, le 10 septembre 1831.

C'est hier au soir, mon bon ami, que j'ai trouvé le fatal paquet qui annonçait la mort de Bébé. J'étais déjà inquiet ; le dernier courrier ne m'avait pas apporté de lettre de lui. Connaissant son exactitude et sa tendresse, je me doutais que sa maladie était plus grave que vous ne le disiez ; et bien des fois, dans la route, j'ai répété à Beaumont que je tremblais d'apprendre un grand malheur en arrivant à Boston. Hier, bien qu'il fût très tard, je me suis fait donner mes lettres à la poste. En ouvrant le paquet et en ne voyant pas son écriture, j'ai connu la cruelle vérité. J'ai éprouvé en ce moment, mon cher Édouard, la plus vive et la plus poignante douleur que j'aie jamais ressentie dans ma vie. C'est un de ces chagrins que les mots ne peuvent rendre. J'aimais notre bon vieil ami comme notre père ; il en avait toujours partagé les soins, les inquiétudes, la tendresse, et cependant il ne tenait à nous que par le fait seul de la volonté et il nous a quittés pour toujours, et je n'ai pu recevoir sa dernière bénédiction. On a beau dire, mon cher ami, qu'on doit s'accoutumer d'avance à l'idée de se séparer d'un vieillard de quatre-vingts ans ; non, on ne s'habitue point à l'idée de voir disparaître tout à coup le soutien de son enfance, l'ami — et quel ami ! — de toute sa vie. J'espère parvenir à me raidir enfin contre ce malheur affreux ; mais il n'en restera pas moins au fond de mon âme l'idée poignante, parce qu'elle est vraie, que nous avons perdu ce

que ni le temps, ni l'amitié, ni l'avenir, quel qu'il soit, ne peut nous rendre ce qui n'est donné qu'à peu de personnes de trouver dans ce monde : un être dont toutes les pensées, toutes les affections se rapportaient à nous seuls ; qui ne semblait vivre que pour nous. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'un pareil dévouement. Oh ! si tu savais, mon pauvre Édouard, quelle fête je me faisais de le revoir ! Avec quel bonheur je me représentais sa joie en me serrant de nouveau dans ses bras ! Dans ma dernière lettre je m'adressais à lui comme s'il avait encore pu l'entendre ; je lui peignais ma joie au retour. Au lieu de cela, je verrai sa chambre déserte ; je ne vous embrasserai tous qu'avec l'amertume au fond du cœur. Non, je ne puis encore me figurer que je sois séparé de lui pour toujours. La nuit dernière, il me semblait le voir devant moi avec ce regard de bonté et de tendresse qu'il avait toujours en nous regardant. Mais je n'entendrai plus jamais sa voix ; il ne me reste plus de lui que ses conseils et son exemple. Oh mon pauvre ami, je voulais t'écrire tranquillement ; mais ces cruelles idées sont plus fortes que ma volonté, et je vois à peine ce que j'écris. La pensée de cette séparation éternelle pèse comme un poids insupportable sur mon âme. Je la retrouve partout ; elle semble s'attacher à tous les objets. Ne craignez pas cependant pour ma santé. Je vous le dis en vérité : elle est bonne, et la nécessité absolue où je suis de m'occuper m'aidera, j'espère, à supporter cette cruelle épreuve. Au milieu de ma douleur, il y a une idée qui me soutient : il est peut-être heureux d'avoir cessé de vivre dans les circonstances où nous vivons. Il est parti pour un monde meilleur, nous laissant tous, sinon heureux, du moins encore tranquilles. Qui sait le sort qui est réservé à sa famille adoptive à l'entrée d'une époque de révolutions comme celle où nous sommes ? Peut-être eût-il été réservé à des épreuves qu'il lui eût été presque impossible de supporter ? Et puis, mon cher ami, jamais je n'ai été sûr du bonheur éternel de personne comme du sien. J'ai lu beaucoup de choses dans ma vie sur l'immortalité de l'âme, et je n'en ai jamais été si complètement convaincu qu'aujourd'hui. Que celui qui, comme notre bon ami, n'a vécu que pour bien faire, subisse le même sort que les plus

grands criminels, voilà contre quoi ma raison et mon cœur se soulèvent avec une violence que je n'avais jamais sentie. Hier au soir, je l'ai prié comme un saint ; j'espère qu'il a entendu ma voix et qu'il a vu que ses bienfaits n'avaient point été tout à fait perdus. Ma plus grande consolation dans ce moment, mon cher Édouard, c'est de penser que nous ne lui avons jamais causé pour notre part un chagrin véritable. Il n'y a pas un moment de sa vie où il n'a pu voir à quel point nous lui étions attachés. Il me l'a dit cent fois. C'était là le seul charme de sa vieillesse, et c'était à nous qu'il le devait, et cependant que nous étions loin de nous être acquittés envers lui. Ce pauvre vieil ami, avec quel désintéressement il sacrifiait toujours son bonheur au nôtre ! Je suis sûr qu'en me quittant il était poursuivi des plus tristes pressentiments. Eh bien, pour rendre la séparation moins pénible, il m'assurait presque avec gaieté qu'il avait la ferme espérance de me revoir. Il me l'écrivait encore dernièrement, pour diminuer l'amertume de l'absence. J'avais presque fini par me laisser aller à le croire moi-même. Mais nous nous trompions l'un et l'autre : je ne le reverrai jamais. Remercie Papa et Maman pour les tendres soins qu'ils lui ont donnés ; Maman surtout, qui a si besoin elle-même de soutien. Puisque le malheur a voulu qu'aucun de nous ne fût là pour recevoir son dernier soupir, ce m'est du moins une consolation que ses derniers moments aient été entourés d'attentions et de preuves d'amitié. Il les aura senties, j'en suis certain ; son cœur ne perdait rien.

Le 12 septembre.

Voilà déjà deux jours que je suis arrivé ici. Je commence à reprendre le cours de mes occupations et à pouvoir, de temps en temps, me tirer de moi-même ; mais il faut bien y rentrer quelquefois, et alors je ne puis te rendre quelle impression déchirante j'éprouve. Chacun a sa manière de sentir. Il y a des chagrins qui sont communicatifs.

Moi, je voudrais pouvoir fuir le monde entier... Je n'ai pas encore dit un mot à Beaumont de ce qui m'occupe sans cesse et me considérerais bien heureux d'être seul, livré à moi-même, et cependant j'éprouve de la consolation à t'écrire.

C'est un triste bonheur ; mais c'est un bonheur cependant de décharger son cœur et d'exprimer une douleur qu'on sait partagée. Je sais que tu comprends tout ce que j'éprouve, parce que tu l'as éprouvé toi-même. Les liens qui nous attachaient à notre pauvre ami n'étaient-ils point les mêmes ? Comme moi, combien de preuves d'une amitié sans bornes n'as-tu pas reçues de lui ? Qui a jamais pris plus d'intérêt que lui à ce qui t'arrivait d'heureux ou de malheureux ? Et quand tu étais malade, que de soins il avait de toi ! C'était la même chose pour chacun de nous. Je me souviens que quand j'étais malade, c'était sur son visage que je cherchais à lire ce qu'il fallait espérer ou craindre. Sur ce point je le croyais plus que moi-même. Te rappelles-tu, mon cher Edouard, quand nous sommes revenus d'Italie, quel bonheur il a eu de nous revoir ? Je crois encore le voir : il avait les larmes aux yeux, et ne savait comment exprimer sa joie. Une des plus grandes satisfactions qui eût pu m'arriver dans ce monde eût été de lui redonner un pareil moment de plaisir ; mais Dieu ne l'a pas voulu.

Je commence, mon cher ami, à ne plus penser sans cesse à la perte que nous venons de faire ; mais il me semble que chaque fois que ma pensée se porte sur cet objet, et elle le fait mille fois par jour, j'éprouve toujours la même angoisse que le premier moment. Je crois qu'il en sera toujours ainsi ; ma raison est d'accord en cela avec mon cœur. J'ai perdu un des plus grands biens de ce monde. Dix ans n'empêcheront pas que cela ne soit aussi vrai qu'aujourd'hui. Plus je compare l'amitié qu'il avait pour nous à tout ce que je connais du même genre, plus je trouve qu'elle ne ressemblait à rien ; et cependant elle n'est plus maintenant pour nous qu'un souvenir.

Je pense que ce doit être pour vous une cruelle chose de recevoir maintenant les lettres que je lui écrivais. Moi-même je sens que mon cœur se brise en pensant à tout ce que je lui mandais de gai et de rassurant. Il y a quelque chose d'horrible pour moi dans la pensée que dans le moment même où j'exprimais de pareilles pensées, il n'existait déjà plus. Enfin, mon bon ami, que te dirai-je ? Il y a au fond de mon cœur une amertume affreuse, une douleur profonde qui m'ôte le

courage à faire quoi que ce soit et fait que je me livre aux travaux qui m'intéressent le plus comme un condamné à sa tâche. Il me semble que je vois tous les objets sous une couleur sobre, et que tout ce qui m'entoure est changé comme moi-même.

Je ne veux cependant point terminer cette lettre sans te parler de toi. Je suis bien content qu'Alexandrine soit grosse. Je sens une grande consolation à la savoir enfin entrée dans une voie d'amélioration. Je compte que par suite sa santé va se raffermir. Embrasse-la bien pour moi.

Il me semble que ce malheur vous rend tous encore plus chers pour moi. Jamais je n'ai senti plus vivement qu'aujourd'hui que tout le bonheur de ce monde se trouve dans les affections de famille. Dans quelques jours, j'écirai une longue lettre à mon père sur une multitude de choses positives, mais j'ai besoin pour cela d'avoir la tête un peu plus tranquille. Adieu, je t'embrasse du fond du cœur.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE JULES.

Boston, 16 septembre 1831.

Ta lettre du 24 juin m'est arrivée, mon cher Jules ; je l'ai trouvée à Boston le jour de mon arrivée. Elle m'a causé un bien vif plaisir, je t'assure : la manière dont tu me parles de l'Amérique me prouve que tu l'as étudiée beaucoup et je ne puis m'empêcher de penser que je suis pour quelque chose dans les motifs qui t'ont fait porter tes réflexions sur ce sujet. J'attache le plus grand prix aux opinions que tu émetes sur différentes questions et je serais content si tu pouvais continuer à me donner ainsi ton avis sur ce qui fait l'objet de notre correspondance. L'intention que tu m'annonçais de copier mes lettres m'avait d'abord effrayé et toutes celles que j'ai écrites jusqu'à présent méritent si peu cet honneur que j'étais honteux en y pensant. J'éprouvais en même temps le besoin d'écrire désormais des lettres bien courtes, afin de rendre ta tâche moins pénible ; mais, en y réfléchissant, mes scrupules,

ma honte et mes craintes ont disparu. Si tu as tenté d'exécuter ton projet, je suis bien sûr qu'après avoir copié quelques lignes, tu auras été tellement frappé de cette vérité qu'elles n'en valent pas la peine, que tu auras pour toujours renoncé à l'entreprise. Il n'en est pas moins vrai que je te sais beaucoup de gré de l'idée et de l'intention ; mais j'aime bien mieux que tu te sois arrêté en route, parce que je me sens bien plus à mon aise pour t'écrire *à tort et à travers* des lettres d'une certaine étendue.

Ma dernière lettre était d'Albany ; il faut que tu saches de quelle manière nous avons passé notre temps depuis cette époque. Nous sommes partis d'Albany le 6 septembre pour Boston. Nous avons fait environ 10 lieues et sommes arrivés en quelques heures à Stockbridge, où nous venions pour rendre visite à Mlle Sedgwick, auteur renommé de plusieurs romans américains. Elle nous avait invités à venir la voir à la campagne, mais par un contretemps fâcheux nous ne l'avons pas trouvée : elle était partie le matin même de notre arrivée et ne devait revenir que le jour suivant. Ses frères et ses sœurs nous ont accueillis à merveille, mais cette réception n'a point rempli notre objet qui était de voir une personne que ses ouvrages ont rendue célèbre. Nous aurions bien pu la voir en restant un jour de plus à Stockbridge, mais nous étions trop impatients d'arriver à Boston où nous savions que des lettres nous attendaient. Nous avons donc continué notre route et, en un jour et demi, nous avons traversé le Massachusetts et gagné Boston.

Le pays que nous avons parcouru est remarquablement pittoresque : le grand nombre de montagnes qu'on y rencontre et l'aspect pittoresque qui en résulte, forment un contraste frappant avec toute la partie de l'Ouest de l'État de New York par laquelle nous avons passé en allant d'Albany à Buffalo. Tu sais que ce dernier pays est toujours plat et que rien n'est plus rare que d'y voir une colline et un vallon. Nous avons été frappés de l'apparence de richesse et de prospérité qui règne dans le Massachusetts. Tout y annonce une population heureuse. Ce n'est plus cette nature sauvage qu'on rencontre partout dans les États de l'Ouest. La forêt vierge a

disparu depuis longtemps et on n'en trouve plus aucune trace. Le Massachusetts qui, comme tu sais, portait autrefois le nom de Nouvelle-Angleterre, est évidemment un vieux pays : j'appelle vieux un pays qui compte deux cents ans d'existence. Deux siècles sont une véritable antiquité dans cette contrée où la plupart des villes n'ont guère plus de dix ou vingt ans de date. On ne voit dans le Massachusetts ni troncs d'arbres dans les champs ni maisons de bûches servant d'habitations. Les champs sont clos avec soin ; la culture en est variée et tout indique que les habitants tirent de la terre tout le parti possible, parce que déjà les rangs y sont serrés. Du reste, cette augmentation de la population dans le Massachusetts n'a rien d'alarmant pour la société américaine. Chaque année, un grand nombre de personnes quittent le pays et vont dans l'Ouest de l'État de New York chercher des terres à bon marché et former des établissements nouveaux. Ils n'ont pour cela que 50 lieues à faire et ils trouvent tant qu'ils veulent des acres de terre à 10 shillings la pièce (environ 6 à 7 fr.). De cette manière, la surabondance de population n'est jamais à craindre ; il n'y a jamais de véritable misère et le peuple, étant toujours heureux ou du moins libre de l'être, ne sent pas la moindre disposition à être mécontent du gouvernement. Chacun au contraire demeure indifférent à l'administration du pays pour ne s'occuper que de ses propres affaires. Aussi toute l'habileté du gouvernement consiste ici à ne pas se faire sentir et moins l'administration fait de choses plus on est content. C'est une société qui va toute seule ; la seule chose qui pourrait l'empêcher de marcher serait de s'en mêler. Presque tous les Américains un peu distingués avec lesquels je parle de cet état de choses comprennent parfaitement cette situation particulière de leur pays et ils voient avec pitié nos théoristes d'Europe qui voudraient appliquer les institutions des États-Unis à des peuples dont la position n'a pas la moindre ressemblance avec celle de l'Amérique.

Mon père, qui vient de m'écrire et dont j'ai reçu la lettre en même temps que la tienne, me dit des choses bien justes sur cette situation exceptionnelle des États-Unis. Il semble qu'il ait vu de ses propres yeux ce qui s'y passe et je suis tout

à fait de son avis que la société américaine, ses progrès et sa prospérité, ne prouvent rien du tout et ne présentent rien à l'imitation des vieilles nations européennes. Mais je n'en suis pas moins satisfait de connaître à fond cette république dont on parle tant et dont on prétend tirer tant d'arguments en faveur des innovations démocratiques. Il y a beaucoup de gens qui, de bonne foi, considèrent les États-Unis comme un puissant argument en faveur des républiques. Je suis bien aise d'être en état de leur répondre. L'étude des peuples contemporains est comme celle de l'histoire : il faut les étudier moins pour y chercher des exemples à suivre que pour apprendre à se défier des imitations qu'on en veut faire.

Je ne sais pourquoi ce peuple qui paraît si heureux est généralement d'une santé faible et délicate ; les femmes surtout sont d'une maigreur extrême et paraissent toutes affectées de la poitrine. Je ne sais si cet état de choses tient au climat qui est changeant et passe sans cesse d'un extrême à l'autre ou s'il faut l'attribuer à la manière de vivre des femmes : c'est ici une chose entièrement inconnue que de voir une femme travailler à la terre et s'occuper en quoi que ce soit des travaux de la campagne ; il en résulte que ses travaux sont tous intérieurs et se bornent aux soins du ménage. Peut-être cette vie renfermée est-elle malsaine. Je n'ai pas vu depuis que je suis en Amérique (excepté au Canada) une seule femme qui ait la moindre analogie avec nos paysannes.

Boston est une ville de 60 000 âmes. Son port est magnifique. Elle est au milieu d'une île et on y arrive de tous côtés par des chaussées qui ont été pratiquées sur l'eau. On y voit beaucoup moins de mouvement commercial qu'à New York ; mais l'aspect général de la ville est bien plus agréable que celui de New York. Celle-ci est sur un terrain plat et ne présente à l'œil, de quelque côté qu'on la regarde, qu'un seul rang de maisons ; Boston au contraire est bâtie sur un terrain inégal et montagneux, de telle sorte qu'en voyant la ville à une certaine distance, elle présente de charmants points de vue. Elle renferme beaucoup de maisons particulières construites avec goût et élégance. En fait d'édifices publics, je ne

vois que l'hôtel du gouvernement (State House) qui soit un peu remarquable.

Nous sommes logés ici dans la meilleure auberge de la ville (Hemont Hôtel). Tout y est sur un grand pied. Il s'y trouve en ce moment environ cent cinquante étrangers. On y est magnifiquement servi et ce n'est guère plus cher qu'ailleurs. Dès notre arrivée ici, nous avons tâché de nous mettre en relation avec ce qu'il y a de mieux dans la ville. Le premier jour, nous n'avons pas été heureux dans nos tentatives : nous n'avons pu aborder personne. Nous nous trouvions dans une position embarrassante, parce que nous n'avions aucune lettre de recommandation pour Boston. Lorsque, après ces efforts infructueux, Tocqueville et moi nous sommes trouvés en face l'un de l'autre, nous avons commencé à faire d'assez tristes réflexions : « Est-ce que par hasard, disions-nous, nous n'avons dû jusqu'à présent l'accueil aimable qu'on nous a fait partout qu'à quelques chiffons de papier dont nous étions porteurs ? Est-ce que, réduits à notre propre valeur intrinsèque, nous ne méritons pas la moindre considération ? Voilà qui diminue un peu notre amour-propre. Nous commençons à nous croire des hommes distingués ; mais, quand nous n'avons pour nous que notre mérite personnel, on ne nous regarde seulement pas ! », et autres doléances de même nature.

Notre frayeur était exagérée et notre imagination noircissait le tableau. Le fait est qu'arrivant sans recommandation, nous avons été reçus avec moins d'empressement ; mais, quand on a bien su qui nous étions, quelle était notre position sociale, on nous a fort bien traités. Quant à notre mérite, nul doute qu'on ne finisse aussi par le reconnaître.

Il nous a semblé qu'ici on se jette moins à la tête des étrangers qu'à New York ; mais il y a plus de vraie politesse. Il y a dans la société autre chose que des gens d'affaires. On s'occupe ici de beaux-arts et de littérature. Il y a une classe de personnes qui ne font ni commerce ni industrie et dont tout le passe-temps est de vivre avec tous les agréments que donne une civilisation avancée. Cette classe, composée de ceux qui ont reçu de leurs parents assez de fortune pour vivre sans faire des affaires, est peu nombreuse ; mais elle est agréable. Elle

est un peu mobile de sa nature, parce que le partage égal des successions ne permet pas à une fortune de se maintenir longtemps dans la même famille ; mais il en est tous les jours de nouvelles. D'ailleurs la loi des successions ici est bien loin d'être aussi démocratique qu'elle l'est chez nous : en France le partage égal entre tous est forcé ; ici, quand le père de famille se tait, la loi divise également son patrimoine ; mais il a le droit de donner toutes ses propriétés mobilières et immobilières à un seul de ses enfants et, quand il le fait, sa volonté est maintenue. Ce droit, qui rend l'autorité paternelle beaucoup plus efficace qu'elle ne l'est chez nous, a une influence morale très grande sur toute la société, outre l'avantage qu'elle a d'empêcher l'extrême division des propriétés.

Nous avons dîné l'autre jour chez M. Sears ; il possède cinq à six millions de fortune ; son hôtel est une espèce de palais ; il y règne un très grand luxe. Il nous a traités splendidement, je n'ai jamais vu nulle part *de dîner plus somptueux*. Parmi les ornements de la table se trouvait une très jolie personne qui est, je crois, sa nièce. J'ai beaucoup causé avec elle, mais je ne sais seulement pas si je la reverrai, de sorte que c'est du sentiment en pure perte. Il en est absolument de même de toutes les beautés que je rencontre : nous en voyons bon nombre dans la société ; nous nous enflammons trois ou quatre fois par semaine, l'un portant l'autre ; mais ce sont toujours des visages nouveaux et, je crois, Dieu me pardonne, que nous leur disons toujours la même chose, au risque de complimenter une brune de la blancheur de son teint et une blonde de l'ébène de ses cheveux. Mais tout cela est bagatelle et n'occupe qu'une très petite place dans la vie de deux hommes politiques livrés entièrement à des spéculations de l'ordre le plus élevé.

Nous avons déjà assisté à deux bals et nous en verrons ce soir un troisième. La toilette des femmes est exactement la même qu'en France ; la mode française domine aux États-Unis et on est parfaitement au courant des moindres révolutions qu'elle subit. Beaucoup de dames m'ont questionné à cet égard ; je leur ai répondu avec le même aplomb que si elles m'eussent consulté sur le système pénitentiaire et je leur

ai parlé de coques aussi savamment qu'auraient pu le faire Michalon ou Alcibiades.

La musique est cultivée ici avec un peu plus de succès qu'à New York : mais la masse n'a point le sentiment inné de la musique. Il y a un musée où sont exposés des tableaux, mais comme je ne les ai point encore vus, je te demanderai la permission de ne pas t'en parler davantage.

J'ai assisté le 12 de ce mois (septembre) à une cérémonie assez curieuse. Les Bostoniens ont célébré la consécration de deux drapeaux qu'ils envoient aux Polonais. À cette occasion, la milice et les troupes régulières se sont réunies ; les autorités, les corps savants, etc., se sont assemblés et on s'est rendu en procession dans un lieu appelé *Faneuil House* où se tiennent habituellement les séances politiques des assemblées délibérantes. Nous faisons bien entendu partie de la procession en notre qualité d'étrangers distingués. En entrant dans la salle nous avons vu une immense galerie entièrement remplie de dames très bien mises, sans mélange d'aucun homme ; dans presque toutes les réunions publiques, cette séparation des hommes et des femmes a lieu aux États-Unis. La séance s'est ouverte par une invocation en faveur des Polonais prononcée par un prêtre congréganiste. Le saint homme a flétri de tout son pouvoir le despotisme et l'oppression, et fait un pompeux éloge de l'insurrection et de la liberté. On a déployé ensuite au regard du public les deux drapeaux sur lesquels se trouvent différentes inscriptions, entre autres les dernières paroles de Poniatowski : « Il vaut mieux mourir avec gloire que de se rendre. » De grands applaudissements ont éclaté dans l'assemblée, surtout quand on a prononcé le nom de La Fayette, auquel les drapeaux seront adressés afin qu'il les fasse parvenir à leur destination. Enfin on a chanté des odes, des hymnes, etc.

Un grand nombre d'assistants trouvaient ridicule cette fanfaronnade patriotique. À quoi serviront aux Polonais ces drapeaux de Boston ? Cette manifestation d'enthousiasme pour la cause des braves Polonais n'aurait quelque chose de réel que si, avec des phrases, on leur envoyait en même temps de l'argent. Or, on a à peine de quoi couvrir les frais de la

cérémonie. J'ai vu une foule de gens sages qui regrettaient beaucoup cette sottise ; mais elle a été faite par quelques jeunes gens, qui ont tout mis en mouvement sans qu'il y ait eu possibilité de l'empêcher. Heureusement pour les États-Unis, de telles choses se font chez eux impunément ; mais je crois qu'en France nous faisons chez nous absolument comme si nous étions aux États-Unis.

Les nouvelles que nous recevons sont si peu vraisemblables que je regretterais de faire le moindre raisonnement sur ce sujet. Quoi qu'il en soit, l'état de l'Europe me semble être celui d'un volcan prêt à éclater. Pendant que le monde politique enfante en Europe des révolutions, ici la nature physique est en proie à d'affreuses convulsions. On ne parle que d'ouragans terribles et de dévastations épouvantables ; La Nouvelle-Orléans, les Antilles, ont été le théâtre de ces malheurs.

Voilà mon papier qui tire à sa fin. Je ne veux pas finir ma lettre sans te dire un mot du système pénitentiaire ; c'est pour cela que nous sommes en Amérique et vraiment on ne s'en douterait pas. Cependant nous nous en sommes sérieusement occupés pendant trois jours et nous n'avons pas fini nos recherches à cet égard. Nous avons trouvé ici les hommes les plus habiles en cette matière : MM. Dwight, Clay, Gray, etc. Nous avons visité deux prisons très bien tenues et établies sur le nouveau modèle, c'est-à-dire sur le principe de l'emprisonnement solitaires. Partout on reconnaît les avantages incontestables de ce système qui maintenant est généralement adopté dans tous les États de l'Union. Je n'ai pas le moindre doute sur sa supériorité. La seule question en France sera celle des dépenses à faire pour son introduction. De semblables établissements sont facilement construits par une nation qui n'a pas autre chose à faire que de s'occuper de son administration intérieure et aucune grande dépense qui charge son budget. Mais nous sommes dans une position tout opposée : je crois que, chez nous, nous devons seulement viser à des améliorations successives et partielles ; et, quand on construira une prison, il n'en coûtera pas plus de la bâtir d'une manière ou d'une autre.

Du reste, nous arriverons riches de documents et d'observations. Nous serons incontestablement les *premiers pénitents* de l'univers. Pussions-nous seulement trouver à notre retour un gouvernement tel quel à qui rendre compte de notre mission !

Je comptais écrire à Félicie aujourd'hui, mais j'en ai été empêché par l'idée que je n'avais rien de bien intéressant à lui écrire ; la première fois que j'aurai à raconter quelque chose de moins insignifiant que ma vie à Boston, je profiterai de l'occasion. Je te prie de le lui dire et de lui demander de ma part de ne pas m'en vouloir si je ne l'ai pas fait plus tôt.

Adieu, mon vieux, embrasse de ma part ma sœur et tes chers petits enfants, y compris celui dont j'espère que tu me donneras bientôt des nouvelles. Mes hommages respectueux à M. et Mme Descorches. Je t'aime de tout mon cœur.

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE.

Boston, le 27 septembre 1831.

J'ai reçu, à trois jours de distance, ma chère Maman, les courriers du 30 juillet et du 10 août. Je vous remercie vivement du soin que vous avez de m'écrire ; je n'aurais jamais osé compter sur le plaisir de voir si souvent de votre écriture ; et quand je pense à l'effort que vous coûte une lettre, les vôtres deviennent bien précieuses pour moi, je vous assure. Je vous avoue cependant que le moment où j'ouvre le gros paquet qui m'arrive de France sans voir l'écriture de notre bon ami est bien pénible. C'est une impression à laquelle je ne puis m'habituer. J'étais si certain, autrefois, de trouver dans chaque paquet un témoignage de sa tendresse, une de ces lettres qu'on aurait conservées avec soin, eût-elle été adressée à un autre, tant il savait répandre de charmes sur les moindres choses ! L'absence de cette lettre me glace le cœur, et y laisse pendant longtemps une amertume inconcevable. Je vous ai déjà fait remercier, ma chère Maman, mais je veux vous remercier moi-même de tous les soins que vous lui avez donnés dans sa dernière maladie ; il me semble que j'en suis plus

touché que si je les avais reçus moi-même. Notre vieil ami aura vu combien il nous était cher ; et ses derniers moments en auront été adoucis. C'eût été pour moi la plus grande de toutes les consolations de pouvoir me trouver alors près de lui et de recevoir sa dernière bénédiction. Ce bonheur m'a été refusé ; et, au lieu de cela, je suis entraîné, chaque jour, dans des travaux qui éloignent mon esprit de la perte que nous avons faite et m'empêche de me livrer, comme je le voudrais, comme je le devrais peut-être, au souvenir de sa tendresse et de ses exemples. J'espère cependant que si, comme je n'en doute pas, il voit ce qui se passe dans nos cœurs, il aperçoit que je ne suis pas ingrat et qu'il occupe au fond de mon âme une place qui sera toujours la sienne, tant que je vivrai.

J'ai peur, ma chère Maman, que vous et les autres membres de la famille, vous ne vous exagériez les avantages que je dois retirer de ce voyage-ci. Le résultat le plus clair que je lui vois est de me donner de l'expérience et de me fournir, sur la plupart des questions qui nous agitent en France, des idées qui pourront m'être un jour d'une utilité pratique. Mais écrirai-je jamais rien sur ce pays ? C'est ce que j'ignore, en vérité, complètement. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que j'aperçois encore à distance, forme une masse confuse dans mon esprit que je n'aurai peut-être jamais le temps ni le pouvoir de débrouiller. Ce serait un travail immense que de présenter le tableau d'une société aussi vaste et aussi peu homogène que celle-ci. Je continue à recueillir avec ardeur toute sorte de documents.

Nous partons aujourd'hui pour Hartford, dans le Connecticut ; nous serons à Philadelphie vers le 6 octobre.

Adieu, ma chère Maman, je pense à vous tous sans cesse. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que mon père, mes frères et mes sœurs. Elles m'ont écrit toutes les deux les lettres les plus tendres. Je vous envoie une lettre pour mon oncle Rosambo.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE ACHILLE.

Boston, 25 septembre 1831.

Il faut que je ne tarde pas davantage à te remercier des bonnes lettres que tu m'as écrites ; elles sont pour moi d'un intérêt immense. Je te reprocherai seulement de ne pas m'écrire assez souvent. Remarque bien qu'il y a entre les deux dernières un mois d'intervalle (26 juin et 26 juillet). Je ne t'écris pas à chaque courrier, parce que je n'en ai pas le temps ; la lettre que j'écris est d'ailleurs presque commune et quand je vous envoie mes bavardages sur l'Amérique, peu vous importe que je les adresse à Pierre ou à Paul. Mais rien ne te serait plus facile que de m'écrire un petit mot par chaque paquebot, c'est-à-dire trois fois par mois. À la vérité, tu cours beaucoup et ton humeur vagabonde ne s'est point ralentie ; mais, au milieu de tes [campagnes]¹, il te serait également facile de m'envoyer le petit souvenir que je te demande, et, pour peu que cela ne t'ennuie pas trop, tu le feras certainement en considération de tout le plaisir que j'en attends. Sur toutes choses, informe-moi de tes projets de [mariage], si tu en as formé quelques-uns. Je serais désolé d'être en Amérique, si tu devais te marier ; et certes je changerais plutôt mon plan de voyage que de ne pas assister à la célébration nuptiale. Ainsi donc, préviens-moi d'avance et surtout n'oublies pas que, pour avoir une réponse d'Amérique, il faut trois mois. Du reste, je serais charmé de recevoir au plus tôt un avis de ta part sur ce point. Je crains qu'on ne vienne à un état de choses où les célibataires [seront] dans une fausse position et où il n'y a un peu de sécurité que pour les pères de famille.

Tocqueville et moi sommes toujours à Boston. Nous y passons notre temps dans un mouvement perpétuel et au milieu d'un feu roulant d'occupations de tout genre. C'est sans contredit la ville la plus intéressante que nous ayons vue jusqu'à présent. Nous faisons tous nos efforts [pour] pénétrer

¹ Les mots suggérés pour remplacer ceux évidemment manquants sont ceux de l'édition de 1973.

le fond des choses et je crois que nous y parviendrons. Nous voyons des gens de toute espèce, de toutes les nations et d'opinions diamétralement opposées. Nous entendons [agiter] les griefs de l'un contre l'autre et en ôtant de chaque opinion l'exagération [que] lui donnent mille passions, nous avons la vérité. Il n'y a pas une minute de notre temps qui ne soit comptée ; on nous poursuit d'invitations ; nous ne dînons presque jamais à notre hôtel et tous les soirs nous avons eu un bal ou une réunion politique. Nous avons trouvé ici des hommes vraiment distingués par leurs connaissances, entre autres un Allemand, M. Liebert, qui s'est fait chasser d'Allemagne par l'exagération de ses principes politiques. Il fallait qu'il vint aux États-Unis pour cesser d'être républicain. Depuis qu'il a vu de ses yeux les différences qui existent entre l'Amérique et l'Europe, il regarde comme des idéologues ceux qui voudraient nous donner le gouvernement des États-Unis. Il passe le temps de son exil à composer un ouvrage intitulé *l'Encyclopédie américaine*. Il en a déjà fait paraître 7 volumes. Ce livre est très estimé et il l'a vendu à son libraire la bagatelle de 100 000 francs. Il nous en a donné un exemplaire.

Je vois aussi quelquefois ici M. Sparks, un Américain, qui travaille à une histoire des États-Unis. Il a une multitude de documents historiques qu'il a recueillis dans toutes les parties du monde. J'ai vu chez lui tous ces documents originaux. Il possède une foule de lettres de tous les personnages politiques qui depuis 30 [ans] ont joué et jouent encore un rôle : il a, entre autres, toute la correspondance de Washington, beaucoup de lettres de Mme de Staël, de Louis-Philippe, pendant l'émigration, de La Fayette, etc. Il y a une lettre vraiment curieuse écrite par ce dernier, pendant qu'il était en prison à Olmütz. Il y parle des *infamies nouvelles de M. d'Orléans* et dit l'*horrible assassinat* que vient de commettre la Convention en condamnant Louis XVI en 1793.

Le pauvre La Fayette ! Il est jugé ici comme un niais : le mot anglais qu'on lui applique est *visionary*. Le même peuple qui a une si pauvre idée de sa capacité politique est le même

qui lui décerne des couronnes et lui envoie sans cesse l'expression de son admiration.

Au milieu de mes recherches et de mes observations, rien ne m'est d'un plus grand secours que les réflexions que vous m'envoyez sur l'Amérique. Les tiennes m'ont paru très [pertinentes] : je pense seulement que tu n'accordes pas aux États-Unis un avenir assez long. Je crois bien que l'état de choses dans lequel ils se trouvent ne saurait se maintenir d'une manière durable ; mais il me semble que les circonstances extraordinaires dans lesquelles ils sont placés ne changeront pas avant un, peut-être deux siècles, et la société américaine se soutiendra telle qu'elle est constituée aussi longtemps qu'elle aura les mêmes conditions d'existence. Ceci serait trop long à développer. Je suis trop pressé pour entamer cette discussion : je veux que ma lettre parte par le paquebot du 1^{er} octobre et il faut d'abord qu'elle aille de Boston à New York.

Nous partons d'ici le 29 de ce mois. Nous allons à Wethersfield, près d'Hartford, dans le Connecticut. Il y a là une prison fameuse qu'il faut absolument examiner et, quoique nous aimions mieux nous occuper d'autre chose que de système pénitentiaire, nous voulons cependant ne pas négliger ce qui est de notre devoir. Il est nécessaire [que nous] accomplissions d'une manière un peu distinguée notre mission.

Le ministère a manqué me jouer un tour qui m'aurait assez embarrassé. Chabrol vient de m'écrire qu'on avait résolu de me rappeler à Paris, afin de me mettre à la Cour royale, et on était venu chez lui de la part du procureur général pour lui demander mon adresse, lorsque Bervilles et Boinvilliers, mis en mouvement par Chabrol, ont fait révoquer l'ordre et abandonner le projet qu'on avait formé. Si cette idée eût été suivie, notre voyage et son but étaient manqués. Nous n'aurions rapporté aucun document complet sur l'objet de notre mission ni sur les États-Unis de manière à les faire connaître. Grâce au zèle de mes *excellents* amis, j'ai échappé à ce danger et maintenant je vais continuer en toute sécurité la course commencée.

Voilà, je crois, la guerre terminée et tout me porte à croire maintenant que Casimir Périer restera au ministère au moins pour quelque temps.

Nous irons de Wethersfield à Philadelphie où nous comptons rester au moins un mois. Ensuite notre direction dépendra des nouvelles que nous recevons d'Europe. J'ai reçu dernièrement, avec une lettre d'Eugénie, les opinions d'Armand de Frayes et d'Octave Creuzé sur les États-Unis.

Si tu as occasion de leur écrire, je te prie de les remercier de ma part de leurs judicieuses observations. J'écirai incessamment à Eugénie pour lui exprimer toute ma reconnaissance de la peine qu'elle s'est donnée.

Avec qui donc Creuzé se marie-t-il ? Tu as été à ce mariage. Il a eu sans doute des bals à Châtellerault. Combien de cœurs y as-tu cassés ?

Il y a ici un assez grand nombre de jolies femmes, mais il n'y a pas une seule beauté. Ici, comme à New York et je crois comme dans tous les États-Unis, on est, en fait de musique, d'une *barbarie incroyable*. Les femmes font ce qu'elles peuvent pour jouer et chanter *passablement*, mais leur organisation physique ne leur permet pas d'y réussir. Quant aux hommes, ils sont trop occupés pour faire de la musique et ont trop peu de goût naturel pour entendre avec plaisir celle que font les autres. C'est probablement pour cette raison qu'ils ont pris le parti de ne pas écouter les femmes quand elles chantent ou jouent du piano.

J'ai tant négligé depuis quelque temps la partie instrumentale que je pardonne aux Américains leur indifférence en matière d'harmonie. Je n'ai pas 5 minutes pour jouer de la flûte et je suis à la veille de perdre mon beau talent. C'est, à vrai dire, une pure bagatelle. En revanche, je donne [à] plein collier dans l'examen des questions religieuses. Je ne vis qu'avec des Presbytériens, Méthodistes, Unitairiens, etc. Je romps des lances avec eux, de manière à les persuader que je suis un chaud catholique. La vérité est que je ne me suis jamais senti si attaché à ma religion que depuis que je vois les aberrations des autres cultes. Mais voilà encore un sujet qui me mènerait trop loin !

Adieu, mon vieux, il faut que je te quitte. Rappelle-toi qu'il y a de ta part *nécessité* de m'écrire souvent et bien souvent. Dis à Maman que ma première lettre sera pour elle. J'ai bien besoin de la remercier des petites pages qu'elle ajoute aux lettres de mon père. Dis à l'un et à l'autre que je les embrasse bien tendrement.

Je t'aime de tout mon cœur.

G. DE BEAUMONT À SA MÈRE.

Hartford (Connecticut), 7 octobre 1831.

J'espérais, ma chère mère, avoir plus de temps que je n'en ai pour causer avec vous. Mais je me trouve aujourd'hui dans la position où je suis toujours au moment de faire mon courrier : j'ai beaucoup de choses à vous écrire et quelques minutes seulement à ma disposition. Vous avez pu juger, par ma dernière lettre adressée à Achille, combien notre vie était remplie à Boston : depuis le matin jusqu'au soir, chaque instant de la journée avait sa destination fixe et, quoique nous ne perdissions pas un seul moment, nous ne pouvions jamais, à la fin du jour, avoir terminé tout ce que nous avions à faire. Je crois que nous n'avons jamais si bien employé notre temps : nous avons été sans cesse en rapport avec les personnes les plus distinguées de Boston et cette ville en possède un grand nombre. Dans aucune ville des États-Unis (Philadelphie exceptée), il n'y a autant de mouvement intellectuel : nous y avons trouvé ce que jusqu'à présent nous n'avions pu rencontrer en Amérique, c'est-à-dire une classe supérieure possédant le ton et les manières des sociétés d'Europe. Cette classe n'est pas très nombreuse à Boston, comme vous pensez bien ; mais enfin elle existe et elle est d'autant plus curieuse à examiner qu'elle se trouve jetée comme par hasard au milieu d'une société républicaine dont le principe est une égalité absolue et avec laquelle elle forme une étrange anomalie. J'ai pris sur tous les faits que j'ai observés une foule de notes qui me serviront plus tard, si j'accomplis à mon retour mes projets de composition littéraire. Nous avons, jusqu'à la fin,

été traités à Boston avec une extrême distinction ; nous avions chaque jour des invitations nouvelles. Voici en général comment se passait notre journée : lorsque nous pouvions nous lever un peu matin, nous prenions des notes sur les *objets à observer*. Le plus ordinairement ce travail n'était pas long, attendu que nous déjeunions à 7 heures et demie (telle est la règle de l'hôtel où nous étions). Après le déjeuner, nous courions à la poste pour voir si quelques lettres ne nous étaient point arrivées de France par la malle de New York. Nous avons eu bien rarement la joie d'en trouver ; mais aussi comme nous étions heureux quand un paquebot était arrivé !

Nous ne pouvions guère passer une ou deux fois dans une rue sans être accrochés par quelqu'un ; c'était d'ailleurs une série d'engagements perpétuels d'un jour pour l'autre. Quand nous pouvions échapper aux visites et à la nécessité d'en faire, nous allions passer quelques instants à la bibliothèque de l'Athénée, mais ce lieu n'était pas lui-même un asile certain contre les ingénieuses recherches de nos bons amis. Et, quand on nous rencontrait, on nous démontrait toujours que nous étions dans l'obligation d'aller voir tel établissement public remarquable ou tel homme distingué qui désirait nous voir, etc. Nous avons de cette manière fait plus d'une course ennuyeuse. Par exemple, quand il fallait passer une heure dans un hôpital à examiner en grande représentation toutes les misères de la vie humaine, j'avoue que j'aurais bien volontiers cédé ma place à un autre. Les prisons nous ont aussi passablement ennuyés : nous voyons toujours la même chose ; nous n'avons plus ou très peu de nouvelles observations à faire et, si nous inspectons toujours les prisons des villes où nous allons, c'est uniquement pour remplir une formalité qui est nécessaire. Il faut bien que notre mission dure encore quelque temps, puisque le moment opportun pour revenir en France n'est pas arrivé. Aussi nous adressons de temps à autre au ministre de l'Intérieur des rapports très circonstanciés qui lui prouvent de plus en plus la nécessité de continuer l'enquête que nous avons commencée. Il résulte de nos rapports qu'il est impossible quant à présent de savoir à quoi

s'en tenir, mais que très probablement des recherches nouvelles amèneront les plus heureux résultats.

Pour en revenir à l'histoire de notre vie à Boston, vous saurez que presque tous les jours nous étions invités à dîner en ville. Nous avons fait d'excellents dîners. On vit très bien à Boston. On n'a qu'un seul défaut, c'est de trop boire ; on a toutes les peines du monde à éviter les toasts qui sont offerts. Le dîner a lieu ordinairement à 2 ou 3 heures, il se prolonge assez tard parce qu'on a ici, comme en Angleterre, l'habitude de rester à table quand le dîner est fini, afin de boire tout en faisant la conversation. Cependant, à 6 heures, on peut se retirer sans offenser personne ; et c'est ce que nous faisons toujours, parce que nous étions habituellement engagés à prendre le thé quelque part. Or le thé se prend à 6 heures et demie ou à 7 heures. Il ne nous était pas toujours inutile pour digérer. Après avoir passé une ou deux heures dans la maison où nous prenions le thé, il fallait que nous revinssions à notre hôtel pour nous habiller afin de nous mettre en tenue de bal. Nous avons eu des bals ou soirées dansantes tous les jours et quelquefois deux ou trois le même jour.

Parmi les personnes que nous avons eu le plus de plaisir à voir et dont la société nous a présenté le plus d'intérêt, sont M. Webster, l'orateur le plus remarquable des États-Unis, M. Adams, ex-président des États-Unis, espèce de roi détrôné qui a beaucoup d'esprit et dont la conversation est fort curieuse ; M. Channing, écrivain du plus grand mérite, nous a aussi vivement intéressés. Nous avons une collection complète de livres, brochures, mémoires qu'on nous a donnés. Nous ne pouvions pas nous empêcher de rire en pensant que jamais nous ne rentrions chez nous les poches vides. Quand on nous présentait à un auteur, nous étions sûrs, avec quelques compliments, de raccrocher son ouvrage et nous n'avons jamais manqué notre coup.

En quittant Boston le 3 octobre, nous sommes venus à Hartford dans le Connecticut. Il y a près de cette ville une très belle prison qu'il fallait bien voir. Nous partons demain pour New Haven d'où nous nous rendrons presque immédiatement à New York, puis à Philadelphie.

J'espère que nous trouverons à New York le paquebot du 20 août ; il est depuis 47 jours en mer et n'est pas encore arrivé. Il y a de quoi mourir d'impatience.

Adieu...

A. DE TOCQUEVILLE À SON PÈRE.

Hartford, le 7 octobre 1831.

Nous avons quitté Boston il y a trois jours, mon cher Papa, et nous sommes maintenant établis à Hartford. C'est une très petite ville, capitale cependant de l'État de Connecticut et établie sur les bords de la rivière qui porte le même nom. Son plus grand mérite à nos yeux est de se trouver à une lieue d'une des prisons les plus célèbres d'Amérique, la prison de Wethersfield. Comme il fait un temps superbe, nous y allons tous les jours et en revenons à pied, ce qui est tout à fait saint et économique.

Cet établissement de Wethersfield offre par ses résultats pécuniaires le plus fort argument en faveur de la discipline des prisons d'Amérique : avant la réforme il coûtait chaque année trente mille francs à l'État ; il en rapporte aujourd'hui quarante mille. Ce ne sont pas là des théories, mais des chiffres prouvés et appuyés de pièces. Malgré tout, cependant, il est probable qu'à notre retour vous nous trouverez moins *tranchants* sur le système pénitentiaire que quand nous avons quitté la France ; vous savez qu'il est de règle qu'on ne parle jamais avec plus d'assurance et de certitude que de ce qu'on connaît imparfaitement. Maintenant que nous commençons à posséder passablement notre affaire, nous ne sommes plus certains que de deux choses : la première, c'est que le système américain est plus économique que le nôtre ; la seconde, que les hommes qui y sont soumis ne deviennent jamais dans les prisons plus mauvais qu'ils n'y étaient en y entrant. Mais s'y réforment-ils réellement ? Je n'en sais pas plus ici sur ce point que vous au coin de votre feu ; ce qui est sûr, c'est que je ne confierai pas ma bourse à ces honnêtes gens-là.

Vous pourriez, mon cher Papa, me rendre un grand service, qui, avec le loisir dont vous jouissez maintenant, ne vous coûterait pas beaucoup, je pense. Voici ce que je veux dire : une des choses qui attire le plus particulièrement mon attention aux États-Unis, c'est l'administration intérieure de chaque État et ensuite de l'Union tout entière. Je tâche autant que possible de comprendre avec netteté quelle est la part du gouvernement attribuée aux communes, aux corps provinciaux et enfin au gouvernement central dans ce qui a rapport à l'administration du pays. Dans cet examen, un grand obstacle m'arrête. Chaque fait pour moi est sans physionomie particulière et sans grande portée parce que je ne puis faire de comparaison. Rien ne me serait plus utile pour bien juger l'Amérique que de connaître la France. Mais c'est ce dernier point qui n'existe pas ; je sais en général que chez nous le gouvernement se mêle de presque tout ; on m'a corné cent fois aux oreilles le non de « centralisation » sans m'expliquer la chose. Je n'ai jamais eu le temps ni l'occasion d'examiner le peu des divers rouages administratifs qui couvrent la France. Vous avez acquis ces différentes connaissances, mon cher Papa, par réflexion et par nécessité. Vous avez vu l'administration agissant en grand et en petit, et je pense que la matière vous est assez familière pour que vous puissiez sans vous gêner nullement me fournir les documents dont j'ai besoin.

Je voudrais savoir ce qui existe chez nous en fait d'administration intérieure : quels sont d'abord les principes généraux admis sur ce point ; secondement quelles en sont les applications, c'est-à-dire quelle est la portion d'indépendance qui reste à la commune, ce qu'elle peut faire et ne pas faire ; quelles sont les attributions des conseils d'arrondissement et de département ; enfin de quoi précisément se mêlent le préfet et le gouvernement central. Si vous pouviez, mon cher Papa, me décomposer ce mot « centralisation », vous me rendriez un immense service non seulement pour le temps actuel, mais aussi pour le futur.

Voilà comme vous le voyez un travail tout positif ; si vous pouviez y joindre dans une seconde partie quelques observa-

tions politiques, l'utilité du tout serait bien plus grande. Ainsi je voudrais savoir quel est à votre avis le point auquel doit s'arrêter l'action du gouvernement central, quelle espèce d'indépendance on peut donner aux communes ; quelle est l'utilité des tribunaux administratifs, quelle force on peut accorder sans danger aux assemblées des départements. Le mal est que si vous entreprenez ce petit travail, il faut, mon cher Papa, que vous ne tardiez pas à l'envoyer car le temps s'écoule et notre séjour ici est limité. Si vous m'adressiez ce mémoire, il faudrait le mettre sous enveloppe particulière à M. Prime, en priant ce dernier de me l'adresser le plus économiquement possible. Je vous fais cette recommandation parce que les ports de lettres sont ruineux aux États-Unis et qu'un paquet un peu volumineux me parviendrait aussi bien par les voitures publiques que par la poste. Au contraire la lettre la plus chargée ne coûte presque rien pour passer la mer.

À propos de cela, j'ai vu avec un bien grand plaisir que vous m'envoyiez toutes mes lettres à chaque courrier ; vous m'aviez fait craindre le contraire et j'avoue que j'aurais été bien contrarié, si vous aviez mis votre dessein à exécution. Les lettres sont la moitié de notre existence ici ; ne pas les recevoir exactement serait pour moi une privation insupportable. Je vous assure qu'il n'y a pas d'argent que je regrette moins que celui qui paie un port de lettre. Mon seul regret est d'avoir si rarement à faire cette dépense ; les paquebots vont maintenant avec une lenteur désespérante : voilà quarante-huit jours que celui du 20 août a quitté la France et je n'ai point encore de nouvelles ; le précédent avait mis quarante-neuf jours à venir.

Je suis en retard avec Hippolyte, Émilie et Alexandrine ; cependant je ne pourrai pas encore leur écrire cette fois ; priez-les, mon cher Papa, de ne pas m'en vouloir ; nous avons tant de choses à faire que notre vie se passe en *poussées*. Chaque jour amène de nouvelles occupations et, si nous nous arrêtons un seul moment, la besogne s'accumule de telle manière qu'il faut renoncer à l'espérance de s'en acquitter jamais. Je ne saurais à quoi m'en tenir sur l'Amérique que lorsque je n'y serai plus ; il faut renoncer à rien approfondir

quand on voit tant de choses, une impression chasse celle qui l'a précédée ; à peine reste-t-il quelques idées générales, quelques grands résultats, qui peuvent plus tard vous faire entendre les détails quand on a le temps de les étudier.

Vous devez vous apercevoir, mon cher Papa, que mon écriture est tremblotante et moins lisible encore que de coutume ; la cause en est que je vous écris sur un bateau à vapeur dont les mouvements me font remuer à chaque instant la main. Nous avons quitté aujourd'hui Hartford à midi et nous descendons en ce moment le Connecticut ; demain à six heures du matin nous arriverons à New York. Nous ne resterons que deux jours dans cette ville et nous nous rendrons au plus vite à Philadelphie.

Nous sommes très pressés d'arriver dans cette dernière ville. Il s'y passe en ce moment un fait remarquable : tous les partisans de la liberté du commerce y ont envoyé des députés qui forment ce que les Américains nomment une *convention*. C'est une grande assemblée qui, en dehors des pouvoirs de l'État, discute une des questions les plus propres à agiter les passions politiques dans ce pays-ci, soulève toutes les questions constitutionnelles et, sous prétexte de rédiger une pétition au Congrès, joue véritablement le rôle du Congrès. Nous sommes fort curieux de voir comment les choses se passeront au sein de cette convention. Nous verrons là une des conséquences les plus extrêmes du dogme de la souveraineté du peuple.

Adieu, mon cher Papa, je vous embrasse du meilleur de mon cœur, ainsi que Maman, mes frères et mes sœurs.

P.-S. Je vous envoie un rapport au procureur général que je vous prie de lire et de faire lire à d'Aunay avant de le transmettre à son destinataire. B. en a averti d'Aunay.

A. DE TOCQUEVILLE À LOUIS BOUCHITTÉ.

New-York, 11 octobre 1831.

Vous m'avez, mon cher ami, dans la dernière lettre que j'ai reçue de vous, demandé des renseignements sur l'instruction publique aux États-Unis. Avant de vous répondre, je vous rappellerai encore que quand je parle de l'Amérique il ne faut jamais me croire qu'à moitié. Il y a dans l'Union vingt-quatre États, que leurs différentes positions et surtout leur variété portent à différencier singulièrement leur législation. Je ne vous parle donc jamais que de ceux que j'ai vus. Mais ce sont les plus puissants et les plus éclairés.

Le principe général en matière d'instruction publique, c'est que chacun est libre d'instituer une école et de la diriger sous son bon plaisir. C'est une industrie comme une autre, dont les *consommateurs* sont les juges, et dont l'État ne se mêle en aucune façon. Vous me demandez si cette liberté illimitée produit de mauvais effets. Je crois qu'elle n'en produit que de bons. Mais remarquez qu'il ne règne ici aucune des passions anti-religieuses qui nous tourmentent. Le plus grand danger que nous pouvons trouver en France à la liberté de l'enseignement, n'existe donc point ici. Livrés à eux-mêmes et à leur pente naturelle, les hommes préféreront toujours les écoles morales et religieuses à toutes les autres. Un fait singulier, c'est que dans cette Amérique où ne règne point de religion d'État, l'éducation est presque exclusivement dans les mains du clergé, ou plutôt des *clergés* : ils dominent absolument et dirigent l'instruction de la jeunesse.

Je vous ai dit que le principe général était la liberté complète de l'enseignement. Mais on fait au principe une exception quand il s'agit d'écoles fondées par l'État lui-même. Ou plutôt, dans ce cas, l'État rentre dans le droit commun des particuliers, celui de diriger et de mener à sa guise les écoles qu'il fonde. Ceci a une très grande portée, comme vous allez en juger. Dans toute la Nouvelle-Angleterre et dans l'État de New-York, par exemple, la loi oblige chaque commune (leur commune, *township*, forme une agrégation de trois à quatre

mille âmes), à entretenir une école gratuite ou presque gratuite. De plus l'État a un fonds (*a school fund*) destiné à encourager et à aider les communes à remplir leur obligation. Si elles se refusent à créer l'école, on les condamne à l'amende. Il y aurait bien des observations à faire sur ce système ; ce que je veux remarquer seulement, c'est que l'État exerce soit directement soit indirectement, un droit de surveillance et de direction sur ces écoles. Dans l'État de New-York, il existe un officier central, chargé, chaque année, d'inspecter toutes les écoles, d'examiner les maîtres, les écoliers et les livres de chacun, et de faire son rapport à la législature. Cela a paru trop gouvernemental aux États de la Nouvelle-Angleterre ; ils ont remis ces pouvoirs à des comités locaux élus chaque année. Leurs rapports sont publiés. Mais il n'y a point d'unité dans la direction imprimée à l'instruction publique. Voilà le système américain tout entier, tel que j'ai eu occasion de l'examiner. Par le fait, l'État a la plus grande part dans la direction de l'instruction publique. Mais ce sont ses propres établissements qu'il surveille ; il n'a pas de droit général.

L'effort qu'on fait dans ce pays pour répandre l'instruction est vraiment prodigieux. La foi universelle et sincère qu'on professe ici dans l'efficacité des lumières me paraît un des points les plus remarquables de l'Amérique ; d'autant plus que j'avoue que, pour moi, la question ne me paraît pas encore entièrement tranchée. Mais elle l'est absolument dans l'esprit des Américains, quelles que soient leurs opinions politiques ou religieuses. Le catholique, lui-même, sur ce point donne la main à l'unitaire et au déiste. Il en résulte un de ces puissants efforts, tranquilles, mais irrésistibles, que font quelquefois les nations quand elles marchent vers un but par une impulsion commune et universelle ; il n'y a jamais eu sous le soleil un peuple aussi éclairé que celui du nord des États-Unis. Il en est plus fort, plus habile, plus capable de se conduire et de supporter la liberté ; cela est incontestable. Mais sa moralité y a-t-elle gagné ? J'en doute fort quoi qu'on dise. Mais entamer cette question, serait n'en pas finir, et le temps me presse, adieu.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE.

Philadelphie, 16 octobre 1831.

Vous me disiez, mon cher père, dans une de vos dernières lettres, que vous attachiez quelque prix à l'exactitude avec laquelle je vous écris à chaque courrier. Savez-vous que je n'attacherais pas moins d'importance à avoir de vos nouvelles tout aussi exactement ? Le *Henri-IV*, vaisseau parti du Havre le 20 août, vient d'arriver à New York après une traversée de 56 jours. Je l'attendais avec une extrême impatience. Je n'étais pas un jour sans aller deux fois à la poste et ce paquebot, quand il arrive, ne m'apporte pas une seule lettre, pas le plus petit mot ni de vous ni de *tous les autres*. Ces autres, ce sont Eugénie, Jules et Achille. Ce n'est pas à vous, mon cher père, ni à ma mère, que mes reproches s'adressent ; tout bien calculé, c'est encore vous qui m'écrivez le plus souvent et cependant je trouverais bien naturel que vous ne fissiez pas une chose qui vous fatigue. Mais ma colère et mon indignation s'adressent à mes aînés qui, j'en conviens, m'écrivent des lettres fort aimables, mais dont le tort est de ne pas écrire assez souvent. Leur serait-il donc si difficile de m'envoyer chaque courrier, chacun une page ou une demie ? Cela ne les fatiguerait pas beaucoup et serait pour moi d'un prix extrême. Je livre cette réflexion à leur bonne amitié, en leur rappelant que le chagrin que j'éprouve, lorsque je ne reçois pas de nouvelles, n'a d'égal que le bonheur que je ressens, lorsqu'il m'en arrive. Je crois vraiment qu'ils ont peur de me ruiner en ports de lettres : Jules serre son écriture tant qu'il peut ; Achille continue à barioler ses lettres par des lignes transversales, horizontales et perpendiculaires. Je suis charmé certainement du système de l'un et de l'autre, sous ce rapport qu'il y a plus de choses dans leurs lettres, mais je crains que cette manière d'agir ne soit fondée sur une idée contre laquelle je ne saurais trop m'élever. S'ils savaient quel plaisir j'éprouve en échangeant quelques pièces d'un vil métal contre des lettres, ils tâcheraient, j'en suis sûr, de multiplier pour moi les occasions de cette jouissance. Quoi qu'il en soit, par suite de leurs cal-

culs sordides ou pour toute autre raison, je me trouve entièrement privé de vos nouvelles en ce moment. Les vaisseaux restent en mer un temps infini : le paquebot du 1^{er} septembre que j'attends maintenant est en mer depuis 46 jours ; ceux de Liverpool et de Londres de la même époque sont arrivés, ce qui me fait espérer que le nôtre ne tardera pas à en faire autant. Vous voyez quelle différence il y a entre la durée des passages pour aller en Amérique et ceux pour en venir. D'après ce que vous me dites, je vois que vous recevez assez régulièrement mes lettres et après trente et quelques jours seulement de traversée. Il est certain que vous les recevez toujours plus vite que je ne reçois les vôtres. Cependant, il ne faut jamais compter sur une pareille exactitude et rien n'est plus fréquent, même pour le retour d'Amérique, que des retards de trois semaines ou du moins de quinze jours.

Ainsi que je le mandais à ma mère, je suis arrivé d'Hartford à New York le 8 ou 9 de ce mois. Nous ne sommes restés dans cette dernière ville que deux jours. Ce séjour nous était nécessaire pour terminer quelques affaires commencées relativement à notre enquête pénitentiaire ; il était également nécessaire que nous nous missions en mesure pour le voyage que nous allons commencer dans le Sud. Nous ne pouvons emporter tous nos effets avec nous ; cela est d'autant plus impossible qu'en voyageant nous amassons sans cesse une foule de livres qu'on nous donne et qu'il serait un peu gênant de traîner une bibliothèque avec nous. Nous avons donc pris le parti de laisser à New York la moitié de nos affaires ; nous avons fait avec le plus de *discernement* possible le choix de ce que nous avons laissé et emporté et, après ces préparatifs, nous nous sommes embarqués pour Philadelphie, ville capitale de la Pennsylvanie. Un bateau à vapeur nous a conduits à moitié chemin et nous avons fait en voiture le reste de la route.

Nous sommes arrivés le 12 à Philadelphie. Cette ville, qui contient environ 200 000 âmes, ne ressemble à aucune de celles que j'ai vues jusqu'à présent : elle est d'une régularité qu'on est tenté de trouver trop parfaite. Il n'y a pas une rue qui ne traverse la ville tout entière dans un sens ou dans un

autre ; toutes sont alignées avec une précision géométrique ; tous les édifices sont propres, entretenus avec un soin extrême et ont toute la fraîcheur des constructions nouvelles. C'est une ville charmante, très favorable à ceux qui n'ont pas de voiture, attendu que chaque rue est bordée de larges trottoirs ; et son seul défaut, je le répète, est d'avoir une beauté monotone. Quant à ses habitants, je ne les connais pas bien encore. Nous avons une multitude de lettres pour Philadelphie ; nous en avons déjà porté un grand nombre à leur adresse ; mais nous n'avons pas jusqu'à présent beaucoup joui de la société, parce que, dès notre arrivée, nous avons été absorbés par les hommes du système pénitentiaire. Il n'y a pas de ville où les prisons, le soin de les gouverner, les théories dont elles sont l'objet et, en un mot, tout ce qui se rattache à ce système, jouent un plus grand rôle et occupent une plus grande place qu'à Philadelphie. La société des prisons s'est empressée de nommer une commission dont le devoir est de nous communiquer tous les documents dont nous pouvons avoir besoin.

Le lendemain de notre arrivée, il nous a fallu digérer un grand dîner où nous avons figuré au milieu de tous les philanthropes du pays. Je crois que Philadelphie présente l'abus des théories philanthropiques, dont nous avons vu dans d'autres États une sage application. La prison est véritablement un palais ; chaque détenu jouit de toutes les commodités de la vie ; la construction d'une pareille prison est d'un prix fou : il n'y a pas de *cellule* pour un seul prisonnier qui ne coûte de 2 000 à 3 000 fr ! Je demande comment on s'en tirerait en France, s'il fallait bâtir de pareilles prisons pour 32 000 condamnés (c'est le nombre des détenus dans les diverses maisons de France.) Quoique nous soyons frappés de suite de ce qu'il y a de vicieux dans un pareil système, nous sommes obligés de continuer notre examen avec le même intérêt et la même attention que si nous avions l'espoir d'en tirer un véritable profit. Nous avons affaire à des gens bien intentionnés qui attachent à leurs essais une immense importance et qui se blesseraient tout autant d'une enquête superficielle que d'une critique sévère. Aussi nous passons des journées entières dans le pénitencier : ce travail n'est pas tout à fait inutile, car il est

intéressant de savoir comment on s'égare dans une bonne voie.

Quant à nos soirées, voici comment nous les avons passées jusqu'à ce jour. Le premier jour, nous sommes allés au spectacle. On donnait *Napoléon à Schænbrunn et à Sainte-Hélène*. Cette pièce française a été jouée par des acteurs venus de La Nouvelle-Orléans. Il était curieux pour nous de voir représenter ici une pièce que nous avons vue à Paris à la Porte-Saint-Martin. Mais cet intérêt de curiosité une fois satisfait, nous n'avons pas eu d'autre plaisir ; la salle de spectacle est affreuse et les acteurs sont détestables. Le jour suivant, nous avons été invités à une soirée de musique chez M. Walsh, homme fort distingué de Philadelphie ; on a chanté d'une manière assez *propre*, c'est-à-dire que ce n'étaient ni des Américains ni des Américaines qui figuraient dans ce concert : tous les frais en ont été faits par un Italien et des Françaises. Les Américains, qui sont de leur naturel froids comme de la glace, étaient toujours tentés de prendre pour un fou l'amatteur italien qui, en chantant, gesticulait beaucoup et prenait des attitudes dramatiques. Le concert s'est terminé par quelques walses et contredanses. Nous avons passé la soirée du jour suivant à la société philosophique de Philadelphie où nous avons été présentés par M. Duponceau, ex-Français, homme fort instruit, et qui est le président de cette société. Je m'y suis ennuyé et n'ai trouvé là aucun homme qui m'ait inspiré le désir de le revoir. Enfin, hier, nous avons dîné chez M. de Choiseul, ex-préfet de la Corse et successeur de Lantivy, aujourd'hui consul de France à Charleston, lequel se trouve momentanément à Philadelphie. Il a une femme très bonne personne et deux filles aimables et jolies ; il a l'air d'un fort bon diable, mais il est d'une nullité incroyable et quelquefois nous ne revenons pas de sa bêtise, quand nous songeons qu'il a été jadis chargé d'administrer un département. Nous lui avons été présentés ici par le consul de France à Philadelphie, M. d'Hannery ; ce dernier ne manque pas d'esprit, mais il est cassant, tranchant comme un diable, et si plein de prétentions qu'à la longue il en devient insupportable. En général, on ne saurait se faire une idée de la médiocrité des

agents français dans les pays étrangers ; ce sont ou des cuistres ou des imbéciles. M. d'Hannery est encore ce que nous avons vu de mieux. Il est ou parent ou du moins allié très proche de M. Benoist, ancien directeur général des contributions indirectes, et voisin de campagne de mon oncle Eugène. Quand il était en France, il allait souvent chez M. Benoist et il a quelquefois fait des visites à La Roche où, dit-il, il a vu des jeunes personnes très jolies. Il m'a demandé si c'était ça. Nous sommes tombés parfaitement d'accord.

Quand j'aurai un peu réfléchi sur le fond des choses, je ne vous parlerai plus de la surface. Nous allons passer encore au moins un mois à Philadelphie. Il y a ici beaucoup de gens dont nous recueillerons les documents les plus précieux sur une foule de points qui nous restent à éclaircir. Au milieu de tout cela, nous conduisons notre barque le mieux possible ; nos dépenses sont réglées de manière à ne point dépasser nos prévisions et non seulement ce que vous m'avez donné jusqu'au 1^{er} janvier prochain me suffira, mais encore je suis sûr de n'avoir besoin de rien autre chose jusqu'au mois d'avril ou de mai, époque probable de notre retour. Je puis ajouter que, parmi les dépenses que nous avons faites, il n'y en a pas une seule (sans la moindre exception) que nous ne puissions mettre sous vos yeux et sous ceux du père Tocqueville.

Sur ce, mon cher père, je vous embrasse de toute mon âme ; j'envoie à ma mère mille tendresses. J'espère que vous vous portez bien. Je n'ai point souffert du climat et ne suis venu dans le Sud qu'à l'approche du froid.

A. DE TOCQUEVILLE À SA BELLE-SŒUR ALEXANDRINE

Philadelphie, ce 18 octobre 1831.

Il faut avouer, chère sœur, que vous êtes de singulières gens, en Europe. Il y a six semaines environ, on m'annonce qu'on croit, qu'on se figure, qu'on imagine ou espère enfin que vous vous préparez à me donner un neveu. Là-dessus, je me réjouis, mais n'ose encore vous faire part de ma joie de peur que, l'événement ne venant pas à se vérifier, ma lettre ne

vous cause de la peine. J'attends donc impatiemment la confirmation de la nouvelle ; plus d'un mois se passe et l'on ne me parle pas plus que s'il s'agissait de l'héritier de l'Empire de Chine. Dans le dernier courrier que j'ai reçu, qui est celui du 20 août, ni mon père, ni ma mère, ni Hippolyte, ni, chose prodigieuse, Édouard, ne m'en disent le premier mot. Comme j'ai l'esprit bien fait, je me figure que ce silence veut dire que les espérances se confirment ; mais pourquoi ne pas le dire en propres termes ? Quand on est sur les lieux, on se figure toujours que ce qu'on sait et ce qu'on voit est su et vu par les absents, tandis qu'on devrait se figurer qu'en fait de nouvelle, il faut toujours reprendre les choses à l'a b c et partir de ce point que celui auquel on écrit a toujours besoin de nouveaux détails. Ce qui me fait croire cependant qu'en effet ce qu'on espérait il y a deux mois existe, c'est que tout le monde me dit que vous êtes beaucoup plus contente de votre santé. Or je sais que vous ne faites pas les choses à demi et que vous aimez à faire plaisir à vos amis de toutes les manières à la fois. Malgré mes raisonnements, toutefois j'attends le premier courrier avec impatience. Mais quand arrivera-t-il ? Dieu le sait. Les passages de l'Atlantique sont maintenant d'une longueur extrême : le paquet du 20 août a été cinquante-six jours en mer, celui du 1^{er} septembre est déjà sur l'Océan depuis quarante-huit jours et rien n'annonce qu'il puisse arriver de sitôt, le vent soufflant de l'ouest depuis plusieurs jours.

Nous avons quitté New York il y a une huitaine de jours pour venir nous établir ici. Philadelphie est une immense ville : vous pouvez vous en convaincre, car elle occupe tout l'espace contenu entre la Delaware et la Schuylkill. Toutes les maisons en sont en briques et sans portes cochères, suivant la coutume anglaise, et les rues tracées au cordeau. C'est une régularité ennuyeuse, mais bien commode. Philadelphie est, je crois, la seule ville du monde où l'on ait imaginé de distinguer les rues par des chiffres et non par des noms. Le système des rues est si régulier qu'en partant de la Delaware, où se trouve la rue n° 1, on remonte de numéro en numéro jusqu'à la Schuylkill. J'habite dans la rue n° 3. Ne trouvez-vous pas

qu'il n'y a qu'un peuple chez lequel l'imagination est glacée qui puisse inventer un pareil système ? Les Européens ne manquent jamais de joindre une idée à chaque objet extérieur : c'est un saint, un homme célèbre, un événement ; mais ces gens-ci ne connaissent que l'arithmétique.

Au reste, il ne faut pas en dire du mal, car ils continuent à nous traiter à merveille ; Philadelphie surtout est engouée au dernier point du système pénitentiaire et, comme le système pénitentiaire est notre *industrie*, on nous choie à l'envi. Il y a surtout ici deux espèces d'hommes qui prennent un intérêt prodigieux aux prisons bien qu'ils envisagent le sujet sous différents points de vue : ce sont les hommes de théorie et de pratique, ceux qui écrivent et ceux qui agissent. Entre ces deux classes il y a lutte sur le point de savoir qui nous accapara plus complètement. Huit jours avant notre arrivée, le gardien en chef de l'établissement est venu déposer sa carte chez le consul de France, demandant à être averti à l'instant même de notre arrivée dans cette ville, tandis que la société établie pour examiner les théories pénitentiaires s'assemblait en même temps et nommait une commission pour nous aider dans nos recherches. Le même jour nous avons reçu une invitation à dîner chez le gardien et une lettre d'un quaker (homme théorique par excellence) qui, sans dire « Monsieur » et en nous *tutoyant*, nous engageait à aller souper avec lui et quelques-uns de ses amis. Notre affaire à nous étant d'écouter tout le monde sans prendre personne sur parole, nous faisons excellente figure aux deux parties et acceptons de toutes mains les livres et les dîners qu'ils nous donnent.

Ce sont tous au fond de très braves gens, mais les rivalités politiques et surtout les rivalités de petites villes les préoccupent presque autant que s'ils étaient Français. Quelqu'un me disait l'autre jour : « Le résultat des dernières élections a été d'ôter la direction des prisons à des hommes très capables. Mais qu'ont de commun, dis-je, les élections et les prisons ? — Pas grand-chose, me répondit-on, mais là comme partout ailleurs les places sont données au parti qui triomphe. » Vous avouerez qu'il n'y a pas besoin de faire deux mille lieues pour voir de ces choses-là.

Dites à Édouard, chère sœur, que je ne puis lui écrire aujourd'hui, mais que, dès aujourd'hui, je veux lui faire mon compliment d'une charmante pièce de vers qu'il m'a envoyée ; elle est bonne d'un bout à l'autre et il y a des vers excellents. Je tâche de réunir pour lui les documents qu'il me demande sur les banques. Ce pays-ci est, je crois, très instructif sur ce point : il s'y trouve des milliers de banques, le papier remplace partout l'argent.

Dites aussi à mon père, car je suis en train de vous donner des commissions, que l'inquiétude qu'il me témoigne sur ses lettres n'est point fondée. Je les ai reçues *toutes* et parfaitement cachetées. Que voulez-vous qu'on craigne d'un papier qui va en Amérique ? Je vous prie aussi de lui dire que, toute réflexion faite, je crois qu'il est prudent de m'envoyer un peu d'argent avant mon départ de ce pays-ci ; nous sommes à peu près sûrs d'avoir assez, mais si le moindre accident dérangait nos calculs, nous nous trouverions dans une position très critique.

J'ai appris avec un plaisir infini que monsieur O. était enfin au milieu de sa famille. Veuillez lui parler de moi et lui renouveler l'assurance de mon bien vif attachement.

On me dit des nouvelles de Denise. Je grille de refaire connaissance avec elle ; je suis fâché seulement qu'elle n'ait point encore de dents, cela m'inquiète.

Là-dessus il faut vous quitter, mais non sans vous embrasser bien tendrement. Faites la pareille à père, mère, frères et sœurs.

Je ne sais pourquoi Schérer a cru que nous voulions aller à Cuba. Nous n'avons jamais eu une pareille intention ; le voyage de La Nouvelle-Orléans à La Havane est très facile, mais il nous faudrait trois semaines et nous n'en n'avons pas une seule à donner à un objet de curiosité.

J'ai reçu de monsieur de Belisle une lettre charmante à laquelle je répondrai par le prochain courrier.

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE.

Philadelphie, le 24 octobre 1831.

Je n'ai rien de nouveau à vous mander sur moi, ma chère Maman. Alexandrine vous aura sans doute lu ma dernière lettre. Il n'y a rien eu de changé depuis dans ma position : des prisons, des sociétés savantes et des réunions de salon pour le soir, voilà notre vie. Je continue à me porter très bien ; c'est là un point que vous aimerez à trouver fixé. L'automne, ici, est admirable ; le ciel, pur et étincelant, comme dans les beaux jours de l'été. Les bois ont un feuillage beaucoup plus varié qu'en Europe à la même époque de l'année. Toutes les nuances du rouge et du vert s'y mêlent ; c'est vraiment le moment où l'Amérique paraît dans toute sa gloire.

Ne croyez pas la moitié de ce que S. vous a dit de défavorable sur ce pays-ci. Il ne le connaît pas lui-même et ce qu'il en sait, il le tient d'une certaine classe de Français qu'il a vus ici exclusivement et qui, en Amérique comme ailleurs, semblent les représentants de tous les défauts qui se trouvent dans l'esprit français. Avec l'Angleterre, ce pays est le plus curieux et le plus instructif qu'on puisse visiter ; et, de plus que l'Angleterre, il a le privilège unique d'être en même temps dans la virilité et dans l'enfance : ce qui lui donne l'aspect le plus extraordinaire du monde.

J'avoue que les habitants du pays ne sont pas tous du commerce le plus agréable. Un grand nombre fument, chiquent, crachent à votre barbe. Mais ils n'en forment pas moins une race d'hommes fort remarquable. D'ailleurs, s'ils ne se gênent point, ils souffrent admirablement la réciprocque. Il n'y a rien au monde de plus difficile que de fâcher un Américain. À moins de lui planter votre poing au milieu du visage, il ne songe pas que vous veuillez l'offenser ; il attribue tout au hasard et rien à votre intention. Ce sont cependant là ces choses qui indignent profondément. Il permettrait volontiers aux Américains d'être menteurs, dissolus, irréligieux, voleurs même ; mais qu'ils vous marchent sur le pied sans vous demander pardon et crachent au loin sans prendre le....

[lacunes]... ce sont là autant d'abominations qu'on ne saurait souffrir et qui déshonorent un peuple. Le fait est, je le reconnais, que, généralement parlant, ils manquent de recherche, de grâce et d'élégance ; on sent à chaque instant en Amérique l'enfance d'une classe supérieure qui pourrait, si elle existait, donner le ton à tout le reste. Mais, après tout, ce n'est là qu'une superficie, laquelle il n'est pas raisonnable de s'arrêter... [lacunes].... Vous verrez que cela se réduit à fort peu de chose. Si je fais jamais quelque livre sur l'Amérique, ce sera en France et avec les documents que je rapporte que je chercherai à l'entreprendre. Je partirai de l'Amérique en état de comprendre les documents que je n'ai pas pu encore étudier : voilà le résultat le plus clair du voyage. Du reste je n'ai sur ce pays que des notes sans ordre ni suite, des idées détachées dont moi seul ai la clef, des faits isolés qui m'en rappellent une foule d'autres. Ce que je rapporte de plus curieux, ce sont deux petits cahiers où j'ai écrit mot pour mot les conversations que j'ai eues avec les hommes les plus remarquables de ce pays-ci. Ce chiffon de papier a pour moi un prix inestimable. Mais pour moi seul qui ai pu sentir la valeur des demandes et des réponses. Les seules idées un peu générales que j'ai jusqu'à présent exprimées sur l'Amérique se trouvent dans quelques lettres adressées à ma famille et à quelques autres personnes en France. Encore est-ce écrit en courant, sur les bateaux à vapeur ou dans quelque trou où il fallait me servir de mes genoux pour table. Publierai-je jamais rien sur ce pays ? En vérité je l'ignore. Il me semble que j'ai quelques bonnes idées ; mais je ne sais encore dans quel cadre les placer et la publicité m'effraie.

Adieu, ma chère Maman ; le vent souffle de l'est et j'espère d'ici à deux jours recevoir de vos nouvelles. Je n'aurais jamais cru que je puisse en venir à aimer la pluie ; c'est cependant ce qui arrive depuis que je suis dans ce pays : la pluie, ici, c'est le vent d'est et le vent d'est c'est le paquebot de France.

G. DE BEAUMONT À SA BELLE-SŒUR FÉLICIE.

Philadelphie, 26 octobre 1831.

Je veux causer un peu avec vous, ma petite sœur, et exécuter enfin aujourd'hui un projet que je me reproche d'avoir trop longtemps ajourné. Chaque fois que j'ai pris la plume pour vous écrire, il m'a toujours semblé que je n'avais rien d'assez intéressant à vous dire et je remettais ma correspondance à un autre jour dans l'espoir qu'il m'arriverait des *événements* dignes de vous être racontés. Je vois que je perds mon temps à attendre : chaque jour qui se passe n'a rien d'extraordinaire et je n'aperçois dans l'avenir aucune chance de changement. Je ne veux donc pas me priver plus longtemps d'un plaisir et m'imposer une privation qui probablement serait pour moi sans dédommagement. Le paquebot du Havre du 1^{er} septembre m'a enfin apporté des nouvelles de la famille : j'ai reçu une lettre de Jules et une autre lettre d'Achille. Je les ai déjà lues mille fois et ce sera pour moi un plaisir nouveau de les relire encore. Jules me donne sur le Canada et notamment sur Montréal et Québec les détails les plus intéressants ; je crois vraiment qu'il connaît mieux que moi ce pays. Je regrette bien de n'avoir pas reçu sa lettre avant mon voyage au Canada, car ses observations auraient beaucoup facilité les miennes. Du reste ses lettres me restent comme *documents* dont je me servirai plus tard, *quand je publierai mon ouvrage*. Dites-lui qu'il me serait impossible de lui exprimer combien ses lettres me font plaisir ; je trouve seulement qu'il ne m'écrit pas assez souvent. Pour parler franchement, je voudrais recevoir par chaque paquebot, c'est-à-dire trois fois par mois, une lettre du Guillet, une de Beaumont-la-Chartre et une de Gallerande. À la vérité, je n'écris pas à tous à chaque courrier. Mais n'est-ce pas à peu près la même chose, puisque la lettre que j'écris à l'un est envoyée aux autres ? Il est évident que s'il y avait dans l'âme de mes frères et sœurs *des sentiments généreux*, chacun d'eux m'écritrait un petit mot pour chaque paquebot, c'est-à-dire chacun trois lettres par mois. Certainement, de cette manière, je recevrais plus que je ne donne ;

mais la question est de savoir si on ne doit rien faire pour un pauvre diable qui vit au milieu de figures étrangères et qui est séparé de tous ceux qu'il aime. Vous pourriez, ma chère sœur, rendre la tâche de Jules moins pénible en m'écrivant quelquefois pour son compte ; et quand Achille verrait le profit qu'il y a d'avoir une femme, peut-être se déciderait-il à en prendre une. Ce ne serait pas le pire de l'affaire. Quant à la bonne Génie, elle m'écrirait pour faire comme tout le monde ; je suis un peu en colère contre elle, non qu'elle soit en retard avec moi, mais elle doit bien voir qu'il y a impossibilité pour moi de ne pas être en retard avec elle ; et par conséquent elle devrait m'écrire même quand je ne lui écris pas. J'ai quelque pressentiment que le paquebot du 10 septembre m'apportera une lettre d'elle. Du reste les passages du Havre à New York sont maintenant d'une longueur désespérante : les vaisseaux restent plus de cinquante jours en mer.

La réception de nos lettres est notre unique plaisir en voyage. Toutes nos passions se portent de ce côté. Rien n'égale notre joie quand nous recevons sur le dos une bonne pluie : la raison en est que la pluie tombe toujours par le vent d'est et que le vent d'est nous amène les vaisseaux de France. Dans ce moment, nous sommes désespérés et le beau soleil qui brille depuis huit jours nous cause une irritation profonde. Nous passons notre temps le mieux que nous pouvons. Nous sommes bien ennuyés des prisons, auxquelles il faut absolument consacrer plusieurs jours, ne fût-ce que pour le décorum. Du reste nous sommes obligés de répéter si souvent la même chose que, lorsque nous parlons de système pénitentiaire, nous avons l'air de machines à ressort ou à vapeur.

Il y a ici une société bien intéressante à examiner. La Pennsylvanie, dont Philadelphie est la capitale, ne compte que cent cinquante ans d'existence et déjà elle a 1 300 000 habitants. Elle est le centre de la civilisation aux États-Unis et elle présente plusieurs traits particuliers qui la rendent facile à distinguer des autres États. Penn, le fondateur de la Pennsylvanie qui a pris son nom, était un Quaker et, pendant un temps très long, il n'y a eu que des Quakers dans ce pays. Les Quakers dont je parle ici n'ont aucune ressemblance avec les

Quakers shakers que j'ai vus près d'Albany et dont je me souviens d'avoir parlé dans une lettre à Eugénie. Ceux de Pennsylvanie étaient seulement remarquables par l'austère simplicité de leurs mœurs et par la singularité de quelques-unes de leurs coutumes. Ils professaient le principe de l'égalité parfaite des conditions humaines, ne mettant aucune différence entre le métier de cordonnier et la profession de jurisconsulte ; tout luxe, toute superfluité étaient bannis de leur société et ils ne se permettaient dans le monde aucun des divertissements qu'on y rencontre, tels que la danse, le théâtre, le jeu, etc. Ce point de départ a exercé pendant longtemps une très grande influence sur la société de la Pennsylvanie et aujourd'hui encore cette influence se fait sentir. Le nombre des Quakers est maintenant peu considérable, la sévérité de leur doctrine s'accorde mal avec une civilisation avancée qui n'existe jamais sans beaucoup de vices incompatibles avec leurs principes ; chaque jour ils perdent de leurs adhérents ; cette secte marche évidemment à sa ruine complète ; mais, quoi qu'il en soit, elle a fait beaucoup de bien, elle a fourni sa carrière ; son règne est passé, mais il a été tout bienfaisant et favorable à l'humanité. Ils ont créé une société libre, morale et laborieuse ; il est à désirer que cette société marche sans eux aussi bien qu'elle allait avec leur assistance.

Je suis ici en rapport avec deux Quakers fort distingués, MM. Roberts Vaux et Wood. Le premier est très renommé en Amérique ; c'est le grand philanthrope des États-Unis ; il m'a donné une foule de livres et de brochures, tous très intéressants. Il est à la tête de tous les établissements de charité, tels que les écoles pour les pauvres, l'institution des sourds et muets, les hôpitaux, etc. Le second beaucoup moins célèbre, a, je crois, beaucoup plus de véritables connaissances. M. Vaux parle beaucoup et bien ; M. Wood s'exprime assez mal, mais agit.

Il y a ici beaucoup d'objets sur lesquels je tâche de réunir autant de documents que je puis. La Pennsylvanie contient dans son sein une population allemande que je serais bien aise de connaître. Ce sont des émigrants de différentes parties de l'Allemagne, qui, depuis vingt ans, arrivent aux États-Unis

et qui se réunissent de telle sorte qu'ils forment une masse compacte. Ils sont au nombre de 140 000. Il n'y a pas parmi eux un seul individu appartenant à une autre nation ; ils ne parlent qu'allemand, ils ont leurs journaux, publiés dans leur langue, et ils conservent leurs mœurs germaniques. Il est difficile de prévoir quand cette population, si séparée du reste des Américains par son langage et ses mœurs, pourra se fondre avec eux ; c'est cependant ce qui sera amené tôt ou tard par la force des choses. Il y a encore en Pennsylvanie une population d'une autre nature et dont le sort est très intéressant : c'est la population des hommes de couleur. Ils ne sont plus esclaves. D'après la Constitution, ils sont égaux aux blancs et ont les mêmes droits politiques ; mais les lois ne changent pas les mœurs : on est habitué ici à voir dans un nègre un *esclave* et on continue à le traiter comme tel. Il est curieux de voir quel orgueil aristocratique se trouve chez *ces hommes libres* dont le gouvernement repose sur le principe de l'égalité absolue. La couleur blanche ici est une noblesse et la couleur noire un cachet d'esclavage. Le fait n'est pas difficile à saisir, mais ce sont ses conséquences qu'il faut prévoir. Chaque jour l'ignorance des noirs diminue et, quand ils seront tout à fait éclairés, il est bien à craindre qu'ils ne se vengent par la violence du mépris qu'on a pour eux.

Il y a mille autres choses qui, dans ce pays, attirent notre attention. Tous les soirs, je couche sur le papier mes observations de la journée et j'ai déjà beaucoup de notes sur la Pennsylvanie. Il y a aussi à Philadelphie un sujet fort intéressant et qui vaut bien les Allemands et les nègres, c'est celui des jolies femmes. J'en ai déjà vu plusieurs qui sont remarquables par leur beauté ; elles s'habillent absolument comme les Françaises, la seule différence est qu'elles ont moins de goût. Comme personne ici n'a de voiture, elles se promènent à pied et on les rencontre sans cesse dans les rues où elles sont richement parées, ce qui leur donne assez l'air des *princesses de boulevards* qu'on trouve à Paris en très grande quantité.

Les demoiselles sont élevées ici avec une grande liberté... J'espère qu'elles ne me feront pas perdre la mienne. Je puis même dire que j'en suis sûr, car j'aimerais mieux être pendu

que de me marier en un pays étranger. Elles sont du reste fort aimables et entendent parfaitement la plaisanterie. Rien n'est plus ordinaire que de passer toute une soirée en conversation avec la même personne sans que qui que ce soit prenne part à l'entretien.

Nous comptons aller après-demain à Baltimore (Maryland), où nous passerons seulement quelques jours, puis nous reviendrons ici. Nous resterons probablement à Philadelphie environ un mois. Ensuite nous irons rejoindre le Mississipi par l'Ohio, afin d'aller par eau à La Nouvelle-Orléans. Je vais envoyer à Jules une carte des États que je dois parcourir. Je ne la mettrai pas dans cette lettre pour deux raisons : la première c'est que cela lui coûterait un port de lettre énorme du Havre à Mortagne (notez que cette considération n'en est pas une pour moi personnellement puisque pour la traversée de New York au Havre on ne paie pas plus pour une grosse lettre que pour une petite) ; en second lieu, mon autre raison c'est que j'ai une occasion de lui faire arriver cette carte par une autre voie.

Ceci demande une assez longue explication.

Or donc, vous saurez que quelqu'un vient de nous écrire de Paris pour nous dire que chacun est effrayé du choléra morbus ; que l'on vient de découvrir un remède sûr à cette maladie ; que ce remède est une huile fabriquée aux îles Moluques et appelée huile de cajeputs ; qu'il n'y en a qu'une très petite quantité en France et que depuis qu'il est reconnu que c'est un remède souverain, il est impossible de s'en procurer chez les marchands avec certitude de ne pas être trompé sur la qualité ; enfin, on nous a mandé qu'il fallait en envoyer d'Amérique si nous pouvions en trouver.

À peine avons-nous reçu cette nouvelle, que nous nous sommes mis en marche, courant chez tous les pharmaciens et droguistes de Philadelphie. Le premier chez lequel nous sommes allés n'en avait qu'une once ; nous l'avons saisie avec un empressement extrême et nous l'eussions payée cent louis, s'il nous les avait demandés. Enfin, chez d'autres marchands, nous en avons trouvé tant que nous avons voulu. Nous venons de faire une caisse contenant deux bouteilles

pleines de cette huile ; nous l'adressons à Chabrol, notre ami commun à Versailles. Il se chargera de partager la caisse entre les familles Tocqueville et Beaumont ; il adressera la *bouteille Beaumont* à Achille qui en fera la répartition aux habitants de Beaumont-la-Chartre, de Gallerande et du Guillet. On nous a dit que l'huile de cajeput se prend en très petites doses qui n'excèdent pas cinq gouttes, sauf à recommencer après quelques heures.

Je vous dirai qu'au fond de notre âme, nous croyons avoir fait une chose parfaitement inutile. Il nous semble clair comme le jour qu'il y a à Paris et dans toutes les villes de France du cajeput autant qu'on en peut désirer. Si cela est, vous rirez bien de notre envoi d'Amérique et de notre simplicité, mais on nous assure qu'il n'en existe pas en France, qu'il s'agit de sauver la vie, et dès lors il n'y a pas à hésiter, et nous aimons mieux risquer de faire une chose absurde et même ridicule que de risquer d'omettre une chose aussi utile. Quoi qu'il en soit, je mettrai dans la caisse la carte de Jules, en priant Chabrol de la faire parvenir avec la bouteille à Achille qui vous l'enverra.

Je vous prie de dire à Jules que j'écirai incessamment à M. de Saint-Pater en réponse à la lettre que j'ai reçue de lui au moment de mon départ. Je n'ai point encore vu les personnes dont il me parlait, mais j'en ai entendu parler. J'espère encore les rencontrer.

Je vous quitte, ma chère sœur, pour aller à une soirée de musique. On prétend que nous entendrons ce soir un Anglais qui chante à merveille ; j'ai peine à le croire, car les Anglais, comme les Américaines, composent une race antimusicale. Veuillez, je vous prie, me rappeler au souvenir de M. et de Mme Descorches et leur présenter mes hommages. S'ils ont peur du choléra morbus et que le cajeput soit une chose rare et bienfaisante, j'espère qu'ils voudront bien considérer comme leur appartenant d'abord la portion destinée au Guillet. J'espère aussi qu'il y a au Guillet un nouvel être, garçon ou fille, dont l'existence m'intéresse beaucoup avant que j'en sois informé. Je vous prie d'embrasser tous vos petits enfants de la part de leur oncle Gustave.

Croyez aussi, ma petite sœur, au bien sincère attachement de votre frère. Mille tendresses à Jules.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE ACHILLE.

Philadelphie, 8 novembre 1831.

Ma dernière lettre était si courte, mon cher Achille, que je veux aujourd'hui t'écrire un peu plus à mon aise. Je t'ai à peine remercié de la bonne lettre que tu m'as écrite à ton retour de Châtellerauld et cependant elle m'a causé un bien vif plaisir. Malheureusement je suis peu raisonnable et, à peine ai-je reçu un courrier, que, de suite, je pense au jour où j'en recevrai un autre. Je suis en mer les paquebots et fais chaque jour mille conjectures sur la date probable de leur arrivée. Les passages en cette saison sont d'une longueur mortelle pour venir de France ; je juge par vos lettres que les miennes vous arrivent ordinairement après trente jours de date. Nous sommes bien loin de nous trouver dans la même position : les dernières lettres que j'ai reçues portent la date du 25 et 26 août, et il est vrai de dire que les paquebots ne sont pas seuls coupables de ce retard. Il en est arrivé un hier, apportant des nouvelles du Havre du 10 septembre, et il ne portait rien pour moi, de sorte que je ne sais pas encore si vous avez reçu mes lettres d'Auburn et de Canandaigua, la première adressée à Eugénie et la seconde à ma mère.

Vous me trouverez bien ennuyé à cause des lamentations que je vous fais toujours entendre à ce sujet. Peut-être n'ai-je pas toute la philosophie dont on doit faire provision quand on s'éloigne de sa famille et de ses amis ; mais, en vérité, j'ai beau me raisonner, je sens augmenter chaque jour ma faiblesse sur ce point et il m'est impossible de ne pas vous redemander à tous encore une fois, comme une grâce, de m'écrire bien exactement pour chaque courrier ou au moins de vous entendre de manière à ce qu'à chaque fois je reçoive une lettre de l'un de vous. Tout ce qui se passe en France dans ce moment ajoute beaucoup au besoin que j'ai de rece-

voir des nouvelles. La prise de Varsovie que j'ai apprise par les journaux anglais a dû produire à Paris une vive sensation. Quoique je sois bien persuadé que cet événement n'amènera point en France de désordres graves, néanmoins il me tarde bien de recevoir sur ce point des éclaircissements.

Je viens de recevoir du ministre de la Justice une lettre par laquelle Son Excellence m'engage à revenir le plus promptement possible, sans pourtant fixer l'époque de mon retour. D'après cela, sans nous gêner beaucoup, nous continuerons notre voyage de manière à en tirer les avantages que nous devons en obtenir, mais je ne pense pas que nous le prolongions au-delà du mois de mars prochain. D'après ce nouvel arrangement, nous nous verrons forcés de supprimer le voyage de La Nouvelle-Orléans, qui nous prendrait trop de temps, et nous nous bornerons à aller à Cincinnati (dans l'Ohio), à Charleston (dans la Caroline du Sud) et enfin à Washington. En attendant nous avons fait à Baltimore, capitale du Maryland, une petite excursion dont il faut que je te rende compte.

Nous y sommes arrivés le 28 octobre dernier. Le jour même de notre arrivée on donnait un grand bal par souscription à 25 francs le billet. S'il avait fallu payer ce prix, tu penses bien que nous n'y serions pas allés ; mais, en notre qualité d'*étrangers de distinction*, on nous a admis gratis. Nous avons eu ainsi, dès le premier jour, une occasion de voir réunie toute la plus belle société de Baltimore. Les femmes de cette ville ont une grande réputation et vraiment elles la méritent. J'en ai vu une quantité de fort jolies ; elles se mettent bien, sont très aimables et excessivement coquettes ; du reste, je suis persuadé que cette coquetterie est peu dangereuse pour elles et que c'est une voie dans laquelle elles savent très bien s'arrêter. J'ai pourtant vu là une petite Miss Mary Randolph, espiègle comme un démon et plus étourdie qu'un hanneton, qui, je crois, fera des *sottises*, ne fût-ce que par malice, lorsqu'elle jettera son dévolu sur quelqu'un aussi disposé qu'elle à en faire. Le jour suivant, nous avons eu un spectacle d'un autre genre : nous avons vu une très belle course de chevaux. Il y a tous les ans à Baltimore une course de ce genre qui dure

trois ou quatre jours ; à cette occasion, tous les plus beaux chevaux de la Virginie et de l'État de New York sont réunis afin de lutter ensemble. La course a lieu dans une enceinte située à deux lieues de la ville. Les choses se passent du reste absolument comme dans nos courses du Champ de Mars. Le jour dont je parle, j'ai vu cinq chevaux courir ensemble ; ils avaient à parcourir un espace de quatre milles, c'est-à-dire une lieue et un tiers. Les deux chevaux qui se sont distingués parmi les autres sont *Black Maria*, jument new yorkaise, et *Trifle*, petite jument virginienne. Celle-ci a un nom qui peint très bien ce qu'elle est. Elle a vraiment l'air d'une bagatelle : elle est si mince, si faible et paraît si débile qu'on croirait qu'elle tombera au premier temps de galop ; elle est comme transparente, ses muscles se voient tous à travers sa peau ; il me semblait toujours qu'elle allait se casser comme du verre. Elle n'en a pas moins deux fois de suite remporté le prix qui était de 4 000 francs. *Black Maria*, dont le nom me rappelait celle de Beaumont-la-Chartre, a perdu, mais avec honneur. *Trifle* a parcouru la première fois les quatre milles en 7 minutes et demie et la seconde en 8 minutes moins quelques secondes. Il n'y a eu entre la première et la deuxième course qu'un intervalle d'une demi-heure. Les chevaux qui sont dans ce pays-ci ne sont point d'une espèce particulière à l'Amérique : il n'y avait point de chevaux dans ce pays-ci avant que les Européens y vinssent. Aussi c'est une des choses qui cause le plus d'étonnement aux Indiens. Les chevaux que j'ai vu courir sont de race arabe. Il y a ici dans les courses une chose que nous ne voyons jamais chez nous : c'est une course au trot, qui suit toujours la grande course. Il y a dans ce pays-ci une race de trotteurs qui sont vraiment extraordinaires et contre lesquels les chevaux anglais sont dans l'impossibilité de lutter avec avantage.

Mais c'est assez parlé de chevaux ; arrivons aux hommes. Nous avons été charmés de ceux de Baltimore. Les huit jours que nous avons passés dans cette ville ont été de *vrais carnavaux*. Nous avons marché sans cesse de festin en festin. Nous n'avons pas un seul jour dîné à notre auberge. C'étaient des galas toujours nouveaux. On étale dans ces grands dîners un

luxue incroyable. Si ces gens-là donnent souvent de pareils dîners, ils doivent se ruiner ! Du reste, il y en a parmi eux qui sont très riches. M. Charles Carroll, par exemple, a bien 400 000 livres de rente. Ce Charles Carroll est un vieillard de 95 ans, très bien conservé, qui faisait partie du grand Congrès américain de 1776. C'est le seul encore vivant des signataires de la déclaration d'indépendance. Le bonhomme est très aimable et se souvient très bien de toutes les circonstances de sa jeunesse. Il m'a dit qu'il avait été élevé en France par les Jésuites qui, dit-il, sont des hommes d'un grand mérite. Il est catholique et passablement aristocrate, quoique très dévoué à son pays. Il m'a parlé de son excellent ami La Fayette qui, dit-il, n'entend rien à la politique. J'ai vu aussi à Baltimore un Français que j'ai eu plaisir à y rencontrer : M. de Menou (le comte Jules) qui est allié à la famille Tocqueville et qui connaît mes oncles André, Charles et Armand ; il m'a dit aussi qu'il avait vu mon père en Touraine. Son grand mérite est de nous avoir parlé de la France et de nos amis. C'est du reste un original de première force, qui reste en Amérique on ne sait pas trop pourquoi. Le jour de notre départ de Baltimore, nous commençons à succomber sous le poids des régales : la dernière nous a été donnée par le gouverneur du Maryland, M. Howard, qui a réuni beaucoup de monde en notre honneur ; il a fallu avaler bien des toasts qui, quelque aimables qu'ils fussent pour nous, avaient le grand inconvénient de nous faire trop boire, ce à quoi nous ne sommes pas encore accoutumés.

Lors de notre retour à Philadelphie, nous avons vu dans un journal de Baltimore un article très flatteur sur notre compte où l'on rend un hommage éclatant à *notre mérite et à nos vertus*. Il est vrai de dire que chaque jour nous prenons de l'aplomb et que, maintenant, lorsque nous sommes en représentation, nous disons fort à propos les choses du monde les plus aimables.

Je n'en finirais point si je te disais tout ce que nous avons fait à Baltimore. Il y avait notamment une chose très intéressante à y examiner, savoir *l'esclavage*, qui y existe encore légalement. J'ai fait sur ce point bien des observations qui, dans

mon esprit, ne sont pas très favorables au peuple auquel elles s'appliquent. Mais tout cela sera probablement publié dans le grand ouvrage qui doit *m'immortaliser* et c'est à cette publication que je te renvoie pour savoir le reste.

Quoi qu'il en soit, voilà quatre pages de carreaux bien serrés et assez bien griffonnés pour te corriger à tout jamais de ce système d'écriture. C'est uniquement pour te *vexer* que j'ai adopté cette méthode dont il faut que tu sentes toi-même les inconvénients.

Adieu, mon vieux, écris-moi souvent, fût-ce même en *carreaux*, si tu y tiens. Quelle qu'en soit la forme, tes lettres feront toujours le même plaisir à ton frère et ami pour la vie.

G. DE BEAUMONT À SA NIÈCE CLÉMENCE.

Philadelphie, 8 novembre 1831.

Je suis sûr, ma chère Clémence, que tu ne t'attends guère à recevoir une lettre d'Amérique. Jusqu'à présent tes correspondances n'ont pas été plus loin que bonne maman de Beaumont-la-Chartre qui n'est qu'à 10 lieues de Gallerande, tandis que Gallerande est à environ 2000 lieues de Philadelphie. Sais-tu que c'est une énorme distance ? Si tu l'ignores, regarde sur la carte et tu verras quel chemin a fait ton oncle Gustave. Conviens aussi que les hommes ne sont pas maladroits d'avoir inventé de grandes maisons en bois, qu'on appelle vaisseaux, sur lesquels ils traversent l'Océan aussi facilement que tu traverses les fossés de Gallerande en passant sur un pont.

Je t'assure que l'Amérique est un très beau pays qui t'amuserait beaucoup. D'abord il faut que tu saches que les chats y jouissent d'une grande considération. Voici pourquoi : les Américains sont un peuple composé de marchands ; or le commerce se fait surtout à l'aide des transports maritimes ; les marchands et les marins ont donc des relations très fréquentes ; cela étant, il faut encore que tu saches que les marins ont pour les chats un respect superstitieux ; cela est si vrai

que lorsque dans un vaisseau il y a un chat, on le soigne avec un soin extrême ; on se croirait sûr de faire naufrage s'il tombait malade. Quelquefois les passagers souffrent de cette prédilection pour les mimis : car, s'il n'y a qu'une goutte de lait, on la donne de préférence à Monsieur le chat qu'à la plus belle dame du monde. Tu conçois maintenant pourquoi en Amérique les chats sont l'objet de tant de vénération. En effet, il est naturel que les Américains partagent les idées des marins qu'ils voient tous les jours. N'oublie donc pas, si jamais tu t'embarques, d'emporter avec toi ton gros chat parisien : tu peux être sûre qu'il sera reçu à merveille et qu'on se mettra à genoux devant lui.

Ce n'est pas seulement sous ce rapport que l'Amérique te plairait beaucoup : tu y verrais les plus jolis oiseaux du monde ; il y en a de blancs, de verts, de roses, et quelques-uns ne sont pas plus gros que des papillons. À la vérité, tu ne trouverais point de châteaux comme Gallerande ; comme je te le disais tout à l'heure, il n'y a ici que des marchands et les gens qui font le commerce ont une boutique et une maison seulement ; mais, en revanche, tu trouverais des forêts superbes, comme il n'y en a point en France. Tu serais bien étonnée de voir tout le monde coupant les plus beaux arbres pour le plaisir seulement de les détruire. Tu rencontrerais quelquefois au milieu des bois des sauvages qui n'ont pour vivre que les fruits de la terre et les produits de leur chasse ; leur présence te ferait grand peur, mais tu aurais tort de les fuir : ce sont les meilleures gens de la terre et ils ne sont pas moitié si voleurs et si méchants que beaucoup des habitants de G. et de B. Ce qui surtout te ferait rire ce sont les grosses figures noires des nègres, qui sont si laides, si laides que chacun d'eux a l'air d'un diable ; aussi la fille la plus pauvre parmi les Blancs ne consentirait jamais à épouser le plus riche de tous les Noirs. Il faut convenir qu'il y a sur la terre des êtres bien malheureux ! Car ces Noirs ont une âme comme nous et tout leur crime est d'avoir une très vilaine couleur.

Il y a encore ici bien d'autres choses qui t'intéresseraient. Mon Dieu ! Que n'étais-tu là il y a huit jours ! On a donné un très joli bal d'enfants. Remarque bien que ces enfants étaient

des petites demoiselles de dix à seize ans ; c'étaient par conséquent d'assez grandes personnes pour que tu t'y amusasses beaucoup. Les demoiselles américaines sont très aimables ; elles sont très instruites de bonne heure et je me rappelle avoir eu, à ce bal dont je te parle, une conversation fort intéressante avec l'une d'elles qui n'a que douze ans. Elle était si gentille et si bien élevée que je l'ai fait danser deux fois. Tu jugeras par là que *les enfants* ne dansaient pas toujours tout seuls.

D'après tout cela, tu jugeras que je dois être bien heureux d'être en Amérique. Eh bien ! tu te tromperais, si tu avais cette idée : toutes les choses, dont je viens de te parler, sont certainement ou charmantes ou curieuses ; mais il y a encore quelque chose qui, à mes yeux, est plus joli : ce *quelque chose* c'est la France. C'est là que sont toutes les personnes que j'aime et vois comme il est cruel d'être ainsi séparé d'elles : les dernières nouvelles que j'ai reçues de France sont datées du 26 août. Ainsi voilà deux mois et douze jours pendant lesquels je ne sais ce qui est arrivé à ma famille. Il est arrivé hier un vaisseau parti du Havre le 12 septembre ; mais il ne contenait aucune lettre pour moi. Je ne pourrais supporter une pareille absence avec quelque courage que si l'on m'écrivait régulièrement. Je suis sûr, ma chère petite Clémence, que tu me répondras dès que tu auras reçu ma lettre.

Donne-moi des nouvelles du chevalier *Tue-Loup* et de sa moitié. N'oublie pas chachat ; caresse-le de ma part et dis-moi comment il se porte.

J'étais l'autre jour à un grand dîner où l'on m'a donné un superbe bouquet de fleurs. Je voudrais bien pouvoir te l'envoyer, mais cela serait trop difficile. Je t'envoie donc seulement quelques feuilles de roses. Tu me diras dans ta réponse si elles ont conservé leurs couleurs. Je joins aussi à ma lettre une jolie *petite fille* que je te prie de recevoir comme un souvenir de ton oncle Gustave, auquel tu aurais tort de ne pas penser quelquefois, car il t'aime de tout son cœur.

Au moment où je mettais mon petit dessin dans ma lettre, on m'a annoncé que maintenant il n'entre pas en France une seule lettre qui ne soit trempée dans le vinaigre ; tu conviendras, Clémence, qu'il serait affreux de laisser traiter ainsi ma

jolie petite fille. Je prends donc le parti de la garder ; je te la donnerai à mon retour en France.

Réflexion faite, je livre la petite bonne femme aux chances du passage.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE.

Philadelphie, 17 novembre 1831.

Je n'ai qu'une minute pour vous écrire, mon cher père, et pourtant j'aurai besoin de beaucoup de temps pour vous rendre compte des différentes circonstances de ma position. J'ai été toute la semaine occupé à rédiger deux grands rapports que nous adressons, l'un à M. le Garde des Sceaux, l'autre à M. le Ministre de l'Intérieur. Le premier vient de m'écrire pour m'engager à hâter mon retour. Sa lettre est fort aimable et conçue en termes qui me laissent la liberté de rester absent jusqu'à l'expiration de mon congé. Cependant il me prie si vivement de revenir le plus promptement possible qu'il y aurait mauvaise grâce à ne pas faire quelque chose pour lui. Voici donc ce que nous avons résolu : nous serons de retour en France pour le 1^{er} avril.

Maintenant, voici de quelle manière nous passerons le temps qui nous reste encore. Nous partons le 21 de ce mois pour Cincinnati (dans l'État de l'Ohio). C'est un pays intéressant à voir où nous passerons environ huit jours. De Cincinnati nous nous rendrons à Charleston dans la Caroline du Sud. C'est un immense voyage : nous traverserons les États-Unis dans presque toute leur étendue. J'ignore encore les villes par lesquelles nous passerons, de manière que je ne puis vous les dire ; mais je vous le ferai connaître quand je vous rendrai compte de notre voyage. Cette grande traversée ne nous prendra toutefois que quinze jours, parce que nous nous arrêterons très peu en route : nous passerons dix jours à Charleston d'où nous reviendrons en passant par Richmond dans la Virginie, afin d'arriver enfin à Washington vers le 15 janvier 1832, époque où nous trouverons le Congrès rassemblé. Nous passerons là près d'un mois, après lequel nous revien-

drons en toute hâte à New York pour y prendre le paquebot de Liverpool.

Nous sommes très curieux de voir l'Angleterre. Nous pourrions nous procurer ce plaisir sans nous détourner de notre chemin ; nous sommes même presque sûrs de faire la traversée de New York à Liverpool plus vite que si nous allions au Havre à raison de la difficulté que présente presque toujours l'entrée de la Manche.

Nous nous embarquerons donc vers le 10 ou 15 février prochain pour Liverpool. Ce n'est pas une saison agréable pour voyager ; mais, du moins, elle ne présente rien de dangereux. L'Océan ne devient mauvais que dans la seconde quinzaine de mars et, à cette époque, nous serons certainement dans les îles Britanniques. Nous passerons neuf ou dix jours à Londres, après quoi nous prendrons nos places pour Paris et puis pour Beaumont-la-Chartre. C'est ce dernier point de l'arrangement qui me semble le plus ingénieux. N'est-ce pas votre avis ?

Maintenant il faut que je vous donne des instructions pour la manière de m'adresser désormais vos lettres. Ne m'écrivez pas en Amérique plus tard que le 1^{er} janvier prochain ; après cette époque, les lettres que vous m'écrieriez ne m'arriveraient pas, attendu que, dans cette saison, les plus courts passages sont de quarante jours. Soyez deux mois sans m'écrire et, à partir du 1^{er} mars, adressez-moi (les uns et les autres) vos lettres à Liverpool (Angleterre) poste restante.

Je ne serais probablement pas à Liverpool avant le 15 mars, mais ce n'est pas une raison pour ne m'écrire qu'à partir de cette époque. Considérez que j'aurai été un mois sur mer sans recevoir de nouvelles ; il est donc de toute justice qu'à mon arrivée à Liverpool je trouve une petite indemnité. J'aime mieux que vous m'écriviez à Liverpool qu'à Londres, parce que c'est dans la première ville que nous débarquerons et que ce sera pour moi une grande joie de recevoir de vos nouvelles en sortant de mon vaisseau. Quoi qu'il y ait encore près de cinq mois avant le 1^{er} avril, je ne puis me défendre d'une grande joie en pensant au bonheur de vous revoir et de vous embrasser. Après une année d'absence, je retrouverai,

j'espère, tous ceux que j'ai quittés et je vous promets bien que je n'entreprendrai jamais de pareils voyages tant que la France se trouvera dans une pareille position ; il est trop pénible de laisser derrière soi tous ceux qu'on aime, c'est une source de trop cruelles inquiétudes. Comment avoir un moment de tranquillité ? Les nouvelles que nous recevons ont toujours deux mois de date et, quand une lettre nous arrive, ce qu'elle nous apprend n'existe peut-être plus depuis longtemps.

Voilà aussi le choléra morbus qui s'avance sur la France d'une manière effroyable. Je conçois bien qu'en revenant nous ne sauverons pas nos amis, mais du moins nous aurons la consolation d'être exposés au même danger qu'eux et de subir les mêmes chances. Nous aurons, dans tous les cas, fait un voyage utile : nous avons bien employé notre temps et je puis vous dire très positivement qu'il n'y a pas une seule de nos actions que nous eussions intérêt de cacher à nos parents. Nos travaux sur le système pénitentiaire sont à peu près terminés. Nous sommes sur cette matière *ferrés à glace*.

J'ai reçu enfin de vos nouvelles par le paquebot du 20 septembre qui m'a apporté votre bonne et grande lettre du 13 septembre et celle d'Eugénie de la même date. Cette Eugénie m'a bien dédommagé de son silence. Je ne sais pourquoi je lui ai si amèrement reproché sa paresse ; j'ai eu jadis bien d'autres torts envers elle et je dois reconnaître à ma honte qu'en fait de bons procédés, je n'ai jamais été en avance sur elle.

Adieu, mon cher père, je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que ma mère que je remercie bien de son petit mot.

Le quatrain de Victor Hugo nous a fort amusés.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE.

Pittsburg, 26 novembre 1831.

C'est à la hâte que je vous écris ce petit mot, mon cher père. Après trois jours et trois nuits de voyage, je viens d'arriver à Pittsburg où nous ne nous arrêtons qu'un instant.

Nous repartons aussitôt pour Cincinnati où nous arriverons le 28. Je calcule qu'à cette époque, il sera trop tard pour vous faire parvenir une lettre par le paquebot du 1^{er} décembre. Je veux donc vous donner de mes nouvelles et vous prévenir que, m'éloignant beaucoup de New York, point de départ de mes lettres, je ne pourrai probablement pas vous écrire avec autant de régularité que je l'ai fait jusqu'à présent. Nous allons parcourir des pays nouveaux où les postes sont fort mal organisées et il y a impossibilité de compter sur l'exactitude d'un courrier. Ne soyez donc nullement inquiets si vous êtes quelquefois vingt jours ou même un peu plus sans recevoir de lettres.

Adieu, mon cher père, on me presse de finir ma lettre et l'on n'attend que moi pour partir.

A. DE TOCQUEVILLE À SON FRÈRE ÉDOUARD.

À bord du *Fourth of July*,
Le 26 novembre 1831.

Je commence cette lettre, mon cher frère, dans le bateau à vapeur qui nous conduit de Pittsburgh à Cincinnati. Je ne la finirai et ne la daterai que dans quelques jours, quand je serai arrivé dans cette dernière ville. Nous naviguons en ce moment sur l'Ohio, qui, en cet endroit, est déjà large comme la Seine à Paris, et qui cependant, comme vous pourrez la voir sur votre carte, est encore bien loin de sa jonction avec le Mississippi.

Il roule en ce moment à travers les plus belles montagnes du monde. Le mal est qu'elles sont couvertes de neige. L'hiver nous a enfin atteints. Nous l'avons trouvé au milieu des Alleghany, et il ne nous quitte plus. Mais nous le fuyons et dans huit jours nous n'aurons plus rien à en craindre. Pittsburgh est l'ancien fort Duquesne des Français, l'une des causes de la guerre de 1754. Les Français ont donné, en Amérique, la preuve d'un génie extraordinaire dans la manière dont ils avaient disposé leurs postes militaires. Alors que l'intérieur du continent de l'Amérique septentrionale était encore entièrement inconnu aux Européens, les Français ont

établi des postes au milieu des déserts, depuis le Canada jusqu'à la Louisiane : une suite de petits forts qui, depuis que le pays est parfaitement exploré, ont été reconnus pour les meilleurs lieux qu'on pût destiner à la fondation des villes les plus florissantes et les situations les plus heureuses pour attirer le commerce et commander la navigation des fleuves. Ici, comme en bien d'autres circonstances, nous avons travaillé pour les Anglais et ceux-ci ont profité d'un vaste plan qu'ils n'avaient pas conçu. Si nous avions réussi, les colonies anglaises étaient enveloppées par un arc immense, dont Québec et La Nouvelle-Orléans formaient les deux extrémités. Pressés sur leurs derrières par les Français et leurs alliés les Indiens, les Américains des États-Unis ne se seraient pas révoltés contre la mère patrie. Ils le reconnaissent tous. Il n'y aurait pas eu de révolution d'Amérique, peut-être pas de révolution française, du moins dans les conditions où elle s'est accomplie.

Les Français d'Amérique avaient en eux tout ce qu'il fallait pour faire un grand peuple. Ils forment encore le plus beau rejeton de la famille européenne dans le Nouveau Monde. Mais, accablés par le nombre, ils devaient finir par succomber. Leur abandon est une des plus grandes ignominies du honteux règne de Louis XV.

Je viens de voir dans le Canada un million de Français braves, intelligents, faits pour former un jour une grande nation française en Amérique, qui vivent en quelque sorte en étrangers dans leur pays. Le peuple conquérant tient le commerce, les emplois, la richesse, le pouvoir. Il forme les hautes classes et domine la société entière. Le peuple vaincu, partout où il n'a pas l'immense supériorité numérique, perd peu à peu ses mœurs, sa langue, son caractère national. Voilà les effets de la conquête ou plutôt de l'abandon.

Aujourd'hui le sort en est jeté : toute l'Amérique du Nord parlera anglais. Mais n'es-tu pas frappé de l'impossibilité où sont les hommes de sentir la portée qu'aura un événement présent dans l'avenir, et le danger dans lequel ils sont toujours de s'affliger ou de se réjouir sans discernement ? Lorsque la bataille des plaines d'Abraham, la mort de Montcalm et le

honteux traité de 1763 mirent l'Angleterre en possession du Canada et d'un pays plus grand que l'Europe entière et qui auparavant appartenait à la France, les Anglais se livrèrent à une joie presque extravagante. La nation ni ses plus grands hommes ne se doutaient guère alors que, par l'effet de cette conquête, les colonies, n'ayant plus besoin de l'appui de la mère patrie, commenceraient à aspirer à l'indépendance, que, vingt ans après, cette indépendance serait signée, l'Angleterre entraînée dans une guerre désastreuse qui donnerait un énorme accroissement à sa dette ; et que, de cette manière, se créerait sur le continent de l'Amérique une immense nation, son ennemie naturelle, tout en parlant sa langue, et qui est certainement appelée à lui enlever l'empire de la mer.

Le 30 novembre 1831

Nous arrivons à Cincinnati après un voyage que la neige et le froid ont rendu assez pénible.

A. DE TOCQUEVILLE À SA BELLE-SŒUR ÉMILIE.

Sur *l'Ohio*, le 28 novembre 1831.

Je voudrais bien écrire à votre mari, chère sœur, mais je ne sais où le trouverait ma lettre. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de France me font croire qu'il a entrepris un grand voyage dont nécessairement la durée est indéterminée. Vous savez que je n'ai jamais approuvé de semblables courses ; elles m'ont toujours paru au moins inutiles ; mais quand on se place à deux mille lieues de ses amis, il faut renoncer à leur donner des conseils ; ils arriveraient après l'événement. Je ne puis donc que me borner à désirer que tout se passe le mieux possible, ce qui est une triste manière de prendre son parti.

Vous savez, chère sœur, que nous avons changé quelque chose à nos plans de voyage et que probablement nous serons en France dans le courant d'avril. J'espère que vous concevrez toutes les raisons qui nous ont porté à abrégier notre séjour en Amérique et que vous ne nous ferez pas la grimace en

nous revoyant. En vérité, ce ne serait pas nous rendre justice ; d'abord, nous avons fait pour le mieux ; et puis, ensuite, nous serons si contents de vous revoir que ce serait de l'ingratitude de ne pas, de votre côté, nous témoigner un peu de joie. Le fait est que ce sera un beau jour que celui où je mettrai le pied sur le rivage de France. Vous autres, qui *vivez au pays*, vous n'avez pas d'idée de ce qu'il vaut ; c'est même une de vos occupations les plus habituelles que d'en dire du mal ; je vous ai vue pour ma part faire à ce sujet de longues tirades. Eh bien ! je crois qu'il vous suffirait de voyager pour changer d'opinion. J'ai déjà passablement *roulé* dans ce monde. Je vois des peuples dans une position différente mais rien ne me prouve qu'il y en ait un foncièrement meilleur que nous. Ici, par exemple, j'aperçois en petit toutes les vilaines passions politiques que nos révolutions mettent dans un si grand jour chez nous. Mais je m'arrête là, de peur de *tomber* dans les hautes considérations politiques, philosophiques, métaphysiques, économiques et morales, dont je ne me tirerais point sans vous endormir. Je disais donc que l'Amérique ne valait pas mieux que la France ; j'en veux prendre pour exemple ce qu'on appelle le *beau sexe*, en style de madrigal ; j'avoue que sous un certain point de vue, ce pays-ci est l'eldorado des maris et qu'on peut presque certainement y trouver un bonheur parfait, si l'on a point l'imagination romanesque et si l'on ne demande à sa femme que de préparer le thé et d'élever ses enfants, ce qui est, comme chacun sait, le fond des devoirs du mariage ; dans ces deux choses, les Américaines excellent. Ce sont des personnes raisonnables, éminemment *essentiels*, comme on dit, qui se confinent dans leur théière et ne sortent plus de leur intérieur dès qu'elles ont prononcé le fameux oui. Malgré, toutefois, cet avantage incontestable que je leur reconnais, il m'arrive souvent de me demander si, au fond, remarquez bien ceci, au fond, elles n'ont pas une prodigieuse ressemblance avec les Européennes. Ne me regardez pas comme un philosophe chagrin, je vous prie ; mais écoutez mes raisons. Je vais vous les déduire en quatre points : ma première et ma plus grande raison, c'est qu'elles ont toutes avant de se marier une coquetterie qui passe ce que nous

pouvons présenter de mieux sur ce point. Il est vrai qu'il n'est point ici question d'amour proprement dit, c'est un grand bien pour la tranquillité de la société ; je n'ai pas entendu parler d'un seul pendu ni noyé dans toute l'Union depuis la déclaration d'indépendance ; on ne s'y bat point, on n'y entend pas parler de coup de tête. Les jeunes filles y sont parfaitement libres et leur choix tombe toujours sur celui qu'aurait choisi le notaire de la famille si on l'avait consulté. Vous voyez que je suis impartial ; mais reste toujours ce point qu'elles sont outrageusement coquettes ; je confesse qu'elles le sont *raisonnablement*, que leurs avances ne manquent presque jamais de s'adresser à ceux qui indépendamment des qualités (avantage dont on fait souvent trop de cas en Europe) ont encore une honnête aisance. Ceci fait honneur à la droiture de leur esprit. Mais reste toujours à comprendre comment ces femmes accomplies le sont si peu jusqu'au mariage *exclusivement*, et comment, coquettes jusqu'à un certain jour, à partir de là elles cessent de l'être. Le moyen d'expliquer un changement si subit et venant si bien à point ? J'admettrais encore un miracle une fois par hasard, mais s'il se renouvelle tous les jours, je n'y puis plus rien comprendre. Ne pourrait-on pas croire, ne serait-il pas possible d'imaginer, n'aurions-nous pas quelques raisons de penser — vous voyez que je suis circonspect et suffisamment dubitatif — que la guérison n'est qu'apparente, et que la coquetterie existe, quoiqu'elle ne puisse pas se montrer ? Le fait est, et ceci a été remarqué par tous les voyageurs, que les femmes mariées en Amérique étaient presque toutes faibles et languissantes. Je ne serais pas éloigné pour ma part de croire qu'elles sont malades d'une coquetterie rentrée. Pourquoi non ? Ne voit-on pas tous les jours des hommes qu'une ambition rentrée rend verts comme prés ? Au reste, ceci est une pure supposition à laquelle je n'attache pas moi-même beaucoup de prix. Mais en voilà déjà assez pour prouver qu'à tout prendre il vaut encore mieux habiter la France que l'Amérique.

Je ne sais, ma bonne sœur, comment je puis avoir le courage de vous conter toutes ces folies. Il faut renoncer à écrire des lettres gaies quand on vit à deux mille lieues de chez soi ;

au moment où l'expression de votre satisfaction arrive en Europe, on s'y afflige peut-être. Cette pensée me revient sans cesse. Jamais je ne ris de bon cœur ici, craignant toujours qu'au même moment quelque malheur ne me frappe de l'autre côté du monde. Il est vrai aussi qu'on n'a jamais vu de famille comme la nôtre : un rassemblement de pots fêlés ou cassés comme il n'en a jamais existé dans un hôpital. Je n'ai pas encore reçu depuis huit mois une seule lettre qui pût contenir cette seule petite phrase : « Tout le monde va bien. » Et cependant on ne me chargeait point le tableau.

J'ai trouvé ici, chère sœur, une lettre de vous comme vous savez si bien les écrire, pleine de témoignages d'affection pour moi. Quoique notre amitié date déjà de loin, les témoignages que vous m'en donnez me font toujours autant de plaisir que si je les recevais pour la première fois. Une des choses qui me font souvent le plus vivement regretter de ne pas être en France, c'est de ne pouvoir pas offrir dans les moments difficiles à votre mari mes conseils, et à vous tous les services qu'une bien vive amitié peut rendre. Mais patience ! je serai bientôt revenu, et il faut espérer que nous n'en avons pas encore fini avec les révolutions, de telle sorte que nous n'y perdrons rien. Je vais encore vous adresser cette lettre à Nacqueville ; j'espère qu'elle vous y trouvera plus sûrement que l'autre. Que vous faites bien d'aimer Nacqueville ! Dans le moment actuel, on ne peut, je crois, rien faire de mieux que d'y rester tranquille et d'y attendre *son jour*.

Adieu, chère sœur, je vous embrasse à deux bras et de tout mon cœur.

G. DE BEAUMONT À SA SŒUR EUGÉNIE.

Cincinnati (Ohio),
1^{er} décembre 1831.

J'ai bien besoin, ma chère Eugénie, de te faire réparation. Si j'ai bonne mémoire, il n'est pas une seule de mes lettres précédentes dans laquelle je ne t'aie vivement accusée et je re-

connais aujourd'hui que, bien loin de mériter mes reproches, tu devais n'attendre de ma part que des remerciements.

Tes dix pages bien remplies me sont arrivées : les détails de famille que tu me donnes m'ont beaucoup intéressé. Je t'avouerai pourtant que je ne lis jamais ce que tu me dis des charmantes réunions de Gallerande sans éprouver un sentiment pénible : en voyant combien vous vous amusez en France, je me demande pourquoi je vais chercher en Amérique des plaisirs que j'aurais pu trouver près de moi. À cela, ma raison me répond que je suis venu aux États-Unis pour faire une chose utile et non pour m'amuser ; malheureusement, la raison ne s'accorde pas toujours avec le cœur. Aussi, malgré tous les avantages et les agréments que nous trouvons dans notre expédition d'outre-mer, je crois bien que *de ma vie* je ne m'éloignerai ainsi de tous ceux qui me sont chers.

Tocqueville et moi avons bien ri des articles de Cornet ; ils sont vraiment fort plaisants et sont curieux en ce qu'ils prouvent jusqu'à quel point les écrivains royalistes se gênent peu dans leurs attaques. Je te sais un gré infini de me les avoir envoyés. Quelle peine et quel ennui tu as dû avoir à les copier ! Aussi je t'assure, ma bonne Génie, que rien n'égale *ma reconnaissance*.

Nous sommes maintenant à plus de 300 lieues de New York, dans un pays où les communications sont promptes, mais souvent fort irrégulières. Les dernières lettres que j'ai écrites à Beaumont-la-Chartre sont si courtes que vous saurez à peine la manière dont j'ai passé mon temps à Philadelphie. Quand je songe à la peine que vous prenez de vous communiquer mutuellement les lettres que je vous écris, je suis vraiment honteux du peu d'intérêt qu'en général elles présentent et je ne puis m'empêcher de regretter les ports de lettres qu'elles vous coûtent. Il y aurait sans doute une manière de les rendre un peu moins insignifiantes : ce serait de vous envoyer un journal quotidien contenant toutes les circonstances de ma vie dignes de fixer votre attention. Quoique cette vie soit généralement fort obscure, je m'occupe de travaux si intéressants que vous y prendriez certainement beaucoup de part. Mais, pour cela, il me faudrait du temps qui me manque ;

il n'y a pas dans chaque journée une minute dont l'emploi ne soit fixé. Nous passons beaucoup de temps à nous ennuyer ou, si l'on veut, à nous amuser dans le monde. Mais, en cela, nous agissons, non pour notre plaisir, mais par devoir : il y a impossibilité de refuser *des soirées dansantes*, quand on est jeune et *bel homme* ; il y a même nécessité d'avoir l'air de s'amuser beaucoup. Nous voyons donc notre temps se consumer souvent dans l'accomplissement de petites obligations sociales, tandis que nous ne pouvons trouver un instant pour nous livrer aux travaux qui, seuls, ont à nos yeux une véritable importance. De là, la nécessité où je suis en vous écrivant de me renfermer dans le récit de notre vie extérieure : je vous parle d'un dîner, d'un bal ou d'un concert, parce que deux mots suffisent pour couler à fond de pareils sujets, mais je n'en finirai point, si je vous faisais part des observations que je tâche de recueillir dans tous les lieux que je parcours. Dans le commencement de mon voyage, je vous donnais quelquefois des détails de cette nature ; je le pouvais alors parce que mes observations étaient peu nombreuses et que leur brièveté leur permettait de se renfermer dans une lettre ; mais, depuis quelque temps, je suis devenu un observateur si *intrépide* et si infatigable que mes notes deviennent d'une grosseur immense ; mon journal est d'une longueur démesurée et j'aurais tant de choses à dire que je ne dis rien. J'en suis réduit à vous faire une narration dépourvue d'intérêt qui ne présente que les quatre murs de l'édifice sans vous en faire connaître la distribution et les ornements. Voilà le mal tel qu'il est et remarque bien, ma chère amie, que je le signale sans chercher à le combattre ; je n'y vois absolument aucun remède. Je m'en afflige, voilà tout. Nous serons quittes pour avoir un jour beaucoup plus de choses à nous dire. Si, comme cela doit arriver, tu trouves mes lettres bien vides, tu me feras nécessairement des questions ; j'y répondrais et nous jouirons ainsi de tous les charmes de la conversation assis dans des fauteuils qui nous en présenteront les commodités.

J'ai passé à Philadelphie un mois, déduction faite du temps que m'a pris mon excursion à Baltimore. Ce mois eût été le plus intéressant de tous ceux que j'ai passés jusqu'à présent

aux États-Unis, si ce maudit système pénitentiaire dont il a bien fallu s'occuper (puisque c'est pour lui que nous sommes venus ici) ne m'eût pris presque tout mon temps. J'enrageais d'être obligé de m'occuper de prisons alors que je voyais autour de moi une foule d'hommes distingués, dont la conversation eût été pour moi une source de lumières, si j'avais eu le loisir de causer avec eux.

J'ai cependant assez vu la société de Philadelphie pour juger qu'elle est fort agréable et qu'elle renferme dans son sein des hommes d'un très grand mérite. L'homme le plus aimable et le plus spirituel que j'ai vu est sans contredit M. Walsh, allié à la famille de Sérent. Il a deux filles charmantes qui ne nuisent point à l'agrément de sa maison. Il donne souvent de petites soirées où nous avons bien valsé, je t'assure ; on fait chez lui de très bonne musique qui figurerait très bien, je n'en doute pas, à côté de celle de Gallerande. J'y ai entendu au dernier concert une Anglaise, Mlle Sterting, qui est d'une très grande force sur le piano ; Anna Walsh, la plus jeune, chante à merveille : elle a obtenu un succès complet dans le duo *Amour sacré de la Patrie* qu'elle a chanté avec M. Denigi, un petit Italien qui ne manque pas de talent, mais qui, à force de prétentions et de grimaces, est à mourir de rire. Je crois vous avoir déjà, dans d'autres lettres, parlé de tous ces gens-là ; mais comme je les ai revus dix fois depuis, ce que je vous en dis là est encore du nouveau. Beaucoup de mes soirées se sont passées dans de petites réunions simples, peu brillantes, mais très agréables. N'attends point de moi une description de mœurs, ce serait entrer dans une voie sans issue. Tout ce que je puis te dire, c'est que cette société est très heureuse. Les femmes y ont une coquetterie effrénée, mais tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elles s'arrêtent là. Parmi leurs maris, il y en a qui sont assez aimables pour mériter leur bonheur ; mais, en général, ils sont beaucoup plus heureux et beaucoup mieux traités par leurs femmes que leur amabilité ne leur y donne droit. Le fait est qu'à l'exception d'un petit cercle d'hommes lettrés, dont les mœurs polies et les manières européennes rappellent tout à fait nos salons les plus agréables, on peut dire qu'à Philadelphie comme dans toutes les

autres villes des États-Unis, les Américains ne sont occupés que d'une seule chose, de faire leurs affaires. Là aussi, comme ailleurs, on nous a traités *selon nos mérites* : à Baltimore, on nous avait bourrés de dîners ; à Philadelphie, ce sont surtout les soupers qui sont à la mode. Le dernier que nous ayons fait, c'est chez le maire de la ville qui, en notre honneur, avait réuni toutes les notabilités sociales et intellectuelles de la cité. On nous a fait de grandes instances pour nous faire rester plus longtemps. Nous n'avons pu nous en tirer qu'en promettant de revenir ; mais, comme nous faisons partout la même promesse, il est probable que nous ne la tiendrons nulle part.

Un des hommes les plus riches de la ville, M. Bard, est venu la veille de notre départ nous prier de dîner chez lui l'un des jours suivants. Nous n'avons pu l'accepter, puisque nous avions fait tous nos arrangements de départ. Ce cher et brave homme a été atterré de notre refus : il avait envoyé une multitude d'invitations et annonçait partout une grande fête, toujours en notre honneur. Supplications et instances ont été inutiles. Tout cela te prouve quels personnages importants nous sommes dans ce pays. Je crois que nous ne ferons jamais tant de bruit en France.

Mon voyage de Philadelphie à Pittsburg est un des plus pénibles que j'ai faits : les routes sont détestables, les voitures encore pires ; nous avons marché nuit et jour pendant trois fois vingt-quatre heures. À 30 lieues de Philadelphie, nous avons rencontré les montagnes Alleghanys, où nous avons été saisis par un terrible froid. Pendant presque tout le reste de la route, nous avons marché au milieu d'un perpétuel ouragan de neige, tel qu'on n'en avait pas vu depuis très longtemps, surtout dans la saison où nous sommes. Les Alleghanys ne sont pas très élevés, mais ils ne finissent pas ; ce sont moins des montagnes qu'une suite interminable de collines coupées par mille vallons, tous extrêmement pittoresques. J'avoue toutefois que j'ai peu admiré la beauté du pays ; il y faisait trop froid. Il n'y a point de jolis paysages sans verdure et on est nécessairement froid admirateur quand on gèle.

Après avoir fait cent lieues en voiture, nous étions arrivés à Pittsburg, la ville la plus manufacturière de la Pennsylvanie,

le Birmingham de l'Amérique, où l'air est constamment obscurci par la multitude de machines à vapeur qui font aller les usines. Nous n'y sommes restés qu'un instant dont j'ai profité pour écrire un petit mot à mon père. Après cela, nous nous sommes embarqués pour Cincinnati, non dans une voiture, mais dans un bateau à vapeur. Il y a toujours sur l'Ohio une multitude de bateaux à vapeur allant de Louisville à Pittsburg et de Pittsburg à Louisville (Louisville est plus loin que Cincinnati pour gagner le Mississippi).

Les bords de l'Ohio doivent être délicieux dans la belle saison : ce fleuve coule pendant longtemps entre des montagnes qui forment ses bords ; ces montagnes, qui sont une chaîne des Alleghany, présentent une prodigieuse variété de sites tous plus pittoresques les uns que les autres. Après une navigation d'un jour nous sommes arrivés à une lieue d'une petite ville nommée Wheeling ; là, il nous est arrivé une des aventures les plus drôles et les plus singulières, mais il n'y a pas moyen de conter cela dans une lettre : rappelle-toi seulement ce passage de ma lettre et, à mon retour, je te conterai une histoire qui te fera rire.

De Wheeling à Cincinnati, aucun incident n'a signalé notre passage. Nous avons descendu l'Ohio dans un très joli bateau à vapeur, le *New-Jersey*. Si tu veux savoir par où j'ai passé tu n'as qu'à suivre sur la carte le cours de l'Ohio. Les plus jolies petites villes que j'ai remarquées sur la rive de ce fleuve sont Marietta, Gallopolis (ainsi appelée parce qu'elle a été fondée par des Français) et Louisville. Cincinnati, où je suis arrivé hier, est une ville de 30 000 âmes. Il y a vingt-cinq ans le lieu où elle se trouve était un désert. Sa croissance est prodigieuse.

Du reste l'Ohio et le Kentucky sont les deux États de l'Union où le progrès est le plus rapide. Nous allons passer ici quelques jours, après lesquels nous ne savons pas trop ce que nous ferons.

Nous voulons aller à Charleston dans la Caroline du Sud. Comme nous sommes fort à court de temps, nous devons tâcher de prendre le plus court chemin pour y arriver ; à ne voir que la carte, il est évident que la ligne droite étant la

moins longue, il faudrait traverser le Kentucky, une partie de la Virginie et la Caroline du Nord ; mais tout le monde nous dit que les communications sont horriblement difficiles, surtout dans cette saison : les routes sont détestables. Nous serons, dit-on, plus de quinze jours à faire ce trajet qui sera sans intérêt comme sans plaisir. On ajoute qu'il est plus court d'aller à Charleston en passant par La Nouvelle-Orléans, quoique, dans le fait, on fasse environ 600 lieues de plus. Nous sommes bien tentés de prendre cette dernière route ; nous sommes curieux de voir le *Grand Fleuve* comme M. de Chateaubriand appelle le Mississipi, non que nous nous attendions à y voir des hérons bleus, des flamands roses, des singes et des perroquets, tous ensemble réunis sur le rivage pour nous voir passer, ainsi que nous pourrions y compter d'après la belle description du Meschacébé qu'on trouve dans les premières pages d'*Atala*. Mais, sans se jeter dans les rêves de l'imagination, il est certain que c'est un des plus magnifiques fleuves de la terre et, sous ce rapport, il vaut bien la peine qu'on fasse quelques cents lieues pour le voir. Toutefois La Nouvelle-Orléans, ancienne colonie française, à laquelle nos ancêtres ont donné le *doux nom de Louisiane*, excite encore bien plus notre intérêt. Enfin notre dernière raison pour allonger ainsi notre tournée serait que, pour aller de La Nouvelle-Orléans à Charleston, il nous faudrait traverser les États d'Alabama et de Georgie, dans lesquels se trouvent des tribus indiennes, les Creeks, les Cherokees et les Chactas, dont les mœurs sont fort curieuses à examiner. Quoi qu'il en soit, si nous découvrions un moyen d'aller à Charleston plus court qu'en passant par La Nouvelle-Orléans, nous n'hésiterions pas à l'adopter, parce qu'il faut avant tout que nous nous mettions en mesure de repartir pour l'Europe dans la première quinzaine de février. Nous nous y sommes engagés avec le gouvernement, il n'y a plus à revenir sur ce point.

Les nouvelles de France continuent à m'arriver avec la même lenteur : aucune de vos lettres ne se perd, mais je les reçois toujours lorsqu'elles ont au moins deux mois de date et quelquefois plus.

J'ai reçu dernièrement une lettre de Cécile qui me donne de fort bonnes nouvelles de tous les siens, ce qui m'a fait plaisir. Je viens de lui répondre une lettre un peu longue et fort insignifiante. J'ai voulu lui donner une idée de mon voyage d'Amérique ; mais je me trouvais dans l'alternative de lui en dire trop long ou trop peu et je crois qu'en voulant éviter les deux écueils, je n'ai su me défendre ni de l'un ni de l'autre : ma lettre est trop courte pour lui donner quelque connaissance d'une foule de choses qui, pour être expliquées, demandent un volume, et elle est trop longue parce que, ne donnant sur aucun sujet des développements complets, elle ne présente pas une seule idée nette et elle est par cette raison dépourvue d'intérêt.

Maintenant les dernières lettres que j'ai reçues de Beaumont-la-Chartre et de Gallerande portent la date du 13 septembre. Il est vrai que les paquebots du 1^{er} et du 10 octobre qui ne sont pas encore arrivés font des passages d'une longueur inusitée ; il faut ajouter aussi qu'alors même qu'ils sont arrivés à New York, les lettres sont fort longtemps à venir de cette ville dans celle où je suis. Mon père me dit dans sa dernière lettre que vous avez fait entre vous un arrangement pour m'écrire chacun à votre tour de Beaumont-la-Chartre, de Gallerande et du Guillet. La convention est bonne en ce qu'elle m'assure que chaque paquebot m'apportera de vos nouvelles, mais elle est désavantageuse en ce qu'elle me donne la certitude que je ne recevrai jamais qu'une seule lettre à la fois. Le diable emporte Jules avec ses calculs d'économies de ports de lettres ! Il est absurde en voyage d'économiser sur le pain dont on a besoin pour vivre. Si cela est vrai, je ne sais comment appeler l'économie qu'on fait sur la seule chose qui, en l'absence de ceux qu'on aime et qu'on voudrait sans cesse rejoindre, soutient un peu la force et le courage. Le temps approche où j'aurai de plus douces jouissances que celles qu'on trouve dans la lecture d'une lettre. Quel bonheur ce sera pour moi de revoir Gallerande, Beaumont et le Guillet ! J'arriverai tout exprès pour les voir au printemps.

Je te laisse, ma chère Eugénie, pour aller faire quelques visites. J'ai mes poches pleines de lettres de recommandation

pour des habitants de Cincinnati. Ne comptez pas, pendant un mois au moins, sur une correspondance régulière de ma part. J'écrirai le plus souvent possible, mais, à de pareilles distances, il n'y a pas d'exactitude possible dans le service des postes.

Quand tu verras les Mailly, rappelle-moi à leur souvenir et offre-leur mes hommages. Ne m'oublie pas non plus auprès de mon oncle et de ma tante Octave, quand tu leur écriras. Et lorsque l'occasion se présentera, remercie bien de ma part M. de Rochemore pour la petite note qu'il m'a envoyée.

Je finis ma lettre en te recommandant d'embrasser bien tendrement de ma part M. de Sarcé et Clémence, et je te prie avant tout de t'acquitter de cette dernière commission.

En quel état est arrivée la petite bonne femme de Clémence ?

Adieu encore une fois, ma bonne Génie, je t'aime de tout mon cœur.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE JULES.

Sur l'Ohio, 4 décembre 1831.

Je viens de quitter Cincinnati, mon cher Jules. Embarqué sur un bateau à vapeur, me voilà descendant l'Ohio et voguant vers l'Ouest, où je vais rejoindre les eaux du Mississipi : nous nous sommes décidés à passer par La Nouvelle-Orléans pour aller à Charleston. Ce n'est certainement pas le plus court chemin sur la carte, mais il est incontestable que nous y arriverons de cette manière beaucoup plus promptement que par toute autre voie. Nous arriverons demain matin à Louisville (ville située sur les bords de l'Ohio dans le Kentucky) et, si nous pouvons trouver de suite un bateau à vapeur partant pour La Nouvelle-Orléans, nous ne nous arrêterons pas une minute à Louisville. Une fois embarqués de cette ville, nous ferons à peu près cent lieues par jour ; et, d'après ce calcul, nous arriverons à La Nouvelle-Orléans en moins de sept ou huit jours. Les bateaux à vapeur sur lesquels on descend l'Ohio et le Mississipi sont en général fort jolis et fort com-

modes : chaque passager y a son lit ; on y fait trois bons repas. Il y a, bien entendu, le côté des hommes et le côté des femmes, comme dans les bains publics ; les deux sexes ne se réunissent que pour manger. Comme les Américains ne sont pas bavards, il est bien rare que, pendant le dîner, un homme adresse la parole à une femme lors même que l'un et l'autre se connaissent. Du reste, le temps se passe à lire, à écrire, à regarder le pays, à faire des questions. Quelquefois le bateau est tellement agité par le mouvement de la machine à vapeur qu'il est impossible d'écrire d'une manière lisible. Il arrive aujourd'hui par hasard que le bateau sur lequel je suis, a un mouvement extraordinairement doux, de sorte que j'ai pris le parti de t'écrire un petit mot qui sera plus ou moins grand, selon le plus ou moins de temps que nous mettrons à arriver à Louisville. Je tiens à faire partir ma lettre de ce lieu, parce qu'à mesure que je m'éloigne de vous, il faut pour les lettres plus de temps pour arriver à New York ; et, quoique j'ai écrit à Eugénie, il y a trois jours, pour le paquebot du 10 décembre, ma lettre d'aujourd'hui n'arrivera, je crois, qu'à temps pour partir par le paquebot du 20. Je tiens beaucoup à ce que vous receviez de mes nouvelles bien exactement par chaque paquebot et je prévois que très prochainement il me sera presque impossible d'exécuter mes intentions à cet égard. Je veux toutefois être exact, tant que j'en aurai la possibilité. Je ne sais qui, des habitants de Beaumont-la-Chartre, du Guillet ou de Gallerande, s'est montré dernièrement moins scrupuleux que moi sur le principe de l'exactitude. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelqu'un est *coupable*.

Ta lettre du 25 septembre m'est arrivée par le paquebot du 1^{er} octobre du Havre. Cette lettre est celle qui contient un tableau de la situation politique de la France et des extraits fort curieux de plusieurs journaux relatifs aux dernières séances de la Chambre des députés. Cette lettre m'a beaucoup intéressé et je te remercie beaucoup de tous les détails que tu me donnes. Mais la joie que j'ai éprouvée en la recevant a été un peu diminuée par un événement tout à fait malheureux qui m'est arrivé en même temps : le paquebot parti du Havre le 10 octobre est arrivé à New York le même jour que le pa-

quebot du 1^{er} et il ne m'a apporté aucune lettre. Mon père me disait dans une de ses dernières lettres que vous vous étiez entendus tous pour m'écrire chacun à votre tour. Je vous ai dit ce que je pense de cet arrangement, qui me semble fort vicieux en ce qu'il m'interdit l'espoir de recevoir plus d'une lettre à la fois. Mais encore, tout mauvais qu'il est, puisque vous l'avez adopté, il faudrait au moins l'exécuter. Autrement je me trouverais lésé de toute manière : si celui qui doit écrire, parce que c'est son tour, n'écrit pas, il en résulte que je ne recevrai aucune lettre de personne, parce qu'à raison même de la convention faite, les autres ne m'écrivent pas ; ainsi celui qui, en pareil cas, manque à son *devoir*, encourt une double responsabilité : il est non seulement coupable de n'avoir pas écrit, mais encore d'avoir empêché les autres de le faire. J'avoue que je n'ai aucune philosophie pour supporter des déceptions de ce genre et je crois que je serais tout à fait *fâché*, si je ne me rappelais un temps où je recevais plus de lettres que je n'en écrivais. Ce qui se passe en ce moment est une terrible expiation de mes torts à cet égard ; je ne sais même pas si la peine n'excède pas la faute, car, dans le temps où je me suis rendu coupable, 50 lieues seulement me séparaient de ceux dont je suis aujourd'hui séparé par l'Océan. Je parle d'autant plus volontiers de *reproches* dans cette lettre que j'en ai moins à t'adresser, mon cher Jules. Ce sont tes bonnes et longues lettres qui m'arrivent le plus exactement et qui me consolent le mieux de ne pas recevoir toutes celles que j'attends. Ainsi fais bien attention que mes plaintes ne sont nullement dirigées contre toi ; je t'en fais part, comme on raconte à un ami les peines qu'on éprouve ; j'avoue toutefois que je serais bien aise que *les coupables* en aient connaissance.

Je ne répondrai pas à tout ce que tu me dis sur la politique de la France. La réponse arrive si longtemps après la demande, qu'il est bien difficile que les interlocuteurs s'entendent ; et, d'ailleurs, les événements dont tu m'entretiens sont déjà vieux, ils le seront encore bien davantage quand ma lettre t'arrivera ; d'autres peut-être plus graves les auront déjà remplacés, de sorte que ce serait une discussion tout à la fois inutile et sans intérêt. Je pense donc qu'il vaut mieux conti-

nuer, comme nous avons fait jusqu'à présent, à jouer le rôle qui semble dévolu à chacun par notre position même : toi, me parler de la France, et moi, t'entretenir de l'Amérique.

Je viens de passer quatre jours à Cincinnati, principale ville de l'Ohio. C'est peut-être la ville la plus curieuse que j'aie vue. Je ne crois pas qu'il existe dans le monde une ville qui ait eu un accroissement si prodigieux. Il y a trente ans, les bords de l'Ohio étaient un désert ; il y a maintenant à Cincinnati 30 000 habitants ; pendant les cinq dernières années sa population a doublé. L'État tout entier de l'Ohio ne présente pas un spectacle moins extraordinaire : il possède un million d'habitants, tous arrivés dans ce pays depuis trente ans. Partout règnent une apparence de bien-être et un air de prospérité universels : le sol est d'une extrême fertilité et il n'y a pas de pays plus heureusement placé pour les entreprises commerciales. Ces faits sont faciles à voir ; mais, quand on veut examiner de près cette société, il devient assez difficile d'en juger le caractère et la physionomie. La population de l'Ohio se compose d'éléments fort différents : les premiers établissements ont été faits dans ce pays par des habitants de la Nouvelle-Angleterre qui envoie encore chaque jour un grand nombre d'émigrants ; d'un autre côté, il en est arrivé, et il en vient encore tous les jours de la Virginie et des autres États du Sud, dont les mœurs sont fort différentes de celles du Nord ; enfin, il y a dans l'Ohio des Allemands et des Irlandais venus d'Europe, qui arrivent encore avec d'autres idées et d'autres mœurs. Tous ces peuples différents se trouvent amalgamés ensemble et leur assemblage forme un être moral dont il serait assez difficile de faire le portrait. Le caractère de cette société est de n'en avoir aucun.

L'État de l'Ohio est remarquable sous plusieurs autres rapports ; c'est peut-être de tous les États-Unis celui où la démocratie est poussée jusque dans ses plus rigoureuses conséquences. Elle y règne dans toute *sa pureté* et un Européen qui n'aurait pas eu un avant-goût de république avant de venir dans l'Ohio, ne pourrait concevoir comment les principes républicains, établis ainsi sans restriction, peuvent servir de base à une société. L'égalité des droits politiques est complète

et le droit électoral n'est refusé à personne. Comme tous les habitants de l'Ohio y sont nouvellement arrivés, il en résulte qu'ils ne se connaissent point entre eux. Dans leur société d'un jour, il n'existe point de vieilles mœurs à l'influence desquelles ils soient soumis ; les souvenirs n'ont aucune puissance sur un peuple né d'hier : inconnus les uns aux autres, ils ne subissent pas même l'influence qu'exercent ordinairement les vertus domestiques ; jouissant des mêmes droits politiques, chacun marche et s'avance dans la plénitude de sa liberté, sans que rien gêne ses intérêts et ses passions.

Cet état de choses serait parfait si le peuple ne se trompait jamais ; mais son jugement est moins sûr que ses passions et il a coutume de se livrer à qui le flatte davantage ; ici, il se trouve sans cesse grossièrement trompé par les plus intrigants qui se jettent à sa tête et qu'il est dans l'impossibilité de connaître dans ce pays où tout est nouveau, les hommes comme les choses. Aux dernières élections de l'Ohio, le peuple a élu membre de la Législature un petit avocat, dont tout le mérite était d'avoir été trois ans auparavant marchand de petits gâteaux dans les rues de Cincinnati. Le peuple a confiance en lui parce qu'il est sorti de ses rangs. Pour réussir dans une élection, les candidats doivent entrer en relations très intimes avec les citoyens (et les citoyens, c'est tout le monde) : il faut boire avec eux dans les cabarets, leur demander leur voix, etc. C'est ce que ne veut jamais faire un homme un peu distingué par son éducation et par sa position sociale. Aussi tous les hommes que le peuple porte au gouvernement des affaires publiques sont-ils dans l'État de l'Ohio plus ou moins médiocres. Il n'en est pas moins vrai que cette société est pleine de vie et de prospérité ; mais la cause de sa force n'est point dans sa démocratie exagérée, comme le prétendent nos démagogues d'Europe. Il est évident, pour qui veut voir les choses comme elles sont, que sa prospérité tient à des causes matérielles tout à fait indépendantes de cette exagération, *malgré* laquelle elle prospère. Une des causes les plus efficaces de ses rapides progrès se trouve dans sa constitution politique qui défend l'esclavage. Plusieurs des États qui avoisinent l'Ohio, la Virginie, le Kentucky, ont dans leur sein un grand nombre

d'esclaves et il est certain que l'existence de l'esclavage dans un État lui est funeste.

Sans cette défense faite par la Constitution, l'esclavage se serait bientôt introduit dans l'Ohio et c'eût été un grand mal. J'ai vu pendant mon séjour à Cincinnati un exemple de l'influence de l'esclavage et de la liberté sur la prospérité des États. Cincinnati, appartenant à l'Ohio, État libre, n'est séparé que par le fleuve du Kentucky, qui se trouve sur le bord opposé et dans lequel il y a des esclaves : le sol du Kentucky est aussi fertile que celui de l'Ohio, ces deux États présentent absolument les mêmes avantages matériels ; cependant l'Ohio a une prospérité dont le Kentucky n'approche pas. Celui-ci a été fondé vingt ans plus tôt que le premier et cependant il n'a que 500 000 habitants, tandis que l'Ohio en compte un million. La raison en est que le mouvement de l'émigration se porte en masse sur un État libre et fuit celui où l'esclavage existe ; en second lieu, et c'est la principale raison, partout où il y a des esclaves, le travail étant leur attribut exclusif, est considéré comme une chose déshonorante et indigne des hommes libres. De sorte qu'il y a toujours dans les États à esclaves une partie de la population qui ne travaille pas. Il est à considérer aussi que, dans les États libres, tout le monde travaille pour soi, tandis que, dans les autres, les esclaves ne *travaillent pas pour eux* ; on conçoit dès lors que ceux-ci travaillent avec moins de fruit que les premiers.

Me voilà, mon cher ami, forcé de terminer ma description de l'Ohio. Quoique j'aie commencé ma lettre le 4 décembre, je suis au 5 à la fin. Il n'est que 8 heures du matin et nous voilà près de Louisville.

Adieu, mon vieux, rappelle-moi au souvenir des habitants du Guillet. Mille tendresses de ma part à Félicie et à MM. François, Léonce et C^{ie}.

A. DE TOCQUEVILLE À SON FRÈRE HIPPOLYTE.

Cincinnati, le 4 décembre 1831.

J'ai trouvé en arrivant ici, mon cher ami, une lettre de toi qui m'a fait un bien grand plaisir. À l'époque où tu écrivais, tu te portais bien ainsi qu'Émilie et allais quitter Paris pour retourner à Nacqueville. Je craignais qu'au lieu de cela tu ne fisses un long voyage dont l'utilité ne me semblait pas démontrée.

Les journaux du 10 octobre nous ont appris le rejet du *bill* de la Réforme. L'aristocratie anglaise vient de faire là un pas bien hardi ; il me semble qu'elle s'est mise dans la même position que Charles X après avoir choisi son ministère du 8 août. Elle entre dans un cercle vicieux dont je ne vois pas bien comment elle pourra sortir. Peut-être a-t-elle des ressources qu'un étranger ne peut connaître.

Tu sens bien que, quoique éloigné de la France, je songe souvent à ce qui s'y passe. C'est le sujet de presque toutes mes pensées. Et j'avoue qu'après avoir fatigué mon cerveau pour deviner les chances que nous réserve l'avenir, il m'arrive le plus ordinairement de tomber dans un doute complet sur toute chose. Le fait le plus clair, c'est que nous vivons dans une époque de transition. Mais allons-nous à la liberté, marchons-nous au despotisme ? Dieu seul sait au juste à quoi s'en tenir sur ce point.

J'avoue cependant que j'espère plus encore que je ne crains. Il me semble au milieu du chaos où nous sommes apercevoir un fait incontestable : c'est que depuis quarante ans nous avons fait d'immenses progrès dans l'intelligence pratique des idées de liberté. Les peuples comme les particuliers ont besoin de faire leur éducation avant de savoir se conduire. Que la nôtre avance, c'est ce dont je ne saurais douter. Il y a des émeutes dans les grandes villes, mais la masse de la population obéit tranquillement aux lois et cependant le gouvernement est nul. Penses-tu qu'il en fût arrivé autant il y a quarante ans ? Nous recueillons le fruit des quinze années de liberté dont la Restauration nous a fait jouir. N'es-tu pas

frappé de voir l'extrême gauche protester qu'elle ne veut procéder que par mesures légales et d'entendre en même temps les royalistes déclarer qu'il faut en appeler à l'opinion publique, que c'est elle seule qui peut donner de la force au trône, que c'est elle qu'il faut gagner avant tout. Au milieu de toutes les misères du temps présent et de l'accès de fièvre chaude que nous a donné la révolution de Juillet, ne trouves-tu pas là des raisons d'espérer que nous arriverons enfin à un état social qui soit assis ? Je ne sais si nous sommes faits pour être libres, mais ce qu'il y a de certain c'est que nous sommes infiniment moins incapables de l'être qu'il y a quarante ans. Si la Restauration avait duré dix ans de plus, je crois que nous étions sauvés ; l'habitude de la légalité et des formes constitutionnelles était entièrement passée dans les mœurs. Mais maintenant les choses pourraient-elles être remises à leur place, une seconde Restauration pourrait-elle avoir lieu ? J'y vois bien des obstacles. Le plus grand de tous sans contredit se trouve dans le personnel du parti royaliste, qui triompherait. Jamais vous ne ferez comprendre à la portion active du parti royaliste qu'il y a des concessions nécessaires sans lesquelles on ne peut espérer de gouverner ; que la monarchie légitime, pour être durable, doit être nationale, faire alliance avec les idées de liberté ou se faire briser par elles. Si jamais les Bourbons remontent sur le trône, ils voudront faire encore de la force et ils tomberont de nouveau. Il y a peut-être en France de quoi faire un gouvernement fort par la gloire militaire, mais non un gouvernement fort par son seul droit. Le droit peut bien l'aider à se soutenir s'il est habile, mais non le défendre de ses propres fautes.

En tout cas il me semble que la conduite des royalistes est bien connue. Je suis bien aise de les voir se placer sur le terrain de la légalité, de les voir travailler à gagner la majorité et non à faire triompher la minorité par la force. C'est là un fait de bon augure. S'ils avaient toujours agi ainsi ils se seraient épargné, ainsi qu'à la France, de grands malheurs. D'ailleurs, en adoptant ainsi ce que les idées de liberté ont de raisonnable, ils prennent aux yeux de tous un engagement tacite de les respecter, s'ils sont jamais les maîtres. Beaucoup d'entre

eux se convainquent eux-mêmes, sans s'en douter, par leurs propres paroles. Ils prennent l'habitude de s'associer, d'en appeler à l'opinion publique, toutes habitudes libres et constitutionnelles qu'ils n'avaient jamais eues. C'est ce spectacle qui me rassure un peu pour l'avenir. J'espère que nous parviendrons, après bien des tiraillements, à nous sauver de l'anarchie et du despotisme.

Voilà un long galimatias politique, mon cher ami. Le fait est qu'on ne peut pas dire sur un si immense sujet quelque chose qui ait le sens commun dans une lettre. Heureusement j'espère que dans moins de cinq mois je pourrai causer de tout cela de vive voix. Maintenant il ne me reste plus qu'à finir ma lettre, mais non sans t'embrasser de tout mon cœur.

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE.

Louisville, le 6 décembre 1831.

Nous sommes arrivés ici ce matin, ma chère Maman, et nous tâcherons d'en repartir aujourd'hui même pour La Nouvelle-Orléans ; il nous tarde de gagner les latitudes tempérées. C'est une chose incroyable que la différence qui existe, sous le rapport du froid, entre ce continent-ci et celui de l'Europe. Nous sommes ici, je pense, sous la latitude de la Sicile, et cependant il y gèle à plusieurs degrés ; la terre est couverte de neige, les rivières de glaçons ; on y a l'hiver du nord de la France. Le voyage devient pénible et triste par un pareil temps ; heureusement, dans huit jours nous aurons gagné le climat des tropiques. Je ne sais si, lorsque j'ai écrit ma dernière lettre, nous avions déjà pris la résolution de passer par la Louisiane. Ce qui nous a déterminés, c'est ce que nous avons appris à Cincinnati : le passage à travers le Kentucky, dans cette saison, a été reconnu impraticable ; de telle sorte qu'il se trouve plus court de descendre le Mississippi et tous ses détours que de couper tout droit à travers les terres. Nous ne ferons que toucher La Nouvelle-Orléans, afin de réserver tout notre temps pour Charleston et Washington.

Nous sommes fort contents du séjour que nous venons de faire à Cincinnati ; il a été plein d'intérêt pour nous. Nous ne nous faisons pas une idée des États de l'Ouest. On peut les juger rapidement quand on a vu les autres ; mais on ne pourrait se les figurer sans les avoir vus. Tout ce qu'il y a de bien et de mal dans la société américaine s'y trouve tellement en relief qu'on dirait un de ces livres imprimés en gros caractères pour apprendre à lire aux enfants ; tout y est heurté, outré ; rien n'y a encore pris sa place définitive : la société y croît plus vite que l'homme. Le lieu où est situé Cincinnati était encore couvert de forêts il y a trente ans. Le spectacle que présente aujourd'hui cette ville ne ressemble à rien que je connaisse, tout y ressent la précipitation de l'accroissement : de belles maisons et des chaumières, des rues à peine pavées, imparfaitement alignées, encombrées de matériaux de construction ; des places sans nom, des maisons sans numéro, en un mot une ébauche de ville plutôt qu'une ville. Mais au milieu de ces édifices imparfaits, un bruit de vie, une population dont l'activité a quelque chose de fébrile : voilà Cincinnati aujourd'hui. Peut-être ne sera-t-il plus ainsi demain ; car chaque jour le rend méconnaissable à ses propres habitants. Les Européens, en venant en Amérique, ont laissé derrière eux, en grande partie, les traditions du passé, les institutions et les mœurs de leur patrie. Ils ont bâti une société qui a de l'analogie avec celle d'Europe, mais qui au fond cependant est radicalement différente. Depuis quarante ans, du sein de cette société nouvelle est sorti un autre essaim d'émigrants qui marchent vers l'ouest, comme leurs pères vers les côtes de la Nouvelle-Angleterre, de la Caroline du Sud, de la Virginie et du Maryland. Abandonnant comme eux les idées de leur patrie avec le sol qui les a vus naître, ils fondent dans les vallées du Mississippi une société nouvelle qui n'a plus aucune analogie avec le passé et ne tient plus à l'Europe que par la langue. C'est vraiment ici qu'il faut venir pour juger le plus singulier état de choses qui ait sans doute existé sous le soleil. Un peuple absolument sans précédents, sans traditions, sans habitudes, sans même d'idées dominantes, s'ouvre sans hésitation une voie nouvelle dans sa législation civile, politique,

criminelle ; ne jetant jamais les yeux autour de soi pour interroger la sagesse des autres peuples et la mémoire du passé ; mais taillant ses institutions, comme ses routes, au milieu des forêts qu'il vient habiter et où il est sûr de ne rencontrer ni bornes ni obstacles ; une société qui n'a encore ni lien politique ni lien hiérarchique, social ou religieux ; où chaque individu est soi, parce qu'il lui plaît d'être tel sans s'occuper de son voisin ; une démocratie sans limite ni mesure. Dans les autres États de l'Union il n'y a presque point de patronage de fortune ni de naissance ; mais il y a des influences personnelles. Dans l'Ouest, nul n'a pu se faire connaître, ni eu le temps d'asseoir son crédit. Aussi, privée de cette dernière barrière, la démocratie s'y montre-t-elle avec tous ses attributs distinctifs, sa légèreté, ses passions violentes, son instabilité et son caractère inquiet. Ces gens-ci habitent le pays le plus fertile du monde ; ils ne sont qu'un million dans un État qui en renfermerait dix : vous les croyez fixés ? Point, ils sont de nouveau en marche ; ils passent par milliers chaque année sur la rive droite du Mississippi et vont s'emparer de nouveaux déserts. Il y a surtout en Amérique une race d'hommes connus sous le nom de *pionniers*, et qui pousse le goût de cette vie aventureuse jusqu'à la passion. Les pionniers marchent en avant de la race blanche dans les déserts de l'Amérique, comme une sorte d'avant-garde chargée de pousser devant elle les Indiens en détruisant le gibier, de sonder les forêts, d'ouvrir enfin la route à la civilisation qui la suit.

Les familles nomades des pionniers vont s'établir au milieu des plus profondes solitudes. Ils y vivent quelques années dans une liberté presque sauvage. Quand la population sédentaire commence à les gagner, ils se remettent de nouveau en mouvement et s'enfoncent plus loin dans l'ouest avec leurs femmes et leurs enfants. On dirait que les périls et les misères de l'existence ont pris pour eux un charme inexprimable. La solitude leur est devenue nécessaire comme la société aux autres hommes. Il leur faut travailler un sol neuf, arracher des racines, couper des arbres, lutter contre les bêtes sauvages et les Indiens ; ils trouvent à cela leur plaisir comme d'autres à toucher de gros revenus et à vivre entre quatre murailles.

Je me suis laissé tellement entraîner par ma description qu'il ne me reste plus maintenant qu'à vous embrasser ; non cependant sans vous remercier de nouveau du soin que vous avez de m'écrire. Je voudrais que vous puissiez voir le plaisir que me font vos lettres ; j'espère que vous ne regretteriez pas la fatigue qu'elles vous coûtent.

G. DE BEAUMONT À SA MÈRE.

Sandy Bridge, 15 décembre 1831.

Avant de vous donner aucun détail sur mon voyage, je crois, ma chère mère, que je dois vous dire quel est le lieu où je me trouve en ce moment. Sandy Bridge n'est pas autre chose qu'une petite auberge construite de bûches placées les unes sur les autres et située sur la route qui mène de Nashville (capitale du Tennessee) à Memphis, petite ville qui se trouve sur les bords du Mississippi entre le 34^e et le 35^e degré de latitude, à peu près sur la limite qui sépare le Tennessee de l'État du Mississippi. Il y a dans la chambre où j'écris trois lits sur lesquels se jettent les voyageurs qui s'arrêtent, quels que soient leur nombre et leur sexe ; un feu immense brûle dans une cheminée semblable à celle des anciens châteaux : elle est assez grande pour qu'on puisse y mettre dix bûches ayant chacune trois pieds de circonférence. Malgré ce feu qui rôti-rail un bœuf, on gèle dans la chambre ; tout à l'heure, j'ai voulu prendre un verre d'eau qu'on m'avait apporté, mais, ayant eu l'imprudence de le laisser cinq minutes sans le boire, je l'ai trouvé entièrement gelé. Ceci s'explique par deux raisons : la première est qu'au-dehors il gèle à 8 ou 10 degrés, et la deuxième, c'est qu'il y a entre les différentes bûches qui composent les murs de la maison des fentes assez larges pour que l'air circule librement. Ce froid rigoureux accompagné d'un demi-pied de neige est assez extraordinaire si l'on considère le degré de latitude où nous sommes, qui est celui de l'Égypte. Mais tel est le climat de l'Amérique : dans les États du Sud, où pendant l'été la chaleur est excessive, on meurt de froid pendant l'hiver.

Pour en revenir à mon petit logement, vous savez qu'il est situé sur la route de Nashville à Memphis, mais je ne vous ai pas dit quelle est réellement sa situation géographique. Je ne puis vous en donner une indication bien claire, parce qu'il n'y a pas sur la route dont il s'agit une seule ville ou un seul lieu marqué sur la carte ; mais supposez une ligne droite partant de Nashville et allant finir à l'endroit où vous pouvez placer Memphis d'après mes précédentes explications : cette ligne représente une étendue d'environ cent lieues ; or je suis à 35 lieues de Nashville et à 60 lieues de Memphis. Vous voyez maintenant assez nettement dans quel lieu je suis. Mes hôtes sont de fort braves gens, très fiers, quoique aubergistes, et très paresseux, quoique pauvres. Ils sont fiers parce qu'ils sont dans un pays d'esclaves. Il n'y a pas de petit propriétaire, si gueux qu'il soit, qui ne possède deux ou trois nègres. Ceux-ci sont dans la maison des blancs un meuble obligé comme l'est un fauteuil ou une table. Il en résulte que tous ceux qui ne sont pas noirs et qui sont par conséquent des hommes libres, se considèrent comme des êtres privilégiés et ainsi dans ce pays la couleur est une véritable noblesse. La commodité d'être servis par des esclaves rend les blancs indolents et paresseux, et la fertilité du pays qui produit beaucoup sans travail vient favoriser cette disposition. Enfin le climat, qui pendant la belle saison est excessivement chaud, vient encore encourager ce penchant. Du reste, je crois moins à l'influence du climat qu'à celle de l'esclavage, car si les hommes étaient indolents ou laborieux selon les degrés de froid et de chaud marqués sur le thermomètre, les habitants de ce pays, si oisifs pendant l'été, devraient être très actifs pendant l'hiver ; or c'est ce qui n'existe pas. Mon petit propriétaire considère le travail comme une chose infamante, dévolue de droit à ses esclaves : Il a des mœurs féodales : il passe son temps à chasser, à monter à cheval ou à ne rien faire. Il a une superbe carabine, dont il se sert avec beaucoup de succès contre les chevreuils, les daims et autres gibiers ; il tue sans la moindre difficulté des oiseaux à balle. Cette carabine est si lourde que j'ai toute la peine du monde à la porter. J'ai voulu ce matin chasser un peu : j'ai parcouru les bois pendant une ou deux

heures ; j'y ai vu une multitude d'oiseaux charmants et notamment des perroquets rouges et jaunes dont rien n'égale la beauté ; mais, armé comme je l'étais, je n'ai jamais pu en tuer un seul. Tout en se promenant avec moi, mon petit seigneur républicain m'a demandé à qui appartiennent les bois en France. Il ne comprend pas l'avantage pour un particulier de posséder des forêts parce qu'il est entouré de bois qui ne sont à personne et que personne ne se donne la peine de prendre. Quand nous avons besoin de feu, on va couper un gros chêne dans la forêt et les esclaves de notre seigneur châtelain en ont bientôt fait des bûches.

Vous vous demandez sans doute ce que je viens faire dans cette auberge de Sandy Bridge où je parais installé sans savoir quand j'en sortirai. Afin de vous tirer d'embarras, je vous dirai qu'en venant de Nashville ici, j'étais dans une petite voiture publique ne fermant point et ressemblant en tout point à un char à bancs. Tocqueville et moi, nous nous trouvions avec plusieurs autres voyageurs, allant nuit et jour, et gelant à qui mieux mieux, lorsque, pour nous réchauffer, la fortune nous a envoyé trois petits accidents qui ont failli nous faire rester en chemin : d'abord une soupente, puis une roue, puis l'essieu de notre voiture se sont cassés. À l'aide de quelques chênes coupés dans la forêt, qui ne cesse pas pendant toute la route, nous sommes parvenus à réparer un peu notre pauvre carriole qui était en lambeaux *boitant des quatre pieds*, quand nous sommes arrivés à l'endroit où nous sommes. Ceci explique suffisamment pourquoi nous ne pouvons pas continuer notre route. Tant qu'on n'aura pas raccommodé les jambes de notre monture, il faut nous résigner à rester ici. Mais, me direz-vous, pourquoi diable être venu à Nashville ? Et à quel propos allez-vous à Memphis ?

Je réponds de suite à la question. Vous vous rappelez peut-être que, dans ma dernière lettre à Jules, je lui annonçais mon arrivée à Louisville dans un bateau à vapeur descendant l'Ohio. Il est de fait qu'au moment où je fermais ma lettre, tout le monde disait autour de moi : « Nous ne sommes plus qu'à sept ou huit lieues de Louisville. » Or, il ne fallait pas plus de deux heures pour y arriver d'après la marche ordi-

naire des bateaux à vapeur. Mais voilà que tout à coup nous sommes arrêtés dans notre navigation par un invincible obstacle, auquel nous étions loin de nous attendre. Depuis deux ou trois jours, le temps était très froid ; la gelée s'était déclarée avec tant de force que l'Ohio était chargé de glaces. Cependant les bateaux continuaient leur marche. Mais quelle a été notre stupéfaction lorsqu'au moment d'arriver à Louisville, nous trouvons l'Ohio entièrement pris et notre bateau à vapeur est forcé de s'arrêter. La distance de sept ou huit lieues qui n'était rien pour notre bateau en devenait une très grande pour nous. On nous jette sur le rivage, nous et nos paquets, dans un petit village appelé Westport. Là, il nous est impossible de trouver des moyens de transport pour aller jusqu'à la ville ; nous parvenons cependant après beaucoup de recherches à nous procurer une charrette, dans laquelle nous plaçons nos malles et nos sacs de nuit. Cette voiture s'avance ainsi vers Louisville, escortée d'un conducteur et de nous deux ; nous avons fait de cette manière nos huit lieues dans la neige, dans un petit chemin qui serpente très agréablement à travers des bois, au milieu d'une succession perpétuelle de montagnes et de vallons. Rien n'est plus pittoresque pour l'amateur, mais, quand on est las, les beaux mouvements de terrain perdent beaucoup de leur mérite. En arrivant à Louisville, nous sortions d'une difficulté pour tomber dans une autre. C'était beaucoup sans doute que de trouver un gîte et de se reposer d'une fatigue réelle, mais à moins de prendre nos quartiers d'hiver à Louisville, que faire, que devenir et où aller ?

Nous avons pris le parti de descendre l'Ohio, puis le Mississippi, afin de gagner Charleston par La Nouvelle-Orléans. L'Ohio se trouvant obstrué par les glaces, tous nos plans étaient renversés. Revenir sur nos pas, en repassant exactement par tous les lieux d'où nous venions, était une chose *odieuse* et dont l'idée seule nous révoltait ; attendre le dégel de l'Ohio, c'était risquer beaucoup, quoique tout le monde nous assurât que très certainement la gelée ne durerait pas deux jours. Nous avons pris un parti moyen qui nous semblait et que nous croyons encore le plus sage : comme il y a sans

cesse des bateaux à vapeur qui parcourent le Mississipi, nous avons pensé qu'il nous suffisait de gagner ce fleuve qui ne gèle jamais pour être sûrs de trouver un transport par eau, le seul qui ne soit pas d'une longueur mortelle.

Memphis, 18 décembre.

J'ai été interrompu dans ma narration par un événement très agréable : on est venu nous annoncer que nous pouvions nous remettre en route. Je viens d'arriver à Memphis, le seul lieu où il y ait quelque chance de trouver des bateaux à vapeur pour La Nouvelle-Orléans. Mais voilà un nouveau désappointement : le Mississipi est à moitié gelé et il n'y a pas un bateau qui soit sur la rivière. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu pareille chose. C'est pour tous les habitants du Sud un sujet de stupéfaction. Cependant le temps s'est radouci aujourd'hui et nous espérons le dégel qui ferait bientôt renaître la navigation. Nous sommes décidés à l'attendre une huitaine de jours. S'il ne se déclare pas dans cet intervalle de temps, nous partirons pour Washington en retournant sur nos pas.

Je me dépêche bien vite, ma chère mère, de finir ma lettre afin qu'elle parte de suite. Je sais qu'il lui faut plus de vingt jours pour arriver à New York, et, comme vous ne recevrez de moi aucune lettre par le paquebot du 1^{er} janvier, je voudrais au moins ne pas manquer celui du 10.

A. DE TOCQUEVILLE À SON PÈRE.

Memphis, le 20 décembre 1831.

Le lieu d'où je vous écris, mon cher père, ne se trouve peut-être pas sur la carte. Memphis est une très petite ville située sur les bords du Mississipi, à l'extrême frontière sud-ouest de l'État du Tennessee. Par quel hasard sommes-nous à Memphis, au lieu de nous trouver à La Nouvelle-Orléans depuis plusieurs jours ? C'est là une longue et pitoyable histoire que je vais tâcher de vous raconter le plus brièvement

que je pourrai. Lors de ma dernière lettre, je descendais l'Ohio et j'allais arriver à Louisville ; je comptais trouver là un bateau à vapeur prêt à partir pour La Nouvelle-Orléans, dont le voyage se fait en six ou sept jours, lorsque, dans la nuit du 4 au 5 décembre, le temps, qui était déjà froid, tourna tout à coup à la gelée avec une telle furie que l'Ohio, malgré son courant et sa largeur, prit subitement, et nous nous trouvâmes enfermés dans la glace. Il faut vous dire que Louisville est sur la latitude de la Sicile. Il n'y gèle souvent point du tout ; et, de mémoire d'homme, on n'y a vu le froid commencer avant la fin de janvier. C'est ce que j'appelle *jouer de bonheur* ! Quoi qu'il en soit, nous parvîmes à gagner le rivage ; et là, nous apprîmes que nous étions à neuf lieues de Louisville. Un grand gaillard de pionnier des environs offrit de conduire nos malles à Louisville dans sa charrette. Nos compagnons de voyage, au nombre de dix, prirent le même parti ; et nous voilà tous en marche, à pied, au milieu des bois et des montagnes du Kentucky, lieux où jamais chariot chargé n'était passé depuis le commencement du monde. Il y passa cependant, grâce à de bons coups d'épaule et à l'humeur audacieuse de notre conducteur ; mais nous marchions dans la neige, dont nous avions jusqu'aux genoux. Cette manière de voyager finit par devenir si fatigante que nos compagnons commencèrent à nous abandonner les uns après les autres. Pour nous, nous suivîmes notre pointe, et nous arrivâmes enfin à Louisville, vers neuf heures du soir. Le lendemain nous apprîmes que l'Ohio était pris au-dessous comme au-dessus du point où nous nous trouvions, et qu'il fallait établir ses quartiers d'hiver à Louisville, si on n'aimait mieux retourner sur ses pas. Il existait cependant un troisième parti à prendre. Sur les bords du Mississippi, dans l'État de Tennessee, se trouvait, dit-on, une petite ville, appelée Memphis, où tous les bateaux à vapeur qui descendent et remontent le fleuve s'arrêtent pour prendre du bois. Si nous pouvions gagner ce lieu, nous serions sûrs de reprendre notre navigation, le Mississippi ne gelant jamais. Ce renseignement nous ayant été donné par les gens les plus dignes de confiance, nous n'hésitâmes pas et partîmes de Louisville pour Memphis. Cent

cinquante lieues, à peu près, séparent ces deux villes ; il fallut faire cette route par les plus abominables chemins, les plus infernales voitures et surtout le plus incroyable froid qu'on puisse se figurer : l'ordre de la nature semble avoir été bouleversé tout exprès pour nous. Le Tennessee est presque sous la latitude du désert de Sahara en Afrique. On y cultive le coton et toutes les plantes exotiques, et quand nous le traversons, il y gelaît à quinze degrés ; on n'avait jamais rien vu de pareil. En arrivant enfin hier à Memphis, nous avons appris qu'à quelques milles au-dessus le Mississippi lui-même était arrêté, plusieurs bateaux à vapeur étaient pris dans ses glaces ; on les voyait, mais ils étaient aussi immobiles que des rochers. Il s'agit maintenant de savoir ce que nous allons faire. Notre intention est d'attendre ici quelques jours, pour voir si ce froid contre nature ne viendra pas à cesser. Dans le cas où notre attente serait trompée, nous renonçons au voyage du Sud et nous allons tout droit à Washington par le plus court chemin possible. Si ce n'était la contrariété que nous éprouvons de voir nos projets à peu près avortés (sans qu'il y ait eu cependant aucune faute de notre part), nous ne regretterions pas la course que nous venons de faire dans les forêts du Kentucky et du Tennessee. Nous avons fait connaissance là avec une espèce d'hommes et un genre de mœurs dont nous n'avions pas d'idée. Cette partie des États-Unis n'est peuplée que par une seule espèce d'hommes, les Virginiens. Ils ont conservé une configuration physique et morale qui leur est propre ; ils forment un peuple à part, qui a ses préjugés nationaux et son caractère distinctif. Nous avons eu, pour la première fois, l'occasion d'examiner là l'effet que produit l'esclavage sur la société. Sur la rive droite de l'Ohio, tout est activité, industrie ; le travail est en honneur ; il n'y a pas d'esclaves. Passez sur la rive gauche, la scène change si subitement que vous vous croyez de l'autre côté du monde, l'esprit d'entreprise cesse tout à coup : là, le travail n'est pas seulement une peine, c'est une honte, et on se dégrade en s'y soumettant. Monter à cheval, chasser, fumer comme un Turc aux rayons du soleil, voilà la destinée d'un Blanc ; faire usage de ses mains, c'est agir en esclave. Les Blancs, au sud de l'Ohio, forment une

véritable aristocratie qui, comme les autres, à beaucoup de préjugés joint des sentiments et des instincts élevés. On dit, et je suis très porté à le croire, que ces hommes-ci ont une délicatesse d'honneur absolument inconnue dans le Nord. Ils sont francs, hospitaliers et mettent beaucoup de choses avant l'argent. Ils finiront cependant par être dominés par le Nord. Chaque jour celui-ci s'enrichit et se peuple, tandis que le Sud est stationnaire ou s'appauvrit. La population du Kentucky et du Tennessee est dispersée dans de vastes forêts et dans des vallées profondes. C'est là qu'après une longue journée nous découvrîmes, le soir, une cabane en bois dont tous les côtés mal joints laissaient apercevoir un grand feu qui pétillait à l'intérieur. Nous frappons : deux grands coquins de chiens, hauts comme des ânes, se présentent d'abord à la porte ; leur maître les suit de près, nous secoue rudement la main et nous invite à entrer. Une cheminée large comme la moitié de l'appartement et dans laquelle brûlait un arbre tout entier, un lit, quelques chaises, une carabine longue de six pieds, contre les parois de l'appartement quelques fourniments de chasseur que le vent faisait danser à son aise, complètent le tableau. Auprès du feu était assise la maîtresse du logis, avec l'air tranquille et modeste qui distingue les femmes américaines, tandis que quatre ou cinq gros enfants se roulaient sur le plancher, aussi légèrement vêtus qu'au mois de juillet. Sous le manteau de la cheminée, deux ou trois Nègres accroupis semblaient encore trouver qu'il faisait moins chaud là qu'en Afrique. Au milieu de cet ensemble de misère, mon gentilhomme ne faisait pas les honneurs de chez lui avec moins d'aisance et de courtoisie. Ce n'est pas qu'il se donnât lui-même aucun mouvement ; mais les pauvres Noirs s'apercevant bientôt qu'il était entré un étranger dans la maison, l'un par les ordres du maître nous présentait un verre de whisky ; un autre, un gâteau de maïs ou un plat de venaison ; on envoyait un troisième chercher du bois. La première fois que je vis donner cet ordre, je crus qu'il s'agissait d'aller à la cave ou au bûcher ; mais les coups de hache que j'entendis retentir dans le bois m'apprirent bientôt qu'on coupait l'arbre dont nous avions besoin : c'est ainsi qu'on procède toujours. Pen-

dant que les esclaves étaient ainsi occupés, le maître, tranquillement assis devant un feu qui aurait rôti un boeuf jusqu'à la moelle des os, s'enveloppait majestueusement d'un nuage de fumée, et entre chaque bouffée racontait à ses hôtes, pour leur rendre le temps moins long, tous les hauts faits que sa mémoire de chasseur pouvait lui fournir.

Il faut que je vous raconte encore une petite anecdote qui vous fera juger du prix qu'on attache ici à la vie d'un homme, quand il a le malheur d'avoir la peau noire. Il y a huit jours à peu près, nous avons eu à traverser la rivière Tennessee. Nous n'avions, pour passer sur l'autre bord, qu'un bateau à vapeur à roue, que manœuvraient un cheval et deux esclaves. Nous passâmes bien de nos personnes ; mais comme la rivière charriait beaucoup, le maître du bateau craignait de se charger du passage de la voiture. « Soyez sans inquiétude, lui dit un de nos compagnons de voyage, nous répondons du prix du cheval et des esclaves. » Cet argument parut irrésistible : la voiture fut embarquée et passa.

G. DE BEAUMONT À SON FRÈRE ACHILLE.

25 décembre 1831, à bord du bateau
à vapeur le *Louisville*, sur le Mississipi.

J'espère, mon cher Achille, que ma mère aura reçu la lettre que je lui ai écrite de Sandy Bridge et que j'ai fait partir de Memphis, il y a cinq ou six jours. Je dis j'espère, car, dans le pays où je me trouve, le service de la poste est fait de telle manière qu'il me semble difficile de compter sur la moindre exactitude. Je ne serais pas du tout surpris qu'une lettre restât en route, car nous avons bien manqué y rester nous-mêmes. Nous avons eu toutes les peines du monde à arriver à Memphis, mais j'ai cru que nous aurions encore plus de difficultés à en sortir : le Mississipi étant couvert d'énormes glaçons, la navigation était entièrement interrompue, la gelée semblait devenir de jour en jour plus forte. Le temps s'écoulait. Il fallait absolument avancer dans le Sud ou revenir sur nos pas.

Ce dernier parti avait quelque chose d'*odieux* et d'*exécration* : refaire de nouveau la route de Memphis à Louisville nous semblait le comble de la misère. Mais bientôt cette dernière ressource elle-même nous a manqué ; après avoir passé deux jours à Memphis, nous avons appris que le Tennessee, qui coupe la route de Nashville à Memphis et sur lequel on ne peut passer que dans un bac, était entièrement gelé et que les voitures ne pouvaient plus le traverser. Nous étions donc bloqués à Memphis, sans pouvoir avancer ni reculer. Je crois que nous serions morts d'ennui et de désespoir si nous n'avions eu pour nous soutenir notre philosophie ordinaire et chacun un fusil de chasse. Nous avons attendu des *temps meilleurs* en parcourant les forêts environnantes et en explorant les bords du Mississipi. Tocqueville et moi avons tué une multitude d'oiseaux charmants, entre autres des perroquets dont le plumage est délicieux : ils sont verts, jaunes et rouges. Nous en avons tué quatre dans la même chasse ; la seule difficulté est d'en tuer un ; la mort du premier fait venir tous les autres ; ils se perchent sur la tête du chasseur et se font fusiller comme des *jobards*. Ces chasses nous ont donné l'occasion de voir des sites très pittoresques sur la rive gauche du Mississipi. Je t'en ferais la description, si M. de Chateaubriand n'eût pas fait la sienne de manière à décourager les amateurs. Du reste, je n'ai pu voir *le Grand Fleuve* et ses environs dans toute leur beauté : l'hiver donne à toute la nature une teinte sombre et lugubre, et la neige avec sa blancheur n'anime en rien le tableau ; c'est la blancheur de la mort, aussi ce n'est jamais que par comparaison que je trouvais belles les scènes qui s'offraient à mes yeux. Quand j'éprouvais quelque admiration, c'était mon imagination qui en faisait tous les frais.

La chasse était pénible sur un terrain glissant et montagneux, mais la fatigue que nous trouvions dans nos promenades était un véritable bienfait ; elle nous faisait sentir le besoin du repos et du moins les heures passées dans le sommeil nous débarrassaient momentanément de nos soucis et de nos alarmes.

Au bout de quelques jours, un bateau à vapeur le *Louisville* est arrivé à Memphis de La Nouvelle-Orléans. Sa présence

nous a causé une joie impossible à décrire, mais qui n'a pas été de longue durée. En effet on nous a dit que ce bateau ne s'arrêterait à Memphis que pour s'y approvisionner et qu'il repartirait pour l'Ohio aussitôt que la gelée serait moins rigoureuse ; d'autres personnes prétendaient qu'il y avait des chances pour que ce bateau allât à La Nouvelle-Orléans. Le capitaine du bâtiment gardait le plus parfait silence sur ses intentions et nous sommes restés dans cette incertitude mortelle jusqu'au 24 décembre au matin, jour où le capitaine a annoncé officiellement son départ pour La Nouvelle-Orléans. En prenant cette résolution, il nous a tirés d'un grand embarras.

Notre voyage dans le Sud sera peu intéressant, parce que le temps nous manque. Nous aurons à peine vingt-quatre heures à passer à La Nouvelle-Orléans et nous ne serons pas huit jours à Charleston. Mais maintenant, il ne s'agit plus d'accomplir nos premiers projets que des événements de force majeure ont bouleversés. La seule question était de savoir si nous passerions l'hiver dans les déserts de l'Amérique ou si nous pourrions trouver un moyen de revenir à Washington pour le temps du Congrès.

Nous sommes définitivement partis de Memphis ce matin à 5 heures et nous avons fait dans notre journée près de 40 lieues. Le *Louisville* est un magnifique bateau à vapeur. La cabine dans laquelle je t'écris en ce moment est vaste et très bien décorée ; on y est aussi à l'aise que dans un grand salon, quoiqu'il s'y trouve quarante passagers. Chacun a son lit ; on y fait ses trois repas. La cuisine y est mauvaise, parce qu'en Amérique on n'en fait point de bonne (excepté dans quelques maisons particulières). Du reste, comme cuisine américaine, elle est excellente.

Outre les voyageurs qui sont dans la cabine, il y en a cinquante ou soixante autres à l'entrepont, qui sont d'une nature très intéressante : ce sont des Indiens (de la tribu des Chactas), qui abandonnent l'État du Mississipi, où ils ont vécu jusqu'à présent, pour aller s'établir dans l'Arkansas à l'Ouest du Mississipi. Ils se retirent ainsi à l'instigation du gouvernement des États-Unis qui leur procure tous les moyens de

transport qui leur sont nécessaires pour s'en aller. La tribu des Chactas compte environ 18 000 membres ; déjà près de la moitié ont émigré ; ils sont dans la réalité chassés par les Américains dont la civilisation est incompatible avec la vie sauvage des Indiens : ils s'en vont ainsi, avec leurs femmes, leurs enfants, emportant tout ce qu'ils possèdent ; leur mobilier se compose de peu de chose : un cheval, un chien courant, un fusil et une couverture, voilà la fortune des plus riches. Les vieillards ne sont pas plus épargnés que les autres : je viens de voir sur le pont du bateau une vieille femme qui a plus de 120 ans ; elle est presque entièrement nue et ne porte sur elle qu'une mauvaie couverture de laine qui peut à peine garantir du froid ses épaules ; elle m'a présenté l'image la plus parfaite de la vétusté et de la décrépitude. Cette malheureuse est évidemment à la porte de la mort et elle quitte le pays où elle a vécu 120 ans, pour aller dans une autre contrée commencer une vie nouvelle.

Nous arriverons demain dans le courant de la journée à l'embouchure de la Rivière Blanche (White River) où nous les déposerons. On les jettera sur le rivage comme on lâche des lapins dans une garenne qu'on veut peupler.

À l'instant où je t'écris, notre bateau est immobile. Nous sommes à l'ancre. Il est 9 heures du soir, le temps est sombre et il y a danger de parcourir le Mississipi pendant la nuit dans la saison où nous sommes : les eaux sont très basses, parce que les fleuves du Nord qui alimentent le Mississipi sont tous gelés. On court donc le risque de s'engrêver et, de plus, il y a dans le fleuve une multitude incroyable d'arbres renversés (appelés *snags* en anglais) contre lesquels on est sûr de se briser si on ne sait pas les éviter. Ces circonstances sont cause que nous mettrons au moins cinq ou six jours à aller à La Nouvelle-Orléans. Du reste, c'est de cette ville seulement que je pourrai faire partir ma lettre et je ne la fermerai pas sans te rendre compte des incidents du voyage, s'il s'en présente.

1^{er} janvier 1832.

J'arrive à La Nouvelle-Orléans ; j'apprends qu'un vaisseau part pour Le Havre. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre. Les détails pour une autre fois.

A. DE TOCQUEVILLE À SA MÈRE.

Le 25 décembre 1831.

Sur le Mississippi.

Enfin, enfin, ma chère Maman, le signal est donné et nous voici descendant le Mississippi avec toute la rapidité que la vapeur et le courant réunis peuvent imprimer à un vaisseau. Nous commençons à désespérer de jamais sortir du désert où nous nous trouvions renfermés. Si vous voulez vous donner la peine d'examiner la carte, vous verrez que notre position n'était pas gaie. Devant nous, le Mississippi à moitié gelé et point de bateau pour le descendre ; un ciel de Russie, sur nos têtes, pur et glacé. On pouvait revenir sur ses pas, direz-vous. Cette dernière ressource nous échappait. Pendant notre séjour à Memphis, le Tennessee avait gelé, de telle sorte que les voitures ne le passaient plus. Ainsi nous nous trouvions au milieu d'un triangle formé par le Mississippi, le Tennessee, et d'impénétrables déserts au midi, aussi isolés que sur un rocher de l'Océan, vivant dans un petit monde fait exprès pour nous, sans journaux, sans nouvelles du reste des hommes, avec la perspective d'un long hiver. C'est ainsi que nous avons passé huit jours. À l'inquiétude près, ces jours, cependant, ont passé d'une manière assez agréable. Nous habitons avec de bonnes gens, qui faisaient leur possible pour nous être agréables. À vingt pas de notre maison commençait la plus admirable forêt du monde et le lieu le plus sublime et le plus pittoresque, même sous la neige. Nous avions des fusils, de la poudre et du plomb à discrétion. À quelques milles du village habitait une nation indienne (les Chikasaws) ; une fois sur leurs terres, nous en trouvions toujours quelques-uns qui ne demandaient pas mieux que de chasser avec nous. La chasse

et la guerre sont les seules occupations comme les seuls plaisirs des Indiens. Il eût fallu aller trop loin pour trouver en quantité le vrai gibier. Mais nous tuions, en revanche, une foule de jolis oiseaux inconnus en France, ce qui ne nous élevait guère dans l'estime de nos alliés, mais avait le mérite de nous amuser parfaitement. C'est ainsi que j'ai tué des oiseaux rouges, bleus, jaunes, sans oublier les plus brillants perroquets que j'aie jamais vus. C'est ainsi que notre temps passait, légèrement quant au présent ; mais l'avenir ne nous laissait pas tranquilles. Enfin, un beau jour, on aperçut une petite fumée sur le Mississippi, aux bornes de l'horizon ; le nuage s'est approché peu à peu, et il en est sorti, non pas un géant ni un nain comme dans les contes de fées, mais un gros bateau à vapeur, venant de La Nouvelle-Orléans, et qui, après avoir paradé pendant un quart d'heure devant nous, comme pour nous laisser dans l'incertitude sur le point de savoir s'il s'arrêterait ou continuerait sa route, après avoir soufflé comme une baleine, se dirigea enfin vers nous, brisa la glace avec sa grosse charpente et s'accrocha au rivage. Toute la population de notre univers se rendit sur le bord du fleuve, qui, comme vous savez, formait alors l'une des extrêmes frontières de notre empire. La cité de Memphis tout entière fut en émoi ; on ne sonna pas les cloches parce qu'il n'y a pas de cloches, mais on cria hurra ! et les nouveaux venus descendirent sur la grève en manière de Christophe Colomb. Nous n'étions pas sauvés encore, cependant : la destination du bateau était de remonter le Mississippi jusqu'à Louisville, et notre affaire, à nous, était d'aller à La Nouvelle-Orléans. Nous avions heureusement une quinzaine de compagnons d'infortune qui ne désiraient pas plus que nous de prendre leur quartier d'hiver à Memphis. On fit donc une poussée générale sur le capitaine : qu'allait-il faire au haut du Mississippi ? Il allait infailliblement se trouver arrêté par les glaces. Le Tennessee, le Missouri, l'Ohio étaient pris. Il n'y avait pas un de nous qui n'affirmât s'en être assuré par ses propres yeux. Il serait infailliblement arrêté, endommagé, brisé peut-être par les glaces. Pour nous, nous ne parlions que dans son intérêt. Cela va sans dire : dans son intérêt bien entendu...

L'amour du prochain donne tant de chaleur aux discours qu'enfin nous commençâmes à ébranler notre homme. J'ai cependant la conviction qu'il ne serait pas retourné sur ses pas sans un événement heureux, auquel nous devons de n'être pas devenus citoyens de Memphis. Comme on parlementait ainsi sur le rivage, on entendit une musique infernale retentir dans la forêt ; c'était un bruit de tambour, de hennissements de chevaux, d'aboiements de chiens. On vit enfin paraître une grande troupe d'Indiens, vieillards, femmes, enfants, bagages, le tout conduit par un Européen et se dirigeant vers la capitale de notre triangle. Ces Indiens étaient des Chactas (ou Tchactaws), suivant la prononciation indienne ; à propos de cela, je vous dirai que M. de Chateaubriand a fait un peu comme le singe de La Fontaine : il n'a pas pris le nom d'un port pour un nom d'homme, mais il a donné à un homme le nom d'une puissante nation du sud de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, vous voulez sans doute savoir pourquoi ces Indiens étaient arrivés là et en quoi ils pouvaient nous servir. Patience, je vous prie, aujourd'hui que j'ai du temps et du papier, je ne veux point me presser.

Vous saurez donc que les Américains des États-Unis, gens raisonnables et sans préjugés, de plus grands philanthropes, se sont imaginé, comme les Espagnols, que Dieu leur avait donné le Nouveau Monde et ses habitants en pleine propriété.

Ils ont découvert en outre que, comme il était prouvé — écoutez bien ceci — qu'un mille carré pouvait nourrir dix fois plus d'hommes civilisés que d'hommes sauvages, la raison indiquait que partout où les hommes civilisés pouvaient s'établir, il fallait que les sauvages cédassent la place. Voyez la belle chose que la logique. Conséquemment, lorsque les Indiens commencent à se trouver un peu trop près de leurs frères les Blancs, le président des États-Unis leur envoie un message, lequel leur représente que, dans leur intérêt bien entendu, il serait bon de reculer un tant soit peu vers l'ouest. Les terres qu'ils habitent depuis des siècles leur appartiennent, sans doute ; personne ne leur refuse ce droit incontestable ; mais ces terres, après tout, ce sont des déserts incultes, des bois, des

marais, pauvre propriété vraiment. De l'autre côté du Mississippi, au contraire, se trouvent de magnifiques contrées, où le gibier n'a jamais été troublé par le bruit de la hache du pionnier, où les Européens ne parviendront jamais. Ils en sont séparés par plus de cent lieues. Ajoutez à cela des présents d'un prix inestimable, prêts à payer leur complaisance : des barriques d'eau-de-vie, des colliers de verre, des pendants d'oreilles et des miroirs ; le tout appuyé de l'insinuation que, s'ils refusent, on se verra peut-être contraint de les y forcer.

Que faire ? Les pauvres Indiens prennent leurs vieux parents dans leurs bras ; les femmes chargent leurs enfants sur leurs épaules ; la nation se met enfin en marche, emportant avec elle ses plus grandes richesses. Elle abandonne pour toujours le sol sur lequel, depuis mille ans peut-être, ont vécu ses pères, pour aller s'établir dans un désert où les Blancs ne la laisseront pas dix ans en paix. Remarquez-vous les résultats d'une haute civilisation ? Les Espagnols, en vrais brutaux, lâchent leurs chiens sur les Indiens comme sur des bêtes féroces ; ils tuent, brûlent, massacrent, pillent le Nouveau Monde comme une ville prise d'assaut, sans pitié comme sans discernement. Mais on ne peut pas tout détruire ; la fureur a un terme. Le reste des populations indiennes finit par se mêler à ses vainqueurs, à prendre leurs mœurs, leur religion ; elle règne aujourd'hui dans plusieurs provinces sur ceux qui l'ont conquise jadis. Les Américains des États-Unis, plus humains, plus modérés, plus respectueux du droit et de la légalité, jamais sanguinaires, sont plus profondément destructeurs de leur race et il est impossible de douter qu'avant cent ans il ne restera pas dans l'Amérique du Nord, non pas une seule nation, mais un seul homme appartenant à la plus remarquable des races indiennes...

Mais je ne sais plus du tout où j'en suis de mon histoire. Il s'agissait, je crois, des Chactas. Les Chactas formaient une nation puissante qui habitait la frontière de l'État d'Alabama et celle de la Géorgie. Après de longues négociations on est enfin parvenu, cette année, à les persuader de quitter leur pays et d'émigrer sur la rive droite du Mississippi. Six mille ou sept mille Indiens ont déjà passé le grand fleuve ; ceux qui

arrivaient à Memphis y venaient dans le dessein de suivre leurs compatriotes. L'agent du gouvernement américain qui les accompagnait et était chargé de payer leur passage, sachant qu'un bateau à vapeur était arrivé, accourut au rivage. Le prix qu'il offrit pour transporter les Indiens soixante lieues plus bas, acheva de fixer l'esprit ébranlé du capitaine : on donna le signal du départ. La proue fut tournée du côté du sud et nous montâmes gaiement l'échelle que redescendaient tristement de pauvres passagers qui, au lieu d'aller à Louisville, se voyaient forcés d'attendre le dégel à Memphis. Ainsi va le monde.

Mais nous n'étions pas encore partis ; il s'agissait d'embarquer notre tribu exilée, ses chevaux et ses chiens. Ici commençait une scène qui, en vérité, avait quelque chose de lamentable. Les Indiens s'avancèrent d'un air morne vers le rivage ; on fit d'abord passer les chevaux, dont plusieurs, peu accoutumés aux formes de la vie civilisée, prirent peur et s'élançèrent dans le Mississippi, d'où on ne put les retirer qu'avec peine. Puis vinrent les hommes, qui, suivant la coutume ordinaire, ne portaient rien que leurs armes ; puis les femmes, portant leurs enfants attachés sur leur dos ou entortillés dans les couvertures qui les couvraient ; elles étaient, en outre, surchargées de fardeaux qui contenaient toute leur richesse. On conduisit enfin les vieillards. Il se trouvait là une femme âgée de cent dix ans. Je n'ai jamais vu plus effrayante figure. Elle était nue, à l'exception d'une couverture qui laissait voir, en mille endroits, le corps le plus décharné dont on puisse se faire idée. Elle était escortée de deux ou trois générations de petits-enfants. Quitter son pays à cet âge pour aller chercher fortune sur une terre étrangère, quelle misère !

Il y avait, au milieu des vieillards, une jeune fille qui s'était cassé le bras huit jours auparavant ; faute de soins, le bras avait gelé au-dessous de la fracture. Il fallait cependant qu'elle suivît la marche commune. Quand tout fut passé, les chiens s'approchèrent du rivage ; mais ils refusèrent d'entrer dans le bateau et se mirent à pousser des hurlements affreux. Il fallut que leurs maîtres les amenassent de force. Il y avait, dans l'ensemble de ce spectacle, un air de ruine et de destruction,

quelque chose qui sentait un adieu final et sans retour ; on ne pouvait y assister sans avoir le cœur serré ; les Indiens étaient tranquilles, mais sombres et taciturnes. Il y en avait un qui savait l'anglais et auquel je demandai pourquoi les Chactas quittaient leur pays. « Pour être libres », me répondit-il. Je ne pus jamais en tirer autre chose. Nous les déposerons demain dans les solitudes de l'Arkansas. Il faut avouer que c'est un singulier hasard que celui qui nous a fait arriver à Memphis pour assister à l'expulsion, on peut dire à la dissolution, d'un des derniers restes de l'une des plus célèbres et des plus anciennes nations américaines.

Mais en voilà assez sur les sauvages. Il est bien temps d'en revenir aux gens civilisés. Un mot seulement encore sur le Mississippi, qui, en vérité, ne mérite guère qu'on s'occupe de lui. C'est un grand fleuve jaune, roulant assez doucement ses eaux dans les plus profondes solitudes, au milieu de forêts qu'il inonde au printemps et féconde par son limon. On ne voit pas une colline à l'horizon, mais des bois, puis des bois, et encore des bois : des roseaux, des lianes ; un silence profond ; nul vestige de l'homme, pas même la fumée d'un camp indien.

G. DE BEAUMONT À SON PÈRE. Norfolk, 16 janvier 1832.

La ville de laquelle je vous écris, mon cher père, est située dans la Virginie à l'ouverture de la baie de Chesapeake sur le bord de la mer. C'est tout à fait à la hâte que je vous envoie ce petit mot : je suis en route, revenant de La Nouvelle-Orléans à Washington, et je n'ai que quelques minutes pour faire mon courrier. Je l'eusse ajourné jusqu'à mon arrivée à Washington si je ne tenais à ce que ma lettre arrive à New York avant le 20 de ce mois pour le paquebot du même jour ; or, en partant de Norfolk aujourd'hui, elle arrivera à temps et elle serait au contraire en retard si je ne la faisais partir que de Washington après mon arrivée. Je ne veux pas perdre cette occasion de vous donner de mes nouvelles le plus tôt possible. Me voilà au terme de tous mes grands voyages en Amérique et, Dieu merci, je me porte aussi bien qu'en partant.

J'ai passé à La Nouvelle-Orléans quelques jours de la manière la plus agréable et en même temps la plus utile. Le séjour que j'ai fait en cette ville a été un peu plus long que je ne comptais ; nous désirions avoir une idée des usages et des mœurs du Sud de l'Amérique et nous avons recueilli beaucoup de documents précieux. Notre intention était de nous arrêter à Charleston, mais, tout en nous approchant de cette ville, nous avons été retenus en route par plusieurs accidents de ponts renversés, de routes impraticables et de voitures cassées, de telle sorte que notre marche a été ralentie et nous avons calculé que, si nous tardions davantage à nous rendre à Washington, nous n'y arriverions pas assez tôt pour y assister aux discussions intéressantes qui, dans ce moment, ont lieu devant le Congrès.

Je pense que je serai à même de vous annoncer par le paquebot du 1^{er} février quelles sont définitivement nos résolutions de départ. Nous saurons alors si nous pouvons partir pour Liverpool et, dans le cas où nous ne le pourrions pas, nous aurons probablement déterminé le jour de notre départ pour la France. Quel bon moment pour moi, mon cher Père, quand je pourrai vous embrasser ! Selon toutes probabilités, je n'aurai pour venir de La Chartre à Beaumont-la-Chartre d'autre moyen de transport que mes jambes, mais je vous réponds que je ne serai pas longtemps à franchir la distance. Si je ne suis pas désappointé dans mes projets, je trouverai à Paris Jules et Achille, et, par conséquent, nous reviendrons ensemble. Je compte leur proposer de parier une bonne somme d'argent qui sera gagnée par le premier arrivé. La course sera depuis le tertre de La Chartre jusqu'à la chambre à Ballon. J'aurais bien des chances de gagner et, si quelque chose m'empêchait de faire une pareille gageure, c'est la conviction où je suis que je parierais à coup sûr... J'ai tort de parler de retour, puisque je n'en suis pas encore là.

Pendant notre séjour à Washington, qui ne pourra être moindre de trois semaines, nous allons achever les travaux que nous avons commencés. Nous trouverons réunies toutes les notabilités politiques des États-Unis et nous connaissons déjà assez de monde dans ce pays-ci pour être sûrs de trouver,

là comme ailleurs, un accueil empressé. Pussions-nous, quand nous reviendrons en France, la revoir aussi tranquille que le pays où nous sommes !

A. DE TOCQUEVILLE À SA BELLE-SŒUR ALEXANDRINE.

Dans la baie de Chesapeake,
le 16 janvier 1832.

Vous savez, chère sœur, que notre intention à notre retour en France était de passer par l'Angleterre. Nous nous promettons tout à la fois plaisir et utilité dans ce petit voyage : avec la connaissance que nous avons de la langue et en partie des mœurs anglaises, trois semaines passées en Angleterre, au milieu de toutes les passions politiques qui s'y agitent, eussent été pour nous d'un grand prix ; mais en arrivant à Norfolk nous avons entendu dire que ce damné choléra avait paru dans le nord de l'Angleterre. Demain, à Washington, nous allons savoir la vérité ; si le bruit se confirme nous renoncerons sur-le-champ au voyage que nous méditions et reviendrons directement en France. Il y a deux raisons qui ne nous permettent point d'hésiter à prendre ce parti : la première est que nous ne nous sentons point d'humeur à être *happés* en passant ; la seconde est que nous craignons la quarantaine qui ne manquera pas d'exister sur les côtes de France. Dieu veuille que nous ne trouvions pas déjà la maladie établie dans notre pays. Qu'elle y arrive, le point ne me paraît pas douteux, l'époque seule est incertaine.

Ne nous plaignez pas trop, chère sœur, de revenir en Europe au moment où une peste y exerce ses ravages. Cette peste sera bientôt en Amérique, tenez-vous pour assurée du fait, personne ici n'en doute. Que le contact ou l'air l'amène, d'Angleterre elle viendra bientôt : elle a passé de Calcutta à l'île de France : il y a presque aussi loin et les rapports commerciaux sont moins étendus qu'entre les États-Unis et l'Europe.

Quoi qu'il en soit, communiquez nos nouveaux projets à mon père ; dites-lui que si en effet le choléra existe en Angle-

terre, il est inutile de m'envoyer de l'argent à Liverpool ; il suffit de faire tenir au Havre du 1^{er} au 10 mars trois cents ou quatre cents francs dont je puis avoir besoin pour payer la diligence et peut-être acquitter envers M. Hottinger quelques droits de commission ou d'entrée.

Voilà aujourd'hui six semaines que je n'ai entendu parler d'aucun de vous. Mais je sais que quatre courriers m'attendent chez l'ambassadeur de France. J'en approche avec une grande impatience et quelque chose qui ressemble à de la crainte ; depuis le grand malheur qui nous est arrivé il y a sept mois, je ne puis vaincre une inquiétude vague qui reste toujours au fond de mon âme. J'éprouve toujours une émotion pénible en décachetant mes lettres et ne respire librement qu'après avoir parcouru rapidement la première.

Nous venons de faire un voyage très long, fort curieux et très fatigant. Après être restés un peu plus longtemps que nous ne l'avions résolu à La Nouvelle-Orléans, dont le séjour nous plaisait on ne saurait davantage, nous nous sommes aperçus qu'il nous restait bien peu de temps pour gagner Washington. Tout considéré, nous nous sommes alors déterminés à abandonner le projet d'aller à Charleston. Nous n'aurions pu y passer que très peu de jours, et presque tous les hommes distingués que nous tenions à y voir sont maintenant absents pour le Congrès, où nous allons les retrouver. Nous avons donc laissé Charleston sur notre droite et, passant successivement à travers les États du Mississippi, d'Alabama, de Géorgie et des deux Carolines, nous sommes enfin arrivés à Norfolk hier. Ce matin nous nous sommes embarqués sur la Chesapeake pour gagner Washington, où nous arriverons demain, et resterons au moins trois semaines. Il ne faut que deux jours pour gagner de là New York. Le voyage de La Nouvelle-Orléans à Norfolk a été, comme je le disais plus haut, très intéressant, mais très rude, plusieurs portions des pays que nous parcourions étant encore sauvages. Cependant, voyez la bizarrerie : depuis cinq ou six ans, je ne me suis pas aussi parfaitement porté que durant les deux mois qui viennent de s'écouler. Je suis en ce moment le *fort* de la bande, mais je m'attends bien que Beaumont reprendra ses avantages

à notre retour en Europe. Si jamais j'écris un livre de médecine, je vous réponds qu'il ne ressemblera pas à ceux qu'on publie tous les jours. Je soutiendrai et prouverai que, pour se bien porter, il faut d'abord manger du maïs et du cochon, dîner peu, beaucoup, point du tout suivant l'occasion, coucher sur le plancher et dormir tout habillé ; passer, en huit jours, de la glace à la chaleur et de la chaleur à la glace ; pousser à la roue ou se réveiller dans un fossé ; ne point *penser* surtout, c'est là le point capital ; s'enfoncer dans la *matière* le plus possible ; ressembler, si faire se peut, à une huître. Je crois que c'est Rousseau qui a dit que l'homme qui pensait est un animal dépravé ; moi, j'aurais dit à sa place que l'homme qui pense est un animal qui ne digère pas. Ne pensons donc pas, chère sœur, croyez-moi ; ou, si nous le faisons, que ce ne soit qu'à notre dîner (futur, s'entend).

Je vous laisse réfléchir sur ma dernière phrase, qui est pleine de profondeur et je vous quitte pour m'aller coucher. Papa recevra probablement une longue lettre de moi par le courrier du 1^{er} février. Adieu, ma bonne petite sœur ; je vous embrasse du meilleur de mon cœur ainsi que votre mari.

Embrassez pour moi mon père et ma mère.

G. DE BEAUMONT À SA MÈRE. Washington, 20 janvier 1832.

L'époque de mon retour est fixée, ma chère mère, et, quoique je ne parte pas encore, j'éprouve tant de joie que je veux de suite vous en faire part. En arrivant ici, nous avons appris d'une manière indubitable que le choléra est en Angleterre. Il est possible qu'il ne s'étende pas au-delà de Sunderland, mais c'est peu probable. Nous n'avons nulle envie d'aller à sa rencontre et nous pensons qu'il serait par trop imprudent de nous exposer à faire quarantaine pour rentrer en France. Nous avons donc bien décidément abandonné, quant à présent, le voyage d'Angleterre et il en résulte que nous reviendrons directement en France. Quand nous aurons passé quinze jours à Washington, nous y aurons recueilli tous les documents qui nous restent à demander et nous n'aurons plus aucun intérêt réel à prolonger notre séjour aux États-

Unis. C'est assez dire que nous n'y resterons pas davantage. Quoique nous soyons pleins de la volonté de faire tout ce qui est nécessaire pour accomplir notre mission et que, pour arriver à ce but, nous soyons prêts à rester ici six mois de plus, s'il le fallait, il n'en est pas moins vrai que, du moment où cette nécessité n'existe plus, nous éprouvons un véritable sentiment de bonheur à l'idée seule de revenir en France. Nous nous embarquerons à New York le 10 février prochain sur un paquebot pour Le Havre. Si le temps nous favorise, nous serons rendus au Havre le 10 mars. Je serai le 12 à Paris où je serai forcé de passer huit ou dix jours pour demander à jouir en France d'une partie du congé qui me restera, de sorte que du 20 au 25 mars je serai à Beaumont-la-Chartre. Ce sera précisément l'anniversaire de mon départ, mais il y aura peu de ressemblance entre les deux époques. Qu'il était triste de vous quitter pour une si longue absence et comme je serai heureux de me retrouver parmi vous après en avoir été si longtemps séparé !

J'ai trouvé ici à mon arrivée une lettre de mon père dans laquelle vous aviez mis une bonne page ; c'est en vous embrassant bientôt, ma chère mère, que je vous remercierai de m'avoir quelquefois donné vous-même de vos nouvelles au risque de vous fatiguer en écrivant. J'ai trouvé aussi à Washington deux lettres d'Achille et une de Jules. J'avais été six semaines sans nouvelles et j'étais bien impatient d'en recevoir ; aussi j'ai passé toute une journée à lire et à relire mes lettres. Il est probable que je n'ai pas trouvé ici toutes celles qui m'ont été adressées en Amérique.

Comme je devais aller à Charleston, on a dû m'y envoyer mes lettres jusqu'à une époque déterminée. Du reste, j'ai écrit au consul de France dans cette ville et je recevrai bientôt sa réponse. Ce qui me fait croire qu'il me manque au moins une lettre, c'est que, dans toutes celles que j'ai reçues, on ne me parle qu'indirectement de la naissance de mon neveu Édouard ; on m'en parle toujours comme d'une chose que je sais et qui m'a été annoncée précédemment. Du reste, un peu de patience et j'aurai pour me consoler quelque chose de plus substantiel que des lettres. Si frères et sœur savaient bien se

conduire, ils s'arrangeraient pour être à Beaumont-la-Chartre quand j'y serai : il leur serait bien facile de prendre leurs mesures d'avance pour cela, puisqu'ils savent à quelques jours près l'époque de mon arrivée parmi vous. S'il pouvait dépendre de vous, ma chère mère, d'arranger cette réunion de famille pour l'époque dont je vous parle, vous devriez bien y travailler un peu. Mon père sait si bien mettre son monde en train que, s'il veut entreprendre la chose, il réussira certainement. S'il n'y a pas moyen de voir les Jules et les Sarcé à Beaumont-la-Chartre, j'irai certainement les voir chez eux. Mais ne serait-il mille fois plus agréable de nous trouver tous ensemble ? Je compte bien aussi sur Achille et espère qu'il viendra au-devant de moi au moins jusqu'à Paris.

Il faut que je vous dise un mot sur mon séjour à Washington. En arrivant, nous sommes allés voir d'abord le ministre de France, M. Sérurier, avec lequel nous étions en correspondance depuis plusieurs mois et qui nous a traités avec une bienveillance toute particulière. Le cher homme est un peu mécontent en ce moment du gouvernement de Louis-Philippe qui s'est avisé de faire des économies sur les traitements des ambassadeurs ; le fait est qu'on a réduit ses appointements d'une manière absurde : il n'a maintenant que 40 000 francs. Le moindre chargé d'affaires en a davantage et il est fâcheux que le ministre de France se trouve dans une pareille position d'infériorité, surtout vis-à-vis de l'ambassadeur d'Angleterre qui en reçoit 150 000.

M. Sérurier nous a présentés hier soir au Président des États-Unis. Celui-ci, qui est le général Jackson, est un vieillard de 66 ans, bien conservé et qui paraît avoir conservé toute la vigueur de son corps et de son esprit. Ce n'est pas un homme de génie. Il était jadis célèbre comme duelliste et mauvaise tête. Son grand mérite est d'avoir en 1814 gagné, contre les Anglais, la bataille de La Nouvelle-Orléans ; cette victoire l'a rendu populaire et l'a fait élire président, tant il est vrai qu'en tous pays la gloire militaire a un prestige auquel les peuples ne résistent pas, même les peuples composés de marchands et d'hommes d'affaires.

Le Président des États-Unis occupe un palais qu'on appellerait à Paris un bel hôtel particulier ; l'intérieur en est décoré avec goût, mais simplement ; le salon dans lequel il reçoit est infiniment moins brillant que ceux de nos ministres ; il n'a point de gardes qui veillent à sa porte et, s'il a des courtisans, ils sont peu assidus près de lui, car, lorsque nous sommes entrés dans son salon, il était seul, quoique ce fut jour de réception publique ; et, pendant tout le temps de notre visite, il n'est pas entré plus de deux ou trois personnes. Nous avons causé de choses assez insignifiantes ; il nous a fait boire un verre de vin de Madère et nous l'avons remercié en l'appelant *Monsieur* comme le premier venu. On se fait en France une idée tout à fait fautive de la Présidence des États-Unis : on y voit une sorte de souveraineté politique que l'on compare sans cesse à nos royautés constitutionnelles. Certainement le pouvoir du Roi en France ne serait rien s'il était calqué sur la puissance du Président des États-Unis ; mais l'autorité de ce Président serait mille fois trop étendue, si elle ressemblait à celle du Roi de France.

J'ai visité aujourd'hui le Sénat et l'Assemblée des Représentants de l'Union : ces deux assemblées politiques se tiennent au Capitole, très beau palais qui est véritablement digne d'être cité comme un magnifique monument. Du reste les Américains s'en exagèrent encore beaucoup le mérite : ils demandent souvent avec candeur aux étrangers s'il existe en Europe rien qu'on puisse comparer à leur Capitole. L'aspect des discussions est grave et imposant ; il est rare que les passions politiques s'y introduisent de manière à rendre ces discussions désordonnées. Un des grands avantages du gouvernement des États-Unis est d'avoir pour siège une petite ville : Washington compte à peine 20 000 âmes. C'est avec intention que les auteurs de la Constitution l'ont choisie pour résidence de l'autorité suprême. Dans une grande ville, où il y a une nombreuse population et beaucoup de populace, les délibérations des grands corps politiques ne sont jamais libres. Tous ces hommes que j'ai vus assemblés aujourd'hui, discutaient et délibéraient avec d'autant plus de sang-froid que tout était plus calme autour d'eux. Nous avons été introduits dans le

Sénat et dans la Législature par M. Poinsett, homme très distingué dont nous avons fait la connaissance à Philadelphie et que nous avons été charmés de retrouver à Washington. Il a joué dans ce pays-ci un rôle politique très important : c'est lui qui a mis, il y a quelques années, le Mexique en révolution. Je ne connais personne qui ait roulé autant que lui : il a fait vingt-deux fois le voyage d'Amérique en Europe et d'Europe en Amérique. C'est un homme très curieux à entendre et dont la conversation est pleine d'intérêt. Nous retrouvons ici beaucoup de personnes que nous avons rencontrées dans le cours de notre voyage et, de cette manière, nous n'avons point à Washington l'ennui qu'on éprouve ordinairement en arrivant dans une ville où il faut faire de nouvelles connaissances. Nous allons y passer le plus utilement que nous pourrions une quinzaine de jours. Le 3 ou 4 février, nous nous mettrons en route pour New York ; nous passerons par Philadelphie où nous resterons un jour afin d'y voir quelques personnes auxquelles nous ferons nos adieux ; puis nous nous rendrons directement à New York où nous aurons deux jours pour faire nos préparatifs de départ.

Voilà déjà une longue lettre, ma chère maman ; cependant je ne la fermerai pas aujourd'hui et, avant de l'envoyer à New York, d'où elle ne partira que le 1^{er} février, j'y ajouterai encore quelque chose pour vous dire comment mon temps se passe à Washington.

22 janvier.

Nous sommes tout à fait lancés dans la société de Washington : nous avons passé une partie de la journée d'hier à faire des visites, escortés du premier secrétaire de la légation, qui nous servait d'introducteur.

Nous avons donc parcouru la ville dans tous les sens. Cette ville dont la population est peu considérable est cependant immense en étendue ; les distances y sont presque comme à Paris. Il en résulte que les maisons sont éparses et disséminées çà et là, sans liaison entre elles, sans ordre et sans symétrie. Outre que c'est fort laid pour le coup d'œil, c'est fort ennuyeux pour ceux qui ont des courses à faire. J'ai passé la

soirée chez le ministre de l'Intérieur, M. Edouard Livingston, l'écrivain le plus célèbre de l'Amérique. C'est un homme d'une soixantaine d'années, fort aimable et qui parle le français à merveille ; il est presque français par ses mœurs parce qu'il est né et a passé presque toute sa vie dans la Louisiane. Sa soirée était charmante ; on y a fait de la *mauvaise* musique, parce qu'on n'en fait pas d'autre en Amérique ; mais le concert n'a pas duré longtemps et bientôt on s'est mis à danser. J'ai entremêlé mes contredanses et mes valse de conversations fort intéressantes avec M. Livingston sur le système pénitentiaire et notamment sur la peine de mort, passant ainsi du grave au doux, du rigodon au syllogisme. Cette société du reste n'a point de caractère particulier, c'est absolument un salon d'Europe et la raison en est simple : tous les membres du corps diplomatique réunis à Washington y donnent le ton ; le français est la langue commune et on se croirait dans un salon de Paris.

23 janvier.

Nous avons dîné hier chez le ministre de France qui nous a donné un excellent dîner, malgré la réduction de ses appointements. Sa femme est jolie et tout à fait aimable. Nous avons bien parlé de la France. Ils vont dans quelques jours donner en notre honneur un grand bal de trois ou quatre cents personnes. Toute notre semaine va être agréablement occupée. Nous passons demain la soirée chez M. Livingston ; mercredi, nous avons un bal chez M. Patterson, commodore de la marine américaine ; jeudi, grand dîner ministériel chez M. Livingston ; vendredi, bal chez M. Mac Lane, ministre du Trésor ; nous dînons samedi chez M. Adams, ex-président des États-Unis. Je crains bien qu'on ne nous donne quelques indigestions. Toutes nos soirées sont prises comme vous voyez ; quant à nos journées, nous les passons presque entièrement au Sénat et à la Législature ; nous y avons nos entrées libres comme les membres eux-mêmes de ces assemblées.

Je ne crois pas cependant que mon séjour à Washington me soit aussi profitable qu'il pourrait l'être : malgré tous les efforts que je fais pour fixer mon attention sur les objets inté-

ressants qui m'environnent, je suis livré à une préoccupation perpétuelle, c'est l'idée de mon retour. Tant que j'ai eu en perspective plusieurs mois d'absence, je n'ai pas manqué de courage pour les supporter et aujourd'hui je sens mes forces défaillir, alors que je n'ai plus que quinze jours à passer loin de vous.

J'éprouve une impatience dont vous ne pouvez vous faire une idée, à moins que vous ne sentiez à peu près la même chose, ce qui ne m'étonnerait pas beaucoup. J'ai beau tâcher de me distraire, j'en viens toujours à mon sujet, c'est-à-dire à mon vaisseau. Ce vaisseau est le *Charlemagne*, l'un des meilleurs paquebots de la ligne. Il est bon, qu'à cette occasion, je vous fasse remarquer qu'il n'y a pas l'ombre d'un danger dans la navigation de l'Océan sur des vaisseaux de cette nature. Nous arriverons avant le coup de vent de l'équinoxe ; d'ailleurs même dans la saison la moins favorable, il n'y a vraiment rien à redouter.

Nous quitterons Washington le 3 ou 4 février ; en un jour, nous arriverons à Philadelphie, où nous avons besoin de passer vingt-quatre heures ; puis nous nous rendrons à New York où nous aurons deux ou trois jours pour faire nos paquets définitifs et faire nos adieux à quelques personnes dont nous avons été particulièrement bien traités.

Comme je veux que cette lettre arrive à New York à temps pour le paquebot du 1^{er} février, je vais la fermer aujourd'hui et la mettre à la poste. Ainsi donc, ma chère mère, voilà mon dernier mot ; et désormais, au lieu de vous adresser des lettres, je vous arriverai en personne et viendrai vous embrasser.

Adieu...

A. DE TOCQUEVILLE À SON FRÈRE ÉDOUARD. *Pour toi seul.*

Washington, le 20 janvier 1832.

J'ai trouvé en arrivant ici, mon bon ami, la nouvelle de la mort de ce pauvre M. Ollivier. J'avais déjà de grandes inquiétudes sur lui, telles mêmes qu'écrivant à Alexandrine il y a huit jours, je n'osais pas lui parler de son père de peur qu'il ne

lui fût arrivé malheur. Voilà de ces tristes précautions dont on apprend à user dans les longs voyages.

Cette mort m'a vivement affligé ; j'étais fort attaché à M. Ollivier ; de plus, je le croyais très utile à ton bonheur. Il était l'âme de sa maison ; son esprit, son inquiète bonté faisaient le plus grand charme de l'intérieur de sa famille.

Mon premier mouvement, mon cher ami, a été d'écrire à Alexandrine et de lui exprimer ce que m'avait fait éprouver la triste nouvelle que j'ai trouvée ici ; mais ensuite j'ai renoncé à cette idée. J'ai pensé que ma lettre arriverait près de quatre mois après l'événement, dans un temps où la blessure ne serait plus saignante ; j'ai craint de causer un nouveau chagrin au lieu d'apporter une consolation. Charge-toi donc, mon cher ami, de lui expliquer mon silence ; tu le peux facilement sans réveiller trop vivement ses douleurs. Dis-lui bien à quel point j'ai pris ma part dans le malheur qui vient de nous frapper tous ; mes regrets passant par ta bouche ne seront point pour elle sujet d'un nouveau chagrin. D'ailleurs je lui parlerai bientôt moi-même. Suivant les probabilités, j'arriverai près de vous dix jours seulement plus tard que cette lettre : je pars par le paquebot suivant.

Je t'avoue, mon cher ami, que je désire ardemment me retrouver en France. Je suis inquiet de tous ceux qui me sont chers et qui s'y trouvent. Quels affreux ravages la mort a faits dans nos familles depuis dix mois ! Notre intérieur n'était pas gai, il doit être lugubre aujourd'hui. Je ne croyais pas que je pusse jamais rentrer dans mon pays avec autant de noir dans l'âme. Et encore dans quel état vous trouverai-je tous ? Vous ne me dites pas un mot du choléra dans vos lettres ; je crois que c'est un système arrêté entre vous afin de diminuer nos inquiétudes, mais il fait trop de bruit dans le monde pour qu'on puisse ainsi le faire oublier : le choléra s'avance rapidement vers la France, les parties les plus civilisées de l'Europe ne l'arrêtent point. Il n'existe pas le plus léger doute qu'il viendra enfin nous visiter. Dieu veuille qu'au moment où j'écris il n'ait pas déjà passé nos frontières. Il fera le tour du monde, on peut en être assuré. Il serait bien cruel pour moi de le trouver établi en France à mon arrivée, cette cir-

constance rendrait encore plus triste un retour dont j'attendais tant de joie.

Je quitte l'Amérique après y avoir employé utilement et agréablement mon temps. Je n'ai qu'une idée superficielle du sud de l'Union ; mais pour le connaître aussi bien que le nord, il faudrait y être resté six mois. En général, deux ans sont nécessaires pour se faire un tableau complet et exact des États-Unis. J'espère cependant n'avoir pas perdu mon temps. Les documents que je rapporte sont nombreux ; j'ai beaucoup causé, beaucoup rêvé à ce que j'ai vu. Je crois que si, à mon retour, j'avais du loisir, je pourrais écrire sur les États-Unis quelque chose de passable. Embrasser l'ensemble tout entier serait une folie. Je suis incapable de viser à une exactitude universelle, je n'ai pas assez vu pour cela. Mais j'en sais déjà sur ce pays-ci, je pense, beaucoup plus qu'on ne nous en a jamais appris en France, et certains points du tableau peuvent avoir un grand intérêt, même un intérêt du moment.

Nous nous embarquons, comme je te disais, par le paquebot du 10 février. Peut-être sera-t-on tenté chez nous de s'effrayer en nous voyant passer la mer à cette époque de l'année. Je te prie, mon cher ami, d'user de ton influence pour empêcher qu'on ne se livre à des terreurs déraisonnables ; d'abord nous arriverons avant l'équinoxe, suivant toutes probabilités, et d'ailleurs le passage par les paquebots américains est sans danger dans tous les temps. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à recourir à une observation de fait : depuis dix ans, il part tous les huit jours un vaisseau de cette nature pour Liverpool, un tous les dix jours pour Le Havre et un autre pour Londres ; il n'est encore arrivé à aucun d'eux de se perdre. Voilà un fait qui répond à tout et qui, j'espère, ne laissera pas le moindre prétexte à la crainte. Nous courions cent fois plus de risques sur les bateaux à vapeur, mais vous ne vous en doutiez pas. Il en a sauté ou coulé trente pendant les six premières semaines que nous avons passées aux États-Unis. Nous sommes sortis de l'un, entre autres, trois heures avant l'événement ; une autre fois, nous nous sommes brisés comme une coquille de noix sur le rocher. Je vous conterai cela au retour, maintenant le temps me presse.

Je pense que je trouverai ta femme accouchée. Cette pauvre petite sœur, combien elle a été présente à mon imagination depuis dix mois : je désirerais trouver au Havre, poste restante, une lettre qui m'annonçât l'état de toutes les santés.

Adieu, mon bon ami, le temps marche vite mais je voudrais encore le hâter pour être plus tôt près de vous.

A. DE TOCQUEVILLE À SON PÈRE.

Washington, le 24 janvier 1832.

Cette lettre, mon cher père, sera peut-être la dernière que je vous écrirai d'Amérique. Dieu en soit loué ! Nous comptons nous embarquer le 10 ou le 20 février de New York ; et trente jours étant la durée moyenne des traversées, nous arriverons en France vers le 10 ou le 20 mars.

En ce moment, je roule beaucoup d'idées sur l'Amérique. Un grand nombre sont encore dans mon cerveau ; un assez grand nombre sont jetées en germe et sans aucun ordre sur le papier, ou sont répandues dans des conversations écrites le soir en rentrant chez moi. Toutes ces préparations vous passeront sous les yeux ; vous n'y trouverez rien d'intéressant en soi-même ; mais vous jugerez si on en peut tirer parti. Pendant les six dernières semaines du voyage, où mon corps a été plus fatigué et mon esprit plus tranquille qu'il ne s'était trouvé depuis longtemps, j'ai beaucoup songé à ce qu'on pourrait écrire sur l'Amérique. Vouloir présenter un tableau complet de l'Union serait une entreprise absolument impraticable pour un homme qui n'a passé qu'un an dans cet immense pays. Je crois, d'ailleurs, qu'un pareil ouvrage serait aussi ennuyeux qu'instructif. On pourrait, au contraire, en choisissant les matières, ne présenter que des sujets qui eussent des rapports plus ou moins directs avec notre état social et politique. L'ouvrage, de cette manière, pourrait avoir tout à la fois un intérêt permanent et un intérêt du moment. Voilà le cadre ; mais aurai-je jamais le temps et me trouverai-je la capacité nécessaire pour le remplir ? C'est là la question. Il y a d'ailleurs une considération que j'ai toujours présente à

l'esprit : je n'écirai rien ou j'écirai ce que je pense, et toute vérité n'est pas bonne à dire. Dans deux mois, j'espère, au plus tard, nous pourrons causer de tout cela à notre aise.

Nous sommes ici depuis huit jours ; nous y resterons jusqu'au 6 février ; le séjour que nous y faisons est utile et agréable. Washington contient en ce moment les hommes les plus saillants de toute l'Union. Il ne s'agit plus, pour nous, d'obtenir d'eux des notions sur des choses que nous ne connaissons pas, mais nous repassons, dans leurs conversations, tout ce que nous savions déjà à peu près. Nous fixons des points douteux. C'est une espèce de contre-épreuve qui est très utile. Nous sommes toujours traités avec beaucoup d'égards et de distinction. Hier, le ministre de France nous a présentés au Président, que nous avons appelé Monsieur tout à notre aise et qui nous a secoué la main comme à ses compères. Il en fait exactement autant pour tout le monde... [lacunes]

Si l'on veut avoir une idée de la puissance que possèdent les hommes pour calculer les événements à venir, il faut visiter Washington. Il y a quarante ans, quand il s'est agi de bâtir une capitale pour l'Union, on a cherché, comme de raison, l'emplacement le plus favorable. Sur les bords du Potomac se trouvait une vaste plaine, dont on fit choix. La large et profonde rivière, qui se trouvait à l'extrémité, devait amener dans la nouvelle cité les productions de l'Europe ; les fertiles districts qui se trouvaient en arrière approvisionneraient le marché et l'environneraient d'une population nombreuse. Washington devait se trouver, en vingt ans, à la tête du commerce intérieur et extérieur de l'Union. On lui promettait un million d'habitants, qui devaient arriver sous peu.

En conséquence on commença des édifices publics qui pussent répondre à une si vaste population ; on traça des rues d'une largeur énorme ; on se hâta surtout d'abattre, à perte de vue, les arbres qui auraient pu gêner la construction des maisons. Tout cela n'était en grand que l'histoire du pot au lait :

Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable.
J'aurai...

La laitière et le Congrès raisonnèrent exactement de la même manière. La population ne vint point ; les vaisseaux ne remontèrent pas le Potomac. Aujourd'hui, Washington offre l'image d'une plaine aride et brûlée par le soleil, sur laquelle se trouvent dispersés deux ou trois somptueux édifices et cinq ou six villages qui composent la ville. À moins d'être Alexandre ou Pierre le Grand, il ne faut pas se mêler de créer la capitale d'un empire.

Je me suis laissé acculer par le temps de telle façon que je ne peux plus vous parler comme je comptais le faire du mémoire que vous m'avez envoyé. Mais j'espère vous arriver huit ou dix jours après ma lettre, et alors je m'expliquerai mieux. Dès aujourd'hui cependant, je veux vous remercier, mon cher père ; votre ouvrage m'a été d'une grande utilité pour saisir les nuances qui peuvent faire comprendre l'administration de ce pays-ci. L'esprit, comme vous savez, ne s'éclaire que par comparaison. Votre mémoire a déjà été pour moi la base d'une foule de questions fort utiles. Vous me dites dans une de vos lettres, mon cher père, que vous comptez sur moi pour faire quelque chose de bien dans ce monde ; je désire justifier votre attente encore plus pour vous, je vous jure, que pour moi-même. Embrassez pour moi Maman et mes frères et sœurs. Que Dieu vous conserve tous ! Je songe avec bonheur que bientôt je ne ferai point un seul pas qui ne me rapproche de vous.

A. DE TOCQUEVILLE À SON FRÈRE ÉDOUARD.

New York, ce 9 février 1832.

Je prends le parti, mon cher ami, de te faire passer un petit mot par la voie de Liverpool pour t'apprendre que notre départ est retardé de dix jours : nous quittons New York le 20 au lieu du 10. Le peu d'affaires commerciales qui ont lieu maintenant entre l'Amérique et la France a jeté un grand désordre dans le départ des paquebots. Je t'écris à toi plutôt qu'à mon père pour que tu puisses, suivant que tu le jugeras convenable, faire part de la nouvelle à toute la famille ou la

garder pour toi seul. Il peut y avoir quelque inconvénient à parler et à se taire, je t'en fais juge. Me croyant parti le 10, on peut s'inquiéter de ne pas me voir arriver ; d'un autre côté, sachant que je pars le 20, on peut se fourrer dans la tête quelques-unes des balivernes qu'on raconte en terre ferme sur l'équinoxe. Quant à cette dernière crainte, j'ai déjà assez vu d'eau et de marins pour n'en pas être fort troublé. Ce passage de l'hiver au printemps est incontestablement une mauvaise saison pour être en mer, mais il n'y a ni plus ni moins de dangers un mois avant l'équinoxe que le jour même où il arrive. Voilà le fait exact, mais on ne le connaît pas. Je te laisse donc carte blanche sur le point de savoir ce que tu dois faire de cette lettre. Mon avis cependant serait de ne la communiquer que si tu voyais que le retard mis à mon arrivée excite des inquiétudes fâcheuses.

Le vaisseau de Liverpool lève l'ancre et je n'ai le temps de rien ajouter sinon que je suis cruellement désappointé du retard qui me cloue à New York dans un moment où j'ai tant d'impatience de me retrouver près de vous, et où, possédé de l'idée de me retrouver en France, je ne puis prendre aucun intérêt aux hommes et aux choses qui m'entourent.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Tu sais que j'en fais autant pour Alexandrine et Denise.

